

Chs. Roud, Etudt.

HISTOIRE
GÉRÉNALE
DES
DOGMES ET OPINIONS
PHILOSOPHIQUES.

HISTOIRE GÉNÉRALE

DES

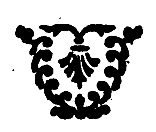
DOGMES ET OPINIONS

PHILOSOPHIQUES.

Depuis les plus anciens temps jusqu'à nos jours.

Tirée du Dictionnaire Encyclopédique, des Arts & des Sciences.

TOME PREMIER.



A LONDRES.

M. DCC. LXIX.

HISTOIRE GÉNÉRALE DES DOGMES ET DES OPINIONS PHILOSOPHIQUES.

DES ANCIENS PHILOSOPHES CONNUS SOUS LE NOM D'ACADÉMICIENS.

Les Académiciens étoient une secte de philosophes qui suivoient la doctrine de Socrate & de Platon, quant à l'incertitude de nos connoissances & à l'incompréhensibilité du vrai. Académicien pris en ce sens, revient à-peu-près à ce que l'on appelle Platonicien, n'y ayant d'autre différence entr'eux que le temps où ils ont commencé. Ceux des anciens qui embrassoient le système de Platon étoient appellés *Academici*, Académiciens; au lieu que ceux qui ont suivi les mêmes opinions, depuis le rétablissement des

lettres, ont pris le nom de *Platoniciens*.

On peut dire que Socrate & Platon, qui ont jetté les premiers fondemens de l'Académie, n'ont pas été, à beaucoup près, si loin que ceux qui leur ont succédé, je veux dire Arcésilas, Carnéade, Clitomaque & Platon. Socrate, il est vrai, fit profession de ne rien savoir : mais son doute ne tomboit que sur la physique, qu'il avoit d'abord cultivée diligemment, & qu'il reconnut enfin surpasser la portée de l'esprit humain. Si quelquefois il parloit le langage des Sceptiques, c'étoit par ironie ou par modestie, pour rabattre la vanité des sophistes qui se vantoient sottement de ne rien ignorer, & d'être toujours prêts à discourir sur toutes sortes de matieres.

Platon, pere & instituteur de l'Académie, instruit par Socrate dans l'art de douter, & s'avouant son sectateur, s'en tint à sa maniere de traiter les matieres, & entreprit de combattre tous les philosophes qui l'avoient précédé. Mais, en recommandant à ses disciples de se défier & de douter de tout, il avoit moins en vue de les laisser flottans & suspendus entre la vérité & l'erreur, que de les mettre en garde contre ces décisions téméraires & précipitées, pour lesquelles on a tant de penchant dans la jeunesse, & de les faire parvenir à une disposition d'esprit qui leur fit prendre des mesures contre ces surprises de l'erreur, en examinant tout, libres de tout préjugé.

Arcésilas entreprit de réformer l'ancienne Académie & de former la nouvelle. On dit qu'il imita Pyrrhon, & qu'il conversa avec Timon ; de sorte que, ayant enrichi *l'epoque*, c'est-à-dire,

l'art de douter de Pyrrhon, de l'élégante érudition de Platon; & l'ayant armée de la dialectique de Diodore, Ariston le comparoit à la chimère, & lui appliquoit plaisamment les vers où Homere dit qu'elle étoit lion par-devant, dragon par-derriere, & chevre par le milieu. Ainsi, Arcésilas étoit, selon lui, Platon par-devant, Pyrrhon par-derriere, & Diodore par le milieu. C'est pourquoi quelques-uns le rangent au nombre des Sceptiques; & Sextus Empiricus soutient qu'il y a fort peu de différence entre sa secte, qui est la Sceptique, & celle d'Arcésilas qui est celle de la nouvelle académie.

En effet, il enseignoit que nous ne savons pas même si nous ne savons rien; que la nature ne nous a donné aucune regle de vérité; que les sens & l'entendement humain ne peuvent rien comprendre de vrai; que dans toutes les choses il se trouve des raisons opposées d'une force égale: en un mot, que tout est enveloppé de ténebres, & que par conséquent il faut toujours suspendre son consentement. Sa doctrine ne fut pas fort goûtée, parce qu'il sembloit vouloir éteindre toute la lumiere de la science, jetter des ténebres dans l'esprit, & renverser les fondemens de la philosophie. Lacyde fut le seul qui défendit la doctrine d'Arcésilas: il la transmit à Evandre, qui fut son disciple avec beaucoup d'autres. Evandre la fit passer à Hégesime, & d'Hégesime à Carnéade.

Carnéade ne suivoit pas pourtant en toutes choses la doctrine d'Arcésilas, quoiqu'il en retint le gros & le sommaire. Cela le fit passer pour auteur d'une nouvelle Académie qui fut nommée

la troisieme. Sans jamais découvrir son sentiment, il combattoit avec beaucoup d'esprit & d'éloquence toutes les opinions qu'on lui proposoit; car il avoit apporté à l'étude de la philosophie une force d'esprit admirable, une mémoire fidele, une grande facilité de parler, & un long usage de la dialectique. Ce fut lui qui fit le premier connoître à Rome le pouvoir de l'éloquence & le mérite de la philosophie; & cette fleurissante jeunesse qui méditoit dès-lors l'empire de l'univers, attirée par la nouveauté & l'excellence de cette noble science, dont Carnéade faisoit profession, le suivoit avec tant d'empressement, que Caton, homme d'ailleurs d'un excellent jugement; mais rude, un peu sauvage, & manquant de cette politesse que donnent les lettres, eut pour suspect ce nouveau genre d'érudition, avec lequel on persuadoit tout ce qu'on vouloit. Caton fut d'avis dans le sénat qu'on accordât à Carnéade, & aux députés qui l'accompagnoient, ce qu'ils demandoient, & qu'on les renvoyât promptement & avec honneur.

Avec une éloquence aussi séduisante, il renversoit tout ce qu'il avoit entreprit de combattre, confondoit la raison par la raison même, & demeuroit invincible dans les opinions qu'il soutenoit. Les Stoïciens, gens contentieux & subtils dans la dispute, avec qui Carnéade & Arcésilas avoient de fréquentes contestations, avoient peine à se débarrasser des pieges qu'il leur tendoit. Aussi disoient-ils, pour diminuer sa réputation, qu'il n'apportoit rien contr'eux dont il fût l'inventeur, & qu'il avoit pris ses objections dans les livres du Stoïcien Chrysippe. Carnéade, cet homme à

qui Cicéron accorde l'art de tout réfuter, n'en usoit point dans cette occasion qui sembloit si fort intéresser son amour-propre : il convenoit modestement, que, sans le secours de Chrysippe, il n'auroit rien fait, & qu'il combattoit Chrysippe par les propres armes de Chrysippe.

Les correctifs que Carnéade apporta à la doctrine d'Arcésilas sont très-légers. Il est aisé de concilier ce que disoit Arcésilas, qu'il ne se trouve aucune vérité dans les choses, avec ce que disoit Carnéade, qu'il ne nioit point qu'il y eût quelque vérité dans les choses, mais que nous n'avons aucune regle pour les discerner. Car il y a deux sortes de vérités; l'une que l'on appelle *vérité d'existence*; l'autre que l'on appelle *vérité de jugement.* Or il est clair que ces deux propositions d'Arcésilas & de Carnéade regardent la vérité de jugement : mais la vérité de jugement est du nombre des choses relatives qui doivent être considérées comme ayant rapport à notre esprit ; donc, quand Arcésilas a dit qu'il n'y a rien de vrai dans les choses, il a voulu dire qu'il n'y a rien dans les choses que l'esprit humain puisse connoître avec certitude, & c'est cela même que Carnéade soutenoit.

Arcésilas disoit que rien ne pouvoit être compris, & que toutes choses étoient obscures. Carnéade convenoit que rien ne pouvoit être compris ; mais il ne convenoit pas pour cela que toutes choses fussent obscures, parce que les choses probables, auxquelles il vouloit que l'homme s'attachât, n'étoient pas obscures, selon lui. Mais encore qu'il se trouve en cela quelque différence d'expression, il ne s'y trouve aucune différence

en effet ; car Arcésilas ne soutenoit que ces choses sont obscures, qu'autant qu'elles ne peuvent être comprises : mais il ne les dépouilloit pas de toute vraissemblance ou de toute probabilité : c'étoit-là le sentiment de Carnéade ; car quand il disoit que les choses n'étoient pas assez obscures pour qu'on ne pût pas discerner celles qui doivent être préférées dans l'usage de la vie, il ne prétendoit pas qu'elles fussent assez claires pour pouvoir être comprises.

Il s'ensuit de-là qu'il n'y avoit pas de diversité de sentimens entr'eux lorsque Carnéade permettoit à l'homme sage d'avoir des opinions, & peut-être même de donner quelquefois son consentement ; & lorsqu'Arcésilas défendoit l'un & l'autre, Carnéade prétendoit seulement que l'homme sage devoit se servir des choses probables dans le commun usage de la vie, & sans lesquelles on ne pourroit vivre, mais non pas dans la conduite de l'esprit, & dans la recherche de la vérité, d'où seulement Arcésilas bannissoit l'opinion & le consentement. Tous leurs différends ne consistoient donc que dans les expressions, mais non dans les choses mêmes.

Philon, disciple de Clitomaque, qui l'avoit été de Carnéade, pour s'être éloigné sur de certains points des sentimens de ce même Carnéade, mérita d'être appellé avec Charmide, *fondateur de la quatrieme Académie*. Il disoit que les choses sont compréhensibles par elles-mêmes, mais que nous ne devons pas toutefois les comprendre.

Antiochus fut de la cinquieme Académie : il avoit été disciple de Philon pendant plusieurs an-

nées, & il avoit soutenu la doctrine de Carnéade: mais enfin il quitta le parti de ses maîtres sur ses vieux jours, & fit repasser dans l'Académie les dogmes des Stoïciens qu'il attribuoit à Platon, soutenant que la doctrine des Stoïciens n'étoit point nouvelle, mais qu'elle étoit une réformation de l'ancienne Académie. Cette cinquieme Académie ne fut donc autre chose qu'une association de l'ancienne Académie & de la philosophie des Stoïciens, ou plutôt c'étoit la philosophie même des Stoïciens, avec l'habit & les livrées de l'ancienne Académie, je veux dire de celle qui fut florissante sous Platon & sous Arcésilas.

Quelques-uns ont prétendu qu'il n'y avoit eu qu'une seule Académie; car, disent-ils, comme plusieurs branches qui sortent d'un même tronc, & qui s'étendent de differens côtés, ne sont pas des arbres differens; de-même, toutes ces sectes qui sont sorties de ce tronc unique de la doctrine de Socrate, *que l'homme ne sait rien*, quoique partagées en diverses écoles, ne sont cependant qu'une seule Académie. Mais si nous y regardons de plus près, il se trouve une telle difference entre l'ancienne & la nouvelle Académie, qu'il faut nécessairement reconnoître deux Académies, l'ancienne qui fut celle de Socrate & d'Antiochus, & la nouvelle qui fut celle de Carnéade, d'Arcésilas & de Philon. La premiere fut dogmatique dans quelques points; on y respecta du moins les premiers principes & quelques vérités morales, au lieu que la nouvelle se rapprocha presqu'entiérement du Scepticisme.

ÉTAT DE LA PHILOSOPHIE CHEZ LES ANCIENS ARABES.

APRÈS les Chaldéens, les Perses & les Indiens, vient la nation des Arabes, que les anciens historiens nous représentent comme fort attachée à la philosophie, & comme s'étant distinguée dans tous les temps par la subtilité de son esprit; mais tout ce qu'ils nous disent paroît fort incertain. Je ne nie pas que depuis l'Islamisme l'érudition & l'étude de la philosophie n'aient été extrêmement en honneur chez ces peuples; mais cela n'a lieu & n'entre que dans l'histoire de la philosophie du moyen âge. Aussi nous proposons-nous d'en traiter au long, quand nous y serons parvenus. Maintenant nous n'avons à parler que de la philosophie des anciens habitans de l'Arabie heureuse.

Il y a des savans qui veulent que ces peuples se soient livrés aux spéculations philosophiques; & pour prouver leur opinion, ils imaginent des systêmes qu'ils leurs attribuent, & font venir à leur secours la religion des Zabiens, qu'ils prétendent être le fruit de la philosophie. Tout ce qu'ils disent n'a pour appui que des raisonnemens & des conjectures: mais que prouve-t-on par des raisonnemens & des conjectures, quand il faut des témoignages? Ceux qui sont dans cette persuasion que la philosophie a été cultivée par les anciens Arabes, sont obligés de convenir eux-

mêmes, que les Grecs n'avoient aucune connoissance de ce fait. Que dis-je? Ils les regardoient comme des peuples barbares & ignorans, & qui n'avoient aucune teinture des lettres. Les écrivains Arabes, si on en croit Albufarage, disent eux-mêmes qu'avant l'Islamisme, ils étoient plongés dans la plus profonde ignorance. Mais ces raisons ne sont pas assez fortes pour leur faire changer de sentiment sur cette philosophie qu'ils attribuent aux anciens Arabes. Le mépris des Grecs pour cette nation, disent-ils, ne prouve que leur orgueil & non la barbarie des Arabes? Mais enfin, quels mémoires peuvent-ils nous produire, & quels auteurs peuvent-ils nous citer en faveur de l'érudition & de la philosophie des premiers Arabes? Ils conviennent avec Albufarage qu'ils n'en ont point. C'est donc bien gratuitement qu'ils en font des gens lettrés & adonnés à la philosophie. Celui qui s'est le plus signalé dans cette dispute, & qui a eu plus à cœur la gloire des anciens Arabes, c'est Joseph Pierre Ludewig. D'abord il commence par nous opposer Pythagore, qui, au rapport de Porphyre, dans le voyage littéraire qu'il avoit entrepris, fit l'honneur aux Arabes de passer chez eux, de s'y arrêter quelque temps, & d'apprendre de leurs philosophes la divination par le vol & par le chant des oiseaux, espece de divination où les Arabes excelloient. Moyse lui-même, cet homme instruit dans toute la sagesse des Égyptiens, quand il fut obligé de quitter ce royaume, ne choisit-il pas pour le lieu de son exil l'Arabie, préférablement aux autres pays? Or, qui pourra s'imaginer que ce législateur des Hébreux se fût retiré chez les Ara-

bes, si ce peuple avoit été grossier, stupide, ignorant ? leur origine d'ailleurs ne laisse aucun doute sur la culture de leur esprit. Ils se glorifient de descendre d'Abraham, à qui l'on ne peut refuser la gloire d'avoir été un grand philosophe. Par quelle étrange fatalité auroient-ils laissé éteindre dans la suite des temps ces premieres étincelles de l'esprit philosophique, qu'ils avoient hérité d'Abraham, leur pere commun ? Mais ce qui paroît plus fort que tout cela, est que les livres saints pour rélever la sagesse de Salomon, mettent en opposition avec elle la sagesse des orientaux : or, ces orientaux n'étoient autres que les Arabes. C'est de cette même Arabie que la reine de Saba vint pour admirer la sagesse de ce philosophe couronné ; c'est l'opinion constante de tous les savans. On pourroit prouver aussi par d'excellentes raisons, que les Mages venus d'orient pour adorer le Messie, étoient Arabes. Enfin, Albufarage est obligé de convenir qu'avant Islamime même, à qui l'on doit dans ce pays la renaissance des lettres, ils entendoient parfaitement leur langue, qu'ils en connoissoient la valeur & toutes les propriétés, qu'ils étoient bons poëtes, excellens orateurs, habiles astronomes. N'en est-ce pas assez pour mériter le nom de philosophes ? Non, vous dira quelqu'un. Il se peut que les Arabes aient poli leur langue, qu'ils aient été habiles à deviner & à interprêter les songes, qu'ils ayent réussi dans la composition & dans la solution des énigmes, qu'ils aient même eu quelque connoissance du cours des astres, sans que pour cela on puisse les regarder même comme des philosophes ; car tous ces arts, si cependant ils en méritent le nom,

tendent plus à nourrir & à fomenter la superstition, qu'à faire connoître la vérité, & qu'à purger l'ame des passions qui sont ses tyrans. Pour ce qui regarde Pythagore, rien n'est moins certain que son voyage dans l'Orient; & quand même nous en conviendrions, qu'en résulteroit-il, sinon que cette imposteur apprit des Arabes toutes ces niaiseries, ouvrage de la superstition, & dont il étoit fort amoureux? Il est inutile de citer ici Moyse. Si ce saint-homme passa dans l'Arabie, & s'il s'y établit en épousant une des filles de Jétro, ce n'étoit pas assurément dans le dessein de méditer chez les Arabes, & de nourrir leur sotte curiosité de systêmes philosophiques: la providence n'avoit permis cette retraite de Moyse chez les Arabes, que pour y porter la connoissance du vrai Dieu & de sa religion. La philosophie d'Abraham, dont ils se glorifient de descendre, ne prouve pas mieux qu'ils aient cultivé cette science. Abraham pourroit avoir été un grand philosophe & avoir été leur pere, sans que cela tirât à conséquence pour leur philosophie. S'ils ont laissé perdre le fil des vérités les plus précieuses, qu'ils avoient apprises d'Abraham; si leur religion a dégénéré en une grossiere idolatrie, pourquoi leurs connoissances philosophiques, supposé qu'Abraham leur en eût communiqué quelques-unes, ne se feroient-elles pas aussi perdues dans la suite des temps? Au reste, il n'est pas trop sûr que ces peuples descendent d'Abraham. C'est une histoire qui paroît avoir pris naissance avec le Mahometisme. Les Arabes, ainsi que les Mahométans, pour donner plus d'autorité à leurs erreurs, en font remonter l'origi-

ne jusqu'au pere des croyans. Une chose encore qui renverse la supposition de Ludewig, c'est que la philosophie d'Abraham n'est qu'une pure imagination des Juifs, qui veulent à toute force trouver chez eux l'origine & les commencemens des arts & des sciences. Ce que l'on nous oppose de cette reine du midi, qui vint trouver Salomon sur la grande réputation de sa sagesse, & des Mages qui partirent de l'orient pour se rendre à Jérusalem, ne tiendra pas davantage. Nous voulons que cette reine soit née en Arabie: mais est-il bien décidé qu'elle fût de la secte des Zabiens? On ne peut nier sans doute qu'elle n'ait été parmi les femmes d'orient une des plus instruites, des plus ingénieuses, qu'elle n'ait souvent exercé l'esprit des rois de l'orient par les énigmes qu'elle leur envoyoit; c'est là l'idée que nous en donne l'historien sacré. Mais quel rapport cela a-t-il avec la philosophie des Arabes? Nous accordons aussi volontiers que les Mages venus d'orient étoient des Arabes, qu'ils avoient quelque connoissance du cours des astres; nous ne refusons point absolument cette science aux Arabes; nous voulons même qu'ils aient assez bien parlé leur langue, qu'ils aient réussi dans les choses d'imagination, comme l'éloquence & la poésie: mais on n'en conclura jamais, qu'ils aient été pour cela des philosophes, & qu'ils aient fort cultivé cette partie de la littérature.

La seconde raison qu'on fait valoir en faveur de la philosophie des anciens Arabes, c'est l'histoire du Zabianisme qui passe pour avoir pris naissance chez eux, & qui suppose nécessairement des connoissances philosophiques. Mais quand mê-

me tout ce que l'on en raconte seroit vrai, on n'en pourroit rien conclurre pour la philosophie des Arabes; puisque le Zabianisme, étant de lui-même une idolatrie honteuse & une superstition ridicule, est plutôt l'extinction de toute raison qu'une vraie philosophie. D'ailleurs, il n'est pas bien décidé dans quel temps cette secte a pris naissance; car les hommes les plus habiles, qui ont travaillé pour éclaircir ce point d'histoire, comme Hottinger, Pocock, Hyde, & surtout le docte Spencer, avouent que ni les Grecs ni les Latins ne font aucune mention de cette secte. Il ne faut pas confondre cette secte de Zabiens Arabes avec ces autres Zabiens dont il est parlé dans les annales de l'ancienne église orientale; lesquels étoient moitié Juifs & moitié Chrétiens, qui se vantoient d'être les disciples de Jean-Baptiste, & qui se trouvent encore aujourd'hui en grand nombre dans la ville de Bassare, près des bords du Tigre, & dans le voisinage de la mer de Perse. Le fameux Moyse Maimonides a tiré des auteurs Arabes tout ce qu'il a dit de cette secte; & c'est en examinant d'un oeil curieux & attentif toutes ses cérémonies extravagantes & superstitieuses, qu'il justifie très-ingénieusement la plûpart des loix de Moyse, qui blesseroient au premier coup d'oeil notre délicatesse, si la sagesse de ces loix n'étoit marquée par leur opposition avec les loix des Zabiens, pour lesquels Dieu vouloit inspirer aux Juifs une grande aversion. On ne pouvoit mettre entre les Juifs & les Zabiens qui étoient leurs voisins une plus forte barriere. On peut lire sur cela l'ouvrage de Spencer sur l'oeconomie mosaïque. On n'est pas moins partagé sur

le nom de cette secte que sur son âge. Pocock prétend que les Zabiens ont été ainsi nommés d'un mot hébreu qui signifie les *astres* ou *l'armée céleste*, parce que la religion des Zabiens consistoit principalement dans l'adoration des astres. Mais Scaliger pense que c'est originairement le nom des Chaldéens ainsi appellés, parce qu'ils étoient orientaux. Il a été suivi en cela par plusieurs savans, & entre autres par Spencer. Cette signification du nom des Zabiens est d'autant plus plausible, que les Zabiens rapportent leur origine aux Chaldéens, & qu'ils font auteur de leur secte Sabius, fils de Seth. Pour nous, nous ne croyons pas devoir prendre parti sur une chose qui déja par elle-même est assez peu intéressante. Si par les Zabiens on entend tous ceux qui parmi les peuples de l'orient adoroient les astres, sentiment qui paroît être celui de quelques Arabes & de quelques autres Chrétiens, ce nom ne seroit plus alors le nom d'une secte particuliere, mais celui de l'idolatrie universelle. Mais il paroît qu'on a toujours regardé ce nom comme étant propre à une secte particuliere. Nous ne voyons pas qu'on le donnât à tous les peuples, qui à l'adoration des astres joignoient le culte du feu. Si pourtant au milieu des ténebres, dont est enveloppée toute l'histoire des Zabiens, on peut à force de conjectures en tirer quelques rayons de lumiere, il nous paroît probable que la secte des Zabiens n'est qu'un mélange du Judaïsme & du Paganisme; qu'elle a été chez les Arabes une religion particuliere & distinguée de toutes les autres; que pour s'élever au-dessus de toutes celles qui fleurissoient de son temps, elle avoit nou-

seulement affecté de se dire très-ancienne, mais même qu'elle rapportoit son origine jusqu'à Sabius, fils de Seth; en quoi elle croyoit l'emporter pour l'antiquité sur les Juifs mêmes qui ne peuvent remonter au-delà d'Abraham. On ne se persuadera jamais que le nom de Zabiens leur ait été donné, parce qu'ils étoient orientaux, puisqu'on n'a jamais appellé de ce nom les Mages & les Mahométans, qui habitent les provinces de l'Asie, situées à l'orient. Quoi qu'il en soit de l'origine des Zabiens, il est certain qu'elle n'est pas aussi ancienne que le prétendent les Arabes. Ils sont même sur cela partagés de sentiment; car si les uns veulent la faire remonter jusqu'à Seth, d'autres se contentent de la fixer à Noé, & même à Abraham. Eutychius, auteur Arabe, s'appuyant sur les traditions de son pays, trouve l'auteur de cette secte dans Zoroastre, lequel étoit né en Perse, si vous n'aimez mieux en Chaldée. Cependant Eutychius observe qu'il y en avoit quelques-uns de son temps qui en faisoient honneur à Juvan, il a voulu sans doute dire Javan; que les Grecs avoient embrassé avidement ce sentiment, parce qu'il flattoit leur orgueil, Javan ayant été un de leurs rois, & que pour donner cours à cette opinion, ils avoient composé plusieurs livres sur la science des astres & sur le mouvement des corps célestes. Il y en a même qui croient que celui qui fonda la secte des Zabiens étoit un de ceux qui travaillerent à la construction de la tour de Babel. Mais sur quoi tout cela est-il appuyé? Si la secte de Zabiens étoit aussi ancienne qu'elle s'en vante, pourquoi les anciens auteurs Grecs n'en ont-ils point parlé? Pourquoi ne lisons-nous

rien dans l'écriture qui nous en donne la moindre idée ? Pour répondre à cette difficulté, Spencer croit qu'il suffit que le Zabianisme, pris matériellement, c'est-à-dire, pour une religion dans laquelle on rend un culte au soleil & aux astres, ait tiré son origine des anciens Chaldéens & des Babyloniens, & qu'il ait précédé de plusieurs années le temps où a vécu Abraham. C'est ce qu'il prouve par les témoignages des Arabes qui s'accordent tous à dire que la religion des Zabiens est très-ancienne, & par la ressemblance de doctrine qui se trouve entre les Zabiens & les Chaldéens. Mais il n'est pas question de savoir si le culte des étoiles & des planetes est très-ancien. C'est ce qu'on ne peut contester, & c'est ce que nous montrerons nous-mêmes à l'aticle des CHALDÉENS. Toute la difficulté consiste donc à savoir si les Zabiens ont tellement reçu ce culte des Chaldéens & des Babyloniens, qu'on puisse assurer à juste titre, que c'est chez ces peuples que le Zabianisme a pris naissance. Si l'on fait attention que le Zabianisme ne se bornoit pas seulement à adorer le soleil, les étoiles & les planetes, mais qu'il s'étoit fait à lui-même un plan de cérémonies qui lui étoient particulieres, & qui le distinguoient de toute autre forme de religion ; on m'avouera qu'un tel sentiment ne peut se soutenir. Spencer lui-même, tout subtil qu'il est, a été forcé de convenir que le Zabianisme, considéré formellement, c'est-à-dire, autant qu'il fait une religion à part, & distinguée par la forme de son culte, est beaucoup plus récent que les anciens Chaldéens & les anciens Babyloniens. C'est pourtant cela même qu'il auroit du prouver dans ses

principes ;

principes; car si le Zabianisme, pris formellement, n'a pas cette grande antiquité qui pourroit le faire remonter au delà d'Abraham, comment prouvera-t-il que plusieurs loix de Moyse n'ont été divinement établies, que pour faire un contraste parfait avec les cérémonies superstitieuses du Zabianisme? Tout nous porte à croire que le Zabianisme est assez récent, qu'il n'est pas même antérieur au Mahométisme. En effet, nous ne voyons dans aucun auteur, soit Grec, soit Latin, la moindre trace de cette secte; elle ne commence à lever la tête que depuis la naissance du Mahométisme, &c. Nous croyons cependant qu'elle est un peu plus ancienne, puisque l'alcoran parle des Zabiens comme étant déja connus sous ce nom.

Il n'y a point de secte sans livres; elle en a besoin pour appuyer les dogmes qui lui sont particuliers. Aussi voyons-nous que les Zabiens en avoient, que quelques-uns attribuoient à Hermès & à Aristote, & d'autres à Seth & à Abraham. Ces livres, au rapport de Maimonides, contenoient sur les anciens patriarches, Adam, Seth, Noé, Abraham, des histoires ridicules, & pour tout dire, comparables aux fables de l'alcoran. On y traitoit au long des démons, des idoles, des étoiles & des planetes; de la maniere de cultiver la vigne & d'ensemencer les champs; en un mot, on n'y omettoit rien de tout ce qui concernoit le culte qu'on rendoit au soleil, au feu, aux étoiles & aux planetes. Si l'on est curieux d'apprendre toutes ces belles choses, on peut consulter Maimonides. Ce seroit abuser de la patience du lecteur, que de lui présenter ici

les fables dont fourmillent ces livres. Je ne veux que cette seule raison pour les décrier comme des livres apocryphes & indignes de toute croyance. Je crois que ces livres ont été composés vers la naissance de Mahomet, & encore par des auteurs qui n'étoient point guéris, ni de l'idolâtrie, ni des folies du platonisme moderne. Il nous suffira, pour faire connoître le génie des Zabiens, de rapporter ici quelques-uns de leurs dogmes. Ils croyoient que les étoiles étoient autant de Dieux; & que le soleil tenoit parmi elles le premier rang. Ils les honoroient d'un double culte, savoir, d'un culte qui étoit de tous les jours, & d'un autre qui ne se renouvelloit que tous les mois. Ils adoroient les démons sous la forme de boucs; ils se nourrissoient du sang des victimes qu'ils avoient cependant en abomination; ils croyoient par-là s'unir plus intimément avec les démons. Ils rendoient leurs hommages au soleil levant, & ils observoient scrupuleusement toutes les cérémonies dont nous voyons le contraste frappant dans la plupart des loix de Moyse; car Dieu, selon plusieurs savans, n'a affecté de donner aux Juifs des loix qui se trouvoient en opposition avec celles des Zabiens, que pour détourner les premiers de la superstition extravagante des autres. Si nous lisons Pocock, Hyde, Prideaux & les Auteurs Arabes, nous trouverons que tout leur systême de religion se réduit à ces différens articles que nous allons détailler. Il y avoit deux sectes de Zabiens; le fondement de la croyance de l'une & de l'autre étoit, que les hommes ont besoin de médiateurs qui soient placés entr'eux & la Divinité; que ces médiateurs sont

des substances pures, spirituelles & invisibles ; que ces substances, par cela même qu'elles ne peuvent être vues, ne peuvent se communiquer aux hommes, si l'on ne suppose entr'elles & les hommes d'autres médiateurs qui soient visibles ; que ces médiateurs visibles étoient pour les uns des chapelles, & pour les autres des simulacres ; que les chapelles étoient pour ceux qui adoroient les sept planetes, lesquelles étoient animées par autant d'intelligences qui gouvernoient tous leurs mouvemens, à-peu-près comme notre corps est animé par une ame qui en conduit & gouverne tous les ressorts ; que ces astres étoient des Dieux, & qu'ils présidoient au destin des hommes, mais qu'ils étoient soumis eux-mêmes à l'Etre suprême, qu'il falloit observer le lever & le coucher des planetes ; leurs différentes conjonctions, ce qui formoit autant de positions plus ou moins régulieres ; qu'il falloit assigner à ces planetes leurs jours, leurs nuits, leurs heures pour diviser le temps de leur révolution, leurs formes, leurs personnes & les régions où elles roulent ; que moyennant toutes ces observations, on pouvoit faire des talismans, des enchantemens, des évocations qui réussissoient toujours ; qu'à l'égard de ceux qui se portoient pour adorateurs des simulacres, ces simulacres leur étoient nécessaires, d'autant plus qu'ils avoient besoin d'un médiateur toujours visible, ce qu'ils ne pouvoient trouver dans les astres, dont le lever & le coucher qui se succedent réguliérement, les dérobent aux regards des mortels ; qu'il falloit donc leur substituer des simulacres, moyennant lesquels ils pussent s'élever jusqu'aux corps des

planetes, des planetes aux intelligences qui les animent, & de ces intelligences jusqu'au Dieu suprême; que ces simulacres devoient être faits du métal qui est consacré à chaque planete, & avoir chacun la figure de l'astre qu'ils représentent; mais qu'il falloit sur-tout observer avec attention les jours, les heures, les degrés, les minutes & les autres circonstances propres à attirer de bénignes influences, & se servir des évocations, des enchantemens & des talismans qui étoient agréables à la planete; que ces simulacres tenoient la place de ces Dieux célestes, & qu'ils étoient entr'eux & nous autant des médiateurs. Leurs pratiques n'étoient pas moins ridicules que leur croyance. Abulfeda rapporte qu'ils avoient coutume de prier la face tournée vers le pole arctique trois fois par jour, avant le lever du soleil, à midi & au soir; qu'ils avoient trois jeûnes, l'un de trente jours, l'autre de neuf, & l'autre de sept; qu'ils s'abstenoient de manger des feves & de l'ail; qu'ils faisoient brûler entiérement les victimes, & qu'ils ne s'en réservoient rien pour manger.

Voilà tout ce que les Arabes nous ont appris du systême de religion des Zabiens. Plusieurs traces de l'astrologie Chaldaïque, telle que nous la donnerons à l'article CHALDÉENS, s'y laissent appercevoir. C'est elle sans doute qui aura été la premiere pierre de l'édifice de religion que les Zabiens ont bâti. On y voit encore quelques autres traits de ressemblance, comme cette ame du monde qui se distribue dans toutes les différentes parties, & qui anime les corps célestes, sur-tout les planetes, dont l'influence sur les choses d'ici-

bas est si marquée & si incontestable dans tous les vieux systêmes des religions orientales. Mais ce qui y domine sur-tout, c'est la doctrine d'un médiateur, doctrine qu'ils auront dérobée, soit aux Juifs, soit aux Chrétiens ; la doctrine des génies médiateurs, laquelle a eu un si grand cours dans tout l'orient, d'où elle a passé chez les cabalistes & les philosophes d'Alexandrie, pour revivre chez quelques Chrétiens hérétiques, qui en prirent occasion d'imaginer divers ordres d'éons. Il est aisé de voir par-là que le Zabianisme n'est qu'un composé monstrueux & un mêlange embarrassant de tout ce que l'idolâtrie, la superstition & l'hérésie ont pu imaginer dans tous les temps de plus ridicule & de plus extravagant. Voilà pourquoi, comme le remarque fort bien Spencer, il n'y a rien de suivi ni de lié dans les différentes parties qui composent le Zabianisme. On y retrouve quelque chose de toutes les religions, malgré la diversité qui les sépare les unes des autres. Cette seule remarque suffit pour faire voir que le Zabianisme n'est pas aussi ancien qu'on le croit ordinairement, & combien s'abusent ceux qui en donnent le nom à cette idolâtrie universellement répandue des premiers siecles, laquelle adoroit le soleil & les astres. Le culte religieux que les Zabiens rendoient aux astres, les jetta, par cet enchaînement fatal que les erreurs ont entr'elles, dans l'astrologie, science vaine & ridicule, mais qui flatte les deux passions favorites de l'homme ; sa crédulité, en lui promettant qu'il percera dans l'avenir ; & son orgueil, en lui insinuant que sa destinée est écrite dans le ciel. Ceux qui d'entr'eux s'y sont le plus distingués, sont Thebet-Jben Kerra, Albategnius, &c.

ARISTOTELISME.

§. I. *Vie d'Aristote.*

ARISTOTE, fils de Nicomachus, & de Phæstiade, naquit à Stagire, petite ville de Macédoine. Son pere étoit médecin & ami d'Amintas, pere de Philippe. La mort prématurée de Nicomachus fit tomber Aristote entre les mains d'un certain Proxenus, qui se chargea de son éducation, & qui lui donna les principes de tous les arts & de toutes les sciences. Aristote en fut si reconnoissant, qu'il lui éleva des statues après sa mort, & qu'il en usa envers son fils Nicanor, qu'il instruisoit dans tous les arts libéraux, ainsi que son tuteur en avoit usé envers lui. On ne sait pas trop de quelle maniere il passa les premieres années de sa jeunesse. Si l'on en croit Épicure, Athénée & Élien, il avoit reçu de la part de son tuteur une très-mauvaise éducation; & pour le confirmer, ils disent qu'abandonné à lui-même, il dissipa tout son patrimoine, & embrassa par libertinage le parti des armes; ce qui ne lui ayant pas réussi, il fut obligé dans la suite, pour pouvoir vivre, de faire un petit trafic de poudres de senteur, & de vendre des remedes; mais il y en a qui récusent le témoignage de ces trois philosophes, connus d'ailleurs par leur animosité & par les traits satyriques qu'ils lançoient contre tous ceux dont le mérite les blessoit; & ils en appellent à Ammonius, lequel rapporte cet oracle d'Appollon qui lui fut adressé: *Allez à Athenes & étudiez persévéremment la philosophie; vous aurez plus*

besoin d'être retenu que d'être poussé: Il falloit que les oracles fussent alors bien oisifs, pour répondre à de pareilles interrogations.

La grande réputation que Platon s'étoit acquise, engageoit tous les étrangers à se mettre sous sa discipline. Aristote vint donc à l'Académie: mais dès les premiers jours, il y parut moins en disciple qu'en génie supérieur. Il devança tous ceux qui étudioient avec lui; on ne l'appelloit que l'*esprit* ou l'*intelligence*. Il joignoit à ses talens naturels une ardeur insatiable de tout savoir, une lecture immense qui lui faisoit parcourir tous les livres des anciens. Sa passion pour les livres alla si loin, qu'il acheta jusqu'à trois talens les livres de Speusippe. Strabon dit de lui qu'il pensa le premier à faire une bibliotheque. Sa vaste littérature paroît assez dans les ouvrages qui nous restent de lui. Combien d'opinions des anciens a-t-il arrachées à l'oubli dans lequel elles seroient aujourd'hui ensevelies, s'il ne les en avoit retirées, & s'il ne les avoit exposées dans les livres avec autant de jugement que de variété. Il seroit à souhaiter que sa bonne foi dans leur exposition égalât sa grande érudition. Si nous nous en rapportons à Ammonius, il demeura pendant 20 ans sous la discipline de Platon, dont il honora la mémoire par un autel qu'il lui érigea, & sur lequel il fit graver ces deux vers:

Gratus Aristoteles struit hoc altare Platoni,
Quem turbæ injustæ vel celebrare nefas.

Il y a bien d'autres preuves de son amour envers son maître, témoin l'oraison funebre qu'il composa pour lui, & mille épigrammes dans les

quelles il a rendu justice à ses grands talens. Mais il y en a qui prétendent que tous ces témoignages de l'attachement d'Aristote sont démentis par la brouillerie qui s'éleva entre lui & Platon. En effet, le maître se faisoit souvent un plaisir de mortifier son disciple. Il lui reprochoit, entr'autres choses, trop d'affectation dans ses discours, & trop de magnificence dans ses habits. Aristote, de son côté, ne cessoit de railler son maître, & de le piquer dans toutes les occasions qui se présentoient. Ces mésintelligences allerent si loin, que Platon lui préféra Xénocrate, Speusippe, Amiclas & d'autres qu'il affecta de mieux recevoir que lui, & pour lesquels il n'eut rien de sécret. On rapporte même qu'Aristote prit le temps où Xénocrate étoit allé faire un voyage dans son pays, pour rendre visite à Platon, étant escorté d'un grand nombre de disciples; qu'il profita de l'absence de Speusippe, qui étoit alors malade, pour provoquer à la dispute Platon à qui son grand âge avoit ôté la mémoire; qu'il lui fit mille questions sophistiques, plus embarrassantes les unes que les autres; qu'il l'enveloppa adroitement dans les pieges séduisans de sa subtile dialectique, & qu'il l'obligea à lui abandonner le champ de bataille. On ajoute que Xénocrate étant revenu trois mois après de son voyage, fut fort surpris de trouver Aristote à la place de son maître; qu'il en demanda la raison; & sur ce qu'on lui répondit que Platon avoit été forcé de céder le lieu de la promenade, qu'il étoit allé trouver Platon, qu'il l'avoit vu environné d'un grand nombre de gens fort estimés, avec lesquels il s'entretenoit paisiblement de questions philosophiques; qu'il

l'avoit salué très-respectueusement, sans lui donner aucune marque de son étonnement : mais qu'ayant assemblé ses compagnons d'études, il avoit fait à Speusippe de grands reproches d'avoir ainsi laissé Aristote maître du champ de bataille ; qu'il avoit attaqué Aristote, & qu'il l'avoit obligé de céder à son tour une place dont Platon étoit plus digne que lui.

D'autres disent que Platon fut vivement piqué que de son vivant Aristote se fût fait chef de parti, & qu'il eût érigé dans le Lycée une secte entiérement opposée à la sienne. Il le comparoit à ces enfans vigoureux qui battent leurs nourrices après s'être nourris de leur lait. L'auteur de tous ces bruits si désavantageux à la réputation d'Aristote, est un certain Aristoxene que l'esprit de vengeance anima contre lui, selon le rapport de Suidas, parce qu'il lui avoit préféré Théophraste qu'il avoit désigné pour être son successeur. Il n'est point vraisemblable, comme le remarque fort bien Ammonius, qu'Aristote ait osé chasser Platon du lieu où il enseignoit, pour s'en rendre le maître, & qu'il ait formé de son vivant une secte contraire à la sienne. Le grand crédit de Chabrias & de Timothée, qui tous deux avoient été à la tête des armées, & qui étoient parens de Platon, auroit arrêté une entreprise si audacieuse. Bien loin qu'Aristote ait été un rebelle qui ait osé combattre la doctrine de Platon pendant qu'il vivoit, nous voyons que même depuis sa mort il a toujours parlé de lui en termes qui marquoient combien il l'estimoit. Il est vrai que la secte Péripatéticienne est bien opposée à la secte Académique : mais on ne prouve-

ra jamais qu'elle soit née avant la mort de Platon. Et si Aristote a abandonné Platon, il n'a fait que jouir du droit des philosophes; il a fait céder l'amitié qu'il devoit à son maître, à l'amour qu'on doit encore plus à la vérité. Il peut se faire pourtant, que dans l'ardeur de la dispute il n'ait pas assez ménagé son maître: mais on le peut pardonner au feu de sa jeunesse, & à cette grande vivacité d'esprit qui l'emportoit au delà des bornes d'une dispute modérée.

Platon en mourant laissa le gouvernement de l'Académie à Speusippe, son neveu. Choqué de cette préférence, Aristote prit le parti de voyager, & il parcourut les principales villes de la Grece, se familiarisant avec tous ceux de qui il pouvoit tirer quelque instruction, ne dédaignant pas même cette sorte de gens qui font de la volupté toute leur occupation, & qui plaisent du moins, s'ils n'instruisent.

Durant le cours de ses voyages, Philippe, roi de Macédoine & juste appréciateur du mérite des hommes, lui manda que son dessein étoit de le charger de l'éducation de son fils. » Je rends moins » graces aux Dieux, lui écrivoit-il, de me l'a» voir donné, que de l'avoir fait naître pendant » votre vie; je compte que par vos conseils il » deviendra digne de vous & de moi. » *Aul. Gell. lib. IX*. Quel honneur pour un philosophe, que de voir son nom lié avec celui d'un héros tel que celui d'Alexandre le Grand! & quelle récompense plus flatteuse de ses soins, que d'entendre ce même héros répéter souvent: » je dois » le jour à mon pere, mais je dois à mon pré» cepteur l'art de me conduire; si je regne avec

» quelque gloire, je lui en ai toute l'obligation. »

Il y a apparence qu'Aristote demeura à la cour d'Alexandre, & y jouit de toutes les prérogatives qui lui étoient dues, jusqu'à ce que ce Prince, destiné à conquérir la plus belle partie du monde, porta la guerre en Asie. Le philosophe se sentant inutile, reprit alors le chemin d'Athenes. Là il fut reçu avec une grande distinction, & on lui donna le Lycée pour y fonder une nouvelle école de philosophie. Quoique le soin de ses études l'occupât extrêmement, il ne laissoit pas d'entrer dans tous les mouvemens & dans toutes les querelles qui agitoient alors les divers états de la Grece. On le soupçonne même de n'avoir pas ignoré la malheureuse conspiration d'Antipater, qui fit empoisonner Alexandre à la fleur de son âge, & au milieu des plus justes espérances de s'assujettir le monde entier.

Cependant Xénocrate qui avoit succédé à Speusippe, enseignoit dans l'Académie la doctrine de Platon. Aristote qui avoit été son disciple pendant qu'il vivoit, en devint le rival après sa mort. Cet esprit d'émulation le porta à prendre une route différente vers la renommée, en s'emparant d'un district que personne encore n'avoit occupé. Quoiqu'il n'ait point prétendu au caractere de législateur, il écrivit cependant des livres de loix & de politique, par pure opposition à son maître. Il observa à la vérité l'ancienne méthode de la double doctrine qui étoit si fort en vogue dans l'Académie, mais avec moins de réserve & de discrétion que ceux qui l'avoient précédé. Les Pythagoriciens & les Platoniciens faisoient de cette méthode même un secret de leurs écoles ; mais

il ſemble qu'Ariſtote ait eu envie de la faire connoître à tout le monde, en indiquant publiquement la diſtinction que l'on doit faire de ces deux genres de doctrines. Auſſi s'explique-t-il ſans détour & de la maniere la plus dogmatique contre les peines & les récompenſes d'une autre vie. La mort, dit-il dans ſon Traité de Morale, eſt de toutes les choſes la plus terrible; c'eſt la fin de notre exiſtence; & après elle, l'homme n'a ni bien à eſpérer, ni mal à craindre.

Dans ſa vieilleſſe, Ariſtote fut attaqué par un prêtre de Cerès qui l'accuſa d'impiété, & le traduiſit devant les juges. Comme cette accuſation pouvoit avoir des ſuites fâcheuſes, le philoſophe trouva à propos de ſe retirer ſecrétement à Chalcis. En vain ſes amis voulurent-ils l'arrêter: empêchons, leur cria-t-il en partant, empêchons qu'on ne faſſe une ſeconde injure à la philoſophie. La premiere ſans doute étoit le ſupplice de Socrate, qui pourroit être regardé comme un martyr de l'unité de Dieu dans la loi de nature, s'il n'avoit pas eu la foibleſſe, pour complaire à ſes concitoyens, d'ordonner en mourant qu'on ſacrifiât un coq à Eſculape. On raconte diverſement la mort d'Ariſtote: les uns diſent que déſeſpéré de ne pouvoir deviner la cauſe du flux & reflux qui ſe fait ſentir dans l'Euripe, il s'y précipita à la fin en diſant ces mots: *puiſqu'Ariſtote n'a jamais pu comprendre l'Euripe, que l'Euripe le comprenne donc lui-même.* D'autres rapportent qu'après avoir quelque temps ſoutenu ſon infortune, & lutté pour ainſi dire contre la calomnie, il s'empoiſonna pour finir comme Socrate avoit fini. D'autres enfin veulent qu'il ſoit

mort de la mort naturelle, exténué par les trop grandes veilles, & consumé par un travail trop opiniâtre : tel est le sentiment d'Apollodore, de Denys d'Halicarnasse, de Censorin, de Laërce : ce dernier, pour prouver son infatigable activité dans le travail, rapporte que lorsqu'il se mettoit en devoir de reposer, il tenoit dans la main une sphere d'airan appuyée sur les bords d'un bassin, afin que le bruit qu'elle feroit en tombant dans le bassin pût le réveiller. Il rendit l'ame en invoquant la cause universelle, l'Être suprême à qui il alloit se joindre. Les Stagiriens devoient trop à Aristote, pour ne pas rendre à sa mémoire de grands honneurs. Ils transporterent son corps à Stagire, & sur son tombeau, ils éleverent un autel & une espece de temple, qu'ils appellerent de son nom, afin qu'il fût un monument éternel de la liberté & des autres privileges qu'Aristote leur avoit obtenus, soit de Philippe, soit d'Alexandre. Si l'on en croit Origene, *Lib. I. contra Cels.* Aristote avoit donné lieu aux reproches d'impiété qui lui firent abandonner Athenes pour s'exiler à Chalcis. Dans les conversations particulieres, il ne se ménageoit pas assez : il osoit soutenir que les offrandes & les sacrifices sont tout-à-fait inutiles, que les Dieux font peu d'attention à la pompe extérieure qui brille dans leurs temples : c'étoit une suite de l'opinion où il étoit, que la providence ne s'étend point jusqu'aux choses sublunaires. Le principe sur lequel il s'appuyoit pour soutenir un systême si favorable à l'impiété, revient à ceci : Dieu ne voit & ne connoît que ce qu'il a toujours vu & connu : les choses contingentes ne sont donc pas de son ressort : la terre est le pays

des changemens, de la génération & de la corruption; Dieu n'y a donc aucun pouvoir: il se borne au pays de l'immortalité, à ce qui est de la nature incorruptible. Aristote, pour assurer la liberté de l'homme, croyoit ne pouvoir mieux faire que de nier la providence: en falloit-il davantage pour armer contre lui les prêtres intéressés du paganisme? Ils pardonnoient rarement, & sur-tout à ceux qui vouloient diminuer de leurs droits & de leurs prérogatives.

§. II. *De la prétendue supposition des écrits d'Aristote.*

Quoique la vie d'Aristote ait toujours été fort tumultueuse, soit au Lycée, soit à la cour de Philippe, le nombre de ses ouvrages est cependant prodigieux: on en peut voir les titres dans Diogene Laërce, & plus correctement encore dans Jérome Gémusæus, médecin & professeur en philosophie à Bâle, qui a composé un écrit intitulé: *de vita Aristotelis, & ejus operum censura*; encore ne sommes-nous pas sûrs de les avoir tous: il est même probable que nous en avons perdu plusieurs, puisque Cicéron cite dans les entretiens des passages qui ne se trouvent point aujourd'hui dans les ouvrages qui nous restent de lui. On auroit tort d'en conclure, comme quelques-uns l'ont fait, que dans cette foule de livres qui portent le nom d'Aristote, & qui passent communément pour être de lui, il n'y en a peut-être aucun dont la supposition ne paroisse vraisemblable. En effet, il seroit aisé de prouver, si l'on vouloit s'en donner la peine, l'authenticité des ouvrages d'Aristote, par l'autorité des au-

teurs profanes, en descendant de siecle en siecle, depuis Cicéron jusqu'au nôtre; contentons-nous de celle des auteurs ecclésiastiques. On ne niera pas sans doute que les ouvrages d'Aristote n'existassent du temps de Cicéron, puisque cet auteur parle de plusieurs de ces ouvrages, & nomme, dans d'autres livres que ceux qu'il a écrits sur la nature des Dieux, quelques-uns qui nous restent encore, ou du moins que nous prétendons qui nous restent. Le christianisme a commencé peu de temps après la mort de Cicéron. Suivons donc tous les peres depuis Origene & Tertullien: consultons les auteurs ecclésiastiques les plus illustres dans tous les siecles, & voyons si les ouvrages d'Aristote leur ont été inconnus. Les écrits de ces deux premiers auteurs ecclésiastiques sont remplis de passages, de citations d'Aristote, soit pour les réfuter; soit pour les opposer à ceux de quelques autres philosophes. Ces passages se trouvent aujourd'hui, excepté quelques-uns, dans les ouvrages d'Aristote.

N'est-il pas naturel d'en conclure que ceux que nous n'y trouvons pas ont été pris dans quelques écrits qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous? Pourquoi, si les ouvrages d'Aristote étoient supposés, y verroit-on les uns, & point les autres? Y auroit-on mis les premiers, pour empêcher qu'on ne connût la supposition? Cette même raison y eût du faire mettre les autres. Il est visible que c'est ce manque & ce défaut de certains passages, qui prouve que les ouvrages d'Aristote sont véritablement de lui. Si parmi le grand nombre de passages d'Aristote qu'ont rapporté les premiers peres, quelques-uns ont été

extraits de quelques ouvrages qui sont perdus; quelle impossibilité y a-t-il que ceux que Cicéron a placés dans ses entretiens sur la nature des Dieux, aient été pris dans les mêmes ouvrages? Il seroit impossible d'avoir la moindre preuve du contraire, puisque Cicéron n'a point cité les livres d'où il les tiroit. S. Justin a écrit un ouvrage considérable sur la physique d'Aristote: on y retrouve exactement, non-seulement les principales opinions, mais même un nombre infini d'endroits des huit livres de ce philosophe. Dans presque tous les autres ouvrages de S. Justin il est fait mention d'Aristote. S. Ambroise & S. Augustin nous assurent dans vingt endroits de leurs ouvrages, qu'ils ont lu les livres d'Aristote; ils les réfutent; ils en rapportent des morceaux, & nous voyons que ces morceaux se trouvent dans les écrits qui restent, & que ces réfutations conviennent parfaitement aux opinions qu'ils contiennent. Allons maintenant plus avant, & passons au sixieme siecle: Boëce, qui vivoit au commencement, parle souvent des livres qui nous restent d'Aristote, & fait mention de ses principales opinions. Cassiodore, qui fut contemporain de Boëce, mais qui mourut beaucoup plus tard, ayant vécu jusques vers le septieme siecle, est encore un témoin irréprochable des ouvrages d'Aristote. Il nous fait connoître qu'il avoit écrit d'amples commentaires sur le livre d'Aristote *de l'Interprétation*, & composé un livre *de la Division*, qu'on explique en logique après la définition, & que son ami le Patrice Boëce, qu'il appelle *homme magnifique*, ce qui étoit un titre d'honneur dans ce temps, avoit traduit l'introduction

duction de Porphyre, les Catégories d'Aristote, son livre de l'Interprétation, & les huit livres des Topiques. Si du septieme siecle je passe au huitieme & au neuvieme, j'y trouve Photius, patriarche de Constantinople, dont tous les savans, anciens & modernes, ont fait l'éloge à l'envi les uns des autres : cet homme, dont l'érudition étoit profonde, & la connoissance de l'antiquité aussi vaste que sûre, ratifie le témoignage de S. Justin, & nous apprend que les livres qu'il avoit écrits sur la Physique d'Aristote existoient encore; que ceux du philosophe s'étoient aussi conservés, & il nous en dit mot-à-mot le précis. On sait que S. Bernard, dans le douzieme siecle, s'éleva si fort contre la philosophie d'Aristote, qu'il fit condamner sa Métaphysique par un concile : cependant, peu de temps après, elle reprit le dessus; & Pierre Lombard, Albert le Grand, S. Thomas, la cultiverent avec soin, comme nous l'allons voir dans la suite de cet article. On la retrouve presqu'en entier dans leurs ouvrages. Mais quels sont ceux à qui la supposition des ouvrages d'Aristote a paru vraisemblable ? Une foule de demi-savans hardis à décider de ce qu'ils n'entendent point, & qui ne sont connus que de ceux qui sont obligés par leur genre de travail, de parler des bons ainsi que des mauvais écrivains. L'auteur le plus considérable qui ait voulu rendre suspects quelques livres qui nous restent d'Aristote, c'est Iamblique qui a prétendu rejetter les Catagories : mais les auteurs, ses contemporains, & les plus habiles critiques modernes, se sont moqués de lui. Un certain Andronicus, Rhodien, qui étoit ap-

paremment l'Hardouin de son siecle, avoit aussi rejetté, comme supposés les livres de l'Interprétation: voilà quels sont ces savans sur l'autorité desquels on regarde comme apocryphes les livres d'Aristote. Mais un savant qui vaut mieux qu'eux tous, & qui est un juge bien plus compétent dans cette matiere, c'est M. Leibnitz; on voudra bien me permettre de le leur opposer. Voici comme il parle dans le second Tome de ses *Epîtres*, pag. 115 de l'édition de Leipsic 1738: » Il est temps » de retourner aux erreurs de Nizolius; cet hom- » me a prétendu que nous n'avions pas aujour- » d'hui les véritables ouvrages d'Aristote: mais » je trouve pitoyable l'objection qu'il fonde sur » les passages de Cicéron, & elle ne sauroit faire » la moindre impression sur mon esprit. Est-il bien » surprenant qu'un homme accablé de soins, » chargé des affaires publiques, tel qu'étoit Ci- » céron, n'ait pas bien compris le véritable sens » de certaines opinions d'un philosophe très-sub- » til, & qu'il ait pu se tromper en les parcou- » rant très-légérement? Quel est l'homme qui » puisse se figurer qu'Aristote ait appellé Dieu » *l'ardeur du ciel?* Si l'on croit qu'Aristote a dit » une pareille absurdité, on doit conclure né- » cessairement qu'il étoit insensé: cependant nous » voyons par les ouvrages qui nous restent, » qu'Aristote étoit un grand génie; pourquoi donc » veut-on substituer par force, & contre toute » raison, un Aristote fou, à l'Aristote sage? C'est » un genre de critique bien nouveau & bien sin- » gulier, que celui de juger de la supposition des » écrits d'un auteur généralement regardé de tous » les grands hommes, comme un génie supérieur,

» par quelques absurdités qui ne s'y trouvent
» point ; ensorte que pour que les ouvrages d'un
» philosophe aussi subtil que profond, ne passent
» point pour supposés, il faudra désormais qu'on
» y trouve toutes les fautes & toutes les imper-
» tinences qu'on lui aura prêtées, soit par inad-
» vertance, soit par malice. Il est bon d'ailleurs
» de remarquer que Cicéron a été le seul que
» nous connoissions avoir attribué ces sentimens
» à Aristote : quant à moi, je suis très-persuadé
» que tous les ouvrages que nous avons d'Aristote
» sont constamment de lui ; & quoique quelques-
» uns aient été regardés comme supposés, ou du
» moins comme suspects, par Jean-François Pic,
» par Pierre Ramus, par Patricius & par Naudé,
» je n'en suis pas moins convaincu que ces livres
» sont véritablement d'Aristote. Je trouve dans
» tous une parfaite liaison & une harmonie qui
» les unit : j'y découvre la même hypothese tou-
» jours bien suivie & toujours bien soutenue :
» j'y vois enfin la même méthode, la même sa-
» gacité & la même habileté «. Il n'est guere surprenant que dans le nombre de quatorze ou quinze mille commentateurs qui ont travaillé sur les ouvrages d'Aristote, il ne s'en soit trouvé quelques-uns qui, pour se donner un grand air de critique, & montrer qu'ils avoient le goût plus fin que les autres, aient cru devoir regarder comme supposé quelque livre particulier parmi ceux de ce philosophe Grec : mais que peuvent dix ou douze personnes qui auront ainsi pensé, contre plus de quatorze mille dont le sentiment sur les ouvrages d'Aristote est bien différent ? Au reste, aucun d'eux n'a jamais soutenu

qu'ils fussent tous supposés ; chacun, selon son caprice & sa fantaisie, a adopté les uns, & rejetté les autres ; preuve bien sensible que la seule fantaisie a dicté leur décision.

§. III. *Des Ouvrages d'Aristote.*

Sa Rhétorique & sa Poétique.

A la tête des ouvrages d'Aristote, sont ceux qui roulent sur l'art Oratoire & sur la Poétique : il y a apparence que ce sont les premiers ouvrages qu'il ait composés ; il les destina à l'éducation du prince qui lui avoit été confié ; on y trouve des choses excellentes, & on les regarde encore aujourd'hui comme des chefs-d'œuvre de goût & de philosophie. Une lecture assidue des ouvrages d'Homere lui avoit formé le jugement, & donné un goût exquis de la belle littérature : jamais personne n'a pénétré plus avant dans le cœur humain, ni mieux connu les ressorts invisibles qui le font mouvoir : il s'étoit ouvert par la force de son génie, une route sure jusqu'aux sources du vrai beau ; & si aujourd'hui l'on veut dire quelque chose de bon sur la rhétorique & sur la poétique, on se voit obligé de le répéter. Nous ne craignons point de dire que ces deux ouvrages sont ceux qui font le plus d'honneur à sa mémoire.

Sa Morale.

Ses Traités de Morale viennent ensuite ; l'auteur y garde un caractere d'honnête-homme qui plaît infiniment : mais par malheur il attiédit au

lieu d'échauffer ; on ne lui donne qu'une admiration stérile ; on ne revient point à ce qu'on a lu. La morale est seche & infructueuse quand elle n'offre que des vues générales & des propositions métaphysiques, plus propres à orner l'esprit & à charger la mémoire, qu'à toucher le cœur & à changer la volonté. Tel est en général l'esprit qui regne dans les livres de morale de ce philosophe. Voici quelques-uns de ses préceptes, avec le tour qu'il leur donne.

1°. Le bonheur de l'homme ne consiste, ni dans les plaisirs, ni dans les richesses, ni dans les honneurs, ni dans la puissance, ni dans la noblesse, ni dans les spéculations de la philosophie; mais bien plutôt dans les habitudes de l'ame, qui la rendent plus ou moins parfaite. 2°. La vertu est pleine de charmes & d'attraits ; ainsi, une vie où les vertus s'enchaînent les unes avec les autres, ne sauroit être que très-heureuse. 3°. Quoique la vertu se suffise à elle-même, on ne peut nier cependant qu'elle ne trouve un puissant appui dans la faveur, les richesses, les honneurs, la noblesse du sang, la beauté du corps, & que toutes ces choses ne contribuent à lui faire prendre un plus grand essor, & n'augmentent par-là le bonheur de l'homme. 4°. Toute vertu se trouve placée dans le milieu entre un acte mauvais par excès, & entre un acte mauvais par défaut : ainsi le courage tient le milieu entre la crainte & l'audace ; la libéralité entre l'avarice & la prodigalité ; la modestie entre l'ambition & le mépris superbe des honneurs ; la magnificence entre le faste trop recherché & l'épargne sordide ; la douceur entre la colere & l'in-

sensibilité ; la popularité entre la misantropie & la basse flatterie, &c. d'où l'on peut conclure que le nombre des vices est double de celui des vertus, puisque toute vertu est toujours voisine de deux vices qui lui sont contraires. 5°. Il distingue deux sortes de justices ; l'une universelle, & l'autre particuliere : la justice universelle tend à conserver la société civile par le respect qu'elle inspire pour toutes les loix ; la justice particuliere, qui consiste à rendre à chacun ce qui lui du, est de deux sortes ; la distributive & la commutative : la justice distributive dispense les charges & les récompenses, selon le mérite de chaque citoyen, & elle a pour regle la proportion géométrique : la justice commutative, qui consiste dans un échange des choses, donne à chacun ce qui lui est du, & garde en tout une proportion arithmétique. 6°. On se lie d'amitié avec quelqu'un, ou pour le plaisir qu'on retire de son commerce, ou pour l'utilité qui en revient, ou pour son mérite fondé sur la vertu ou d'excellentes qualités. La derniere est une amitié parfaite : la bienveillance n'est pas, à proprement parler, l'amitié ; mais elle y conduit, & en quelque façon elle l'ébauche.

Sa Logique.

Aristote a beaucoup mieux réussi dans sa Logique que dans sa Morale. Il y découvre les principales sources de raisonner ; il perce dans le fond inépuisable des pensées de l'homme ; il démêle ses pensées ; fait voir la liaison qu'elles ont entr'elles, les suit dans leurs écarts & dans leurs

contrariétés, les ramene enfin à un point fixe. On peut assurer que, si l'on pouvoit atteindre le terme de l'esprit, Aristote l'auroit atteint. N'est-ce pas une chose admirable, que par différentes combinaisons qu'il a faites de toutes les formes que l'esprit peut prendre en raisonnant, il l'ait tellement enchaîné par les regles qu'il lui a tracées, qu'il ne puisse s'en écarter, qu'il ne raisonne inconséquemment? Mais sa méthode, quoique louée par tous les philosophes, n'est point exempte de défauts. 1°. Il s'étend trop, & par-là il rebute; on pourroit rappeller à peu de pages tout son livre des Catégories, & celui de l'Interprétation; le sens y est noyé dans une trop grande abondance de paroles. 2°. Il est obscur & embarrassé; il veut qu'on le devine, & que son lecteur produise avec lui ses pensées. Quelqu'habile que l'on soit, on ne peut guere se flatter de l'avoir totalement entendu; témoin ses Analytiques, où tout l'art du syllogisme est enseigné.

Sa Physique.

Passons maintenant à la physique d'Aristote; & dans l'examen que nous en allons faire, prenons pour guide le célébre Louis Vivés qui a disposé dans l'ordre le plus méthodique les différens ouvrages où elle est répandue. Il commence d'abord par les huit livres des Principes Naturels, qui paroissent plutôt une compilation de différens mémoires, qu'un ouvrage arrangé sur un même plan; ces huit livres traitent en général du corps étendu, ce qni fait l'objet de la physique, & en particulier des principes, comme le

mouvement, le lieu, le temps, &c. Rien n'est plus embrouillé que tout ce long détail; les définitions rendent moins intelligibles des choses qui par elles-mêmes auroient paru plus claires, plus évidentes. Aristote blâme d'abord les philosophes qui l'ont précédé, & cela d'une maniere assez dure, les uns d'avoir admis trop de principes, les autres de n'en avoir admis qu'un seul; pour lui, il en établit trois, qui sont la *matiere*, la *forme*, la *privation*. La matiere est, selon lui, le sujet général sur lequel la nature travaille; sujet éternel en même temps, & qui ne cessera jamais d'exister; c'est la mere de toutes les choses qui soupire après le mouvement, & qui souhaite avec ardeur que la forme vienne s'unir à elle. On ne sait pas trop ce qu'Aristote a entendu par cette matiere premiere qu'il définit, *ce qui n'est, ni qui, ni combien grand, ni quel, ni rien de ce par quoi l'être est déterminé*. N'a-t-il parlé ainsi de la matiere que parce qu'il étoit accoutumé à mettre un certain ordre dans ses pensées, & qu'il commençoit par envisager les choses d'une vûe générale, avant que de descendre au particulier? S'il n'a voulu dire que cela, c'est-à-dire, si dans son esprit la matiere premiere n'avoit d'autre fondement que cette méthode d'arranger des idées ou de concevoir les choses, il n'a rien dit qu'on ne puisse lui accorder: mais aussi cette matiere n'est plus qu'un être d'imagination, une idée purement abstraite; elle n'existe pas plus que la fleur en général, &c. Ce n'est pourtant pas qu'on ne voie des philosophes aujourd'hui qui, tenant d'Aristote la maniere de considérer les choses en général avant que de venir à leurs especes, & de

passer de leurs especes à leurs individus, ne soutiennent de sang froid, & même avec une espece d'opiniâtreté, que l'universel est dans chaque objet particulier ; que la fleur en général, par exemple, est une réalité vraiment existante dans chaque jonquille & dans chaque violette. Il paroît à d'autres que, par *matiere premiere*, Aristote n'a pas attendu seulement le corps en général, mais une pâte uniforme dont tout devoit être construit ; une cire obéissante qu'il regardoit comme le fond commun des corps, comme le dernier terme où revenoit chaque corps en se détruisant ; c'étoit le magnifique bloc du Statuaire de la Fontaine :

Un bloc de marbre étoit si beau,
Qu'un statuaire en fit l'emplette :
Qu'en fera, dit-il, mon ciseau ?
Sera-t-il dieu, table ou cuvette ?

Brisez ce dieu de marbre, que vous reste-t-il en main ? des morceaux de marbre. Cassez la table ou la cuvette, c'est encore du marbre ; c'est le même fond partout ; ces choses ne different que par une forme extérieure. Il en est de même de tous les corps ; leur masse est essentiellement la même ; ils ne different que par la figure, par la quantité, par le repos, ou par le mouvement, qui sont toutes choses accidentelles. Cette idée qu'on doit à Aristote, a paru si spécieuse à tous les philosophes, tant anciens que moderne, qu'ils l'ont généralement adoptée : mais cette idée d'une matiere générale dans laquelle s'en retournent tous les corps en derniere décomposition, est démentie par l'expérience : si elle

étoit vraie, voici ce qui en devroit arriver. Comme le mouvement fait sortir de cette cire un animal, un morceau de bois, une masse d'or; le mouvement en leur ôtant une forme passagere, devroit les ramener à leur cire primordiale. Empedocle, Platon, Aristote & les scholastiques le disent; mais la chose n'arrive point. Le corps organisé se dissout en différentes masses de peaux, de poils, de chairs, d'os, & d'autres corps mêlangés. Le corps mixte se résout en eau, en sable, en terre: mais avec les dissolvans les plus forts, avec le feu les plus vif, vous n'obtiendrez point de ces corps simples. Le sable reste sable, le fer demeure fer, l'or épuré ne change plus; la terre morte sera toujours terre; & après toutes les épreuves & tous les tourmens imaginables, vous les retrouverez encore les mêmes; l'expérience ne va pas plus loin: les élémens sont chacun à part des ouvrages admirables qui ne peuvent changer, afin que le monde, qui en est composé, puisse recevoir des changemens par leur mêlanges, & soit cependant durable comme les principes qui en sont la base.

Pour la forme, qui est le second principe d'Aristote, il la regarde comme un substance, un principe actif qui constitue les corps & assujettit pour ainsi dire la matiere: il suit de-là qu'il doit y avoir autant de formes naturelles qui naissent & meurent tour-à-tour, qu'il y a des corps primitifs & élémentaires. Pour la privation, dit Aristote, elle n'est point une substance; elle est même en quelques égards une sorte de néant. En effet, tout corps qui reçoit une telle forme, ne doit pas l'avoir auparavant; il doit même en avoir

une qui ſoit abſolument contraire. Ainſi les morts ſe font des vivans, & les vivans des morts.

Ces trois principes étant établis, Ariſtote paſſe à l'explication des cauſes, qu'il traite d'une maniere aſſez diſtincte, mais preſque ſans parler de la premiere cauſe qui eſt Dieu. Quelques-uns ont pris occaſion, tant de la définition qu'il donne de la nature, que du pouvoir illimité qu'il lui attribue, de dire qu'il méconnoit cette premiere cauſe; mais nous le juſtifierons d'Athéïſme dans la ſuite de cet article. Selon lui, la nature eſt un principe effectif, une cauſe pléniere, qui rend tous les corps où elle réſide, capables par eux-mêmes de mouvement & de repos; ce qui ne peut point ſe dire des corps où elle ne réſide que par accident, & qui appartiennent à l'art: ceux-là n'ont rien que par emprunt, & ſi j'oſe ainſi parler, que de la ſeconde main. Continuons: tous les corps ayant en eux cette force, qui dans un ſens ne peut être anéantie, & cette tendance au mouvement qui eſt toujours égale, font des ſubſtances véritablement dignes de ce nom: la nature par conſéquent eſt un autre principe d'Ariſtote; c'eſt elle qui produit les formes, ou plutôt, qui ſe diviſe & ſubdiviſe en une infinité de formes, ſuivant que les beſoins de la matiere le demandent. Ceci mérite une attention patticuliere, & donne lieu à ce philoſophe d'expliquer tous les changemens qui arrivent aux corps. Il n'y en a aucun qui ne faſſe effort pour ſe mouvoir. Il conclut de-là que la nature inſpire je ne ſais quelle néceſſité à la matiere. Effectivement, il ne dépend point d'elle de recevoir telle ou telle forme: elle eſt aſſujettie à recevoir toutes

celles qui se présentent & qui se succedent dans un certain ordre, & dans une certaine proportion. C'est-là cette fameuse entéléchie qui a tant embarrassé les commentateurs, & qui a fait dire tant d'extravagances aux scholastiques.

Après avoir expliqué quelle est la cause efficiente, quelle est le principe de toute la force qui se trouve répandue dans l'univers, Aristote entre plus avant dans sa matiere, & tâche de développer ce que c'est que le mouvement. On voit bien qu'il fait là de grands efforts de génie: mais ses efforts aboutissent à une définition très-obscure, & devenue même fameuse par son obscurité. Plus Aristote s'avance, plus il embrasse de terrein: le fini & l'infini, le vuide & les atomes, l'espace & le temps, le lieu & les corps qui y sont contenus; tout se présente devant ses yeux: il ne confond rien, une proposition le mene à l'autre; & quoique ce soit d'une façon très-rapide, on y sent toujours une sorte de liaison.

La doctrine qui est comprise dans les deux livres de la Génération & de la Corruption, tient nécessairement à ce que nous avons déjà développé de ses principes. Avant Socrate, on croyoit que nul être ne périssoit, & qu'il ne s'en reproduisoit aucun; que tous les changemens qui arrivent aux corps ne sont que de nouveaux arrangemens, qu'une distribution différente des parties de matiere qui composent ces mêmes corps. On n'admettoit dans l'univers que des accroissemens & des diminutions, des réunions & des divisions, des mêlanges & des séparations: Aristote rejetta toutes ces idées, quoique simples & par-là assez vraisemblables; & il établit une

génération & une corruption proprement dites. Il reconnut qu'il se formoit de nouveaux êtres dans le sein de la nature, & que ces êtres périssoient à leur tour. Deux choses le conduisirent à cette pensée : l'une, qu'il s'imagina que dans tous les corps le sujet ou la matiere est quelque chose d'égal & de constant ; & que ces corps, comme nous l'avons déja observé, ne different que par la forme, qu'il regardoit comme leur essence : l'autre qu'il prétendoit que les contraires naissent tous de leurs contraires, comme le blanc, du noir ; d'où il suit que la forme du blanc doit être anéantie avant que celle du noir s'établisse. Pour achever d'éclaircir ce systême, j'y ajouterai encore deux remarques. La premiere, c'est que la génération & la corruption n'ont aucun rapport avec les autres modifications des corps, comme l'accroissement & le décroissement, la transparence, la dureté, la liquidité, &c. Dans ces modifications, la premiere forme ne s'éteint point quoiqu'elle puisse se diversifier à l'infini. L'autre remarque suit de celle-là ; comme tout le jeu de la nature consiste dans la génération & dans la corruption, il n'y a que les corps simples & primitifs qui y soient sujets, eux seuls reçoivent de nouvelles formes, & passent par des métamorphoses sans nombre ; tous les autres corps ne sont que des mêlanges, & pour ainsi dire des entrelacemens de ces premiers. Quoique rien ne soit plus chimérique que ce côté du systême d'Aristote, c'est cependant celui qui a le plus frappé les scholastiques, & ce qui a donné lieu à leurs expressions barbares & inintelligibles : delà ont pris naissance les formes substantielles, les entités,

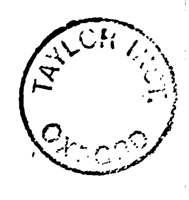
les modalités, les intentions réflexes, &c. Tous termes qui ne réveillant aucune idée, perpétuent vainement les disputes & l'envie de disputer.

Aristote ne se renferme pas dans une théorie générale, mais il descend à un très-grand nombre d'explications de physique particuliere; & l'on peut dire qu'il s'y ménage, qu'il s'y observe plus que dans tout le reste; qu'il ne donne point tout l'essor à son imagination. Dans les quatre livres sur les Météores il a, selon la réflexion judicieuse du Pere Rapin, plus éclairci d'effets de la nature, que tous les philosophes modernes ensemble. Cette abondance lui doit tenir lieu de quelque mérite, & certainement d'excuse. En effet, au travers de toutes les erreurs qui lui sont échappées faute d'expérience & de quelques-unes des découvertes que le hasard a présentées aux modernes, on s'apperçoit qu'il suit assez le fil de la nature, & qu'il devine des choses qui certainement lui devoient être inconnues. Par exemple, il détaille avec beaucoup d'adresse tout ce qui regarde les météores aqueux, comme la pluie, la neige, la grêle, la rosée, &c. Il donne une explication très-ingénieuse de l'arc-en-ciel, & qui au fond ne s'éloigne pas trop de celle de Descartes: il définit le vent un courant d'air, & il fait voir que sa direction dépend d'une infinité de causes étrangeres & peu connues; ce qui empêche, dit-il, d'en donner un systême général.

Son Histoire des Animaux.

On peut rapporter à la physique particuliere ce que ce philosophe a publié sur l'Histoire des

Animaux. Voici le jugement avantageux qu'en a porté M. Buffon dans son premier Discours de l'Histoire Naturelle : *L'histoire des animaux d'Aristote, est peut-être encore aujourd'hui ce que nous avons de mieux fait en ce genre ; & il seroit à désirer qu'il nous eût laissé quelque chose d'aussi complet sur les végétaux & sur les minéraux : mais les deux livres des plantes que quelques-uns lui attribuent, ne ressemblent point à cet ouvrage ; & ne sont pas en effet de lui.* (Voyez le comment. *de Scaliger.*) *Il est vrai que la botanique n'étoit pas fort en honneur de son temps : les Grecs & les Romains même ne la regardoient pas comme une science qui dût exister par elle-même, & qui dût faire un objet à part ; ils ne la considéroient que relativement à l'agriculture, au jardinage, à la médecine & aux arts. Et quoique Théophraste, disciple d'Aristote, connût plus de cinq cens genres de plantes, & que Pline en cite plus de mille, ils n'en parlent que pour nous en apprendre la culture ; ou pour nous dire que les unes entrent dans la composition des drogues ; que les autres sont d'usage pour les arts ; que d'autres servent à orner nos jardins, &c. En un mot, ils ne les considerent que par l'utilité qu'on en peut tirer ; & ils ne se sont pas attachés à les décrire exactement.*



L'histoire des animaux leur étoit mieux connue que celle des plantes. Alexandre donna des ordres, & fit des dépenses très-considérables pour rassembler des animaux & en faire venir de tous les pays, & il mit Aristote en état de les bien observer. Il paroît par son ouvrage, qu'il les connoissoit peut-être mieux, & sous des vues plus générales, qu'on ne les connoît aujourd'hui. Enfin, quoique les modernes aient ajouté leurs découvertes à celles des

anciens, je ne vois pas que nous ayons sur l'histoire naturelle beaucoup d'ouvrages modernes qu'on puisse mettre au-dessus de ceux d'Aristote & de Pline. Mais comme la prévention naturelle qu'on a pour son siecle, pourroit persuader que ce que je viens de dire est avancé témérairement, je vais faire en peu de mots l'exposition de l'ouvrage d'Aristote.

Aristote commence son histoire des animaux par établir des différences & des ressemblances générales entre les différens genres d'animaux, au lieu de les diviser par de petits caracteres particuliers, comme l'ont fait les modernes. Il rapporte historiquement tous les faits & toutes les observations qui portent sur des rapports généraux, & sur des caracteres sensibles. Il tire ces caracteres de la forme, de la couleur, de la grandeur, & de toutes les qualités extérieures de l'animal entier, & aussi du nombre & de la position de ses parties, de la grandeur, du mouvement, de la forme de ses membres; des rapports semblables ou différens qui se trouvent dans ces mêmes parties comparées; il donne par-tout des exemples pour se faire mieux entendre. Il considere aussi les différences des animaux par leur façon de vivre, leurs actions, leurs mœurs, leurs habitations, &c. Il parle des parties qui sont communes & essentielles aux animaux, & de celles qui peuvent manquer & qui manquent en effet à plusieurs especes d'animaux. Le sens du toucher, dit-il, est la seule chose qu'on doit regarder comme nécessaire, & qui ne doit manquer à aucun animal: & comme ce sens est commun à tous les animaux, il n'est pas possible de donner un nom à la partie de leur corps, dans laquelle réside la faculté de sentir. Les parties les plus essentielles sont celles par lesquelles l'animal prend

prend sa nourriture, & celles par où il rend le superflu. Il examine ensuite les variétés de la génération des animaux; celles de leurs membres, & des différentes parties qui servent à leurs fonctions naturelles. Ces observations générales & préliminaires font un tableau dont toutes les parties sont intéressantes: & ce grand philosophe dit aussi qu'il les a présentées sous cet aspect pour donner un avant-goût de ce qui doit suivre, & faire naître l'attention qu'exige l'histoire particuliere de chaque animal, ou plutôt de chaque chose.

Il commence par l'homme, & il le décrit le premier, plutôt parce qu'il est l'animal le mieux connu, que parce qu'il est le plus parfait; & pour rendre sa description moins seche & plus piquante, il tâche de tirer des connoissances morales en parcourant les rapports physiques du corps humain, & il indique les caracteres des hommes par les traits de leur visage. Se bien connoître en physionomie, seroit en effet une science bien utile à celui qui l'auroit acquise: mais peut-on la tirer de l'histoire naturelle? Il décrit donc l'homme par toutes les parties extérieures & intérieures; & cette description est la seule qui soit entiere: au lieu de décrire chaque animal en particulier, il les fait connoître tous par les rapports que toutes les parties de leur corps ont avec celles du corps de l'homme. Lorsqu'il décrit, par exemple, la tête humaine, il compare avec elle la tête de toutes les especes d'animaux: il en est de même de toutes les autres parties. A la description du poumon de l'homme, il rapporte historiquement tout ce qu'on savoit des poumons des animaux; & il fait l'histoire de ceux qui en manquent. A l'occasion des parties de la génération, il rapporte toutes les variétés

des animaux dans la maniere de s'accoupler, d'engendrer, de porter & d'accoucher. A l'occasion du sang, il fait l'histoire des animaux qui en sont privés; & suivant ainsi ce plan de comparaison dans lequel, comme l'on voit, l'homme sert de modele, & ne donnant que les différences qu'il y a des animaux à l'homme, il retranche à dessein toute description particuliere; il évite par là toute repetition; il accumule les faits, & il n'écrit pas un mot qui soit inutile: aussi a-t-il compris dans un petit volume un nombre infini de différens faits; & je ne crois pas qu'il soit possible de réduire à de moindres termes tout ce qu'il avoit à dire sur cette matiere, qui paroît si peu susceptible de cette précision, qu'il falloit un génie comme le sien pour y conserver en même temps de l'ordre & de la netteté. Cet ouvrage d'Aristote s'est présenté à mes yeux comme une table de matieres qu'on auroit extraites avec le plus grand soin de plusieurs milliers de volumes remplis de descriptions & d'observations de toute espece: c'est l'abrégé le plus savant qui ait jamais été fait, si la science est en effet l'histoire des faits; & quand même on supposeroit qu'Aristote auroit tiré de tous les livres de son temps ce qu'il a mis dans le sien, le plan de l'ouvrage, sa distribution, le choix des exemples, la justesse des comparaisons, une certaine tournure dans les idées, que j'appellerois volontiers le caractere philosophique, *ne laisse pas douter un instant qu'il ne fût lui-même beaucoup plus riche que ceux dont il avoit emprunté.*

§. IV. *Réflexions générales ſur la Philoſophie d'Ariſtote.*

Voici de nouveaux dogmes : nous avons vu que la matiere qui compoſe tous les corps eſt fonciérement la même, ſelon Ariſtote, & qu'elle ne doit toutes les formes qu'elle prend ſucceſſivement, qu'à la différente combinaiſon de ſes parties. Il s'eſt contenté d'en tirer quatre élémens, le feu, l'air, l'eau & la terre, quoiqu'il lui fût libre d'en tirer bien davantage. Il a cru apparemment qu'ils ſuffiſoient pour former ce que nous voyons. La beauté des cieux lui fit pourtant ſoupçonner qu'ils pouvoient bien être compoſés de quelque choſe de plus beau. Il en forma une quinteſſence pour en conſtruire les cieux : c'eſt de tout temps que les philoſophes ſont en poſſeſſion de croire que, quand ils ont inventé un nouveau mot, ils ont découvert une nouvelle choſe, & que ce qu'ils arrangent nettement dans leur penſée, doit tout de ſuite ſe trouver tel dans la nature : mais, ni l'autorité d'Ariſtote & des autres philoſophes, ni la netteté de leurs idées, ni la prétendue évidence de leurs raiſonnemens, ne nous garantiſſent rien de réel. La nature peut être toute différente. Quoi qu'il en ſoit de cette réflexion, Ariſtote croyoit qu'il n'y avoit dans cet univers que cinq eſpeces de corps : les premiers qui ſont la matiere qui forme tous les corps céleſtes, ſe meuvent circulairement ; & les quatre autres dont ſont compoſés tous les corps ſublunaires, ont un mouvement en ligne droite. La cinquieme eſſence n'a ni légéreté ni peſanteur ; elle eſt incorruptible & éternelle, elle ſuit tou-

jours un mouvement égal & uniforme ; au lieu que des quatre élémens les deux premiers sont pesans, & les deux autres légers. Les deux premiers descendent en-bas, & sont poussés vers le centre ; les deux autres tendent en-haut, & vont se ranger à la circonférence. Quoique leurs places soient aussi précises & marquées de droit, ils peuvent cependant en changer, & en changent effectivement ; ce qui vient de l'extrême facilité qu'ils ont de se transformer les uns dans les autres, & de se communiquer leurs mouvemens.

Cela supposé, Aristote assure que tout l'univers n'est point également gouverné par Dieu, quoiqu'il soit la cause générale de tout. Les corps célestes, ce qui est composé de la cinquieme essence, méritent ses soins & son attention : mais il ne se mêle point de ce qui est au-dessous de la lune, de ce qui a rapport aux quatre élémens. Toute la terre échappe à sa providence. Aristote, dit Diogene Laërce, croyoit que la puissance divine régloit les choses célestes, & que celles de la terre se gouvernoient par une espece de sympathie avec le ciel. En suivant le même raisonnement, on prouve, d'après Aristote, que l'ame est mortelle. En effet, Dieu n'étant point témoin de sa conduite, ne peut ni la punir ni la récompenser ; s'il le faisoit, ce seroit par caprice & sans aucune connoissance. D'ailleurs, Dieu ne veut point se mêler des actions des hommes : s'il s'en mêloit, il les prévoiroit ; l'homme ne seroit point libre : si l'homme n'étoit point libre, tout seroit bien arrangé sur la terre. Or tout ce qui se fait ici-bas est plein de changemens & de variations, de désastres & de maux ;

donc l'homme se détermine par lui-même, & Dieu n'a aucun pouvoir sur lui. Une autre raison qui faisoit nier à Aristote l'immortalité de l'ame, c'est l'opinion où il étoit avec tous les autres philosophes, que notre ame étoit une portion de la Divinité, dont elle avoit été détachée, & qu'après un certain nombre de révolutions dans différens corps, elle alloit s'y rejoindre & s'y abymer, ainsi qu'une goutte d'eau va se réunir à l'océan, quand le vase qui la contenoit vient à se briser. Cette éternité qu'ils attribuoient à l'ame, étoit précisément ce qui détruisoit son immortalité.

Les fausses idées qu'Aristote s'étoit faites sur le mouvement l'avoient conduit à croire l'éternité du monde. Le mouvement, disoit-il, doit être éternel. En voici la preuve : s'il y a eu un premier mouvement, comme tout mouvement suppose un mobile, il faut absolument que ce mobile soit engendré ou éternel, mais pourtant en repos, à cause de quelque empêchement. Or de quelle façon que ce soit, il s'ensuit une absurdité ; car si ce premier mobile est engendré, il l'est donc par le mouvement, lequel par conséquent sera antérieur au premier ; & s'il a été en repos éternellement, l'obstacle n'a pu être ôté sans le mouvement, lequel de rechef aura été antérieur au premier. A cette raison, Aristote en ajoute plusieurs autres pour prouver l'éternité du du monde. Il soutenoit que Dieu & la nature ne séroient pas toujours ce qu'il y a de meilleur, si l'univers n'étoit éternel, puisque Dieu ayant jugé de tout temps que l'arrangement du monde étoit un bien, il auroit différé de le produire

pendant toute l'éternité antérieure. Voici encore un de ses argumens sur le même sujet : si le monde a été créé, il peut être détruit ; car tout ce qui a eu un commencement doit avoir une fin. Le monde est incorruptible & inaltérable ; donc il est éternel. Voici la preuve que le monde est incorruptible : si le monde peut être détruit, ce doit être naturellement par celui qui la créé ; mais il n'en a point le pouvoir, ce qu'Aristote prouve ainsi. Si l'on suppose que Dieu a la puissance de détruire le monde, il faut savoir alors si le monde étoit parfait : s'il ne l'étoit pas, Dieu n'avoit pu le créer, puisqu'une cause parfaite ne peut rien produire d'imparfait, & qu'il faudroit pour cela que Dieu fût défectueux, ce qui est absurde : si le monde au contraire est parfait, Dieu ne peut le détruire, parce que la méchanceté est contraire à son essence, & que c'est le propre de celle d'un être mauvais, de vouloir nuire aux bonnes choses.

On peut juger maintenant de la doctrine d'Aristote sur la Divinité ; c'est à tort que quelques-uns l'ont accusé d'athéisme, pour avoir cru le monde éternel ; car autrement il faudroit faire le même reproche à presque tous les anciens philosophes qui étoient infectés de la même erreur. Aristote étoit si éloigné de l'athéisme, qu'il nous représente Dieu comme un être intelligent & immatériel ; le premier moteur de toutes choses, qui ne peut être mu lui-même. Il décide même en terme formels, que si dans l'univers, il n'y avoit que de la matiere, le monde se trouveroit sans cause premiere & originale, & que par conséquent il faudroit admettre un progrès

de causes à l'infini ; absurdité qu'il réfute lui-même. Si l'on me demande ce que je pense de la création d'Aristote, je répondrai qu'il en a admis une, même par rapport à la matiere qu'il croyoit avoir été produite. Il différoit de Platon son maître, en ce qu'il croyoit le monde une émanation naturelle & impétueuse de la Divinité, à-peu-près comme la lumiere est une émanation du soleil. Au lieu que, selon Platon, le monde étoit une émanation éternelle & nécessaire, mais volontaire & réfléchie d'une cause toute sage & toute puissante : l'une & l'autre création, comme on voit, emporte avec soi l'éternité du monde, & est bien différente de celle de Moyse, où Dieu est si libre par rapport à la production du monde, qu'il auroit pu le laisser éternellement dans le néant.

Mais si Aristote n'est pas athée en ce sens, qu'il attaque directement & comme de front la Divinité, & qu'il n'en reconnoisse point d'autre que cet univers, on peut dire qu'il l'est dans un sens plus étendu, parce que les idées qu'il se forme de la Divinité, tendent indirectement à la renverser & à la détruire. En effet, Aristote nous représente Dieu comme le premier moteur de toutes choses : mais il veut en même temps que le mouvement que Dieu imprime à la matiere ne soit pas l'effet de sa volonté, mais qu'il coule de la nécessité de sa nature ; doctrine monstrueuse qui ôte à Dieu la liberté, & au monde sa dépendance par rapport à son créateur. Car si Dieu est lié & enchaîné dans ses opérations, il ne peut donc faire que ce qu'il fait, & de la maniere dont il le fait ; le monde est donc aussi éter-

nel & aussi nécessaire que lui. D'un autre côté, le Dieu d'Aristote ne peut être immense ni présent par tout, parce qu'il est comme cloué au ciel le plus élevé, où commence le mouvement, pour se communiquer de-là aux cieux inférieurs. Abymé de toute éternité dans la contemplation de ses divines perfections, il ne daigne pas s'informer de ce qui se passe dans l'univers, il le laisse rouler au gré du hasard. Il ne pense pas même aux autres intelligences qui sont occupées, comme lui à faire tourner les spheres auxquelles elles sont attachées. Il est dans l'univers ce qu'un premier mobile est dans une machine : il donne le mouvement à tout, & il le donne nécessairement. Un Dieu si éloigné des hommes, ne peut être honoré par leurs prieres, ni appaisé par leurs sacrifices, ni punir le vice, ni récompenser la vertu. De quoi serviroit-il aux hommes d'honorer un Dieu qui ne les connoît pas, qui ne sait pas même s'ils existent, dont la providence est bornée à faire mouvoir le premier ciel où il est attaché ? Il en est de même des autres intelligences, qui contribuent au mouvement de l'univers, ainsi que les différentes parties d'une machine, où plusieurs ressorts sont subordonnés à un premier qui leur imprime le mouvement. Ajoutez à cela qu'il croyoit nos ames mortelles, & qu'il rejettoit le dogme des peines & des récompenses éternelles ; ce qui étoit une suite, comme nous l'avons ci-dessus observé, de l'opinion monstrueuse qui faisoit de nos ames autant de portions de la Divinité. Jugez après cela si Aristote pouvoit être fort dévot envers les Dieux. N'est-il pas plaisant de voir que, même dans les

plus beaux siecles de l'église, il y ait eu des hommes assez prévenus, & non moins impies qu'insensés, les uns pour élever les livres d'Aristote à la dignité du texte divin, les autres pour faire un regard de son portrait & de celui de J. C. ? Dans les siecles suivans, & même depuis la renaissance des lettres en Italie, on n'a point hésité à mettre ce philosophe au nombre des bienheureux. Nous avons deux ouvrages exprès sur cette matiere, l'un attribué aux théologiens de Cologne, & intitulé, *du salut d'Aristote* : l'autre composé par Lambert Dumont, professeur en philosophie, & publié sous ce titre : *Ce qu'on peut avancer de plus probable touchant le salut d'Aristote, tant par des preuves tirées de l'Ecriture-Sainte, que par des témoignages empruntés de la plus saine partie des théologiens* : tandis qu'il est constant par l'exposition de son systême, qu'il n'a point eu d'idée saine de la Divinité, & qu'il n'a nullement connu la nature de l'ame, ni son immortalité, ni la fin pour laquelle elle est née. On suppose dans ces deux ouvrages comme un principe clair & évident, qu'il a eu une connoissance anticipée de tous les mysteres du christianisme, & qu'il a été rempli d'une force surnaturelle. A combien d'excès l'envie opiniâtre de christianiser les anciens philosophes n'a-t-elle point donné naissance ? Ceux qui auroient l'esprit tourné de ce côté-là, ne feroient pas mal de lire l'excellent traité de Jean-Baptiste Crispus, Italien, qui fleurissoit au commencement du XVIe. siecle. Ce traité est plein d'une critique sure & délicate, & où le discernement de l'auteur brille à chaque page : il est intitulé, *Des précautions qu'il faut*

prendre en étudiant les Philosophes Païens.

Si Aristote a eu des temples, il s'est trouvé bien des infideles qui se sont moqués de sa Divinité : les uns l'ont regardé comme le génie de la nature, & presque comme un Dieu : mais les autres ont à peine daigné lui donner le titre de physicien. Ni les panégyristes, ni les critiques n'en ont parlé comme ils devoient, les premiers ayant trop exagéré le mérite de ce philosophe, & les autres l'ayant blâmé sans aucun ménagement. Le mépris qu'on a eu pour lui dans ces derniers siecles, vient de ce qu'au lieu des originaux, que personne ne lisoit, parce qu'ils étoient en Grec, on consultoit les commentateurs Arabes & scholastiques, entre les mains desquels on ne peut douter que ce philosophe n'ait beaucoup perdu de ses traits. En effet, ils lui ont prêté les idées les plus monstrueuses, & lui ont fait parler un langage inintelligible. Mais quelque tort que lui aient fait tous ces écarts & toutes ces chimeres, au fond il n'en est point responsable. Un maître doit-il souffrir de l'extravagance de ses disciples ? Ceux qui ont lu ses ouvrages dans l'original, lui ont rendu plus de justice. Ils ont admiré en lui un esprit élevé, des connoissances variées, approfondies, & des vues générales ; & si sur la physique il n'a pas poussé les recherches aussi loin qu'on l'a fait aujourd'hui, c'est que cette science ne peut se perfectionner que par le secours des expériences, ce qui dépend, comme l'on voit, du temps. J'avouerai cependant, d'après le fameux Chancelier Bacon, que le défaut essentiel de la philosophie d'Aristote, c'est qu'elle accoutume peu-à-peu

à se passer de l'évidence, & à mettre les mots à la place des choses. On peut lui reprocher encore cette obscurité qu'il affecte par-tout, & dont il enveloppe ses matieres. Je ne puis mieux finir ni faire connoître ce qu'on doit penser du mérite d'Aristote, qu'en rapportant ici l'ingénieux parallele que le P. Rapin en fait avec Platon, qu'on a toujours regardé comme un des plus grands philosophes. Voici à-peu-près comme il s'exprime : les qualités de l'esprit étoient extraordinaires dans l'un & dans l'autre : ils avoient le génie élevé & propre aux grandes choses. Il est vrai que l'esprit de Platon est plus poli, & celui d'Aristote est plus vaste & plus profond. Platon a l'imagination vive, abondante, fertile en inventions, en idées, en expressions, en figures, donnant mille tours différens, mille couleurs nouvelles, & toutes agréables à chaque chose. Mais, après tout, ce n'est souvent que de l'imagination. Aristote est dur & sec en tout ce qu'il dit; mais ce sont des raisons que ce qu'il dit, quoiqu'il le dise séchement : sa diction, toute pure qu'elle est, a je ne sais quoi d'austere; & ses obscurités naturelles ou affectées, dégoûtent & fatiguent les lecteurs. Platon est délicat dans tout ce qu'il pense & dans tout ce qu'il dit : Aristote ne l'est point du tout, pour être plus naturel; son style est simple & uni, mais serré & nerveux. Celui de Platon est grand & élevé, mais lâche & diffus : celui-ci dit toujours plus qu'il n'en faut dire; celui-là n'en dit jamais assez, & laisse à penser toujours plus qu'il n'en dit : l'un surprend l'esprit, & l'éblouit par un caractere éclatant & fleuri; l'autre l'éclaire & l'instruit par une méthode juste

& solide; & comme les raisonnemens de celui-ci sont plus droits & plus simples, les raisonnemens de l'autre sont plus ingénieux & plus embarrassés. Platon donne de l'esprit par la fécondité du sien, & Aristote donne du jugement & de la raison par l'impression du bon sens qui paroît dans tout ce qu'il dit. Enfin, Platon ne pense le plus souvent qu'à bien dire, & Aristote ne pense qu'à bien penser, à creuser les matieres, à en rechercher les principes, & des principes en tirer des conséquences infaillibles; au lieu que Platon, en se donnant plus de liberté, embellit son discours & plaît davantage: mais par la trop grande envie qu'il a de plaire, il se laisse trop emporter à son éloquence; il est figuré en tout ce qu'il dit. Aristote se possede toujours; il appelle les choses tout simplement par leur nom: comme il ne s'éleve point, qu'il ne s'égare jamais, il est aussi moins sujet à tomber dans l'erreur, que Platon qui y fait tomber tous ceux qui s'attachent à lui; car il séduit par sa maniere d'instruire qui est trop agréable. Mais quoique Platon ait excellé dans toutes les parties de l'éloquence, qu'il ait été un orateur parfait au sentiment de Longin, & qu'Aristote ne soit nullement éloquent, ce dernier donne, pour l'ordinaire, du fond & du corps au discours, pendant que l'autre n'y donne que la couleur & la grace.

Lorsque les injustes persécutions des prêtres des Cérès contraignirent Aristote de se retirer à Chalcis, il nomma Théophraste pour son successeur, & lui légua tous ses manuscrits. Ce philosophe jouit toute sa vie d'une très-grande réputation: on comparoit la douceur de son éloquen-

ce à celle du vin de Lesbos, qui étoit sa patrie. Né doux & obligeant, il parloit avantageusement de tout le monde; & les gens de lettres, sur-tout trouvoient dans lui un ami aussi sûr que prévenant. Il savoit faire valoir leur mérite lors même qu'ils l'oublioient, ou plutôt, qu'ils sembloient l'ignorer par un excès de modestie. Pendant que Théophraste se distinguoit ainsi à Athènes, Sophocle, fils d'Amphictide porta une loi, par laquelle il étoit défendu à tous les philosophes d'enseigner publiquement sans une permission expresse du sénat & du peuple. La peine de mort étoit même décernée contre tous ceux qui n'obéiroient point à ce réglement. Les philosophes indignés d'un procédé si violent se retirerent tous d'Athenes, & laisserent le champ libre à leurs rivaux & à leurs ennemis, je veux dire aux rhéteurs & aux autres savans d'imagination. Tandis que ces derniers jouissoient de leur triomphe, un certain Philon qui avoit été ami d'Aristote, & qui faisoit profession d'ignorer les beaux arts, composa une apologie en faveur des philosophes retirés. Cette apologie fut attaquée par Démocharès, homme accrédité, & fils d'une sœur de Démosthene. L'amere critique n'étoit point épargnée dans sa réfutation, & il faisoit sur-tout un portrait odieux de tous les philosophes qui vivoient alors; & d'autant plus odieux, qu'il étoit moins ressemblant. Ce qu'il croyoit devoir servir à sa cause, la gâta, & la perdit sans ressource: le peuple revenu de sa premiere chaleur, abolit l'indécente loi de Sophocle, & le condamna lui-même à une amende de cinq talens. Les jours tranquilles revinrent à Athenes, & avec

eux la raison; les philosophes recommencerent leurs exercices.

Le Lycée perdit beaucoup par la mort de Théophraste : mais quoique déchu de son ancienne splendeur, on continua toujours d'y enseigner. Les professeurs furent Démétrius de Phalere, Straton, surnommé *le Physicien*, Lycon, Ariston de l'île de Céa, Cristolaüs, & Diodore qui vécut sur la fin de la cent-soixantieme olympiade. Mais de tous ces professeurs, il n'y eut que Straton qui donna quelque chose de nouveau, & qui attira sur lui les regards des autres philosophes; car pour ceux que je viens de nommer, on ne sait d'eux que leur nom, l'époque de leur naissance, celle de leur mort, & qu'ils ont été dans la Lycée les successeurs d'Aristote.

Straton ne se piqua point de suivre le pur péripatéticisme. Il y fit des innovations : il renversa le dogme de l'existence de Dieu. Il ne reconnut d'autre puissance divine que celle de la nature; & sans trop éclaircir ce que ce pouvoit être au fond que cette nature, il la regardoit comme une force répandue par-tout & essentielle à la matiere, une espece de sympathie qui lie tous les corps & les tient dans l'équilibre, comme une puissance, qui sans se décomposer elle-même, a le secret merveilleux de varier les êtres à l'infini; comme un principe d'ordre & de régularité, qui produit éminemment tout ce qui peut se produire dans l'univers. Mais y a-t-il rien de plus ridicule que de dire qu'une nature qui ne sent rien, qui ne connoît rien, se conforme parfaitement à des loix éternelles; qu'elle a une activité qui ne s'écarte jamais des routes qu'il faut tenir; &

que dans la multitude des facultés dont elle est douée, il n'y en a point qui ne fasse ses fonctions avec la derniere régularité? Conçoit-on des loix qui n'ont pas été établies par une cause intelligente? En conçoit-on qui puissent être exécutées réguliérement par une cause qui ne les connoît point, qui ne sait pas même qu'elle soit au monde? C'est-là, métaphisiquement parlant, l'endroit le plus foible du Stratonisme, c'est une objection insolube, un écueil dont il ne peut se tirer. Tous les athées qui sont venus après Straton éblouis par des discours dont le détail est séduisant, quoique frivole, ont embrassé son systême. C'est ce systême sur-tout que Spinosa a renouvellé de nos jours, & auquel il a donné l'apparence d'une forme géométrique, pour en imposer plus facilement à ceux qui ont l'imprudence de se laisser prendre dans les pieges qu'il leur prépare. Entre ces deux systêmes, je ne vois d'autre différence sinon que Spinosa ne faisoit de tout l'univers qu'une seule substance, dogme qu'il avoit emprunté de Zénophaiis, de Mélissus, & de Parmenides; au lieu que Straton reconnoissoit autant de substances qu'il y avoit de molécules dans la matiere. A cela près, ils pensoient précisément la même chose.

§. V. *Des Restaurateurs de la Philosophie d'Aristote.*

Jamais on n'a tant cultivé la philosophie que sous les empereurs romains: on la voyoit sur le trône comme dans les chaires de Sophistes. Ce goût semble d'abord annoncer des progrès rapides: mais en lisant l'histoire de ces temps-là, on est bientôt détrompé. Sa décadence suivit cel-

le de l'empire romain, & les barbares ne porterent pas moins le dernier coup à celle-là qu'à celui-ci. Les peuples croupirent long-temps dans l'ignorance la plus crasse; une dialectique dont la finesse consistoit dans l'équivoque des mots & dans des distinctions qui ne signifioient rien, étoit alors seule en honneur. Le vrai génie perce; & les bons esprits, dès qu'il se replient sur eux-mêmes, apperçoivent bientôt si on les a mis dans le vrai chemin qui conduit à la vérité. A la rénaissance des lettres, quelques savans instruits de la langue grecque, & connoissant la force du latin, entreprirent de donner une version exacte & correcte des ouvrages d'Aristote, dont ses disciples même disoient beaucoup de mal, n'ayant entre les mains que des traductions barbares, & qui représentoient plutôt l'esprit tudesque des traducteurs, que le beau génie de ce philosophe. Cela ne suffisoit point pourtant pour remédier entiérement au mal. Il falloit rendre communs les ouvrages d'Aristote; c'étoit le devoir des princes, puisqu'il ne s'agissoit plus que de faire certaines dépenses. Leur empressement répondit à l'utilité: ils firent venir à grands fraix de l'orient plusieurs manuscrits, & les mirent entre les mains de ceux qui étoient versés dans la langue grecque pour les traduire. Paul V s'acquit par-là beaucoup de gloire. Personne n'ignore combien les lettres doivent à ce pontife: il aimoit les savans, & la philosophie d'Aristote sur-tout avoit beaucoup d'attraits pour lui. Les savans se multiplierent, & avec eux les versions: on récouroit aux interprêtes sur les endroits difficiles à entendre. Jusques-là, on n'avoit consulté qu'Averroès;

c'étoit-là qu'alloient se briser toutes les disputes des savans. On le trouva dans la suite barbare ; & le goût étant devenu plus pur, les gens d'esprit chercherent une interprête plus poli & plus élégant. Ils choisirent donc Alexandre, qui passoit dans le Lycée pour l'interprête le plus pur & le plus exact. Averroès & lui étoient sans difficulté les deux chefs du Péripatétisme, & ils avoient contribué à jetter un grand éclat sur cette secte : mais leurs dogmes sur la nature de l'ame n'étoient pas orthodoxes; car Alexandre la croyoit mortelle ; Averroès l'avouoit à la vérité immortelle, mais il n'entendoit parler que d'une ame universelle, & à laquelle tous les hommes participent. Ces opinions étoient fort répandues du temps de S. Thomas qui les réfuta avec force. La secte d'Averroès prit le dessus en Italie. Léon X. souverain pontife, crut devoir arrêter le cours de ces deux opinions si contraires aux dogmes du Christianisme. Il fit condamner comme impie la doctrine d'Averroès dans le concile de Latran, qu'il avoit assemblé. » Comme de nos » jours, dit ce souverain pontife, ceux qui se» ment l'ivraie dans le champ du Seigneur, ont » répandu beaucoup d'erreurs, & en particulier » sur la nature de l'ame raisonnable, disant qu'elle » est mortelle, ou qu'une seule & même ame ani» me les corps de tous les hommes ; ou que d'au» tres retenus un peu par l'Évangile, ont osé » avancer qu'on pouvoit défendre ces sentimens » dans la philosophie seulement, croyant pouvoir » faire un partage entre la foi & la raison ; nous » avons cru qu'il étoit de notre vigilance pasto» rale d'arrêter le progrès de ces erreurs. Nous

» les condamnons, le saint concile approuvant » notre censure, & nous définissons que l'ame » raisonnable est immortelle ; & que chaque hom- » me est animé par une ame qui lui est propre, » distinguée individuellement des autres ; & com- » me la vérité ne sauroit être opposée à elle- » même, nous défendons d'enseigner quelque cho- » se de contraire aux vérités de l'Évangile. » Les docteurs crurent que les foudres de l'église ne suffisoient pas pour faire abandonner aux savans ces opinions dangereuses. Ils leurs opposerent donc la philosophie de Platon, comme très-propre à remédier au mal ; d'autres pour qui la philoso- phie d'Aristote avoit beaucoup d'attraits, & qui pourtant respectoient l'Évangile, voulurent la concilier avec celle de Platon. D'autres enfin adoucissoient les paroles d'Aristote & les plioient aux dogmes de la religion. Je crois qu'on ne seroit pas fâché de trouver ici ceux qui se dis- tinguerent le plus dans ces sortes de disputes.

Parmi les Grecs qui abandonnerent leur patrie, & qui vinrent pour ainsi dire transplanter les lettres en Italie, Théodore Gaza fut un des plus célebres ; il étoit instruit de tous les sentimens des différentes sectes de philosophie ; il étoit grand médecin, profond théologien, & sur-tout très- versé dans les belles-lettres. Il étoit de Thessalo- nique : les armes victorieuses d'Amurat qui rava- geoit tout l'orient, le firent refugier en Italie. Le Cardinal Bessarion le reçut avec amitié, & l'or- donna prêtre. Il traduisit l'histoire des animaux d'Aristote, & les problêmes de Théophraste sur les plantes. Ses traductions lui plaisoient tant, qu'il prétendoit avoir rendu en aussi beau latin

Aristote, que ce philosophe avoit écrit lui-même en grec. Quoiqu'il passe pour un des meilleurs traducteurs, il faut avouer avec Erasme, qu'on remarque dans son latin un tour grec, & qu'il se montre un peu trop imbu des opinions de son siecle. Cosme de Médicis se joignit au cardinal Bessarion pour lui faire du bien. Comblé de leurs bienfaits, il auroit pu mener une vie agréable & commode : mais l'économie ne fut jamais son défaut ; l'avidité de certains petits Grecs & des Brutiens ne lui laissa jamais de quoi parer aux coups de la fortune. Il fut réduit à une extrême pauvreté ; & ce fut alors que pour soulager sa misere, il traduisit l'histoire des animaux, dont j'ai parlé. Il la dédia à Sixte IV. Toutes les espérances de sa fortune étoient fondées sur cette dédicace : mais il fut bien trompé ; car il n'en eut qu'un présent d'environ cent pistoles. Il en conçut une si grande indignation, & fut si outré que de si pénibles & si utiles travaux fussent aussi mal payés, qu'il en jetta l'argent dans le Tibre. Il se jetta chez les Brutiens, où il seroit mort de faim, si le Duc de Ferrare ne lui avoit pas donné quelques secours. Il mourut peu de temps après dévoré par le chagrin, laissant un exemple mémorable des revers de la fortune.

George de Trébizonde s'adonna, ainsi que Gaza, à la philosophie des Péripatéticiens. Il étoit Crétois de naissance, & ne se disoit de Trébizonde que parce que c'étoit la patrie de ses ancêtres paternels. Il passa en Italie pendant la tenue du concile de Florence, & lorsqu'on traitoit de la réunion des Grecs avec les Latins. Il fut d'abord à Venise, d'où il passa à Rome, & y en-

ſeigna la rhétorique & la philoſophie. Ce fut un des plus zélés défenſeurs de la philoſophie Péripatéticienne ; il ne pouvoit ſouffrir tout ce qui y donnoit la moindre atteinte. Il écrivit avec beaucoup d'aigreur & de fiel contre ceux de ſon temps qui ſuivoient la philoſophie de Platon. Il s'attira par là beaucoup d'ennemis. Nicolas V, ſon protecteur, déſaprouva ſa conduite, malgré la pente qu'il avoit pour la philoſophie d'Ariſtote. Son plus rédoutable adverſaire fut ce cardinal Beſſarion qui prit la plume contre lui, & le réfuta ſous le nom de *calomniateur de Platon*. Il eût pourtant un ennemi encore plus à craindre que le cardinal Beſſarion ; ce fut la miſere & la pauvreté : cette diſpute malheureuſement pour lui, coupa tous les canaux par où lui venoient les vivres. La plume d'un ſavant, ſi elle ne doit point être dirigée par les gens riches, doit au moins ne pas leur être deſagréable : il faut d'abord aſſurer ſa vie avant de philoſopher ; ſemblables en cela aux aſtronomes qui, quand ils doivent extrêmement lever la tête pour obſerver les aſtres aſſurent auparavant leurs pieds. Il mourut ainſi, martyr du Péripatétiſme. La poſtérité lui pardonne plus aiſément ſes injures contre les Platoniciens de ſon temps, que ſon peu d'exactitude dans ſes traductions : en effet, l'attention, l'érudition, & qui plus eſt, la bonne foi manquent dans ſes traductions des loix de Platon, & de l'hiſtoire des animaux d'Ariſtote. Il prenoit même ſouvent la liberté d'ajouter au texte, de le changer, ou d'omettre quelque choſe d'intéreſſant, comme on peut s'en convaincre par la traduction qu'il nous a donnée d'Euſebe.

On a pu voir jusqu'ici que les savans étoient partagés à la renaissance des lettres entre Platon & Aristote. Les deux partis se firent une cruelle guerre : les sectateurs de Platon ne purent souffrir que leur maître, le divin Platon, trouvât un rival dans Aristote : ils pensoient que la seule barbarie avoit pu donner l'empire à sa philosophie, & que depuis qu'un nouveau jour luisoit sur le monde savant, le Péripatéticisme devoit disparoître. Les Péripatéticiens de leur côté ne défendoient pas leur maître avec moins de zele : on fit des volumes de part & d'autre, où vous trouverez plus aisément des injures que de bonnes raisons ; ensorte que si dans certains vous changiez le nom des personnes, au lieu d'être contre Aristote, vous les trouveriez contre Platon ; & cela parce que les injures sont communes à toutes les sectes, & que les défenseurs & les aggresseurs ne peuvent différer entre eux, que lorsqu'ils donnent des raisons.

§. *VI. des Philosophes récens Aristotélico-Scholastiques.*

Les disputes de ces savans atrabilaires, dont nous venons de parler, n'apprenoient rien au monde : elles paroissoient au contraire devoir le replonger dans la barbarie d'où il étoit sorti depuis quelque temps. Plusieurs savans firent tous leurs efforts pour détourner ceux qui s'adonnoient à ces misérables subtilités scholastiques, qui consistent plus dans les mots que dans les choses. Ils développerent avec beaucoup d'art la vanité de cette méthode. Leurs leçons en corrigerent quelques-uns : mais il restoit un certain levain qui se fit sentir pendant long-temps. Quelques théologiens mê-

me gâterent leurs livres, en y mêlant de ces sortes de subtilités à de bons raisonnemens qui font d'ailleurs connoître la solidité de leur esprit. Il arriva ce qui arrive toujours, on passe d'une extrémité à une autre: on voulut se corriger de ne dire que des mots, & on voulut ne dire que des choses, comme si les choses pouvoient se dire clairement, sans suivre une certaine méthode. C'est l'extrémité ou donna Luther; il voulut bannir toute scholastique de la théologie. Jérome Auguste, docteur de Paris, s'éleva contre lui, & lui démontra que ce n'étoit pas les syllogismes qui par eux-mêmes étoient mauvais, mais l'usage qu'on en faisoit. Quelqu'un dira-t-il en effet que la méthode géométrique est vicieuse, & qu'il faut la bannir du monde, parce que Spinosa s'en est servi pour attaquer l'existence de Dieu que la raison avoue ? Faut-il, parce que quelques théologiens ont abusé de la scholastique, la bannir ? L'expérience depuis Luther, nous a appris qu'on pouvoit s'en servir utilement; il pouvoit lui-même s'en convaincre en lisant S. Thomas. La définition de l'église a mis d'ailleurs cette question hors de dispute. Selon Bruker, cette définition de l'église pour maintenir la théglogie scholastique, fit du tort à la bonne philosophie; il se trouva par-là que, tandis que dans toutes les universités qui n'obéissoient pas à la cour de Rome on dictoit une philosophie raisonnable, dans celles au contraire qui n'avoient osé secouer le joug, la barbarie y régnoit toujours. Mais il faut être bien aveuglé par les préjugés pour penser pareille chose. Je crois que l'université de Paris a été la premiere à dicter la bonne philosophie; & pour remontrer à la source,

n'est-ce pas notre Descartes qui le premier a marqué la route qui conduit à la bonne philosophie? Quel changement fit donc Luther dans la philosophie? Il n'écrivit que sur des points de théologie. Suffit-il d'être hérétique pour être bon philosophe? Ne trouvons-nous pas une bonne philosophie dans les mémoires de l'Académie? Il n'y a pourtant rien que l'église Romaine ne puisse avouer. En un mot, les grands philosophes peuvent être très-bons catholiques. Descartes, Gassendi, Varignon, Malbranche, Arnaud, & le célebre Pascal, prouvent cette vérité mieux que toutes nos raisons. Si Luther & les Protestans n'en veulent précisément qu'à la théologie scholastique, on va voir par ceux dont nous allons parler si leur opinion a le moindre fondement.

A la tête des scholastiques, nous devrions mettre sans doute S. Thomas & Pierre Lombard; mais nous parlons d'un temps beaucoup plus récent: nous parlons ici des scholastiques qui vivoient vers le temps de la célébration du concile de Trente.

Dominique Soto fut un des plus célebres; il naquit en Espagne de parens pauvres; sa pauvreté retarda les progrès de ses études; il fut étudier à Alcala de Naris; il eut pour maître le célebre Thomas de Villa-Nova; delà il vint à Paris, où il prit le bonnet de docteur; il repassa en Espagne & prit l'habit de St. Dominique à Burgos; peu de temps après, il succéda à Thomas de St. Victor dans une chaire de professeur à Salamanque: il s'aquit une si grande réputation, que Charles V. le députa au concile de Trente pour y assister en qualité de Théologien,

La cour & la vue des grands le fatiguerent ; la chaire de professeur avoit beaucoup plus d'attraits pour lui ; aussi revint-il en faire les fonctions, & il mourut peu de temps après. Outre les livres de théologie qui le rendirent si fameux, il donna des commentaires sur Aristote & sur Porphire ; il donna aussi en 7 livres un traité du Droit & de la Justice, où on trouve d'excellentes choses & des raisonnemens qui marquent un esprit très-fin ; il eut pour disciple François Tolet, dont nous parlerons dans la suite.

François de S. Victor vivoit à-peu-près vers le temps de Dominique Soto ; il naquit au pays des Cantabres ; il fit ses études à Paris, où il prit aussi l'habit de S. Dominique ; on l'envoya professer la théologie à Salamanque, où il se rendit très-célebre ; il y composa entr'autres ouvrages, ses livres sur la Puissance civile & ecclésiastique : plusieurs assurent qu'ils ont beaucoup servi à Grotius pour faire son Droit de la Guerre & de la Paix ; le vengeur de Grotius paroît lui-même en convenir. On trouve en effet beaucoup de vues dans ce traité, & beaucoup d'idées qui sont si analogues à certaines de Grotius, qu'il seroit difficile qu'elles ne les eussent point occasionnées.

Bannès fut encore un des plus célebres théologiens de l'université de Salamanque ; il étoit subtil, & ne trouvoit ordinairement dans les peres de l'église, que ce qu'il avoit pensé auparavant ; de sorte que tout paroissoit se plier à ses sentimens : il soutenoit de nouvelles opinions, croyant n'avoir d'autre mérite que de les avoir découvertes dans les peres : presque tout le monde

le regarde comme le premier inventeur de la prémotion physique, excepté l'école de S. Thomas qui l'attribue à S. Thomas même : mais en vérité, je voudrois bien savoir pourquoi les Dominicains s'obstinent à refuser à Bannès le mérite de les exercer depuis long-temps. Si S. Thomas est le premier inventeur de la prémotion physique, elle n'en acquerra pas plus de certitude que si c'étoit Bannès ; ce ne sont pas les hommes qui rendent les opinions bonnes, mais les raisons dont ils les défendent ; & quoi qu'en disent toutes les différentes écoles, les opinions qu'elles défendent ne doivent leur origine ni à la tradition écrite, ni à la tradition orale ; il n'y en a pas une qui ne porte le nom de son auteur, & par conséquent le caractere de la nouveauté ; tous pourtant vont chercher des preuves dans l'écriture & dans les peres qui n'ont jamais eu la premiere idée de leurs sentimens. Ce n'est pas que je trouve mauvais qu'on parle de l'écriture dans ces questions théologiques ; mais je voudrois seulement qu'on s'attachât à faire voir que ce qui est dans l'écriture & dans les peres ne s'oppose nullement à la nouvelle opinion qu'on veut défendre. Il est juste que ce que l'on défend ne contredise point l'écriture & les peres ; & quand je dis les peres, je parle d'eux entant qu'ils constatent la tradition, & non quant à leurs opinions particulieres ; parce qu'enfin je ne suis pas obligé d'être platonicien avec les premiers peres de l'église. Toutes les écoles devroient dire : voici une nouvelle opinion qui peut être défendue, parce qu'elle ne contredit point l'écriture & les peres, & non perdre le temps à faire dire aux passa-

ges ce qu'ils ne peuvent pas dire. Il seroit trop long de nommer ici tous les théologiens que l'ordre de S. Dominique a produits : tout le monde sait que de tout temps cet ordre a fait de la théologie sa principale étude, & en cela ils suivent l'esprit de leur institution ; car il est certain que S. Dominique, leur fondateur, étoit plus prédicateur controversiste, que prédicateur de morale ; & il ne s'associa des compagnons que dans cette vue.

L'ordre de Saint François a eu des scholastiques fort célebres ; le premier de tous est le fameux Scot, surnommé *le Docteur subtil.* Il faisoit consister son mérite à contredire en tout S. Thomas : on ne trouve chez lui que de vaines subtilités, & une métaphysique que tout homme de bon sens rejette ; il est pourtant à la tête de l'école de S. Thomas : Scot, chez les Cordeliers, est une autorité respectable. Il y a plus : il n'est pas permis de penser autrement que lui ; & j'ose dire qu'un homme qui sauroit parfaitement tout ce qu'il a fait, ne sauroit rien : qu'il me soit permis de faire quelques réflexions ici sur cette manie qu'ont les différens ordres de défendre les systêmes que quelqu'un de leur ordre a trouvés. Il faut être Thomiste chez les Jacobins, Scotiste dans l'ordre de S. François, Moliniste chez les Jésuites. Il est d'abord évident que non-seulement cela retarde les progrès de la théologie, mais même les arrête ; il n'est pas possible de penser mieux que Molina chez les Jésuites, puisqu'il faut penser comme lui. Quoi ! des gens qui se moquent aujourd'hui de ce respect qu'on avoit autrefois pour les raisonnemens d'Aristote, n'osent pas parler autrement que Scot chez les uns, & que Mo-

lina chez les autres ? Mais homme pour homme, philosophe pour philosophe, Aristote les valoit bien. Des gens qui se piquent un peu de raisonner, ne devroient respecter que la foi, & ce que l'église ordonne de respecter, & du reste se livrer à leur génie. Croit-on que si chez les Jésuites on n'avoit point été gêné, quelqu'un n'eût pas trouvé un sentiment plus aisé à défendre que les sentimens de Molina ? Si les chefs des vieilles sectes de philosophie dont on rit aujourd'hui, avoient été de quelque ordre, nous verrions encore leurs sentimens défendus. Grace à Dieu, ce qui regarde l'hydrostatique, l'hydraulique & les autres sciences, n'a point été livré à l'esprit de corps & de société ; car on attribueroit encore les effets de l'air à l'horreur du vuide. Il est bien singulier que depuis plus de cent cinquante ans, il soit défendu dans des corps très-nombreux de penser, & qu'il ne soit permis que de savoir les pensées d'un seul homme. Est-il possible que Scot ait assez pensé pour meubler la tête de tous les Franciscains qui existeront à jamais ? Je suis bien éloigné de ce sentiment, moi qui crois que Scot n'a pas pensé du tout : Scot gâta donc l'esprit de tous ceux de son ordre. Jean Ponsius professa la la théologie à Paris, selon les sentimens de son maître Scot. Il est inutile de peindre ceux qui se sont distingués parmi les Franciscains, parce qu'ils sont tous jettés au même moule ; ce sont tous des Scotistes.

L'ordre de Cîteaux a eu aussi ses théologiens : Manriquès est le plus illustre que je leur connoisse ; ce qui le distingue de la plupart des théologiens purement scholastiques, c'est qu'il avoit

beaucoup d'esprit, une éloquence qui charmoit tous ceux qui l'entendoient. Philippe IV l'appella auprès de lui ; il fit beaucoup d'honneur à l'université de Salamanque dont il étoit membre ; aussi l'en nommoit-on l'*Atlas* ; c'est de lui que sont les annales de Cîteaux, & plusieurs ouvrages de philosophie & de scholastique.

L'ordre de Cîteaux a produit aussi Jean-Caramuel Lobkowitz, un des esprits les plus singuliers qui aient jamais paru. Il naquit à Madrid en 1607 : dans sa plus tendre jeunesse, son esprit se trahit ; on découvrit ce qu'il étoit, & on put juger dès-lors ce que Caramuel seroit un jour. Dans un âge où rien ne peut nous fixer, il s'adonna entiérement aux mathématiques ; les problêmes les plus difficiles ne le rebutoient point ; & lorsque ses camarades étoient occupés à jouer, il méditoit, il étudioit une planete pour calculer ses révolutions. Ce qu'on dit de lui est presque incroyable. Après sa théologie il quitta l'Espagne, & passa dans les Pays-Bas ; il y étonna tout le monde par son savoir. Son esprit actif s'occupoit toujours, & toujours de choses nouvelles ; car la nouveauté avoit beaucoup de charmes pour lui. Son rare mérite le fit entrer dans le conseil aulique ; mais l'éclat de la cour ne l'éblouit pas. Il aimoit l'étude non précisément pour s'avancer, mais pour le plaisir de savoir : aussi abandonna-t-il la cour ; il se retira à Bruges, & fit bientôt après ses vœux dans l'ordre de Cîteaux. Il alla ensuite à Louvain, où il passa maître-ès-arts, & en 1630 il prit le bonnet de docteur. Les études ordinaires ne suffisoient pas à un homme comme Caramuel ; il apprit les lan-

gies orientales, & sur-tout celle des Chinois; son desir de savoir s'étendoit beaucoup plus que tout ce qu'on peut apprendre; en un mot, il avoit résolu de devenir une encyclopédie vivante. Il donna un ouvrage qui avoit pour titre *la Théologie douteuse;* il y mit toutes les objections des athées & des impies; ce livre rendit sa foi suspecte; il alla à Rome pour se justifier; il parla si éloquemment, & fit paroître une si vaste érudition devant le pape & tout le sacré college, que tout le monde en fut comme interdit. Il auroit peut-être été honoré du chapeau de cardinal, s'il n'avoit pas parlé un peu trop librement des vices qui régnoient à la cour de Rome: on le fit pourtant évêque. Son desir immodéré de savoir fit tort à son jugement; & comme sur toutes les sciences il vouloit se frayer de nouvelles routes, il donna dans beaucoup de travers; son imagination forte l'égaroit souvent: il a écrit sur toutes sortes de matieres; & ce qui arrive ordinairement, nous n'avons pas un seul bon ouvrage de lui: que ne faisoit-il deux petits volumes, & sa réputation auroit été plus assurée?

La société des Jésuites s'est extrêmement distinguée sur la théologie scholastique; elle peut se vanter d'avoir eu les plus grands théologiens. Nous ne nous arrêterons pas long-temps sur eux, parce que s'ils ont eu de grands hommes, il y en a parmi eux qui ont été occupés à les louer. Cette société étend ses vues sur tout, & jamais Jésuite de mérite n'a demeuré inconnu.

Vasquès est un des plus subtils qu'ils aient jamais eu: à l'âge de vingt-cinq ans il enseigna la philosophie & la théologie. Il se fit admirer à

Rome & par-tout où il fit connoître la subtilité de son esprit; les grands talens dont la nature l'avoit doué paroissoient malgré lui : sa modestie naturelle & celle de son état n'empêcherent point qu'on ne le reconnût pour un grand homme : sa réputation étoit telle qu'il n'osoit point se nommer de peur qu'on ne lui rendît trop d'honneurs ; & on ne connoissoit jamais son nom & son mérite que par le frere qui l'accompagnoit par-tout.

Suarez a mérité à juste titre la réputation du plus grand scholastique qui ait jamais écrit. On trouve dans ses ouvrages une grande pénétration, beaucoup de justesse, un profond savoir : quel dommage que ce génie ait été captivé par le systême adopté par la société ! Il a voulu en faire un, parce que son esprit ne demandoit qu'à créer: mais ne pouvant s'éloigner du Molinisme, il n'a fait, pour ainsi dire, que donner un tour ingénieux à l'ancien systême.

Arriaga, plus estimé de son temps qu'il ne méritoit de l'être, fut successivement professeur & chancelier de l'université de Prague. Il fut député trois fois vers Urbain VIII & Innocent X. Il avoit plutôt l'esprit de chicane que de métaphysique : on ne trouve chez lui que des vétilles, presque toujours difficiles parce qu'on ne les entend point; peu de difficultés réelles : il a gâté beaucoup de jeunes gens auxquels il a donné cet esprit minutieux : plusieurs perdent leur temps à le lire. On ne peut pas dire de lui ce qu'on dit de beaucoup d'ouvrages, qu'on n'a rien appris en les lisant; vous apprenez quelque chose dans Arriaga, qui seroit capable de rendre gauche l'esprit le mieux

fait & qui paroît avoir le plus de justesse.

La théologie scholastique est si liée avec la philosophie, qu'on croit d'ordinaire qu'elle a beaucoup contribué aux progrès de la métaphysique : sur-tout la bonne morale a paru dans un nouveau jour ; nos livres les plus communs sur la morale, valent mieux que ceux du divin Platon ; & Bayle a eu raison de reprocher aux protestans de ce qu'ils blâmoient tant la théologie scholastique. L'apologie de Bayle, en faveur de la théologie scholastique ; est le meilleur trait qu'on puisse lancer contre les hérétiques qui l'attaquent. Bayle, dira-t-on, a parlé ailleurs contre cette méthode ; & il a ri de la barbarie qui regne dans les écoles des catholiques. On se trompe : il est permis de se moquer de la barbarie de certains scholastiques, sans blâmer pour cela la scholastique en général. Je n'estime point Arriaga ; je ne le lirai pas, & je lirai Suarez avec plaisir dans certains endroits, & avec fruit presque par-tout. On ne doit point faire retomber sur la méthode, ce qui ne doit être dit que de quelques particuliers qui s'en sont servis.

§. VII. *Des Philosophes qui ont suivi la véritable Philosophie d'Aristote.*

On a déja vu le Péripatétisme avoir un rival dans le Platonisme ; il étoit même vraisemblable que l'école de Platon grossiroit tous les jours des déserteurs de celle d'Aristote, parce que les sentimens du premier s'accordent beaucoup mieux avec le Christianisme. Il y avoit encore quelque chose de plus en sa faveur, c'est que presque tous

les peres sont platoniciens. Cette raison n'est pas bonne aujourd'hui, & je sais qu'en philosophie les peres ne doivent avoir aucune autorité : mais dans un temps où l'on traitoit la philosophie comme la théologie, c'est-à-dire, dans un temps où toutes les disputes se vuidoient par une autorité, il est certain que les peres auroient dû beaucoup influer sur le choix qu'il y avoit à faire entre Platon & Aristote : ce dernier prévalut pourtant ; & dans le siecle où Descartes parut, on avoit une si grande vénération pour les sentimens d'Aristote, que l'évidence de toutes les raisons de Descartes eurent beaucoup de peine à lui faire des partisans. Par la méthode qu'on suivoit alors, il étoit impossible qu'on sortît de la barbarie ; on ne raisonnoit pas pour découvrir de nouvelles vérités ; on se contentoit de savoir ce qu'Aristote avoit pensé. On recherchoit le sens de ses livres aussi scrupuleusement que les Chrétiens cherchent à connoître le sens des écritures. Les catholiques ne furent pas les seuls qui suivirent Aristote ; il eut beaucoup de partisans parmi les protestans, malgré les déclamations de Luther ; c'est qu'on aimoit mieux suivre les sentimens d'Aristote, que de n'en avoir aucun. Si Luther, au lieu de déclamer entre Aristote, avoit donné une bonne philosophie, & qu'il eût ouvert une nouvelle route comme Descartes, il auroit réussi à faire abandonner Aristote, parce qu'on ne sauroit détruire une opinion, sans lui en substituer une autre ; l'esprit ne veut rien perdre.

Pierre Pomponace fut un des plus célebres péripatéticiens du seizieme siecle ; Mantoue étoit

sa

sa patrie. Il étoit si petit qu'il tenoit plus du nain que d'un homme ordinaire : il fit ses études à Padoue : ses progrès dans la philosophie furent si grands, qu'en peu de temps il se trouva en état de l'enseigner aux autres. Il ouvrit donc une école à Padoue ; il expliquoit aux jeunes gens la véritable philosophie d'Aristote, & la comparoit avec celle d'Averroès. Il s'acquit une grande réputation, qui lui devint à charge par les ennemis qu'elle lui attira. Achillinus, professeur alors à Padoue, ne put tenir contre tant d'éloges : sa bile savante & orgueilleuse s'alluma : il attaqua Pomponace, mais en pédant, & celui-ci répondit en homme poli : la douceur de son caractere rangea tout le monde de son parti ; car on ne marche pas volontiers sous les drapeaux d'un pédant. La victoire lui resta donc, & Achillinus n'en remporta que la honte d'avoir voulu étouffer de grands talens dans leur naissance. Il faut avouer pourtant que, quoique les écrits de Pomponace fussent élégans, eu égards aux écrits d'Achillinus, ils se ressentent pourtant de la barbarie où l'on étoit encore. La guerre le força de quitter Padoue, & de se retirer à Bologne. Comme il professoit précisément la même doctrine qu'Aristote, & que ce philosophe paroît s'éloigner en quelques endroits de ce que la foi nous apprend, il s'attira la haine des zélés de son temps. Tous les frélons froqués chercherent à le picoter, dit un auteur contemporain ; mais il se mit à l'abri de leur aiguillon, en protestant qu'il se soumettoit au jugement de l'église, & qu'il n'entendoit parler de la philosophie d'Aristote que comme d'une chose problématique. Il devint fort ri-

che ; les uns disent par un triple mariage qu'il fit, & les autres par son seul savoir. Il mourut d'une rétention d'urine, âgé de 60 ans. Pomponace fut un vrai pyrrhonien, & on peut dire qu'il n'eut d'autre Dieu qu'Aristote : il rioit de tout ce qu'il voyoit dans l'évangile & dans les écrivains sacrés : il tâchoit de répandre une certaine obscurité sur tous les dogmes de la religion chrétienne. Selon lui, l'homme n'est pas libre, ou Dieu ne connoît pas les choses futures, & n'entre en rien dans le cours des événemens ; c'est-à-dire que, selon lui, la providence détruit la liberté, ou que si l'on veut conserver la liberté, il faut nier la providence. Je ne comprends pas comment ses apologistes ont prétendu qu'il ne soutenoit cela qu'en philosophie, & qu'en qualité de Chrétien il croyoit tous les dogmes de notre religion. Qui ne voit la frivolité d'une pareille distinction ? On sent dans tous ses écrits le libertinage de son esprit ; il n'y a presque point de vérité dans notre religion qu'il n'ait attaqué. L'opinion des Stoïciens, sur un destin aveugle, lui paroît plus philosophique que la providence des Chrétiens ; en un mot, son impiété se montre par-tout. Il oppose les Stoïciens aux Chrétiens, & il s'en faut bien qu'il fasse raisonner ces derniers aussi fortement que les premiers. Il n'admettoit pas comme les Stoïciens une nécessité intrinseque ; ce n'est pas, selon lui, par notre nature que nous sommes nécessités, mais par un certain arrangement des choses qui nous est totalement étranger : il est difficile pourtant de savoir précisément son opinion là-dessus. Il trouve dans le sentiment des Péripatéticiens, des

Stoïciens & des Chrétiens, sur la prédestination, des difficultés insurmontables : il conclut pourtant à nier la providence. On trouve toutes ces impiétés dans son livre sur le destin : il n'est ni plus sage ni plus raisonnable dans son livre sur les enchantemens. L'amour extravagant qu'il avoit pour la philosophie d'Aristote le faisoit donner dans des travers extraordinaires. Dans ce livre on trouve des rêveries qui ne marquent pas une tête bien assurée ; nous allons en faire un extrait assez détaillé. Cet ouvrage est très-rare, & peut-être ne sera-t-on pas fâché de trouver ici sous ses yeux ce qu'on ne pourroit se procurer que très-difficilement. Voici donc les propositions de ce philosophe.

1°. Les démons ne connoissent les choses, ni par leur essence, ni par celle des choses connues, ni par rien qui soit distingué des démons.

2°. Il n'y a que les sots qui attribuent à Dieu ou aux démons les effets dont ils ne connoissent pas les causes.

3°. L'homme tient le milieu entre les choses éternelles & les choses créées & corruptibles, d'où vient que les vertus & les vices ne se trouvent point dans notre nature ; il s'y trouve seulement la semence des vertus & des vices.

4°. L'ame humaine est *toutes choses*, puisqu'elle renferme, & la sensation & la perception.

5°. Quoique le sentiment & ce qui est sensible soient par l'acte même dans l'ame seulement, selon leur être spirituel, & non selon leur être réel, rien n'empêche pourtant que les especes spirituelles ne produisent elles-mêmes réellement les choses dont elles sont les especes, si l'agent

en eſt capable, & ſi le patient eſt bien diſpoſé. Pomponace traite cet article fort au long, parce qu'il prétend démontrer par-là que la force de l'imagination eſt telle qu'on peut lui attribuer les effets extraordinaires qu'on raconte ; tous les mouvemens des corps qui produiſent des phénomenes extraordinaires, il les attribue à l'imagination ; il en donne pour exemple les illuſions, & ce qui arrive aux femmes enceintes.

6°. Quoique, par les eſpeces qui ſont reçues dans l'ame & par les paſſions, il arrive des effets ſurprenans ; rien n'empêche qu'il arrive des effets ſemblables dans des corps étrangers ; car il eſt certain qu'un patient étant diſpoſé au-dehors comme intérieurement, l'agent a aſſez d'empire ſur lui pour produire les mêmes effets.

7°. Les démons meuvent immédiatement les corps d'un mouvement local : mais ils ne peuvent cauſer immédiatement une altération dans les corps ; car l'altération ſe fait par les corps naturels qui ſont appliqués par les démons aux corps qu'ils veulent altérer, & cela en ſecret ou ouvertement. Avec ces ſeuls principes, Pomponace fait ſa démonſtration.

8°. Il ſuit de-là qu'il eſt arrivé beaucoup de choſes, ſelon le cours ordinaire, par des cauſes inconnues, & qu'on a regardées comme miracles, ou comme les œuvres du démon, tandis qu'il n'en étoit rien.

9°. Il ſuit de-là encore, que s'il eſt vrai, comme diſent des gens dignes de foi, qu'il y a des herbes, des pierres ou d'autres choſes propres à éloigner la grêle, la pluie & les vents, & qu'on puiſſe s'en ſervir ; comme les hommes peuvent

trouver cela naturellement, puisque cela est dans la nature, ils pourront donc faire cesser la grêle, arrêter la pluie sans miracle.

10°. De-là il conclut que plusieurs personnes ont passé pour magiciennes, & pour avoir un commerce avec le diable, tandis qu'elles croyoient peut-être avec Aristote, qu'il n'y avoit pas de démons; & que par la même raison, plusieurs ont passé pour saints, à cause des choses qu'ils opéroient, & n'étoient pourtant que des scélérats. Que si l'on croit qu'il y en a qui font des signes saints par eux-mêmes, comme le signe de la croix, & que d'autres font le contraire; il répond que c'est pour amuser le peuple, ne pouvant croire que des personnes savantes aient tant étudié pour augmenter le mal qui se trouve dans le monde. Avec de tels principes, ce philosophe incrédule renverse aisément tous les miracles, même ceux de Jesus-Christ: mais pour ne pas paroître sans religion, & éviter par-là les poursuites dangereuses (car il étoit en Italie) il dit que s'il se trouve dans l'ancien & dans le nouveau Testament des miracles de Jesus-Christ ou de Moyse, qu'on puisse attribuer à des causes naturelles; mais qu'il y soit dit que ce sont des miracles, il faut le croire à cause de l'autorité de l'église. Il s'objecte qu'il y a plusieurs effets qu'on ne sauroit attribuer à des causes naturelles, comme la résurrection des morts, la vue rendue aux aveugles; mais il répond que les histoires des païens nous apprennent que les démons ont fait des choses semblables, & qu'ils ont fait sortir des morts de l'enfer, & les ont reproduits sur la terre, & qu'on a guéri des aveugles par la vertu

de certaines herbes. Il veut détruire en Chrétien ces réponses ; mais il le fait d'une maniere à faire connoître davantage son incrédulité ; car il dit que ces réponses sont mauvaises, parce que les théologiens l'assurent ; & dans la suite il marque un grand mépris pour les théologiens.

Il est surprenant, dit Pomponace, qu'un aussi grand philosophe qu'Aristote n'eût pas reconnu l'opération de Dieu ou des démons dans les faits qu'on cite, si cela avoit été réel. Cela jette un doute sur cette question ; on sent que Pomponace grossit la difficulté le plus qu'il peut. Il en fait un monstre, & sa réponse ne sert qu'à confirmer de plus en plus l'impiété de ce philosophe : il apporte la raison pourquoi Aristote a nié l'existence des démons ; parce que, dit-il, on ne trouve aucune preuve de ces folies dans les choses sensibles, & que d'ailleurs elles sont opposées aux choses naturelles. Et comme on allegue une infinité d'exemples de choses opérées par les démons, après avoir protesté que ce n'est que selon le sentiment d'Aristote qu'il va parler, & non selon le sien, il dit premiérement que Dieu est la cause universelle des choses matérielles & immatérielles, non-seulement efficiente, mais encore finale, exemplaire & formelle ; en un mot, l'archétype du monde. 1°. De toutes les choses corporelles créées & corruptibles, l'homme est la plus noble. 2°. Dans la nature il y a des hommes qui dépendent les uns des autres, afin de s'aider. 3°. Cela se pratique différemment, selon le degré de dépendance. 4°. Quoique Dieu soit la cause de tout, selon Aristote, il ne peut pourtant rien opérer sur la terre & sur ce qui l'en-

vironne, que par la médiation des corps céles-tes; ils sont ses instrumens nécessaires: d'où Pomponace conclut qu'on peut trouver dans le ciel l'explication de tout ce qui arrive sur la terre. Il y a des hommes qui connoissent mieux ces choses que d'autres, soit par l'étude, soit par l'expérience; & ces hommes-là sont regardés par le vulgaire, ou comme des saints, ou comme des magiciens. Avec cela Pomponace entreprend de répondre à tout ce qu'on lui oppose de surnaturel; cette suite de propositions fait assez connoître que ce n'est pas sans fondement que Pomponace est accusé de l'impiété des Péripatéticiens: voici encore comme il s'explique dans les propositions suivantes.

Dieu connoît toutes choses soi-même dans son essence, & les créatures dans sa toute-puissance.

Dieu & les esprits ne peuvent agir sur les corps, parce qu'un nouveau mouvement ne sauroit provenir d'une cause immobile que par la médiation de l'ancien mouvement.

Dieu & les esprits meuvent donc l'entendement & la volonté comme premiers moteurs, mais non sans l'intervention des corps célestes.

La volonté est en partie matérielle, parce qu'elle ne peut agir sans les corps; & en partie immatérielle, parce qu'elle produit quelque chose qui est au dessus des corps; car elle peut choisir, elle est libre.

Les prophetes sont disposés par leur nature & les principes de leur génération, quoique d'une façon éloignée, à recevoir les impressions de l'esprit divin: mais la cause formelle de la con-

noiſſance des choſes futures leur vient des corps céleſtes. Tels furent Eliſée, Daniel, Joſeph & tous les divins des Gentils.

Dieu eſt la cauſe de tout : voilà pourquoi il eſt la ſource des prophéties. Mais il s'accommode à la diſpoſition de celui qu'il inſpire & à l'arrangement des corps céleſtes ; or l'ordre des cieux varie perpétuellement.

La ſanté rendue à un malade miraculeuſement, vient de l'imagination du malade ; c'eſt pourquoi ſi des os réputés être d'un ſaint, étoient ceux d'un chien, le malade n'en ſeroit pas moins guéri : il arrive même ſouvent que les reliques qui operent le plus de prodiges, ne ſont que les triſtes débris d'une diſpoſition particuliere du malade.

Les prieres faites avec ardeur pour demander la pluie ont eu ſouvent leur effet, par la force de l'imagination de ceux qui la demandoient ; car les vents & les élémens ont une certaine analogie, une certaine ſympathie avec un tel degré d'imagination, & ils lui obéiſſent. Voilà pourquoi les prieres n'operent point, qu'elles ne partent du fond du cœur, & qu'elles ne ſoient ferventes.

Suivant ce ſentiment, il n'eſt pas incroyable qu'un homme né ſous une telle conſtellation puiſſe commander aux vents & à la mer, chaſſer les démons, & opérer en un mot toutes ſortes de prodiges.

Nier que Dieu & les eſprits ſoient cauſe de tous les maux phyſiques qui arrivent, c'eſt renverſer l'ordre qui conſiſte dans la diverſité.

Comme Dieu ni les corps céleſtes ne peuvent

forcer la volonté à se porter vers un objet, aussi ne peuvent-ils pas être la cause du mal moral.

Les Astrologues disent toujours des choses conformes à la raison & au bon sens : l'homme par la force de ce qu'il renferme, peut être changé en loup, en pourceau, prendre en un mot toutes sortes de formes.

Tout ce qui commence doit avoir une fin ; il n'est donc pas surprenant que les oracles aient cessé.

L'ancienne loi, selon l'ordre, demandoit des oracles ; la nouvelle n'en veut point, parce que c'est un autre arrangement ; il falloit faire contracter d'autres habitudes.

Comme il est fort difficile de quitter une ancienne habitude pour en prendre une nouvelle, il s'ensuit que les miracles étoient nécessaires pour faire adopter la nouvelle loi, & abandonner l'ancienne.

Lorsque l'ordre des cieux commencera à changer, tout changera ici bas : nous voyons que les miracles furent d'abord foibles, & la religion aussi ; les miracles devinrent plus surprenans, la religion s'accrut ; les miracles ont cessé, la religion diminue : tel est l'ordre des cieux ; il varie & il variera si fort, que cette religion cessera de convenir aux hommes.

Moyse a fait des miracles, les païens aussi, avec eux Mahomet & Jesus-Christ. Cela est nécessaire, parce qu'il ne sauroit y avoir de changement considérable dans le monde sans le secours des miracles.

La nature du miracle ne consiste pas en ce qu'il est hors de la sphere des choses ordinaires, mais

en ce que c'eſt un effet rare dont on ne connoît pas la cauſe, quoiqu'elle ſe trouve réellement dans la nature.

Voilà l'impiété de Pomponace dans ſon entier; il croit l'adoucir, en diſant que Jeſus-Chriſt doit être préféré à Ariſtote & à Platon. » Et quoi-» que, dit-il, tous les miracles qui ſont arrivés » puiſſent s'expliquer naturellement, il faut pour-» tant croire qu'ils ont été faits ſurnaturellement, » en faveur de la religion, parce que l'égliſe veut » qu'on le croie. » Il avoit pour maxime de parler comme le vulgaire, & de penſer comme un philoſophe; c'eſt-à-dire, qu'il étoit Chrétien de bouche, & impie dans le cœur. » Je parle, dit-» il en un endroit, pour des philoſophes qui ſont » même les ſeuls hommes qui ſoient ſur la terre; » car pour les autres, je les regarde comme de » ſimples figures propres à remplir les vuides qui » ſe trouvent dans l'univers. » Qu'eſt-il beſoin de réfuter ce qu'on vient de lire? ne ſuffit-il point de l'avoir mis ſous les yeux? Pomponace eut pluſieurs diſciples, parmi leſquels ſe trouve Hercule de Gonzague, qui fut Cardinal dans la ſuite, & qui eut tant d'eſtime pour ſon maître, qu'il le fit inhumer dans le tombeau de ſes ancêtres. Il paroît par une lettre de Jules Scaliger, qu'il a été diſciple de Pomponace.

Auguſtin Niphus fut l'adverſaire le plus redoutable de Pomponace: ce fut un des plus célebres Péripatéticiens de ſon ſiecle. Il naquit dans la Calabre, quoique pluſieurs l'aient cru Suiſſe. Il eſt vrai que Niphus lui-même donna occaſion à cette erreur; car il ſe diſoit Suiſſe, parce qu'il avoit vécu long-temps dans ce pays-là, & qu'il s'y étoit

marié. Son pere ſe remaria après avoir perdu la mere de Niphus : ſa marâtre étoit cruelle & injuſte ; elle pouſſa ſa haine ſi loin, que Niphus, quoique fort jeune, fut obligé d'abandonner la maiſon de ſon pere. Il s'enfuit à Naples, où il eut le bonheur de rencontrer un Suiſſe à qui il plut : il le regarda comme un de ſes enfans, & lui donna la même éducation. On l'envoya faire ſes études à Padoue ; il y étudia la philoſophie des Péripatéticiens, & s'adonna à la médecine. Selon la coutume de ce temps-là dans l'Italie, ceux qui n'embraſſoient pas l'état eccléſiaſtique, joignoient l'étude de la médecine à l'étude de la philoſophie : c'eſt pourquoi Niphus fut dans ſon ſiecle auſſi bon médecin que célebre philoſophe. Il avoit eu pour maître un Péripatéticien fort attaché aux opinions d'Averroès, ſur-tout à celle de l'exiſtence d'une ſeule ame ; il avoit apporté tant d'argumens pour prouver ce ſentiment, que le peuple & les petits philoſophes l'adopterent avec lui ; de ſorte que cet opinion ſe répandit dans toute l'Italie. Il avoit encore enchéri ſur Averroès ; il ſoutenoit, entre autres choſes, qu'il n'y avoit d'autres ſubſtances immatérielles que celles qui faiſoient mouvoir les ſpheres céleſtes. Niphus n'examina point dans la ſuite ſi ce que ſon maître lui avoit appris, étoit bien fondé ; il ne chercha que les moyens les plus propres à bien défendre les opinions de ce maître. Il écrivit dans ce deſſein ſon livre de l'entendement & de démons. Cet ouvrage fit beaucoup de bruit : les moines ſe recrierent hautement ſur les erreurs qu'il contenoit : ils exciterent contre lui une ſi violente tempête, qu'il eut toutes les peines du

monde à ne pas faire naufrage. Cela le rendit plus sage & plus prudent dans la suite. Il enseigna la philosophie dans les plus célebres Académies de l'Italie, & où Achillinus & Pomponace étoient en grande réputation; comme à Pise, Bologne, Salerne, Padoue, & enfin à Rome, dans le college de la Sapience. Niphus nous assure que la ville de Bologne & celle de Venise lui avoient offert mille écus d'or par an pour professer la philosophie dans leur ville. La maison de Médicis le protégea beaucoup, & en particulier Léon X. qui le combla de biens & d'honneurs. Il lui ordonna de réfuter le livre de Pomponace sur l'immortalité de l'ame, & de lui prouver que l'immortalité de l'ame n'étoit pas contraire aux sentimens d'Aristote; ce que Pomponace prétendoit. C'est ainsi que la barbarie du siecle rendoit mauvaises les meilleures causes. Par la façon ridicule de réfuter Pomponace, ce philosophe se trouvoit avoir raison : car il est certain qu'Aristote ne croyoit pas l'immortalité de l'ame. Si Niphus s'étoit attaché à prouver que l'ame étoit immortelle, il auroit fait voir que Pomponace avoit tort, avec Aristote, son maître & son guide. Niphus eut beaucoup d'adversaires, parce que Pomponace avoit beaucoup de disciples. Tous ces écrits contre lui n'empêcherent pas qu'il ne fût fort agréable à Charles V. & même aux femmes de sa cour; car ce philosophe quoiqu'assez laid, savoit pourtant si bien dépouiller la rudesse philosophique, & prendre les avis de la cour, qu'il étoit regardé comme un des hommes les plus aimables. Il contoit agréablement, & avoit une imagination qui le servoit bien dans la con-

versation. Sa voix étoit sonore ; il aimoit les femmes, & beaucoup plus qu'il ne convenoit à un philosophe : il poussa quelquefois les aventures si loin, qu'il s'en fit mépriser, & risqua quelque chose de plus. Bayle, comme on sent bien, s'étend beaucoup sur cet article ; il le suit dans toutes ses aventures, où nous croyons devoir le laisser. Nous ne saurions trop nous élever contre ses mœurs, & contre la fureur de railler indistinctement tout le monde, sur quelque matiere que ce fût. Il y a beaucoup de traits obscenes dans ses ouvrages. Le public se venge ordinairement : il y a fort peu de personnes sur qui on fasse des contes aussi plaisans que sur Niphus. Dans certains écrits, on dit qu'il devint fou : mais nous ne devons pas faire plus de cas de ces historiettes que des siennes. On peut assurer seulement que c'étoit un homme de beaucoup d'esprit ; on le voit aisément dans ses ouvrages. Il a fait des commentaires sur presque tous les livres d'Aristote qui regardent la philosophie : c'est même ce qu'il a fait de mieux ; car ce qu'il a écrit sur la morale n'est pas à beaucoup près si bon. Son grand défaut étoit la diffusion ; lorsqu'il a une idée, il ne la quitte pas qu'il ne vous l'ait présentée de toutes les façons.

Parmi les derniers philosophes qui ont suivi le pur Péripatétisme, Jacques Zabarella a été un des plus fameux. Il naquit à Padoue en 1533, d'une famille illustre. L'esprit de ceux qui doivent faire un jour du bruit se développe de bonne heure. Au milieu des fautes & des mauvaises choses que fait un jeune homme, on découvre quelques traits de génie, s'il est destiné un

jour à éclairer le monde. Tel fut Zabarella : il joignit à une grande facilité un desir insatiable de savoir. Il auroit voulu posséder toutes les sciences, & les épuiser toutes. Il s'escrima de bonne heure dans le Péripatétisme ; car c'étoit alors le *nec plus ultra* des philosophes. Il s'appliqua sur-tout aux mathématiques & à l'astrologie, dans laquelle il fit des grands progrès. Le sénat de Venise l'estima si fort, qu'il le fit succéder à Bernard Tomitanus. Sa réputation ne fut point concentrée dans l'Italie seulement. Sigismond, alors Roi de Pologne, lui offrit des avantages si considérables pour aller professer en Pologne, qu'il se détermina à quitter sa patrie, & à satisfaire aux desirs de Sigismond. Il a écrit plusieurs ouvrages qui lui donneroient une grande réputation, si nous étions encore dans la barbarie de ce temps-là : mais le nouveau jour qui luit sur le monde littéraire, obscurcit l'éclat que jettoient alors ces sortes de livres.

Les Piccolomini ne doivent point être oubliés ici. Cette maison est aussi illustre par les savans qu'elle a produits, que par son ancienneté. Les parens d'Alexandre Piccolomini ayant hérité de leurs ancêtres l'amour des sciences, voulurent le transmettre à leur fils : pour cela, ils lui donnerent toutes sortes de maîtres & les plus habiles. Ils ne pensoient pas comme on pense aujourd'hui : la vanité fait donner des précepteurs & des gouverneurs aux enfans ; il suffit qu'on en ait un, on ne s'embarrasse guere s'il est propre à donner l'éducation convenable ; on ne demande point s'il sait ce qu'il doit apprendre à son éleve ; on veut seulement qu'il ne soit pas cher.

Je suis persuadé que cette façon de penser a causé la chûte de plusieurs grandes maisons. Un jeune homme mal élevé donne dans toutes sortes de travers, & se ruine ; & s'il ne donne pas dans des travers, il ne fait pas pour s'avancer ce qu'il auroit pu faire s'il avoit eu une meilleure éducation. On dit que les inclinations du duc de Bourgogne n'étoient pas tournées naturellement en bien : que ne fit donc pas l'éducation que lui donna le grand Fénelon, puisqu'il en fit un prince que la France pleurera toujours ? Pour revenir à Alexandre Piccolomini, il fit, avec de tels maîtres, des progrès extraordinaires. Je crois que ce qu'on dit de lui tient un peu de l'exagération, & que la flatterie y a eu un peu de part : il est pourtant vrai qu'il fut un des plus habiles hommes de son temps : la douceur de ses mœurs, & son urbanité, digne du temps d'Auguste, lui firent autant d'amis, que son savoir lui avoit attiré d'admirateurs. Il n'eut pas seulement le mérite philosophique, on lui trouva le mérite épiscopal ; il fut élevé à cette dignité, & fut ensuite fait co-adjuteur de l'Archevêque de Sienne. Il vieillit estimé & respecté de tout le monde. Il mourut en 1578, regretté de tous les savans & de tous ses diocésains, dont il avoit été le pere. On ne sauroit comprendre l'amour qu'il avoit pour les ouvrages d'Aristote ; il les lisoit nuit & jour, & y trouvoit toujours un nouveau plaisir. On a raison de dire qu'il faut que la passion & le préjugé s'en mêlassent ; car il est certain que dans quelques ouvrages d'Aristote, les plaisirs qu'un homme d'esprit peut goûter sont bientôt épuisés. Alexandre Piccolomini a été

le premier qui ait écrit la philosophie en langue vulgaire : cela lui attira les reproches de plusieurs savans, qui crurent la philosophie d'Aristote profanée. A peine ces superstitieux l'osoient-ils l'écrire en latin ; à les entendre, le Grec seul étoit digne de renfermer de si grandes beautés. Que diroient-ils aujourd'hui s'ils revenoient ? Notre philosophie les surprendroit bien ; ils verroient que les plus petits écoliers se moquent des opinions qu'ils ont tant respectées. Comment se peut-il faire que les hommes, qui aiment naturellement l'indépendance, aient fléchi le genou si long-temps devant Aristote ? C'est un problême qui mériteroit la plume d'un homme d'esprit pour le résoudre : cela me surprend d'autant plus, qu'on écrivoit déja contre la religion. La révélation gênoit ; on ne vouloit pas captiver son esprit sous les prophetes, sous les évangélistes, sous Saint Paul : ses épîtres pourtant contiennent une meilleure philosophie que celle d'Aristote : je ne suis pas surpris de voir aujourd'hui des incrédules : Descartes a appris à n'admettre rien qui ne soit prouvé très-clairement. Ce philosophe, qui connoissoit le prix de la soumission, la refusa à tous les philosophes anciens. L'intérêt ne le guidoit pas ; car, par ses principes, on a cru ne devoir le suivre que lorsque ses raisons étoient bonnes. Je conçois comment on a étendu cet examen à toutes choses, même jusqu'à la religion : mais que dans un temps où tout en philosophie se jugeoit par autorité, on examinât la religion, voilà ce qui est extraordinaire.

François Piccolomini fut encore un de ceux qui

firent honneur à la philoſophie péripatéticienne. Il ſemble que ſon eſprit vouloit ſortir des entraves où il étoit. L'autorité d'Ariſtote ne lui ſuffiſoit pas : il oſa auſſi penſer comme Platon ; ce qui lui attira ſur le bras le fougeux Zaborella. Leur diſpute fut ſinguliere; ce n'étoit point ſur les principes de la morale qu'ils diſputoient, mais ſur la façon de la traiter. Piccolomini vouloit qu'on la traitât ſynthétiquement ; c'eſt-à-dire, qu'on partît des principes pour arriver aux concluſions. Zaborella diſoit qu'à la vérité dans l'ordre de la nature on procédoit ainſi, mais qu'il n'en étoit pas de même de nos connoiſſances ; qu'il falloit commencer par les effets pour arriver aux cauſes ; & toute ſon attention étoit à démontrer qu'Ariſtote avoit penſé ainſi ; croyant bien avoir terminé la diſpute s'il venoit à bout de le démontrer : mais il ſe trompoit. Lorſque Piccolomini étoit battu par Ariſtote, il ſe refugioit chez Platon. Zaborella ne daignoit pas même l'y attaquer ; il auroit cru manquer au reſpect dû à ſon maître, en lui donnant un rival. Piccolomini voulut accorder ces deux philoſophes enſemble, il croyoit que leurs principes étoient les mêmes, & que par conſéquent ils devoient s'accorder dans les concluſions. Les zélateurs d'Ariſtote improuverent cette conduite ; ils vouloient que leur maître fut le ſeul de l'antiquité qui eût bien penſé. Il mourut âgé de quatre-vingt-quatre ans. Les larmes qui furent verſées à ſa ſépulture, font l'oraiſon funebre la plus éloquente qu'on puiſſe faire de lui ; car les hommes n'en aiment pas un autre préciſément pour ſes talens ; ſi le cœur lui manque, ils ſe bornent à eſtimer l'eſ-

prit. François Piccolomini mérita l'estime & l'amitié de tous ses concitoyens. Nous avons de lui un commentaire sur les livres d'Aristote qui traitent du ciel, & sur ceux qui traitent de l'origine & de la mort de l'ame; un systême de philosophie naturelle & morale, qui parut sous ce titre: *la science parfaite & philosophique de toute la nature, distribuée en cinq parties.*

Les grands étudioient alors la philosophie, quoiqu'elle ne fut pas, à beaucoup près, si agréable qu'aujourd'hui. Cyriaque Strozzi fut du nombre: il étoit de l'illustre maison de ce nom chez les Florentins. Après une éducation digne de sa haute naissance, il crut nécessaire pour sa perfection, de voyager dans les différentes parties de l'Europe. Il ne le fit point en homme qui voyage précisément pour s'amuser. Toute l'Europe devint un cabinet pour lui, où il travailloit autant & avec plus de fruit que certains savans qui croiroient perdre leur temps s'ils voyoient quelquefois le jour. De retour dans sa patrie, on le nomma professeur; car les grands ne se croyoient pas alors déshonorés en prouvant qu'ils en savoient plus que les autres. Il fut ensuite professeur à Bologne, d'où il fut transféré à Pise; par-tout il soutint sa réputation qui étoit fort grande. Il entreprit de donner au public le neuvieme & le dixieme livre de la politique d'Aristote qui sont perdus. Ils ne sont peut-être pas de la force de ceux qui sont sortis de la plume d'Aristote; mais on peut dire qu'il y a de la finesse dans ses réflexions, de la profondeur dans ses vues, & de l'esprit semé dans tout son livre. Or, dans ce temps-là, l'esprit étoit beaucoup plus

rare que le savoir ; & je suis persuadé que tels qui brilloient alors, ne pourroient pas écrire deux lignes aujourd'hui ; il faut allier la science avec l'esprit.

André Césalpin & César Crémonin se rendirent fort illustres dans leur siecle. Il est aisé de fixer les yeux de tout le monde sur soi-même, en écrivant contre la religion, & sur-tout, lorsqu'on écrit avec esprit ; on voit que tout le monde s'empresse à acheter ces livres ; on diroit que les hommes veulent se venger de la gêne où les tient la religion, & qu'on est bien-aise de voir attaquer des préceptes qui sont les ennemis de toutes les passions de l'homme. Césalpin passa pour impie, & non sans raison : jamais personne n'a fait moins de cas des vérités révélées. Après les études ordinaires, il prit la résolution de devenir habile dans la médecine & dans la philosophie d'Aristote. Son génie perçant & facile lui fit faire des progrès rapides dans ces deux sciences. Sa vaste érudition couvrit un peu la tache d'impiété dont il étoit accusé ; car le Pape Clément VIII, le fit son premier médecin, & lui donna une chaire de médecine au college de Sapience : ce fut là qu'il fit connoître toute sa sagacité. Il se fit un grand nom par les différens ouvrages qu'il donna, & sur-tout par la découverte de la circulation du sang ; car il paroît en cela avoir prévenu Harvei. La justice demande que nous rapportions sur qui on se fonde pour disputer à Harvei la gloire de cette decouverte. Voici comme parle Césalpin : *idcirco pulmo hauriens sanguinem, eumque per anastomosim arteriæ venali reddens quæ in sinistrum cordis ventriculum tendit, transmisso in-*

terim aere frigido per asperæ arteriæ canales, qui juxta arterium venalem protenduntur, non tamen oculis communicantes, ut putavit Galenus, solo tactu temperat. Huic sanguinis circulationi ex dextro cordis ventriculo per pulmones in sinistrum ejusdem ventriculum, optime respondent ea quæ in dissectione apparent : nam duo sunt vasa in dextrum ventriculum desinentia, duo etiam in sinistrum ; duorum autem unum intromittit tantùm, alterum educit, membranis eo ingenio constituit. Je laisse aux médecins à juger si ces paroles ne prouvent pas que Césalpin a connu la circulation du sang. La philosophie est ce qui nous intéresse le plus dans la personne de Césalpin; puisque c'est ici de la philosophie seulement qu'il s'agit. Il s'étoit proposé de suivre Aristote à la rigueur ; aucun commentateur n'étoit une autorité suffisante pour lui. Heureux s'il avoit pu sécouer celle d'Aristote même! mais il étoit donné à la France de produire ce génie qui devoit tirer d'esclavage tous les esprits du monde. Lorsqu'il trouvoit quelque chose dans Aristote qui lui paroissoit contraire aux dogmes de la religion chrétienne, cela ne l'arrêtoit point : il poursuivoit toujours son chemin, & laissoit aux Théologiens à se tirer de ce mauvais pas. Il paroît même qu'il a prévenu Spinosa dans plusieurs de ses principes impies : c'est ce qu'on peut voir dans ses questions péripatéticiennes sur les premiers principes de la philosophie naturelle. Non-seulement il a suivi les impiétés d'Aristote ; mais on peut dire de plus qu'il a beaucoup enchéri sur ce philosophe. Voilà pourquoi plusieurs personnes distinguées dans leur siecle par leur mérite l'ont accusé d'athéisme. Nous allons dire

en peu de mots ce qui doit être repris dans Céſalpin. Il faut auparavant ſe rappeller ce que nous avons dit ſur le ſyſtême de la phyſiologie d'Ariſtote ; car ſans cela, il ſeroit difficile de nous ſuivre. Pour mieux faire avaler le poiſon, il prenoit un paſſage d'Ariſtote, & l'interprétoit à ſa façon, lui faiſant dire ce qu'il vouloit ; de ſorte qu'il prêtoit ſouvent à ce philoſophe ce qu'il n'avoit jamais penſé. On ne peut lire ſans horreur ce qu'il dit de Dieu & de l'ame humaine ; car il a ſurpaſſé en cela les impiétés & les folies d'Averroès. Selon Céſalpin, il n'y a qu'une ame dans le monde qui anime tous les corps & Dieu même ; il paroît même qu'il n'admettoit qu'une ſeule ſubſtance : cette ame, ſelon lui, eſt le Dieu que nous adorons; & ſi on lui demande ce que ſont les hommes ; il vous dira qu'ils entrent dans la compoſition de cet ame. Comme Dieu eſt un & ſimple (car tout cela ſe trouve réuni dans cette doctrine) il ne ſe comprend que lui-même ; il n'a aucune relation avec les choſes extérieures, & par conſéquent point de providence. Voilà les fruits de la philoſophie d'Ariſtote, en partie, il eſt vrai, mal entendue, & en partie non corrigée. Car Ariſtote ayant enſeigné que toutes choſes partoient de la matiere, Céſalpin en conclut qu'il n'y avoit qu'une ſubſtance ſpirituelle. Et comme il voyoit qu'il y avoit pluſieurs corps animés, il prétendit que c'étoit une partie de cette ame qui animoit chaque corps en particulier. Il ſe ſervoit de cet axiome d'Ariſtote, *quod in ſe optimum, id ſe ipſum intelligere*, pour nier la providence. Dans la phyſique, il eſt encore rempli d'erreurs. Selon lui,

il n'y a aucune différence entre la modification & la ſubſtance : & ce qu'il y a de ſingulier, il veut qu'on définiſſe la matiere & les différens accidens & les qualités qui les affectent. Il eſt ſans doute dans tout cela plein de contradictions : mais on ne ſauroit lui refuſer d'avoir défendu quelques-unes de ſes propoſitions avec beaucoup de ſubtilité & fort ingénieuſement. On ne ſauroit trop déplorer qu'un tel génie ſe ſoit occupé toute ſa vie à des choſes ſi inutiles. S'il avoit entrevu le vrai, quels progrès n'auroit-il point fait ? Preſque tous les ſavans, comme j'ai déja remarqué, reprochent le Spinoſiſme à Céſalpin : il faut pourtant avouer qu'il y a quelques différences eſſentielles entre lui & ce célebre impie. La ſubſtance unique dans les principes de Céſalpin, ne regardoit que l'ame; & dans les principes de Spinoſa, elle comprend auſſi la matiere : mais qu'importe, l'opinion de Céſalpin ne détruit pas moins la nature de Dieu, que celle de Spinoſa. Selon Céſalpin, Dieu eſt la ſubſtance du monde. Quelle abſurdité ! Il conſidéroit Dieu par rapport au monde, comme une poule qui couve des œufs. Il n'y a pas plus d'action du côté de Dieu pour faire aller le monde, qu'il y en a du côté de cette poule pour faire éclore ces œufs. Comme il eſt impoſſible, dit-il ailleurs, qu'une puiſſance ſoit ſans ſujet, auſſi eſt-il impoſſible de trouver un eſprit ſans corps. Il eſt rempli de pareilles abſurdités qu'il ſeroit ſuperflu de rapporter.

Crémonin fut un impie dans le goût de Céſalpin ; leur impiété étoit formée ſur le même modele, c'eſt-à-dire, ſur Ariſtote. Ces eſpeces de

philosophes ne pouvoient pas s'imaginer qu'il fût possible qu'Aristote se fût trompé en quelque chose ; tout ce que le philosophe leur maître avoit prononcé, leur paroissoit irréfragable : voilà pourquoi tous ceux qui faisoient profession de le suivre à la rigueur, nioient l'immortalité de l'ame & la providence ; ils ne croyent pas devoir profiter des lumieres que la religion Chrétienne avoit répandues sur ces deux points. Aristote ne l'avoit point pensé ; pouvoit-on mieux penser après lui ? S'ils avoient un peu réfléchi sur leur conduite, ils se seroient apperçus qu'Aristote n'étoit pas leur maître, mais leur Dieu ; car il n'est pas d'un homme de découvrir tout ce qu'on peut savoir, & de ne se tromper jamais. Avec une telle vénération pour Aristote, on doit s'imaginer aisément avec quelle fureur ils devoroient ses ouvrages. Crémonin a été un de ceux qui les ont le mieux entendus. Il se fit une grande réputation qui lui attira l'amitié & l'estime des Princes ; voilà ce que je ne comprends pas : car cette espece de philosophie n'avoit rien d'attrayant. Je ne serois pas surpris si les philosophes de ce temps-là avoient été tous renvoyés dans leur école ; car je sens qu'ils devoient être fort ennuyeux : mais qu'aujourd'hui ce qu'on appelle *un grand philosophe* ne soit pas bien accueilli chez les rois, qu'ils n'en fassent pas leurs amis, voilà ce qui me surprend ; car qui dit un grand philosophe aujourd'hui, dit un homme rempli d'une infinité de connoissances utiles & agréables, un homme qui est rempli de grandes vues. On nous dira que ces philosophes n'entendent rien à la politique : ne sait-on point que le train des af-

faires est une espece de routine, & qu'il faut nécessairement y être entré pour les entendre? Mais croit-on qu'un homme, qui par ses ouvrages est reconnu pour avoir un génie vaste & étendu, pour avoir une pénétration surprenante; croit-on, dis-je, qu'un tel homme ne seroit pas un grand ministre si on l'employoit? Un grand esprit est toujours actif & se porte toujours vers quelque objet; il feroit donc quelque chose; nous verrions certains systêmes redressés, certaines coutumes abolies, parce qu'elles sont mauvaises; on verroit de nouvelles idées éclorre & rendre meilleure la condition des citoyens; la société en un mot se perfectionneroit, comme la philosophie se perfectionne tous les jours. Dans certains états, on est aujourd'hui, eu égard au systême du bien général de la société, comme étoient ces philosophes dont je parle, par rapport aux idées d'Aristote; il faut espérer que la nature donnera à la société ce qu'elle a déja donné à la philosophie; la société aura son Descartes qui renversera une infinité de préjugés, & fera rire nos derniers neveux de toutes les sottises que nous avons adoptées. Pour revenir à Crémonin, le fond de son systême est le même que celui de Césalpin. Tous ces philosophes sentoient leur impiété, parce qu'il ne faut avoir que des yeux pour voir que ce qu'ils soutenoient étoit contraire aux dogmes du christianisme: mais ils croyoient rendre un hommage suffisant à la religion, en lui donnant la foi, & réservant la raison pour Aristote, partage très-désavantageux: comment ne sentoient-ils point que ce qui est contraire à la raison, ce que la raison trouve faux, ne sau-

roît être vrai dans la religion? La vérité est la même dans Dieu que dans les hommes; c'est la même source. Je ne suis plus surpris qu'ils ne rencontrassent pas la vérité; ils ne savoient ce que c'étoit : manquant par les premiers principes, il étoit bien difficile qu'ils sortissent de l'erreur qui les subjuguoit.

Les philosophes dont j'ai parlé jusqu'ici sont sortis du sein de l'église romaine : il y en a eu beaucoup d'autres, sans doute : mais nous avons cru devoir nous arrêter seulement à ceux qui se sont le plus distingués. Les Protestans ont eu les leurs ainsi que les Catholiques. Il sembloit que Luther eût porté dans ce parti le dernier coup à la philosophie Péripatéticienne, en l'enveloppant dans les malédictions qu'il donnoit à la théologie scholastique : mais Luther lui-même sentit qu'il avoit été trop loin. La secte des Anabaptistes lui fit connoître qu'il avoit ouvert la porte aux enthousiastes & aux illuminés. Les armes pour les réfuter manquoient aux Luthériens, & il fallut qu'ils empruntassent celles qu'ils maudissoient dans la main des Catholiques. Mélancthon fut un de ceux qui contribua le plus au rétablissement de la philosophie parmi les Protestans. On ne savoit être dans ce temps-là que Péripatéticien. Mélancthon étoit trop éclairé pour donner dans les erreurs grossieres de cette secte; il crut donc devoir réformer la philosophie dans quelques-unes de ses parties, & en conserver le fond qu'il jugea nécessaire pour repousser les traits que lançoient les Catholiques, & en même temps pour arrêter les progrès de certaines sectes qui alloient beaucoup plus loin que les Protestans. Cet hom-



me célebre naquit à Schwarzerd d'une famille honnête ; il reçut une fort bonne éducation. Dès ses premieres années on découvrit en lui un desir insatiable d'apprendre ; les plaisirs ne l'amusoient point ; son application continuelle le rendoit grave & sérieux ; mais cela n'altéra jamais la douceur de son caractere. A l'âge de douze ans, il alla continuer ses études à Heidelberg ; il s'attira bientôt l'estime & l'amitié de tout le monde ; le comte Louis de Lowenstein le choisit pour être précepteur de ses enfans. C'est avec raison que Baillet l'a mis au nombre des enfans qui se sont distingués dans un âge peu avancé, où l'on possede rarement ce qui est nécessaire pour être savant. Mélancthon étoit naturellement éloquent, comme on le voit par ses écrits ; il cultiva avec grand soin les talens naturels qu'il avoit en ce genre. Il étudia la philosophie comme les autres ; car on n'étoit rien si on ne savoit Aristote. Il se distingua beaucoup dans les solutions qu'il donnoit aux difficultés sur les propositions morales. Il parut un aigle sur les universaux. On sera sans doute surpris de voir que je loue Mélancthon par ces endroits ; on s'en moque aujourd'hui, & avec raison : mais on doit louer un homme d'avoir été plus loin que tout son siecle. C'étoient alors les questions à la mode, on ne pouvoit donc se dispenser de les étudier ; & lorsqu'on excelloit pardessus les autres, on ne pouvoit manquer d'avoir beaucoup d'esprit ; car les premiers hommes de tous les siecles seront toujours de grands hommes, quelques absurdités qu'ils aient dites. Il faut voir, dit M. de Fontenelle, d'où ils sont partis : un homme qui grimpe sur une montagne escar-

pée pourra bien être auſſi léger qu'un homme qui, dans la plaine, fera ſix fois plus de chemin que lui. Mélanchon avoit pourtant trop d'eſprit pour ne pas ſentir que la philoſophie d'Ariſtote étendoit trop loin ſes droits ; il déſaprouva ces queſtions épineuſes, difficiles & inutiles, dont tout le monde ſe tourmentoit l'eſprit ; il s'apperçut qu'une infinité de folies étoient cachées ſous de grands mots, & qu'il n'y avoit que leur habit philoſophique qui pût les faire reſpecter. Il eſt très-évident qu'à force de mettre des mots dans la tête, on en chaſſe toutes les idées ; on ſe trouve fort ſavant, & on ne ſait rien ; on croit avoir la tête pleine, & on n'y a rien. Ce fut un moine qui acheva de le convaincre du mauvais goût qui tyranniſoit tous les hommes : ce moine un jour ne ſachant pas un ſermon qu'il devoit prêcher, ou ne l'ayant pas fait, pour y ſuppléer imagina d'expliquer quelques queſtions de la morale d'Ariſtote ; il ſe ſervit de tous les termes de l'art : on ſent aiſément combien cette exhortation fut utile, & quelle onction il y mit. Mélanchon fut indigné de voir que la barbarie alloit juſques-là : heureux ſi dans la ſuite il n'avoit pas fait un crime à l'égliſe entiere de la folie d'un particulier, qu'elle a déſavouée dans tous les temps, comme elle déſavoue tous les jours les extravagances que font des zélés ! Il finit ſes études à l'âge de dix-ſept ans, & ſe mit à expliquer en particulier aux enfans, Térence & Virgile : quelque temps après on le chargea d'une harangue, ce qui lui fit lire attentivement Cicéron & Tite-Live ; il s'en acquitta en homme de beaucoup d'eſprit, & qui s'étoit nourri

des meilleurs auteurs. Mais ce qui surprit le plus Mélanchon qui étoit, comme je l'ai déja dit, d'un caractere fort doux, c'est lorsqu'il vit pour la premiere fois les disputes des différentes sectes; alors celles des Nominaux & des Réels fermentoient beaucoup : après plusieurs mauvaises raisons de part & d'autre, & cela parce qu'on n'en sauroit avoir de bonnes là-dessus, les meilleurs poignets restoient victorieux ; tous d'un commun accord dépouilloient la gravité philosophique, & se battoient indécemment ; heureux si dans le tumulte quelque coup bien appliqué avoit pu faire un changement dans leur tête ; car si, comme le remarque un homme d'esprit, un coup de doigt d'une nourrice pouvoit faire de Pascal un sot, pourquoi un trépané ne pourroit-il pas devenir un homme d'esprit ? Les accoucheurs de ce temps-là n'étoient pas sans doute si habiles qu'à présent, & je crois que le long triomphe d'Aristote leur est dû. Mélancthon fut appellé par l'électeur de Saxe, pour être professeur en Grec. L'erreur de Luther faisoit alors beaucoup de progrès ; Mélancthon connut ce dangereux héréfiarque ; & comme il cherchoit quelque chose de nouveau, parce qu'il sentoit bien que ce qu'on lui avoit appris n'étoit pas ce qu'il falloit savoir, il avala le poison que lui présenta Luther ; il s'égara. C'est avec raison qu'il cherchoit quelque chose de nouveau : mais ce ne devoit être qu'en philosophie, ce n'étoit pas la religion qui demandoit un changement ; on ne fait point une nouvelle religion comme on fait un nouveau systême. Il ne peut même y avoir une réforme sur la religion ; elle présente des

choses si extraordinaires à croire, que si Luther avoit eu droit de la reformer, je la réformerois encore, parce que je me persuaderois aisément qu'il a oublié bien des choses : ce n'est que parce que je sais qu'on ne peut y toucher, que je m'en tiens à ce qu'on me propose. Mélancthon, depuis sa connoissance avec Luther, devint sectaire & un sectaire ardent, & par conséquent son esprit fut enveloppé du voile de l'erreur ; ses vues ne purent plus s'étendre comme elles auroient fait s'il ne s'étoit pas livré à un parti : il prêchoit, il catéchisoit, & enfin il n'abandonna Aristote en quelque chose, que pour suivre Luther, qui lui étoit d'autant moins préférable qu'il attaquoit plus formellement la religion. Luther répandit quelques nuages sur l'esprit de Mélancthon, à l'occasion d'Aristote ; car il ne rougit pas après les leçons de Luther, d'appeller Aristote *un vain sophiste :* mais il se reconcilia bientôt ; & malgré les apologies qu'il fit du sentiment de Luther, il contribua beaucoup à rétablir la philosophie parmi les Protestans. Il s'apperçut que Luther condamnoit plutôt la scholastique que la philosophie ; ce n'étoit pas en effet aux philosophes que cet héréfiarque avoit à faire, mais aux théologiens ; & il faut avouer qu'il s'y étoit bien pris en commençant par rendre leurs armes odieuses & méprisables. Mélancthon détestoit toutes les autres sectes des philosophes, le seul péripatétisme lui paroissoit soutenable ; il rejettoit également le Stoïcisme, le Scepticisme & l'Epicuréisme. Il recommandoit à tout le monde la lecture de Platon, à cause de l'abondance qui s'y trouve, à cause de ce qu'il dit sur la nature de Dieu

& de la belle diction; mais il préféroit Ariſtote pour l'ordre & pour la méthode. Il écrivit la vie de Platon & celle d'Ariſtote; on pourra voir aiſément ſon ſentiment en les liſant : je crois qu'on ne ſera pas fâché que je tranſcrive ici quelques traits tirés de ſes harangues, elles ſont rares; & d'ailleurs on verra de quelle façon s'exprimoit cet homme ſi fameux, & dont les diſcours ont fait tant d'impreſſion : *Cum eam*, dit-il, *quam toties Plato prædicat methodum, non ſæpè adhibeat, & evagetur aliquando liberius in diſputando, quædam etiam figuris involvat, ac volens occultet, denique cum rarò pronuntiet quid ſit ſentiendum; aſſentior adoleſcentibus potius proponendum eſſe Ariſtotelem, qui artes, quas tradit, explicat integras, & methodum ſimpliciorem, ſeu filum ad regendum lectorem adhibet, & quid ſit ſentiendum plerumque pronuntiat : hæc in docentibus ut requirantur multæ cauſæ graves ſunt, ut enim ſatis dentibus draconis à cadmo ſeges exorta eſt armatorum, qui inter ſe ipſi dimicarunt; ita, ſi quis ſera ambiguas opiniones, exoriuntur inde variæ ac pernicioſæ diſſenſiones.* Et un peu après il dit qu'en ſe ſervant de la méthode d'Ariſtote, il eſt facile de réduire ce qui dans Platon ſeroit extrêmement long. Ariſtote, nous dit-il ailleurs, a d'autres avantages ſur Platon; il nous a donné un cours entier; ce qu'il commence, il l'acheve: il reprend les choſes d'auſſi haut qu'on puiſſe aller, & vous mene fort loin. Aimons, conclut-il, Platon & Ariſtote; le premier à cauſe de ce qu'il dit ſur la politique, & à cauſe de ſon élégance; le ſecond à cauſe de ſa méthode : il faut pourtant les lire tous les deux avec précaution, & bien

distinguer ce qui est contraire à la doctrine que nous lisons dans l'évangile. Nous ne saurions nous passer d'Aristote dans l'église, dit encore Mélancthon, parce que c'est le seul qui nous apprenne à définir, à diviser & à juger ; lui seul nous apprend même à raisonner ; or dans l'église tout cela n'est-il pas nécessaire ? Pour les choses de la vie, n'avons-nous pas besoin de bien des choses que la physique seule nous apprend ? Platon en parle, à la vérité : mais on diroit que c'est un prophete qui annonce l'avenir, & non un maître qui veut instruire ; au lieu que dans Aristote, vous trouvez les principes, & il en tire lui-même les conséquences. Je demande seulement, dit Mélancthon, qu'on s'attache aux choses que dit Aristote, & non aux mots ; qu'on abandonne ces vaines subtilités, & qu'on ne se serve de distinctions que lorsqu'elles seront nécessaires pour faire que la difficulté ne regarde point ce que vous défendez, au lieu que communément on distingue, afin de vous faire perdre de vue ce qu'on soutenoit : est-ce le moyen d'éclaircir les matieres ? Nous en avons, je crois, assez dit pour démontrer que ce n'est pas sans raison que nous avons compris Mélancthon au nombre de ceux qui ont rétabli la philosophie d'Aristote. Nous n'avons pas prétendu donner sa vie ; elle renferme beaucoup plus de circonstances intéressantes que celles que nous avons rapportées : c'est un grand homme, & qui a joué un très-grand rôle dans le monde : mais sa vie est très-connue, & ce n'étoit pas ici le lieu de l'écrire.

Nicolas Taurell a été un des plus célebres phi-

losophes parmi les Proteſtans, il naquit de parens dont la fortune ne faiſoit pas eſpérer à Taurell une éducation telle que ſon eſprit la demandoit : mais la facilité & la pénétration qu'on apperçut en lui, fit qu'on engagea le duc de Virtemberg à fournir aux frais. Il fit des progrès extraordinaires, & jamais perſonne n'a moins trompé ſes bienfaiteurs que lui. Les différens des Catholiques avec les Proteſtans l'empêcherent d'embraſſer l'état eccléſiaſtique. Il ſe fit médecin, & c'eſt ce qui arrêta ſa fortune à la cour de Virtemberg. Le duc de Virtemberg deſiroit l'avoir auprès de lui, pour lui faire défendre le parti de la reforme qu'il avoit embraſſé, & c'eſt en partie pour cela qu'il avoit fourni aux frais de ſon éducation : mais on le ſoupçonna de pencher pour la confeſſion d'Ausbourg ; peut-être n'étoit-il pour aucun parti : de quelque religion qu'il fût, cela ne fait rien à la philoſophie. Voilà pourquoi nous ne diſcutons pas cet article exactement. Après avoir profeſſé long-temps la médecine à Bâle, il paſſa à Strasbourg ; & de cette ville, il revint à Bâle pour y être profeſſeur de morale. De-là il paſſa en Allemagne où il s'acquit une grande réputation : ſon école étoit remplie de Barons & de Comtes qui venoient l'entendre. Il étoit ſi déſintéreſſé, qu'avec toute cette réputation & ce concours pour l'écouter, il ne devint pas riche. Il mourut de la peſte, âgé de 59 ans. Ce fut un des premiers hommes de ſon temps ; car il oſa penſer ſeul, & il ne ſe laiſſa jamais gouverner par l'autorité : on découvre par tous ſes écrits une certaine hardieſſe dans ſes penſées & dans ſes opinions. Jamais perſonne n'a mieux ſaiſi

ſaiſi une difficulté, & ne s'en eſt mieux ſervi contre ſes adverſaires, qui communément ne pouvoient pas tenir contre lui. Il fut grand ennemi de la philoſophie de Céſalpin : on découvre dans tous ſes écrits qu'il étoit fort content de ce qu'il faiſoit ; l'amour-propre s'y montre un peu trop à découvert, & on y apperçoit quelquefois une préſomption inſupportable. Il regardoit du haut de ſon eſprit tous les philoſophes qui l'avoient précédé, ſi on en excepte Ariſtote & quelques anciens. Il examina la philoſophie d'Ariſtote, & il y apperçut pluſieurs erreurs ; il eut le courage de les rejetter, & aſſez d'eſprit pour le faire avec ſuccès. Il eſt beau de lui entendre dire dans la préface de la *Méthode de la médecine de prédiction*, car tel eſt le titre du livre : » Je m'attache à venger la doctrine de Jeſus-Chriſt, & » je n'accorde à Ariſtote rien de ce que Jeſus-» Chriſt paroît lui refuſer : je n'examine pas mê-» me ce qui eſt contraire à l'évangile, parce » qu'avant tout examen, je ſuis aſſuré que cela » eſt faux ». Tous les philoſophes devroient avoir dans l'eſprit que leur philoſophie ne doit point être oppoſée à la religion ; toute leur raiſon doit s'y briſer, parce que c'eſt un édifice appuyé ſur l'immuable vérité. Il faut avouer qu'il eſt difficile de ſaiſir ſon ſyſtême philoſophique. Je ſais ſeulement qu'il mépriſoit beaucoup tous les commentateurs d'Ariſtote, & qu'il avoue que la philoſophie Péripatéticienne lui plaiſoit beaucoup, mais corrigée & rendue conforme à l'évangile ; c'eſt pourquoi je ne crois pas qu'on doive l'effacer du catalogue des Péripatéticiens, quoiqu'il l'ait réformée en pluſieurs endroits. Un eſprit auſſi

hardi que le ſien ne pouvoit manquer de laiſſer échapper quelques paradoxes : ſes adverſaires s'en ſont ſervis pour prouver qu'il étoit athée : mais en vérité, le reſpect qu'il témoigne par-tout à la religion, & qui certainement n'étoit point ſimulé, doit le mettre à l'abri d'une pareille accuſation. Il ne prévoyoit pas qu'on pût tirer de pareilles conſéquences des principes qu'il avançoit ; car je ſuis perſuadé qu'il les auroit retractés, ou les auroit expliqués de façon à ſatisfaire tout le monde. Je crois qu'on doit être fort réſervé ſur l'accuſation d'athéïſme ; & on ne doit jamais conclure, ſur quelques propoſitions haſardées, qu'un homme eſt athée : il faut conſulter tous ſes ouvrages ; & l'on peut aſſurer que s'il l'eſt réellement, ſon impiété ſe fera ſentir partout.

Michel Piccart brilloit vers le temps de Nicolas Taureill ; il profeſſa de bonne heure la logique, & s'y diſtingua beaucoup ; il ſuivit le torrent, fut Péripatéticien. On lui confia, après ſes premiers eſſais, la chaire de méthaphyſique & de poéſie, cela paroît aſſez diſparate, & je n'augure guere bien d'un temps où on donne une chaire pour la poéſie à un Péripatéticien : mais enfin il étoit peut-être le meilleur dans ce temps-là, & il n'y a rien à dire, lorſqu'on vaut mieux que tous ceux de ſon temps. Je ne comprends pas comment dans un ſiecle où on payoit ſi bien les ſavans, Piccart fut ſi pauvre ; car il lutta toute ſa vie contre la pauvreté ; & il fit bien connoître par ſa conduite que la philoſophie de ſon cœur & de ſon eſprit valoit mieux que celle qu'il dictoit dans les écoles. Il fit un grand nombre d'ou-

vrages, & tous fort estimés de son vivant. Nous avons de lui 51 dissertations, où il fait connoître qu'il possédoit Aristote supérieurement. Il fit aussi le manuel de la philosophie d'Aristote, qui eut beaucoup de cours; la réputation de Piccart subsiste encore; &, ce qui ne peut guere se dire des ouvrages de ce temps-là, on trouve à profiter dans les siens.

Corneille Martini naquit à Anvers; il y fit ses études, & avec tant de distinction, qu'on l'attira immédiatement à Amsterdam, pour y professer la philosophie. Il étoit subtil, capable d'embarrasser un homme d'esprit, & se tiroit aisément de tout en bon Péripatéticien. Le duc de Brunswic jetta les yeux sur lui pour l'envoyer au colloque de Ratisbonne. Gretzer, qui étoit aussi député à ce colloque pour le parti des Protestans, trouva mauvais qu'on lui associât un professeur de philosophie, dans une dispute où on ne devoit agiter que des questions de théologie; c'est ce qui lui fit dire lorsqu'il vit Martini dans l'assemblée, *quid Saül inter prophetas?* A quoi Martini répondit, *asinam patris sui.* Dans la suite Martini fit bien connoître que Gretzer avoit eu tort de se plaindre d'un tel second. Il fut très-zélé pour la philosophie d'Aristote; il travailla toute sa vie à la défendre contre les assauts qu'on commençoit déja à lui livrer. C'est ce qui lui fit prendre les armes contre les partisans de Ramus; & on peut dire que ce n'est que par des efforts redoublés que le Péripatétisme se soutint. Il étoit prêt à disputer contre tout le monde: jamais de sa vie il n'a refusé un cartel philosophique. Il mourut âgé de 54 ans, un peu martyr du Péripatétisme;

car il avoit altéré sa santé, soit par le travail opiniâtre pour défendre son cher maître, soit par ses disputes de vive voix, qui infailliblement userent sa poitrine. Nous avons de lui l'analyse logique, & le commentaire logique contre les Ramistes, un systême de philosophie morale & de méthaphysique. Je ne fais point ici mention de ses différens écrits sur la théologie, parce que je ne parle que de ce qui regarde la philosophie.

Hermannus Corringius est un des plus savans hommes que l'Allemagne ait produits. On pourroit le louer par plusieurs endroits : mais je m'en tiendrai à ce qui regarde la philosophie ; il s'y distingua si fort, qu'on ne peut se dispenser d'en faire mention avec éloge dans cette histoire. Le duc Ulric de Brunswic le fit professeur dans son université ; il vint dans un mauvais temps, les guerres désoloient toute l'Europe : ce fléau affligeoit toutes les différentes nations ; il est difficile avec de tels troubles de donner à l'étude le temps qui est nécessaire pour devenir savant. Il trouva pourtant le moyen de devenir un des plus savans hommes qui aient jamais paru. Le plus grand éloge que j'en puisse faire, c'est de dire qu'il fut écrit par M. Colbert sur le catalogue des savans que Louis-le-Grand récompensa. Ce grand Roi lui témoigna par ses largesses, au fond de l'Allemagne, le cas qu'il faisoit de son mérite. Il fut Péripatéticien, & se plaignoit lui-même de ce que le respect qu'il avoit pour ce que ses maîtres lui avoient appris, alloit un peu trop loin. Ce n'est pas qu'il n'osât examiner les opinions d'Aristote : mais le préjugé se mettant toujours de la partie, ces sortes d'examens ne le conduisoient pas à de nouvelles

découvertes. Il pensoit sur Aristote, & sur la façon dont il falloit l'étudier, comme Mélancthon. Voici comme il parle des ouvrages d'Aristote : » il manque beaucoup de choses dans la » philosophie morale d'Aristote que j'y desire» rois ; par exemple, tout ce qui regarde le droit » naturel, & que je crois devoir être traité dans » la morale, puisque c'est sur le droit naturel que » toute la morale est appuyée. Sa méthode me » paroît mauvaise & ses argumens foibles». Il étoit difficile en effet qu'il pût donner une bonne morale, puisqu'il nioit la providence, l'immortalité de l'ame, & par conséquent un état à venir où on punit le vice & où on récompense la vertu. Quelles vertus veut-on admettre en niant les premieres vérités ? Pourquoi donc ne chercherois-je pas à être heureux dans ce monde-ci ? puisqu'il n'y a rien à espérer pour moi dans l'autre ? Dans les principes d'Aristote, un homme qui se sacrifie pour la patrie, est fou. L'amour de soi-même est avant l'amour de la patrie ; & on ne place ordinairement l'amour de la patrie avant l'amour de soi-même, que parce qu'on est persuadé que la préférence que l'on donne à l'intérêt de la patrie sur le sien est récompensée. Si je meurs pour la patrie, & que tout meure avec moi, n'est-ce pas la plus grande de toutes les folies ? Quiconque pensera autrement, fera plus attention aux grands mots de *patrie*, qu'à la réalité des choses. Corringius s'éleva pourtant un peu trop contre Descartes : il ne voyoit rien dans sa physique de raisonnable, & celle d'Aristote le satisfaisoit. Que ne peut pas le préjugé sur l'esprit? Il n'approuvoit Descartes qu'en ce qu'il rejettoit

les formes substantielles. Les Allemands ne pouvoient pas encore s'accoutumer aux nouvelles idées de Descartes ; ils ressembloient à des gens qui ont eu les yeux bandés pendant long-temps, & auxquels on ôte le bandeau : leurs premieres démarches sont timides ; ils refusent de s'appuyer sur la terre qu'ils découvrent ; & tel aveugle qui dans une heure traverse tout Paris, seroit peut-être plus d'un jour à faire le même chemin si on lui rendoit la vue tout-d'un-coup. Corringius mourut, & le Péripatétisme expira presque avec lui. Depuis il ne fit que languir, parce que ceux qui vinrent après, & qui le défendirent, ne pouvoient être de grands hommes : il y avoit alors trop de lumiere pour qu'un homme d'esprit pût s'égarer. Voilà à peu près le commencement, les progrès & la fin du Péripatétisme. Je ne pense pas qu'on s'imagine que j'aie prétendu nommer tous ceux qui se sont distingués dans cette secte : il faudroit des volumes immenses pour cela, parce qu'autrefois, pour être un homme distingué dans son siecle, il falloit se signaler dans quelque secte de philosophie ; & tout le monde sait que le Péripatétisme a long-temps dominé. Si un homme passoit pour avoir du mérite, on commençoit par lui proposer quelqu'argument, *in barocho* très-souvent, afin de juger si sa réputation étoit bien fondée. Si Racine & Corneille étoient venus dans ce temps-là, comme on n'auroit trouvé aucun *ergo* dans leurs tragédies, ils auroient passé pour des ignorans, & par conséquent pour des hommes de peu d'esprit. Heureux notre siecle de penser autrement !

PHILOSOPHIE DES ASIATIQUES EN GÉNÉRAL.

TOUS les habitans de l'Aſie ſont ou Mahometans, ou Païens, ou Chrétiens. La ſecte de Mahomet eſt ſans contredit la plus nombreuſe: une partie des peuples qui compoſent cette partie du monde a conſervé le culte des idôles; & le peu de Chrétiens qu'on y trouve ſont ſchiſmatiques, & ne ſont que le reſte des anciennes ſectes, & ſur-tout de celle de Neſtorius. Ce qui paroîtra d'abord ſurprenant, c'eſt que ces derniers ſont les plus ignorans de tous les peuples de l'Aſie, & peut-être les plus dominés par la ſuperſtition. Pour les Mahometans, on ſait qu'ils ſont partagés en deux ſectes. La premiere eſt celle d'*Aboubecre*, & la ſeconde eſt celle d'*Ali*. Elle ſe haïſſent mutuellement, quoique la différence qu'il y a entr'elles, conſiſte plutôt dans des cérémonies & dans des dogmes acceſſoires, que dans le fond de la doctrine. Parmi les Mahometans, on en trouve qui ont conſervé quelques dogmes des anciennes ſectes philoſophiques, & ſur-tout de l'ancienne philoſophie orientale. Le célebre Bernier qui a vécu long-temps parmi ces peuples, & qui étoit lui-même très-verſé dans la philoſophie, ne nous permet pas d'en douter. Il dit que les Soufis Perſans, qu'il appelle *Cabaliſtes*, » prétendent que Dieu, » ou cet être ſouverain, qu'ils appellent *achar*, *im-* » *mobile*, *immuable*, a non ſeulement produit,

» ou tiré les ames de ſa propre ſubſtance ; mais
» généralement encore tout ce qu'il y a de matériel
» & de corporel dans l'univers, & que cette pro-
» duction ne s'eſt pas faite ſimplement à la façon
» des cauſes efficientes, mais à la façon d'une arai-
» gnée, qui produit une toile qu'elle tire de ſon nom-
» bril, & qu'elle répand quand elle veut. La créa-
» tion n'eſt donc autre choſe, ſuivant ces docteurs,
» qu'une extraction & extenſion que Dieu fait de
» ſa propre ſubſtance, de ces rets qu'il tire com-
» me de ſes entrailles, de même que la deſtruc-
» tion n'eſt autre choſe qu'une ſimple repriſe qu'il
» fait de cette divine ſubſtance, de ces divins
» rets dans lui-même ; en ſorte que le dernier jour
» du monde qu'ils appellent *maperlé*, ou *pralea*,
» dans lequel ils croient que tout doit être dé-
» truit, ne ſera autre choſe qu'une repriſe géné-
» rale de tous ces rets, que Dieu avoit ainſi tirés
» de lui-même. Il n'y a donc rien, diſent-ils,
» de réel & d'effectif dans tout ce que nous croyons
» voir, entendre, flairer, goûter & toucher :
» l'univers n'eſt qu'une eſpece de ſonge & une
» pure illuſion, en tant que toute cette multipli-
» cité & diverſité de choſes qui nous frappent,
» ne ſont qu'une ſeule unique & même choſe,
» qui eſt Dieu même ; comme tous les nombres
» divers que nous connoiſſons, dix, vingt, cent,
» & ainſi des autres, ne ſont enfin qu'une même
» unité répétée pluſieurs fois ». Mais ſi vous leur
demandez quelque raiſon de ce ſentiment, ou
qu'ils vous expliquent comment ſe fait cette ſor-
tie, & cette repriſe de ſubſtance, cette extenſion,
cette diverſité apparente, ou comment il ſe peut
faire que Dieu n'étant pas corporel, mais ſim-

ple, comme ils l'avouent, & incorruptible, il soit néanmoins divisé en tant de portions de corps & d'ame, ils ne vous paieront jamais que de belles comparaisons; que Dieu est comme un océan immense, dans lequel se mouvroient plusieurs fioles pleines d'eau; que les fioles, quelque part qu'elles pussent aller, se trouveroient toujours dans le même océan, dans la même eau, & que venant à se rompre, l'eau qu'elles contenoient, se trouveroit en même temps unie à son tout, à cet océan dont elles étoient des portions: ou bien ils vous diront, qu'il en est de Dieu comme de la lumiere, qui est la même partout l'univers, & qui ne laisse pas de paroître de cent façons différentes, selon la diversité des objets où elle tombe, ou selon les diverses couleurs & figures des verres par où elle passe. Ils ne vous paieront, dis-je, que de ces sortes de comparaisons, qui n'ont aucun rapport avec Dieu, & qui ne sont bonnes que pour jetter de la poudre aux yeux d'un peuple ignorant; & il ne faut pas espérer qu'ils répliquent solidement, si on leur dit que ces fioles se trouveroient véritablement dans un eau semblable, mais non pas dans la même, & ainsi de tant d'autres objections qu'on leur fait. Ils reviennent toujours aux mêmes comparaisons, aux belles paroles, ou comme les Soufis, aux belles poésies de leur *Goulthen-raz*

Voilà la doctrine des Pendets, Gentils des Indes; & c'est cette doctrine qui fait encore à présent la cabale des Soufis & de la plupart des gens de lettres persans, & qui se trouve expliquée en vers persiens, si relevés & si emphatiques dans

leur *Goult-hen-raz*, ou *Parterre des mysteres*. C'étoit la doctrine de Fludd, que le célebre Gassendi a si doctement réfutée: or, pour peu qu'on connoisse la doctrine de Zoroastre & la philosophie orientale, on verra clairement qu'elles ont donné naissance à celle dont nous venons de parler.

Après les Perses, viennent les Tartares, dont l'empire est le plus étendu dans l'Asie ; car ils occupent toute l'étendue du pays qui est entre le Mont-Caucase & la Chine. Les relations des voyageurs sur ces peuples sont si incertaines, qu'il est extrêmement difficile de savoir s'ils ont jamais eu quelque teinture de philosophie. On sait seulement qu'ils croupissent dans la plus grossiere superstition, & qu'ils sont ou Mahométans ou idolâtres. Mais comme on trouve parmi eux de nombreuses communautés de prêtres, qu'on appelle *Lamas*, on peut demander avec raison, s'ils sont aussi ignorans dans les sciences, que les peuples grossiers qu'ils sont chargés d'instruire: on ne trouve pas de grands éclaircissemens sur ce sujet dans les auteurs qui en ont parlé. Le culte que ces lamas rendent aux idôles est fondé, sur ce qu'ils croient qu'elles sont les images des émanations divines, & que les ames qui sont aussi émanées de Dieu habitent dans elles. Tous ces lamas ont au dessus d'eux un grand prêtre appellé *le grand Lama*, qui fait sa demeure ordinaire sur le sommet d'une montagne. On ne sauroit imaginer le profond respect que les Tartares idolâtres ont pour lui; ils le regardent comme immortel, & les prêtres subalternes entretiennent cette erreur par leurs supercheries. Enfin tous les voyageurs conviennent que les Tarta-

res sont, de tous les peuples de l'Asie, les plus grossiers, les plus ignorans & les plus superstitieux. La loi naturelle y est presque éteinte ; il ne faut donc pas s'étonner s'ils ont fait si peu de progrès dans la philosophie.

Si de la Tartarie on passe dans les Indes, on n'y trouvera guere moins d'ignorance & de superstition ; jusques-là que quelques auteurs ont cru que les Indiens n'avoient aucune connoissance de Dieu : ce sentiment ne nous paroît pas fondé. En effet, Abraham Rogers raconte que les Bramines reconnoissent un seul & suprême Dieu, qu'ils nomment *Vistnou*, que la premiere & la plus ancienne production de ce Dieu, étoit une divinité inférieure appellée *Brama*, qu'il forma d'une fleur qui flottoit sur le grand abyme avant la création du monde ; que la vertu, la fidélité & la reconnoissance de Brama avoient été si grandes, que Vistnou l'avoit doué du pouvoir de créer l'univers. Le détail de leur doctrine est rapporté par différens auteurs avec une variété fort embarassante pour ceux qui cherchent à démêler la vérité ; variété qui vient en partie de ce que les Bramines sont fort réservés avec les étrangers ; mais principalement de ce que les voyageurs sont peu versés dans la langue de ceux dont ils se mêlent de rapporter les opinions. Mais du moins il est constant, par les relations de tous les modernes, que les Indiens reconnoissent une ou plusieurs divinités.

Nous ne devons pas oublier ici de parler de Budda ou Xekia, si célebre parmi les Indiens, auxquels il enseigna le culte qu'on doit rendre à la divinité, & que ces peuples regardent com-

me le plus grand philoſophe qui ait jamais exiſté : ſon hiſtoire ſe trouve ſi remplie de fables & de contradictions, qu'il ſeroit impoſſible de les concilier. Tout ce que l'on peut conclure de la diverſité des ſentimens que les auteurs ont eu à ce ſujet, c'eſt que Xekia parut dans la partie méridionale des Indes, & qu'il ſe montra d'abord aux peuples qui habitoient ſur les rivages de l'océan; que de-là il envoya ſes diſciples dans toutes les Indes, où ils répandirent ſa doctrine.

Les Indiens & les Chinois atteſtent unanimement que cet impoſteur avoit deux ſortes de doctrines; l'une faite pour le peuple; l'autre ſecrete, qu'il ne révéla qu'à quelques-uns de ſes diſciples. Le Comte, la Loubere, Bernier, & ſur-tout Kempfer, nous ont ſuffiſamment inſtruits de la premiere qu'on nomme *exotérique*. En voici les principaux dogmes.

1°. Il y a une différence réelle entre le bien & le mal.

2°. Les ames des hommes & des animaux ſont immortelles, & ne different entr'elles qu'à raiſon des ſujets ou elles ſe trouvent.

3°. Les ames des hommes, ſéparées de leurs corps, reçoivent ou la récompenſe de leurs bonnes actions dans un ſéjour de délices, ou la punition de leurs crimes dans un ſéjour de douleurs.

4°. Le ſéjour des bienheureux eſt un lieu où ils goûteront un bonheur qui ne finira point, & ce lieu s'appelle pour cela *gokurakſ*.

5°. Les Dieux different entr'eux par leur nature, & les ames des hommes par leurs mérites; par conſéquent le dégré de bonheur dont

elles jouiront dans les champs élyſées, répondra au degré de leurs mérites : cependant la meſure de bonheur que chacune d'elles aura en partage ſera ſi grande, qu'elles ne ſouhaiteront point d'en avoir une plus grande.

6°. Amida eſt le Gouverneur de ces lieux heureux, & le protecteur des ames humaines, ſur-tout de celles qui ſont deſtinées à jouir d'une vie éternellement heureuſe ; c'eſt le ſeul médiateur qui puiſſe faire obtenir aux hommes la rémiſſion de leurs péchés & la vie éternelle. (*Pluſieurs Indiens & quelques Chinois rapportent cela à Xekia lui-même.*)

7°. Amida n'accordera ce bonheur qu'à ceux qui auront ſuivi la loi de Xekia, & qui auront mené une vie vertueuſe.

8°. Or, la loi de Xekia renferme cinq préceptes généraux, de la pratique deſquels dépend le ſalut éternel : le premier, qu'il ne faut rien tuer de ce qui eſt animé ; 2°. qu'il ne faut rien voler ; 3°. qu'il faut éviter l'inceſte ; 4°. qu'il faut s'abſtenir du menſonge, 5°. & ſur-tout des liqueurs fortes. Ces cinq préceptes ſont fort célebres dans toute l'Aſie méridionale & orientale. Pluſieurs lettrés les ont commentés, & par conſéquent obſcurcis ; car on les a diviſés en dix conſeils pour pouvoir acquérir la perfection de la vertu ; chaque conſeil a été ſubdiviſé en cinq *go-ſiak-kai*, ou inſtructions particulieres, qui ont rendu la doctrine de Xekia extrêmement ſubtile.

9°. Tous les hommes, tant ſéculiers qu'eccléſiaſtiques, qui ſe ſeront rendus indignes du bonheur éternel, par l'iniquité de leur vie, ſeront envoyés après leur mort dans un lieu horrible

appellé *dsigokf*, où ils souffriront des tourmens qui ne seront point éternels, mais qui dureront un certain temps indéterminé : ces tourmens répondront à la grandeur des crimes, & seront plus grands à mesure qu'on aura trouvé plus d'occasions de pratiquer la vertu, & qu'on les aura négligées.

10°. Jemma-o est le gouverneur & le juge de ces prisons affreuses ; il examinera toutes les actions des hommes, & les punira par des tourmens différens.

11°. Les ames des damnés peuvent recevoir quelque soulagement de la vertu de leurs parens & de leurs amis ; & il n'y a rien qui puisse leur être plus utile que les prieres & les sacrifices pour les morts, faits par les prêtres & adressés au grand pere des misericordes, Amida.

12°. L'intercession d'Amida fait que l'inexorable juge des enfers tempere la rigueur des ses arrêts, & rend les supplices des damnés plus supportables, en sauvant pourtant sa justice, & qu'il les renvoie dans le monde le plutôt qu'il est possible.

13°. Lorsque les ames auront ainsi été purifiées, elles seront renvoyées dans le monde pour animer encore des corps, non pas des corps humains, mais les corps des animaux immondes, dont la nature répondra aux vices qui avoient infecté les damnés pendant leur vie.

14°. Les ames passeront successivement des corps vils dans des corps plus nobles, jusqu'à ce qu'elles méritent d'animer encore un corps humain, dans lequel elles puissent mériter le bonheur éternel par une vie irréprochable. Si au contraire

elles commettent encore des crimes, elles subiront les mêmes peines, la même transmigration qu'auparavant.

Voilà la doctrine que Xekia donna aux Indiens, & qu'il écrivit de sa main sur des feuilles d'arbre. Mais sa doctrine exotérique ou intérieure est bien différente. Les auteurs Indiens assurent que Xekia se voyant à son heure derniere, appella ses disciples, & leur découvrit les dogmes qu'il avoit tenu secrets pendant sa vie. Les voici tels qu'on les a tirés des livres de ses successeurs.

1°. Le vuide est le principe & la fin de toutes choses.

2°. C'est de-là que tous les hommes ont tiré leur origine, & c'est-là qu'ils retourneront après leur mort.

3°. Tout ce qui existe vient de ce principe, & y retourne après la mort; c'est ce principe qui constitue notre ame & les élémens, par conséquent toutes les choses qui vivent pensent & sentent, quelques différentes qu'elles soient par l'usage ou par la figure, ne different pas en elles-mêmes, & ne sont point distinguées de leur principe.

4°. Ce principe est universel, admirable, pur, lympide, subtil, infini; il ne peut, ni naître, ni mourir, ni être dissous.

5°. Ce principe n'a ni vertu, ni entendement, ni puissance, ni autre attribut semblable.

6°. Son essence est de ne rien faire, de ne rien penser, de ne rien desirer.

7°. Celui qui souhaite de mener une vie innocente & heureuse, doit faire tous ses efforts

pour ſe rendre ſemblable à ſon principe, c'eſt-à-dire, qu'il doit dompter, ou plutôt éteindre toutes ſes paſſions, afin qu'il ne ſoit troublé ou inquiété par aucune choſe.

8°. Celui qui aura atteint ce point de perfection ſera abſorbé dans des comtemplations ſublimes, ſans aucun uſage de ſon entendement, & il jouira de ce repos divin qui fait le comble du bonheur.

9°. Quand on eſt parvenu à la connoiſſance de cette doctrine ſublime, il faut laiſſer au peuple la doctrine exotérique, ou du moins ne s'y prêter qu'à l'extérieur.

Il eſt fort vraiſemblable que ce ſyſtême a donné naiſſance à une ſecte fameuſe parmi les Japonois; laquelle enſeigne qu'il n'y a qu'un principe de toutes choſes; que ce principe eſt clair, lumineux, incapable d'augmentation ni de diminution, ſans figure, ſouverainement parfait, ſage, mais deſtitué de raiſon ou d'intelligence, étant dans une parfaite inaction, & ſouverainement tranquille, comme un homme dont l'attention eſt fortement fixée ſur une choſe ſans penſer à aucune autre; ils diſent encore que ce principe eſt dans tous les êtres particuliers, & leur communique ſon eſſence en telle maniere qu'elles ſont la même choſe avec lui, & qu'elles ſe réſolvent en lui quand elles ſont détruites.

Cette opinion eſt différente du Spinoſiſme, en ce qu'elle ſuppoſe que le monde a été autrefois dans un état fort différent de celui où il eſt à préſent. Un ſectateur de *Confucius* a réfuté les abſurdités de cette ſecte par la maxime ordinaire, *que rien ne peut venir de rien*; en quoi il paroît

avoir

avoir supposé qu'ils enseignoient que *rien* est le premier principe de toutes choses, & par conséquent que le monde a eu un commencement, sans matiere ni cause efficiente : mais il est plus vraisemblable que par le mot de *vuide*, ils entendoient seulement ce qui n'a pas les propriétés sensibles de la matiere ; qu'ils prétendoient désigner par-là ce que les modernes expriment par le terme d'*espace*, qui est un être très-distinct du corps, & dont l'étendue indivisible, impalpable, pénétrable, immobile & infinie, est quelque chose de réel. Il est de la derniere évidence qu'un pareil être ne sauroit être le premier principe, s'il étoit incapable d'agir, comme le prétendoit Xékia. Spinosa n'a pas porté l'absurdité si loin ; l'idée abstraite qu'il donne du premier principe n'est, à proprement parler, que l'idée de l'espace qu'il a revêtu de mouvement, afin d'y joindre ensuite les autres propriétés de la matiere.

La doctrine de Xékia n'a pas été inconnue aux Juifs modernes ; leurs cabalistes expliquent l'origine des choses, par des émanations d'une cause premiere, & par conséquent préexistante ; quoique peut-être sous une autre forme. Ils parlent aussi du retour des choses dans le premier être, par leur restitution dans leur premier être, comme s'ils croyoient que leur *En-Soph* ou premier être infini contenoit toutes choses, & qu'il y a toujours eu la même quantité d'êtres, soit dans l'état increé, soit dans celui de création. Quand l'être est dans son état increé, Dieu est simplement toutes choses : mais quand l'être devient monde, il n'augmente pas pour cela en

qualité; mais Dieu se développe & se répand par des émanations. C'est pour cela qu'ils parlent souvent de grands & de petits vaisseaux, comme destinés à recevoir ces émanations de rayons qui sortent de Dieu, & de canaux par lesquels ces rayons sont transmis : en un mot, quand Dieu retire ces rayons, le monde extérieur périt, & toutes choses redeviennent Dieu.

L'exposé que nous venons de donner de la doctrine de Xékia pourra nous servir à découvrir sa véritable origine. D'abord, il nous paroît très-probable que les Indes ne furent point sa patrie, non-seulement parce que sa doctrine parut nouvelle dans ce pays-là, lorsqu'il l'y apporta, mais encore parce qu'il n'y a point de nation Indienne qui se vante de lui avoir donné la naissance; & il ne faut point nous opposer ici l'autorité de la Croze, qui assure que tous les Indiens s'accordent à dire que Xékia naquit d'un roi Indien ; car Kempfer a très-bien remarqué que tous les peuples situés à l'orient de l'Asie, donnent le nom d'*Indes* à toutes les terres australes. Ce concert unanime des Indiens ne prouve donc autre chose, sinon que Xékia tiroit son origine de quelque terre méridionale. Kempfer conjecture que ce chef de secte étoit Africain, qu'il avoit été élevé dans la philosophie & dans les mysteres des Egyptiens; que la guerre qui désoloit l'Egypte l'ayant obligé d'en sortir, il se retira avec ses compagnons chez les Indiens; qu'il se donna pour un autre Hermès, pour un nouveau législateur, & qu'il enseigna à ces peuples, non-seulement la doctrine hyéroglyphique des Epyptiens, mais encore leur doctrine mystérieuse.

Voici les raiſons ſur leſquelles il appuie ſon ſentiment.

1°. La religion que les Indiens reçurent de ce légiſlateur, a de très-grands rapports avec celle des Egyptiens ; car tous ces peuples repréſentoient leurs Dieux ſous des figures d'animaux & d'hommes monſtrueux.

2°. Les deux principaux dogmes de la religion des Egyptiens, étoient la tranſmigration des ames & le culte de Sérapis, qu'ils repréſentoient ſous la figure d'un bœuf ou d'une vache. Or, il eſt certain que ces deux dogmes ſont auſſi le fondement de la religion des nations Aſiatiques. Perſonne n'ignore le reſpect aveugle que ces peuples ont pour les animaux, même les plus nuiſibles, dans la perſuaſion où ils ſont que les ames humaines ſont logées dans leurs corps. Tout le monde ſait auſſi qu'ils rendent aux vaches des honneurs ſuperſtitieux ; & qu'ils en placent les figures dans leurs temples. Ce qu'il y a de remarquable, c'eſt que plus les nations barbares approchent de l'Egypte, plus on leur trouve d'attachement à ces deux dogmes.

3°. On trouve chez tous les peuples de l'Aſie orientale la plupart des Divinités Egyptiennes, quoique ſous d'autres noms.

4°. Ce qui confirme ſur-tout la conjecture de Kempfer, c'eſt que 536 ans avant Jeſus-Chriſt, Cambyſe, roi des Perſes, fit une irruption dans l'Egypte, tua Apis qui étoit le *palladium* de ce royaume, & chaſſa tous les prêtres du pays. Or, ſi on examine l'époque eccléſiaſtique des Siamois, qu'ils font commencer à la mort de Xékia, on verra qu'elle tombe préciſément au

temps de l'expédition de Cambyse ; de-là il s'ensuit qu'il est très-probable que Xékia se retira chez les Indiens, auxquels il enseigna la doctrine de l'Egypte.

5°. Enfin, l'idole de Xékia est représentée avec un visage éthiopien & les cheveux crêpus : or, il est certain qu'il n'y a que les Africains qui soient ainsi faits. Toutes ces raisons bien pesées, semblent ne laisser aucun lieu de douter que Xékia ne fût Africain, & qu'il n'ait enseigné aux Indiens les dogmes qu'il avoit lui-même puisés en Egypte.

⁂

ATOMISME.

STRABON, en parlant de l'érudition des Phéniciens, dit (L. XVI, pag. 521, édit. de Gen. Voyez aussi Sextus Emp. *adv. Math.* pag. 367, édit. Gen.) » S'il en faut croire Posidonius, le » dogme des atomes est ancien, & vient d'un » Sidonien nommé Moschus, qui a vécu avant la guerre de Troye ». Pythagore paroît avoir appris cette doctrine en orient; & Ecphantus, célebre Pythagoricien, a témoigné (*apud Stobæum*) que les unités dont Pythagore disoit que tout est composé, n'étoient que des atomes; ce qu'Aristote assure aussi en divers endroits. Empedocle, Pythagoricien, disoit de même que la nature de tous les corps ne venoit que *du mélange & de la séparation des particules*; & quoiqu'il admît les quatre élémens, il prétendoit que ces élémens étoient eux-mêmes composés d'atomes ou de corpuscules. Ce n'est donc pas sans raison que Lucrece loue si fort Empedocle, puisque sa physique est, à plusieurs égards, la même que celle d'Epicure. Pour Anaxagore, quoiqu'il fût aussi atomiste, il avoit un sentiment particulier, qui est que chaque chose étoit composée des atomes de son espece; les os, d'atomes d'os; les corps rouges d'atomes rouges, &c.

La doctrine des atomes n'a été proprement réduite en systême que par Leucippe & Démocrite: avant ces deux philosophes, elle n'avoit passé que pour une partie du systême philosophique qui servoit à expliquer les phénomenes des corps. Ils allerent plus loin, & firent de ce

dogme le fondement d'un ſyſtême entier de philoſophie. C'eſt ce qui a fait que Diogene Laerçe & pluſieurs autres auteurs les en ont regardés comme les inventeurs. On aſſocie ordinairement enſemble les noms de ces deux philoſophes. » Leu» cippe, dit Ariſtote dans ſa métaphyſique, Leu» cippe & ſon compagnon Démocrite, diſent » que les principes de toutes choſes ſont le *plein* » & le *vuide* (le corps & l'eſpace) dont l'un eſt » quelque choſe, & l'autre n'eſt rien ; & que les » cauſes de la variété des autres êtres ſont ces » trois choſes, la figure, la diſpoſition & la ſi» tuation ». Il n'y a point de meilleur moyen pour ſe faire une idée complette de l'atomiſme, que de lire le fameux poëme de Lucrece : voici en peu de mots le fond de ce ſyſtême, tel que nous le trouvons dans ce poëte Latin & dans divers autres endroits de Cicéron où il en eſt parlé.

Le monde eſt nouveau, & tout eſt plein des preuves de ſa nouveauté : mais la matiere dont il eſt compoſé eſt éternelle. Il y a toujours eu une quantité immenſe, & réellement infinie, d'atomes ou corpuſcules durs, crochus, quarrés, oblongs & de toutes figures ; tous indiviſibles, tous en mouvement, & faiſant effort pour avancer ; tous deſcendant & traverſant le vuide : s'ils avoient toujours continué leur route de la ſorte, il n'y auroit jamais eu d'aſſemblage, & le monde ne ſeroit pas : mais quelques-uns allant un peu de côté, cette légere déclinaiſon en ſerra & accrocha pluſieurs enſemble ; de-là ſe ſont formées diverſes maſſes ; un ciel, un ſoleil, une terre, un homme, une intelligence & une ſorte

de liberté. Rien n'a été fait avec dessein : il faut bien se garder de croire que les jambes de l'homme aient été faites dans l'intention de porter le corps d'une place à une autre ; que les doigts aient été pourvus d'articulation, pour mieux saisir ce qui nous seroit nécessaire ; que la bouche ait été garnie de dents pour broyer les alimens, ni que les yeux aient été adroitement suspendus sur des muscles souples & mobiles, pour pouvoir se tourner avec agilité, & pour voir de toutes parts en un instant. Non, ce n'est point une intelligence qui a disposé ces parties afin qu'elles pussent nous servir : mais nous faisons usage de ce que nous trouvons capable de nous rendre service.

Neve putes oculorum clara creata
Ut videant : sed quod natum est, id procreat usum.

Le tout s'est fait par hasard, le tout se continue, & les especes se contiennent les mêmes par hasard : le tout se dissoudra un jour par hasard : tout le systême se réduit-là. (*Hist. du Ciel*, tom. II, pag. 211 & 212). Il seroit superflu de s'arrêter à la réfutation de cet amas d'absurdités ; ou s'il étoit nécessaire de les combattre, on peut consulter l'*Anti-Lucrece* du cardinal de Polignac.

L'ancien atomisme étoit un pur athéisme : mais on auroit tort de faire réjaillir cette accusation sur la philosophie corpusculaire en général. L'exemple de Démocrite, de Leucippe & d'Epicure, tous trois aussi grands athées qu'atomistes, a fait croire à bien des gens que dès que l'on admettoit les corpuscules, on rejettoit la doctrine qui établit des êtres immatériels, comme la Divi-

nité & les ames humaines. Néanmoins, non-seulement la Pneumatologie n'est pas incompatible avec la doctrine des atomes, mais même elle a beaucoup de liaison ensemble: aussi les mêmes principes de philosophie qui avoient conduit les anciens à reconnoître les atomes, les conduisirent aussi à croire qu'il y a des choses immatérielles, & les mêmes maximes qui leur persuaderent que les formes corporelles ne sont les entités distinctes de la substance des corps, leur persuaderent aussi que les ames ne sont, ni engendrées avec le corps, ni anéanties avec sa mort. Ceux qui souhaitent des preuves plus détaillées là-dessus, les trouvent dans *le systême intellectuel de* Cudworth & dans *l'extrait de M. Le Clerc. Bibl. choisi. Tom. I, art.* 3.

* *
*

PHYSIQUE CORPUSCULAIRE.

ON appelle physique corpusculaire celle qui cherche la raison des phénomenes dans la configuration, la disposition & le mouvement des parties des corps. En voici une idée un peu plus étendue. La physique corpusculaire suppose que le corps n'est autre chose qu'une masse étendue, & n'y reconnoît rien que ce qui est renfermé dans cette idée, c'est-à-dire, une certaine grandeur jointe à la divisibilité des parties, où l'on remarque une figure, une certaine situation du mouvement & du corps, qui sont des modes de la substance étendue. Par-là on prétend pouvoir rendre raison des propriétés de tous les corps, sans avoir recours à aucune forme substantielle, ni à aucune qualité qui soit distincte de ce qui résulte de l'étendue, de la divisibilité, de la figure, de la situation, du mouvement & du repos. Cette physique ne reconnoît aucunes especes intentionnelles, ni aucuns écoulemens par le moyen desquels on apperçoive les objets. Les qualités sensibles de la lumiere, des couleurs, du chaud, du froid, des saveurs, ne sont dans les corps que la disposition des particules dont ils se trouvent composés, & en nous, que des sensations de notre ame, causées par l'ébranlement des organes. Ce sont-là les opinions de Descartes, mais il a des précurseurs dans l'antiquité.

Leucippe & Démocrite furent les premiers qui enseignerent dans la Grece la physique corpus-

culaire ; Epicure l'apprit d'eux, & la perfectionna tellement qu'à la fin elle prit son nom, & qu'on l'appella *la philosophie d'Epicure*.

Il y a eu divers philosophes qui, sans suivre l'athéisme de Démocrite, soutenoient que toutes choses étoient composées de corpuscules, comme Ecphantus, Heraclide, Asclépiade, & Métrodore de Chio. En général, tous les atomistes qui ont vécu avant Démocrite & Leucippe, ont joint la créance d'une Divinité avec la doctrine des atomes ; de sorte qu'on peut dire d'eux ce que Sidoine Apollinaire a dit d'Arcésilas :

Post hos, Arcesilas, divina mente paratam
Conjicit hanc molem, confectam partibus illis
Quas atomos vocat ipse leves.

Les anciens considérant l'idée qu'ils avoient de l'ame & ce qu'ils connoissoient dans le corps, trouvoient qu'ils pouvoient concevoir distinctement deux choses qui sont les principales de tout ce qu'il y a dans l'univers. L'une est la matiere, qu'ils regardoient comme incapable de soi-même d'agir, & l'autre est une faculté agissante. *Duo quærenda sunt*, dit Cicéron, *unum quæ materia sit ex quâ quæque res efficiatur, alterum quæ res sit quæ quidque efficiat*. On prouve la même chose par Séneque & par l'auteur du livre *de placitis philosophorum*, qui est parmi les œuvres de Plutarque.

Bien loin que la philosophie corpusculaire mene à l'athéisme, elle conduit au contraire à reconnoître des êtres distincts de la matiere. En effet, la physique corpusculaire n'attribue rien au corps que ce qui est renfermé dans l'idée d'une

chose impénétrable & étendue, & qui peut être conçu comme une de ses modifications, comme la grandeur, la divisibilité, la figure, la situation, le mouvement & le repos, & tout ce qui résulte de leur différente combinaison : ainsi, cette physique ne sauroit admettre que la vie & la pensée soient des modifications du corps ; d'où il s'ensuit que ce sont des propriétés d'une autre substance distincte du corps. Cette physique ne reconnoissant dans les corps d'autre action que le mouvement local, & le mouvement étant nécessairement l'effet de l'action d'un être différent du corps mu, il s'ensuit qu'il y a quelque chose dans le monde qui n'est pas corps, sans quoi les corps dont il est composé n'auroient jamais commencé à se mouvoir. Selon cette philosophie, on ne peut pas expliquer les phénomenes des corps par un pur méchanisme, sans admettre des causes différentes de ce méchanisme, & qui soient intelligentes & immatérielles. Il est évident, par les principes de la même philosophie, que nos sensations elles-mêmes ne sont pas des effets matériels, puisqu'il n'y a rien dans les corps qui soit semblable aux sensations que nous avons du chaud, du froid, du rouge, du doux, de l'amer, &c. d'où il s'ensuit que ce sont des modifications de notre ame, & que par conséquent elle est immatérielle. Enfin, il est aussi clair par cette philosophie, que les sens ne sont pas juges de la vérité, même à l'égard des corps, puisque les qualités sensibles dont ils paroissent revêtus n'y sont nullement : ainsi, il faut qu'il y ait en nous quelque chose de supérieur aux sens qui juge de leurs rapports, &

qui distingue ce qui est véritablement dans le corps de ce qui n'y est pas. Ce ne peut être que par une faculté supérieure, qui se donne à elle-même les mouvemens qu'elle veut, c'est-à-dire, qui est immatérielle.

La physique corpusculaire a encore divers avantages. Voici les deux principaux : 1°. elle rend le monde corporel intelligible, puisque le méchanisme est une chose que nous entendons, & qu'hors cela nous ne concevons rien distinctement dans le corps. Dire qu'une chose se fait par le moyen d'une forme ou d'une qualité occulte, n'est autre chose que dire que nous ne savons pas comment elle se fait, ou plutôt c'est faire l'ignorance où nous sommes la cause d'un effet ; la cause de cet effet-là, en la déguisant sous les termes de formes & de qualités. On conçoit encore clairement que le froid, le chaud, &c. peuvent être des modifications de notre ame, dont les mouvemens des corps extérieurs sont des occasions. Mais on ne sauroit comprendre que ce soient des qualités des corps mêmes, distinctes de la disposition de leurs particules. 2°. L'autre avantage de la physique corpusculaire, c'est qu'elle prépare l'esprit à trouver plus facilement la preuve de l'existence des substances corporelles, en établissant une notion distincte du corps. Il faut que celui qui veut prouver qu'il y a quelque chose dans le monde outre les corps, détermine exactement les propriétés des corps ; autrement il prouveroit seulement qu'il y a quelque chose, outre un certain je ne sais quoi qu'il ne connoît pas, & qu'il appelle corps. Ceux qui rejettent la philosophie corpuf-

culaire composent les corps de deux substances, dont l'une est la matiere destituée de toute forme, par conséquent incorporelle ; l'autre est la forme, qui étant sans matiere est aussi immatérielle. Par-là on confond si fort les idées de ce qui est matériel & immatériel, qu'on ne peut rien prouver concernant leur nature.

Le corps lui-même devient incorporel ; car tout ce qui est composé de choses immatérielles, est nécessairement immatériel, & ainsi il n'y auroit rien du tout d'incorporel dans la nature. Au lieu que la philosophie corpusculaire établissant une notion distincte du corps, montre clairement jusqu'où ses opérations peuvent s'étendre, où celles des substances immatérielles commencent, & par conséquent qu'il faut de nécessité que ces dernieres existent dans le monde.

Il faut cependant avouer qu'on abuse très-souvent de cette philosophie ; écoutons M. Wolf là-dessus. *In scriptis eorum qui philosophiam corpuscularem excoluere, multum inest veritatis, etsi circa prima rerum materialium principia erraverint autores. Non tamen ideò probamus promiscuè quæ ab autoribus philosophiæ corpuscularis traduntur : nihil enim frequentius est, quàm ut figuras & molem corpusculorum ad libitum fingant : exempli gratiâ, nemo huc usque explicuit qualia sint aëris corpuscula, etsi certum sit per eorum qualitates elasticitatem aëris explicari. Deficiunt hactenus principia, quorum ope certè quid de iis colligi datur. Quamobrem in phænomeno acquiescendum erat quod scilicet aër possit comprimi, & continuo sese per majus spatium expandere nitatur. Enim verò non desunt philosophi qui cum corpuscula principia essendi pro-*

xima corporum observabilium esse agnoscant, elaterem quoque aëris per corpuscula ejus explicaturi, figuras aliasque qualitates, pro arbitrio fingunt, etsi nullo modo demonstrare possint corpusculis aëris convenire istiusmodi figuras & qualitates, quales ipsis tribuunt. Minimè igitur probamus, si quis philosophus corpuscularis sapere velit ultra quod intelligit. Absit autem ut philosophiæ corpusculari tribuamus quod philosophi est vitium. Deinde philosophi corpusculares in universum omnes hactenus in eo peccant, quod prima rerum materialium principia corpuscula esse existiment; M. Wolf parle ici en Leibnitien. Il ajoute: *& plerique etiam à veritate aberrant dum non alius in corpusculis quàm mechanicas agnoscunt.* Il n'y a qu'à lire tous les écrits que la fameuse baguette divinatoire a occasionnés, pour achever de se convaincre des abus dont la physique corpusculaire est susceptible. Wolf, *Cosmol.* §. 226, *in schol.*

PHILOSOPHIE DE BACON.

BACON, Baron de Verulam & Vicomte de S. Alban, naquit en Angleterre l'an 1560. Il donna dans son enfance des marques de ce qu'il devoit être un jour; & la Reine Elisabeth eut occasion plusieurs fois d'admirer la sagacité de son esprit. Il étudia la philosophie d'Aristote dans l'université de Cambridge; & quoiqu'il n'eut pas encore seize ans, il apperçut le vuide & les absurdités de ce jargon. Il s'appliqua ensuite à l'étude de la politique & de la jurisprudence, & son mérite l'éleva à la dignité de chancelier sous le Roi Jacques premier. Il fut accusé de s'être laissé corrompre par argent; & le roi l'ayant abandonné, il fut condamné par la chambre des Pairs à une amende d'environ quatre cents mille livres de notre monnoie; il perdit sa dignité de chancelier, & fut mit en prison. Peu de temps après, le Roi le rétablit dans tous ses biens & dans tous les honneurs qu'il avoit perdus: mais ses malheurs le dégoûterent des affaires, & augmenterent sa passion pour l'étude. Enfin, il mourut âgé de 66 ans, & si pauvre, qu'on dit que quelques mois avant sa mort il avoit prié le Roi Jacques de lui envoyer quelques secours, pour lui épargner la honte de demander l'aumone dans sa vieillesse. Il falloit qu'il eut été ou bien désintéressé ou bien prodigue, pour être tombé dans une si grande indigence.

Le chancelier Bacon eſt un de ceux qui ont le plus contribué à l'avancement des ſciences. Il connut très-bien l'imperfection de la philoſophie ſcholaſtique, & il enſeigna les ſeuls moyens qu'il y eut pour y remédier. » Il ne connoiſſoit pas » encore la nature, dit un grand homme, mais » il ſavoit & indiquoit tous les chemins qui mè» nent à elle. Il avoit mépriſé de bonne heure » tout ce que les univerſités appelloient *la phi-* » *loſophie*, & il faiſoit tout ce qui dépendoit de » lui, afin que les compagnies inſtituées pour la » perfection de la raiſon humaine, ne continuaſ» ſent pas de la gâter par leurs *quiddités*, leurs » horreurs du vuide, leurs formes ſubſtanciel» les, & tous ces mots impertinens, que non» ſeulement l'ignorance rendoit reſpectables, mais » qu'un mêlange ridicule avec la religion avoit » rendus ſacrés ».

Il compoſa deux ouvrages pour perfectionner les ſciences. Le premier eſt intitulé : *de l'Accroiſſement & de la Dignité des Sciences :* il y montre l'état où elles ſe trouvoient alors, & indique ce qui reſtoit à découvrir pour les rendre parfaites. Mais il ajoute qu'il ne faut pas eſpérer qu'on avance beaucoup dans cette découverte, ſi on ne ſe ſert d'autres moyens que de ceux dont on s'étoit ſervi juſqu'alors. Il fait voir que la logique qu'on enſeignoit dans les écoles, étoit plus propre à entretenir les diſputes qu'à éclaircir la vérité, & qu'elle enſeignoit plutôt à chicaner ſur les mots qu'à pénétrer dans le fond des choſes. Il dit qu'Ariſtote, de qui nous tenons cet art, a accommodé ſa phyſique à ſa logique, au lieu de faire ſa logique pour ſa phyſique, & que renverſant

versant l'ordre naturel, il a assujetti la fin aux moyens. C'est aussi dans ce premier ouvrage qu'il divise les sciences suivant leur ordre naturel, c'est-à-dire, suivant leurs affiliations, & les rapports qu'elles ont les unes avec les autres.

C'est pour remédier aux défauts de la logique ordinaire, que Bacon composa son second ouvrage intitulé : *Nouvel Organe des Sciences* : il y enseigne une logique nouvelle, dont le principal but est de montrer la maniere de faire une bonne induction, comme la fin principale de la logique d'Aristote est de faire un bon syllogisme. Bacon a toujours regardé cet ouvrage comme son chef-d'œuvre, & il fut dix-huit ans à le composer. Voici quelques-uns de ses axiomes qui feront connoître l'étendue des vues de ce grand génie.

» 1. La cause du peu de progrès qu'on a faits » jusqu'ici dans les sciences, vient de ce que les » hommes se sont contentés d'admirer les préten» dues forces de leur esprit, au lieu de cher» cher les moyens de remédier à sa foiblesse.

» 2. La logique scholastique n'est pas plus pro» pre à guider notre esprit dans les sciences, que » les sciences dans l'état où elles sont, ne sont » propres à nous faire produire de bons ouvra» ges.

» 3. La logique scholastique n'est bonne qu'à » entretenir les erreurs qui sont fondées sur les » notions qu'on nous donne ordinairement : mais » elle est absolument inutile pour nous faire trou» ver la vérité.

» 4. Le syllogisme est composé de propositions. » Les propositions sont composées de termes, » & les termes sont les signes des idées. Or, si

» les idées qui ſont le fondement de tout, ſont
» confuſes, il n'y a rien de ſolide dans ce qu'on
» bâtit deſſus. Nous n'avons donc d'eſpérance que
» dans de bonnes inductions.

» 5. Toutes les notions que donnent la logique
» & la phyſique, ſont ridicules. Telles ſont les
» notions de *ſubſtance*, de *qualité*, de *péſanteur*,
» de *légéreté*, &c.

» 6. Il n'y a pas moins d'erreur dans les axio-
» mes qu'on a formés juſqu'ici, que dans les no-
» tions ; de ſorte que pour faire des progrès dans
» les ſciences, il eſt néceſſaire de refaire tant
» les notions que les principes : en un mot, il
» faut, pour ainſi dire, refondre l'entendement.

» 7. Il y a deux chemins qui peuvent condui-
» re à la vérité. Par l'un, on s'éleve de l'expé-
» rience à des axiomes très-généraux ; ce chemin
» eſt déja connu : par l'autre, on s'éleve de l'ex-
» périence à des axiomes qui deviennent géné-
» raux par degrés, juſqu'à ce qu'on parvienne à
» des choſes très-générales. Ce chemin eſt enco-
» re en friche ; parce que les hommes ſe dégoû-
» tent de l'expérience, & veulent aller tout d'un
» coup aux axiomes généraux, pour ſe repoſer.

» 8. Ces deux chemins commencent tous les
» deux à l'expérience & aux choſes particulieres ;
» mais ils ſont d'ailleurs bien différents : par
» l'un, on ne fait qu'effleurer l'expérience ; par
» l'autre, on s'y arrête : par le premier, on éta-
» blit, dès le ſecond pas, des principes généraux
» & abſtraits ; par le ſecond, on s'éleve par de-
» grés aux choſes univerſelles, &c.

» 9. Il ne s'eſt encore trouvé perſonne qui
» ait eu aſſez de force & de conſtance, pour s'im-

» poser la loi d'effacer entiérement de son esprit » les théories & les notions communes qui y » étoient entrées avec le temps ; de faire de son » ame une table rase, s'il est permis de parler » ainsi ; & de revenir sur ses pas, pour examiner » de nouveau toutes les connoissances particulie» res qu'on croit avoir acquises. On peut dire de » notre raison ; qu'elle est obscurcie & comme » accablée par un amas confus & indigeste de » notions, que nous devons en partie à notre » crédulité pour bien des choses qu'on nous a » dites, au hasard qui nous en a beaucoup ap» pris ; & aux préjugés dont nous avons été im» bus dans notre enfance. . . . . . Il faut se flatter » qu'on réussira dans la découverte de la vérité, » & qu'on hâtera les progrès de l'esprit ; pourvu » que, quittant les notions abstraites, les spécu» lations métaphysiques, on ait recours à l'analyse, » qu'on décompose les idées particulieres, qu'on » s'aide de l'expérience ; & qu'on apporte à l'é» tude un jugement mûr, un esprit droit & li» bre de tout préjugé. . . . On ne doit espérer de » voir renaître les arts & les sciences, qu'autant » qu'on refondra entiérement les premieres idées, » & que l'expérience sera le flambeau qui nous » guidera dans toutes les routes obscures de la » vérité. Personne jusqu'ici, que nous sachions, » n'a dit que cette réforme de nos idées eût été » entreprise, ou même qu'on y eût pensé. »

On voit par ces aphorismes que Bacon croyoit que *toutes nos connoissances viennent des sens*. Les péripatéticiens avoient pris cette vérité pour fondement de leur philosophie : mais ils étoient si éloignés de la connoître, qu'aucun d'eux n'a su

la développer ; & qu'après plusieurs siecles, c'étoit encore une découverte à faire : car il a vu que les idées qui sont l'ouvrage de l'esprit, avoient été mal faites ; & que par conséquent, pour avancer dans la recherche de la vérité, il falloit les refaire. C'est un conseil qu'il répete souvent dans son *nouvel organe.* » Mais pouvoit-on l'é-» couter, dit l'auteur de l'Essai sur l'origine des » connoissances humaines ? Prévenu, comme on » l'étoit pour le jargon de l'école, & pour les » idées innées, ne devoit-on pas traiter de chimé-» rique le projet de renouveller l'entendement hu-» main ? Bacon proposoit une méthode trop par-» faite pour être l'auteur d'une révolution ; & » celle de Descartes devoit réussir, parce qu'elle » laissoit subsister une partie des erreurs. Ajou-» tez à cela que le philosophe Anglois avoit des » occupations qui ne lui permettoient pas d'exé-» cuter entiérement lui-même ce qu'il conseilloit » aux autres. Il étoit donc obligé de se borner à » des avis qui ne pouvoient faire qu'une légere » impression sur des esprits incapables d'en sen-» tir la solidité. Descartes, au contraire, livré en-» tiérement à la philosophie, & ayant une ima-» gination plus vive & plus féconde, n'a quel-» quefois substitué aux erreurs des autres que des » erreurs plus séduisantes, qui peut-être n'ont pas » peu contribué à sa réputation ».

Le soin que Bacon prenoit de toutes les science en général, ne l'empêcha pas de s'appliquer à quelques-unes en particulier ; & comme il croyoit que la philosophie naturelle est le fondement de toutes les autres sciences, il travailla principalement à la perfectionner. Mais il fit

comme ces grands architectes qui, ne pouvant ſe réſoudre à travailler d'après les autres, commencent par tout abattre, & élevent enſuite leur édifice ſur un deſſein tout nouveau. De même, il ne s'amuſa point à embellir ou à réparer ce qui avoit déja été commencé par les autres; mais il ſe propoſa d'établir une phyſique nouvelle, ſans ſe ſervir de ce qui avoit été trouvé par les anciens, dont les principes lui étoient ſuſpects. Pour venir à bout de ce grand deſſein, il avoit réſolu de faire tous les mois un traité de phyſique, & il commença par celui des vents. Il fit enſuite celui de la chaleur, puis celui du mouvement, & enfin, celui de la vie & de la mort. Mais, comme il étoit impoſſible qu'un homme ſeul refit toute la phyſique avec la même exactitude, après avoir donné ces échantillons pour ſervir de modele à ceux qui voudroient travailler ſur ſes principes, il ſe contenta de tracer groſſiérement & en peu de mots le deſſein de quatre autres traités, & d'en fournir les matériaux dans le livre qu'il intitula : *Sylva Sylvarum*, où il a ramaſſé une infinité d'expériences, pour ſervir de fondement à ſa nouvelle phyſique. En un mot, perſonne, avant le chancelier Bacon, n'avoit connu la philoſophie expérimentale; & de toutes les expériences phyſiques qu'on a faites depuis lui, il n'y en a preſque pas une qui ne ſoit indiquée dans ſes ouvrages.

Ce précurſeur de la philoſophie a été auſſi un écrivain élégant, un hiſtorien, un bel eſprit.

Ses eſſais de morale ſont très-eſtimés; mais ils ſont faits pour inſtruire plutôt que pour plaire. Un eſprit facile, un jugement ſain, le philoſo-

phe sensé, l'homme qui refléchit y brillent tour-à-tour. C'étoit un des fruits de la retraite d'un homme qui avoit quitté le monde, après en avoir soutenu long-temps les prospérités & les disgraces. Il y a aussi de très-belles choses dans le livre qu'il a fait *de la Sagesse des Anciens*, dans lequel il a moralisé les fables qui faisoient toute la théologie des Grecs & des Romains.

* * *

DE LA PHILOSOPHIE DES BARBARES.

Les Grecs donnoient le nom de *Barbares*, par mépris, à toutes les nations qui ne parloient pas leur langue, ou du moins qui ne parloient pas aussi-bien qu'eux. Ils n'en exceptoient pas même les Égyptiens, chez lesquels ils confessoient pourtant que tous les philosophes & tous les législateurs avoient voyagé pour s'instruire. Sans entrer ici avec Brucker, dans les différentes étymologies de ce terme, ni sans examiner s'il est composé du *bar* des Arabes, qui signifie *désert*, ou s'il est dérivé du terme par lequel les Chaldéens rendent le *foris* ou *l'extra* des Latins; je remarquerai seulement que dans la suite des temps, les Grecs ne s'en servirent que pour marquer l'extrême opposition qui se trouvoit entr'eux & les autres nations qui ne s'étoient point encore dépouillées de la rudesse des premiers siecles, tandis qu'eux-mêmes, plus modernes que la plupart d'entre elles, avoient perfectionné leur goût, & contribué beaucoup aux progrès de l'esprit humain. Ainsi toutes les nations étoient réputées barbares, parce qu'elles n'avoient ni la politesse des Grecs, ni une langue aussi pure, aussi féconde, aussi harmonieuse que celle de ces peuples. En cela ils furent imités par les Romains, qui appelloient aussi barbares tous les autres peuples, à l'exception des Grecs, qu'ils reconnoissoient pour une

nation ſavante & policée. C'eſt à peu près comme nous autres François, qui regardons comme groſſier tout ce qui s'éloigne de nos uſages. Les Grecs & les Romains étoient jaloux de dominer plus encore par l'eſprit, que par la force des armes, ainſi que nous voulons le faire par nos modes.

Lorſque la religion chrétienne parut, ils n'eurent pas pour elle plus de ménagement qu'ils en avoient eu pour la philoſophie des autres nations. Ils la traiterent elle-même de barbare; & ſur ce pied ils oſerent la mépriſer. C'eſt ce qui engagea les premiers Chrétiens à prendre contre les Grecs & les Romains, la défenſe de la philoſophie barbare. C'étoit un détour adroit dont ils ſe ſervoient pour les accoutumer peu à peu à reſpecter la religion chrétienne, ſous cette enveloppe groſſiere qui leur en déroboit toute la beauté, & à lui ſoumettre leur ſcience & leur orgueil. Tatien de Syrie, & diſciple de S. Juſtin, leur a prouvé qu'ils n'avoient rien inventé d'eux-mêmes, & qu'ils étoient redevables à ces mêmes hommes, qu'ils traitoient de barbares, de toutes les connoiſſances dont ils étoient ſi fort énorgueillis. » Quelle eſt, leur réprochoit-il malignement, la ſcience parmi vous, qui ne tire » ſon origine de quelqu'étranger? Vous n'ignorez » pas que l'art d'expliquer les ſonges, vient de „ l'Italie; que les Cariens ſe ſont les premiers aviſés de prédire l'avenir par la diverſe ſituation „ des aſtres; que les Phrygiens & les Iſauriens „ ſe ſont ſervis pour cela du vol des oiſeaux, „ & les Cypriotes des entrailles encore fumantes „ des animaux égorgés. Vous n'ignorez pas que

„ les Chaldéens ont inventé l'aſtronomie ; les Per-
„ ſes la magie ; les Égyptiens la géométrie, &
„ les Phéniciens l'art des lettres. Ceſſez donc, ô
„ Grecs ! de donner pour vos découvertes par-
„ ticulieres, ce que vous n'avez fait que ſuivre
„ & qu'imiter ». Quoi qu'il en ſoit de ces reproches, il eſt certain qu'ils ſont les premiers inventeurs de cette philoſophie ſyſtématique qui, bravant toute autorité, ne veut ſe laiſſer conduire qu'à la lueur de l'évidence dans la recherche de la vérite. La philoſophie des autres peuples, & même des Égyptiens qui étoient incomparablement plus éclairés que le reſte des peuples, qu'un amas de maximes qui ſe tranſmettoient par tradition, & qui prenoient ſur les eſprits le même aſcendant que les oracles de leurs Dieux. Ce n'eſt qu'en Grece qu'on oſoit raiſonner ; & c'eſt auſſi là le ſeul pays où l'eſprit ſubtil & rafiné enfantoit des ſyſtêmes. La philoſophie des autres peuples n'étoit, à proprement parler, qu'une théologie myſtérieuſe. Ainſi l'on peut dire que les Grecs ont été les premiers philoſophes, dans le ſens rigoureux que l'uſage attache à ce terme.

* *
*

PHILOSOPHIE DE CAMPANELLA.

CAMPANELLA étoit de Stilo, petite ville de la Calabre : il prit l'habit de S. Dominique à l'âge de 13 ans. On l'accusa d'héréſie ; c'eſt pourquoi les juges de l'inquiſition le tinrent en priſon pendant 25 ans. Le pape Urbain VIII, obtint ſa liberté. Il vint à Paris en 1634 ; & le cardinal de Richelieu qui avoit une eſtime particuliere pour les ſavans, lui fit de grands biens. Il mourut à Paris en 1639, âgé de 71 ans, après une grande mélancolie, & un dégoût extraordinaire.

Campanella ſe croyoit fait pour donner à la philoſophie une face nouvelle : ſon eſprit hardi & indépendant ne pouvoit plier ſous l'autorité d'Ariſtote, ni de ſes commentateurs. Il voulut donner le ton à ſon ſiecle ; & peut-être qu'il en ſeroit venu à bout, s'il n'eût fallu que de l'eſprit & de l'imagination. On ne peut nier qu'il n'ait très-bien apperçu les défauts de la philoſophie ſcholaſtique, & qu'il n'ait entrevu les moyens d'y remédier : mais ſon peu de jugement & de ſolidité le rendirent incapable de reuſſir dans ce grand projet. Ses ouvrages remplis de galimathias, fourmillent d'erreurs & d'abſurdités : cependant il faut avouer qu'il avoit quelquefois de bons intervalles ; & on peut dire de lui ce qu'Horace dit d'Ennius :

Cum flueret lutulentus, erat quod tollere velles.

On assure qu'il prétendoit connoître la pensée d'une personne, en se mettant dans la même situation qu'elle, & en disposant ses organes à peu près de la même maniere que cette personne les avoit disposés. Ce sentiment devoit paroître bien singulier, si on savoit qu'il n'est pas nécessaire, pour prendre plaisir à mettre au jour des choses extraordinaires, de les croire véritables; mais qu'il suffit d'espérer que le peuple les regardera comme des prodiges, & que par leur moyen on passera soi-même pour un prodige.

Dialectique de Campanella.

Pour mettre les lecteurs en état de se former une idée de l'esprit philosophique de Campanella, nous allons rapporter ici ses sentimens.

1. La dialectique est l'art ou l'instrument du sage, qui lui enseigne à conduire sa raison dans les sciences.

2. La logique se divise en trois parties, qui répondent aux trois actes de l'entendement, la conception, le jugement, & le raisonnement.

3. La définition n'est pas différente du terme: or, les termes sont ou parfaits, ou imparfaits.

4. Les termes sont les semences, & les définitions sont les principes des sciences.

5. La logique naturelle est une espece de participation de l'intelligence de Dieu même, par laquelle nous sommes raisonnables: la logique artificielle est l'art de diriger notre esprit par le moyen de certains préceptes.

6. Les termes sont les signes de nos idées.

7. Le genre est un terme qui exprime une si-

militude eſſentielle qui ſe trouve entre pluſieurs êtres communs.

8. L'eſpece eſt un terme qui exprime une ſimilitude eſſentielle entre pluſieurs individus.

9. La différence eſt un terme qui diviſe le genre, & qui conſtitue l'eſpece.

10. La définition eſt un terme complexe qui renferme le genre & la différence.

11. Le propre eſt un terme qui ſignifie l'état particulier des choſes.

12. L'accident eſt un terme qui ſignifie ce qui n'eſt point eſſentiel à un être.

13. La premiere ſubſtance, qui eſt la baſe de tout, & qui ne ſe trouve dans aucun ſujet, c'eſt l'eſpace qui reçoit tous les corps : en ce ſens, Dieu eſt une ſubſtance improprement dite.

14. La ſubſtance eſt une être fini, réel, ſubſiſtant par lui-même, parfait, & le premier ſujet de tous les accidens.

15. La quantité, qui eſt le ſecond prédicament, eſt la meſure intime de la ſubſtance matérielle, & elle eſt de trois ſortes ; le nombre, le poids, & la maſſe ou la meſure.

16. La diviſion eſt la réduction d'un tout dans ſes parties, ſoit qu'on regarde le tout comme intégral, ou comme *quantitatif*, ou comme *eſſentiel*, ou comme *potentiel*, ou comme *univerſel*.

17. Il y a pluſieurs manieres de définir, parce qu'il y a pluſieurs manieres d'être.

18. Dieu ne peut point être défini, parce qu'il n'a qu'une différence négative.

19. La deſcription eſt un diſcours qui indique l'eſſence d'une choſe par des propriétés, par des efforts & par des ſimilitudes.

20. Le nom eſt un terme qui ſignifie l'*eſſence des choſes;* & le verbe eſt un terme qui ſignifie *l'action des choſes.*

21. L'argumentation eſt la choſe par laquelle l'eprit va de ce qui lui eſt connu à ce qui lui eſt inconnu, pour le connoître, le déclarer & le prouver.

22. Les ſens ſont le fondement de toutes les ſciences humaines.

23. Le ſyllogiſme eſt composé de deux propoſitions, dans l'une deſquelles ſe trouve le ſujet de la concluſion, & dans l'autre l'attribut de la même concluſion.

24. L'induction eſt un argument qui conclut du dénombrement des parties au tout.

25. L'expoſition eſt la preuve d'une propoſition, par d'autres propoſitions plus claires & équipollentes.

26. L'enthimeme eſt un ſyllogiſme tronqué, dans lequel on ſous-entend, ou la majeure, ou la mineure.

27. La ſcience conſiſte à connoître les choſes par leurs cauſes.

Voilà ce qu'il y a de moins déraiſonnable dans la logique de Campanella. Le lecteur eſt en état de juger s'il eſt, ou plus clair, ou plus méthodique qu'Ariſtote, & s'il a ouvert une route plus aiſée & plus courte que cet ancien philoſophe.

Phyſique de Campanella.

1. Les ſens ſont la baſe de la Phyſique : les connoiſſances qu'ils nous donnent ſont certaines, parce qu'elles naiſſent de la préſence même des objets.

2. L'essence d'une chose n'est point différente de son existence ; ce qui n'a point d'existence ne peut avoir d'essence.

3. Ce qui existe physiquement, existe dans un lieu.

4. Le lieu est la substance premiere : elle est spirituelle, immobile, & capable de recevoir tous les corps.

5. Il n'y a point de vuide, parce que tous les corps sentent, & qu'ils sont doués de tout : mais il est possible qu'il y ait de vuide par violence.

6. Le temps est la durée successive des êtres, c'est la mesure du mouvement, non pas réellement, mais seulement dans notre pensée.

7. Le temps peut mesurer le repos, & on peut le concevoir sans le mouvement ; il est composé de parties indivisibles d'une maniere sensible : mais l'imagination peut le diviser sans fin.

8. Il n'est point prouvé que le temps ait commencé : mais on peut croire qu'il a été fait avec l'espace.

9. Dieu mit la matiere au milieu de l'espace, & il lui donna deux principes actifs, savoir la chaleur & le froid.

10. Ces deux principes ont donné naissance à deux sortes de corps : la chaleur divisa la matiere & en fit les cieux : le froid la condensa, & fit la terre.

11. Une chaleur violente divisa fort vîte une portion de matiere, & se répandit dans les lieux que nous appellons *élevés* : le froid fuyant son ennemie étendit les cieux, & sentant son impuissance, il réunit quelques-unes de ses parties, & il brilla dans ce que nous appellons *étoiles*.

12. La lune est composée de parties qui ne brillent point par elles-mêmes, parce qu'elles sont engourdies par le froid de la terre; au lieu que les cieux étant fort éloignés du globe terrestre, & n'en craignant point le froid, sont remplis d'une infinité d'étoiles.

13. Le soleil renferme une chaleur si considérable, qu'il est en état de se défendre contre la terre.

14. Le soleil tournant autour de la terre & la combattant, ou il en divise les parties, & voilà de l'air & des vapeurs; ou il la dissout, & voilà de l'eau; ou il la durcit, & il donne naissance aux pierres: s'il la dissout & la durcit en même temps, il fait naître des plantes; s'il la dissout, la durcit & la divise en même temps, il fait naître des animaux.

15. La matiere est indivisible, & par conséquent noire.

16. Toutes les couleurs sont composées de ténebres, de la matiere & de la lumiere du soleil.

17. La lumiere est une blancheur vive: la blancheur approche fort de la lumiere, ensuite viennent le rouge, le verd, le pourpre, &c.

18. Les cieux ne sont point sujets à la corruption, parce qu'ils sont composés de feu, qui n'admet point les corps étrangers, qui seuls donnent naissance à la pourriture.

19. Il y a deux élémens, savoir le soleil & la terre, qui endurent toutes choses.

20. Les cometes sont composées de vapeurs subtiles, éclairées par la lumiere du soleil.

21. L'air n'est point un élément, parce qu'il n'engendre rien, & qu'il est au contraire engen-

dré par le ſoleil ; il en eſt de même de l'eau.

22. La différence du mâle & de la femelle ne vient que de la différente intenſité de la chaleur.

23. Nous ſommes compoſés de trois ſubſtances, du corps, de l'eſprit & de l'ame. Le corps eſt l'organe, l'eſprit eſt le véhicule de l'ame, & l'ame donne la vie au corps & à l'eſprit.

Voilà une très-petite partie des principes & des opinions qu'on trouve dans les ouvrages de Campanella ſur la phyſique. Il eſt ſingulier qu'un homme qui ſe donnoit pour le reſtaurateur de la philoſopie, n'ait pas pris plus de ſoin de déguiſer ſes larcins. Il ſuffit d'avoir une connoiſſance médiocre des ſentimens philoſophiques des anciens & des modernes, pour reconnoître tout d'un coup les ſources où Campanella a puiſé la plupart des idées que nous venons d'expoſer. Je ne parle point ici des abſurdités qui rempliſſent les ouvrages de notre Dominicain : ſottiſe pour ſottiſe, il me ſemble que les anciennes ſont auſſi bonnes que les modernes ; & il étoit aſſez inutile d'étourdir le monde ſavant par des projets de réforme, lorſqu'on n'avoit que des chimeres à propoſer.

Comme le livre où Campanella donne du ſentiment aux êtres les plus inſenſibles, fit beaucoup de bruit dans le temps, on ſera peut-être bien-aiſe d'en voir ici l'extrait, d'autant plus que cet ouvrage eſt extrêmement rare. Il eſt intitulé : *de ſenſu rerum.*

1. On ne donne point ce qu'on n'a point ; par conſéquent tout ce qui eſt dans un effet, eſt auſſi dans ſa cauſe : or, comme les animaux ont du ſentiment, & que le ſentiment ne ſort point du néant,

néant, il faut conclure que les élémens qui sont les principes des animaux, ont aussi du sentiment, donc le ciel & la terre sentent.

2. Le sentiment n'est pas seulement une passion; mais il est souvent accompagné d'un raisonnement si prompt, qu'il n'est pas possible de s'en appercevoir.

3. Si le sentiment est une *passion*, & si les élémens & les êtres qui en sont composés ont des passions, tous les êtres ont donc du sentiment.

4. Sans le sentiment, le monde ne seroit qu'un chaos.

5. L'instinct est une impulsion de la nature, laquelle éprouve quelque sentiment: donc ceux qui prétendent que tous les êtres agissent par instinct, doivent par conséquent supposer qu'ils agissent par sentiment; car ils accordent que tous les êtres naturels agissent pour une fin: il faut donc qu'ils la connoissent cette fin; donc l'instinct est une impulsion qui suppose de la connoissance dans la nature.

6. Tous les êtres ont horreur du vuide; donc ils ont du sentiment, & on peut regarder le monde comme un animal.

7. Il seroit ridicule de dire que le monde n'a point de sentiment, parce qu'il n'a ni pieds, ni mains, ni nez, ni oreilles, &c. Les mains du monde sont les rayons de lumiere; ses yeux sont les étoiles, & ses pieds ne sont autre chose que la figure ronde qui le rend propre au mouvement.

8. Il paroît, par l'origine des animaux, que l'ame est un esprit subtil, chaud, mobile, pro-

pre à recevoir des passions, & par conséquent à sentir.

9. Tous les êtres ont une ame, comme on peut s'en convaincre par les choses qui naissent d'elles-mêmes, & qui ont toujours quelque degré de chaleur.

10. Les choses les plus dures ont un peu de sentiment : les plantes en ont davantage, & les liqueurs encore plus. Le vent & l'air sentent facilement; mais la lumiere & la chaleur sont les êtres qui ont le plus de sentiment, &c.

En voilà assez, ce me semble, pour mettre le lecteur au fait des opinions de Campanella : nous finirons cet article en rapportant le jugement que Descartes portoit de cet auteur. » Il y a 15 ans » (écrivoit-il au pere Mersenne) que j'ai lu le » livre de *sensu rerum* de Campanella, avec quel- » ques autres traités : mais j'avois trouvé dès- » lors si peu de solidité dans ses écrits, que je » n'en avois rien gardé dans ma mémoire. Je ne » saurois maintenant en dire autre chose, sinon » que ceux qui s'égarent en affectant de suivre » des chemins extraordinaires, me paroissent beau- » coup moins excusables que ceux qui ne s'éga- » rent qu'en compagnie & en suivant les traces » de beaucoup d'autres ».

* *
*

PHILOSOPHIE DES CANADIENS.

NOUS devons la connoiſſance des ſauvages du Canada au baron de la Houtan, qui a vécu parmi eux environ l'eſpace de dix ans. Il rapporte dans ſa relation quelques entretiens qu'il a eu ſur la religion avec un de ces ſauvages; & il paroît que le baron n'avoit pas toujours l'avantage dans la diſpute. Ce qu'il y a de ſurprenant, c'eſt de voir un *Huron* abuſer aſſez ſubtilement des armes de notre dialectique pour combattre la religion chrétienne; les abſtractions & les termes de l'école lui ſont preſqu'auſſi familiers qu'à un Européen qui auroit médité ſur les livres de Scot. Cela a donné lieu de ſoupçonner le baron de la Houtan d'avoir voulu jetter un ridicule ſur la religion dans laquelle il avoit été élevé, & d'avoir mis dans la bouche d'un ſauvage les raiſons dont il n'auroit oſé ſe ſervir lui-même.

La plupart de ceux qui n'ont vu ni entendu parler des ſauvages, ſe ſont imaginé que c'étoient des hommes couverts de poil, vivant dans les bois ſans ſociété comme des bêtes, & n'ayant de l'homme qu'une figure imparfaite: il ne paroît pas même que bien des gens ſoient revenus de cette idée. Les ſauvages, à l'exception des cheveux & des ſourcils que pluſieurs même ont ſoin d'arracher, n'ont aucun poil ſur le corps;

car s'il arrivoit par hasard qu'il leur en vînt quelqu'un, il se l'ôteroient d'abord jusqu'à la racine. Ils naissent blancs comme nous; leur nudité, les huiles dont ils se graissent, & les différentes couleurs dont ils se fardent, que le soleil à la longue imprime dans leur peau, leur hâlent le teint: ils sont grands, d'une taille supérieure à la nôtre, ont les traits du visage fort réguliers, le nez aquilin; ils sont bien faits en général, étant rare de voir parmi eux aucun boiteux, borgne, bossu, aveugle, &c.

A voir les sauvages du premier coup-d'œil, il est impossible d'en juger à leur avantage, parce qu'ils ont le regard farouche, le port rustique, & l'abord si simple & si taciturne, qu'il feroit très-difficile à un Européen qui ne les connoîtroit pas, de croire que cette maniere d'agir est une espece de civilité à leur mode, dont ils gardent entr'eux toutes les bienséances, comme nous gardons chez nous les nôtres, dont ils se moquent beaucoup. Ils sont donc peu caressans, & font peu de démonstrations: mais nonobstant cela ils sont bons, affables, & exercent envers les étrangers & les malheureux une charitable hospitalité, qui a de quoi confondre toutes les nations de l'Europe. Ils ont l'imagination assez vive; ils pensent juste sur leurs affaires: ils vont à leur fin par des voies sûres: ils agissent de sang froid & avec un phlegme qui lasseroit notre patience. Par raison d'honneur & par grandeur d'ame, ils ne se fâchent presque jamais. Ils ont le cœur haut & fier, un courage à l'épreuve, une valeur intrépide, une constance dans les tourmens qui semble surpasser l'héroïsme, & une égalité d'ame,

que ni l'adversité, ni la prospérité n'alterent jamais.

Toutes ces belles qualités seroient trop dignes d'admiration, si elles ne se trouvoient malheureusement accompagnées de quantité de défauts; car ils sont légers & volages, fainéans au delà de toute expression, ingrats avec excès, soupçonneux, traîtres, vindicatifs, & d'autant plus dangereux, qu'ils savent mieux couvrir & qu'ils couvrent plus long-temps leurs ressentimens. Ils exercent envers leurs ennemis des cruautés si inouies, qu'ils surpassent dans l'invention de leurs tourmens tout ce que l'histoire des anciens tyrans peut nous représenter de plus cruel. Ils sont brutaux dans leurs plaisirs, vicieux par ignorance & par malice : mais leur rusticité & la disette où ils sont de toutes choses, leur donne sur nous un avantage qui est d'ignorer tous les rafinemens du vice qu'ont introduit le luxe & l'abondance. Voici maintenant à quoi se réduit leur philosophie & leur religion.

1°. Tous les sauvages soutiennent qu'il y a un Dieu : ils prouvent son existence par la composition de l'univers qui fait éclater la toute-puissance de son auteur; d'où il s'ensuit, disent-ils, que l'homme n'a pas été fait par hasard, & qu'il est l'ouvrage d'un principe supérieur en sagesse & en connoissance, qu'ils appellent le *grand esprit*. Ce grand esprit contient tout, il paroît en tout, il agit en tout, & il donne le mouvement à toutes choses; enfin, tout ce qu'on voit & tout ce qu'on conçoit, est ce Dieu qui, subsistant sans bornes, sans limites & sans corps, ne doit point être représenté sous la figure d'un vieillard, ni

de quelqu'autre chose que ce puisse être, quelque belle, vaste & étendue qu'elle soit : ce qui fait qu'ils l'adorent en tout ce qui paroît au monde. Cela est si vrai, que lorsqu'ils voient quelque chose de beau, de curieux & de surprenant, sur-tout le soleil & les autres astres, ils s'écrient : *ô grand esprit, nous te voyons partout !*

2°. Ils disent que l'ame est immortelle, parce que si elle ne l'étoit pas, tous les hommes seroient également heureux en cette vie, puisque Dieu étant infiniment parfait & infiniment sage, n'auroit pu créer les uns pour les rendre heureux, & les autres pour les rendre malheureux. Ils prétendent donc que Dieu veut, par une conduite qui ne s'accorde pas avec nos lumieres, qu'un certain nombre de créatures souffrent en ce monde pour les en dédommager en l'autre ; ce qui fait qu'ils ne peuvent souffrir que les Chrétiens disent que tel a été bien malheureux d'être tué, brûlé, &c. prétendant que ce que nous croyons malheur, n'est malheur que dans nos idées ; puisque rien ne se fait que par la volonté de cet être infiniment parfait, dont la conduite n'est ni bizarre ni capricieuse. Tout cela n'est point si sauvage.

3°. Le grand esprit a donné aux hommes la raison, pour les mettre en état de discerner le bien & le mal, & de suivre les regles de la justice & de la sagesse.

4°. La tranquillité de l'ame plaît infiniment à ce grand esprit. Il déteste au contraire le tumulte des passions, lequel rend les hommes méchans.

5°. La vie est un sommeil, & la mort un ré-

veil qui nous donne l'intelligence des chofes vifibles & invifibles.

6°. La raifon de l'homme ne pouvant s'élever à la connoiffance des chofes qui font au deffus de la terre, il eft inutile & même nuifible de chercher à pénétrer les chofes invifibles.

7°. Après notre mort, nos ames vont dans un certain lieu, dans lequel on ne peut dire fi les bons font bien, & fi les méchans font mal, parce que nous ignorons fi ce que nous appellons *bien* ou *mal* eft regardé comme tel par le grand efprit.

* *
*

CARTESIANISME

OU

PHILOSOPHIE DE DESCARTES.

RENÉ DESCARTES naquit le 31 Mars 1596 à la Haye, petite ville de la Touraine, de *Joachim Descartes*, conseiller au parlement de Bretagne, & de *Jeanne Brochard*, fille du lieutenant-général de Poitiers. On lui donna le surnom de *du Perron*, petite seigneurie située dans le Poitou, qui entra ensuite dans son partage après la mort de son pere.

La délicatesse de son tempérament, & les infirmités fréquentes qu'il eut à soutenir pendant son enfance, firent appréhender qu'il n'eut le sort de sa mere, qui étoit morte peu de temps après être accouchée de lui : mais il les surmonta, & vit sa santé se fortifier à mesure qu'il avança en âge.

Lorsqu'il eut huit ans, son pere lui trouvant des dispositions heureuses pour l'étude, & une forte passion pour s'instruire, l'envoya au college de la Flêche. Il s'y appliqua pendant 5 ans & demi aux humanités ; & durant ce temps, il fit de grands progrès dans la connoissance des langues grecque & latine, & acquit un goût pour la poésie, qu'il conserva jusqu'à la fin de sa vie.

Il passa ensuite à la philosophie, à laquelle il donna toute son attention, mais qui étoit alors dans un état trop imparfait, pour pouvoir lui plaire. Les mathématiques auxquelles il consacra la derniere année de son séjour à la Flêche, le dé-

dommagerent des dégoûts que lui avoit causé la philosophie. Elles eurent pour lui des charmes inconnus ; & il profita avec empressement des moyens qu'on lui fournit, pour s'enfoncer dans cette étude aussi profondément qu'il pouvoit le souhaiter. Le recteur du college lui avoit permis de demeurer long-temps au lit, tant à cause de la délicatesse de sa santé, que parce qu'il remarquoit en lui un esprit porté naturellement à la méditation. Descartes qui, à son réveil, trouvoit toutes les forces de son esprit recueillies, & tous ses sens rassis par le repos de la nuit, profitoit de ces conjonctures favorables pour méditer. Cette pratique lui tourna tellement en habitude, qu'il s'en fit une maniere d'étudier pour toute sa vie ; & l'on peut dire que c'est aux matinées qu'il passoit dans son lit, que nous sommes redevables de ce que son génie a produit de plus important dans la philosophie & dans les mathématiques.

Son pere qui avoit fait prendre à son aîné le parti de la robe, sembloit destiner le jeune du Perron à celui de la guerre : mais la grande jeunesse & la foiblesse de son tempérament ne lui permettant pas de l'exposer si-tôt aux travaux de ce métier pénible, il l'envoya à Paris, après qu'il eut fini le cours de ses études.

Le jeune Descartes s'y livra d'abord aux plaisirs, & conçut une passion d'autant plus forte pour le jeu, qu'il y étoit heureux. Mais il s'en désabusa bientôt, tant par les bons avis du P. Mersenne, qu'il avoit connu à la Flêche, que par ses propres réflexions. Il songea alors à se remettre à l'étude, qu'il avoit abandonnée depuis

ſa ſortie du college ; & ſe retirant pour cet effet de tout commerce oiſif, il ſe logea dans une maiſon écartée du fauxbourg S. Germain, ſans avertir ſes amis du lieu de ſa retraite. Il y demeura une partie de l'année 1614, & les deux ſuivantes preſque entieres, ſans en ſortir, & ſans voir perſonne.

Ayant ainſi repris le goût de l'étude, il ſe livra entiérement à celle des mathématiques, auxquelles il voulut donner ce grand loiſir qu'il s'étoit procuré ; & il cultiva particuliérement la géométrie & l'analyſe des anciens, qu'il avoit déja approfondie dès le college.

Lorſqu'il ſe vit âgé de 21 ans, il crut qu'il étoit temps de ſonger à ſe mettre dans le ſervice, il ſe rendit pour cela en Hollande, afin d'y porter les armes ſous le Prince *Maurice*. Quoiqu'il choisît cette école, qui étoit la plus brillante qu'il y eut alors par le grand nombre de héros qui ſe formerent ſous ce grand capitaine, il n'avoit pas deſſein de devenir grand guerrier ; il ne vouloit être que ſpectateur des rôles qui ſe jouent ſur ce grand théatre, & étudier ſeulement les mœurs des hommes qui y paroiſſent. Ce fut pour cette raiſon, qu'il ne voulut point d'emploi, & qu'il s'entretint toujours à ſes dépens, quoique pour garder la forme, il eût reçu une fois la paie.

Comme on jouiſſoit alors de la treve, Deſcartes paſſa tout ce temps en garniſon à Breda : mais il n'y demeura pas oiſif. Un problême qu'il y réſolut avec beaucoup de facilité, le fit connoître à *Iſaac Beeckman*, principal du college de *Dordrecht*, lequel ſe trouvoit à Breda, & par ſon moyen à pluſieurs ſavans du pays.

Il y travailla auſſi à pluſieurs ouvrages, dont le ſeul qui ait été imprimé, eſt ſon *Traité de la Muſique*. Il le compoſa en latin ſuivant l'habitude qu'il avoit de concevoir & d'écrire en cette langue. Après avoir fait quelques autres campagnes ſous différens généraux, il ſe dégoûta du métier de la guerre, & y renonça avant la fin de la campagne de 1621.

Il avoit remis à la fin de ſes voyages à ſe déterminer ſur le choix d'un état : mais, toutes réflexions faites, il jugea qu'il étoit plus à propos pour lui de ne s'aſſujettir à aucun emploi, & de demeurer maître de lui-même.

Après beaucoup d'autres voyages qu'il fit dans différens pays, la reine Chriſtine de Suede, à qui il avoit envoyé ſon *Traité des Paſſions*, lui fit faire au commencement de l'année 1649 de grandes inſtances pour l'engager à ſe rendre à ſa cour. Quelque répugnance qu'il ſe ſentit pour ce nouveau voyage, il ne put s'empêcher de ſe rendre aux deſirs de cette princeſſe, & il partit ſur un vaiſſeau qu'elle lui avoit envoyé. Il arriva à Stockholm au commencement du mois d'octobre, & alla loger à l'hôtel de *M. Chanut*, ambaſſadeur de France, ſon ami, qui étoit alors abſent.

La reine, qu'il alla voir le lendemain, le reçut avec une diſtinction qui fut remarquée par toute la cour, & qui contribua peut-être à augmenter la jalouſie de quelques ſavans auxquels ſon arrivée avoit paru redoutable. Elle prit dans une ſeconde viſite des meſures avec lui, pour apprendre la philoſophie de ſa propre bouche ; & jugeant qu'elle auroit beſoin de tout ſon eſprit

& de toute ſon application pour y réuſſir, elle choiſit la premiere heure d'après ſon lever pour cette étude, comme le temps le plus tranquille & le plus libre de la journée, où elle avoit l'eſprit plus raſſis, & la tête plus dégagée des embarras des affaires.

Deſcartes s'aſſujettit à l'aller trouver dans ſa bibliotheque tous les matins à 5 heures, ſans s'excuſer ſur le dérangement que cela devoit cauſer dans ſa maniere de vivre, ni ſur la rigueur du froid, qui eſt plus vif en Suede, que par-tout où il avoit vécu juſques-là. La reine en récompenſe lui accorda la grace qu'il lui avoit fait demander, d'être diſpenſé de tout le cérémonial de la cour, & de n'y aller qu'aux heures qu'elle lui donneroit pour l'entretenir. Mais, avant que de commencer leurs exercices du matin, elle voulut qu'il prît un mois ou ſix ſemaines pour ſe reconnoître, ſe familiariſer avec le génie du pays, & former des liaiſons qui puſſent le retenir auprès d'elle le reſte de ſes jours.

Deſcartes dreſſa au commencement de l'année 1650 les ſtatuts d'une académie qu'on devoit établir à Stockholm, & il les porta à la reine le premier jour de Février, qui fut le dernier qu'il la vit.

Il ſentit à ſon retour du palais des preſſentimens de la maladie qui devoit terminer ſes jours; & il fut attaqué le lendemain d'une fievre continue avec une inflammation de poumon. *M. Chanut* qui ſortoit d'une maladie ſemblable, voulut le faire traiter comme lui : mais ſa tête étoit ſi embarraſſée, qu'on ne put lui faire entendre raiſon, & qu'il refuſa opiniâtrement la ſaignée,

disant, lorsqu'on lui en parloit: *Messieurs, épargnez le sang François.* Il consentit cependant à la fin qu'elle se fit: mais il étoit trop tard; & le mal augmentant sensiblement, il mourut le 11 Février 1650, dans sa cinquante-quatrieme année.

La reine avoit dessein de le faire enterrer auprès des rois de Suede avec une pompe convenable, & de lui dresser un mausolée de marbre: mais Mr. Chanut obtint d'elle qu'il fût enterré avec plus de simplicité dans le cimetiere de l'hôpital des orphelins, suivant l'usage des catholiques.

Son corps demeura à Stockholm jusqu'à l'année 1666, qu'il en fut enlevé par les soins de M. d'Alibert, trésorier de France, pour être porté à Paris, où il arriva l'année suivante. Il fut enterré de nouveau en grande pompe le 24 Juin 1667, dans l'église de Ste. Genevieve du Mont. *Mém. de Littérat. tom. 31.*

Quoique Galilée, Toricelli, Pascal & Boyle soient proprement les peres de la physique moderne, Descartes, par sa hardiesse & par l'éclat mérité qu'a eu sa philosophie, est peut-être celui de tous les savans du dernier siecle à qui nous ayons le plus d'obligation. Jusqu'à lui l'étude de la nature demeura comme engourdie par l'usage universel où étoient les écoles de s'en tenir en tout au Péripatétisme. Descartes, plein de génie & de pénétration, sentit le vuide de l'ancienne philosophie; il la représenta au public sous ses vraies couleurs, & jetta un ridicule si marqué sur les prétendues connoissances qu'elle promettoit, qu'il disposa tous les esprits à chercher une meilleure route. Il s'offrit lui-même à servir de

guide aux autres ; & comme il employoit une méthode dont chacun se sentoit capable, la curiosité se réveilla par-tout. C'est le premier bien que produisit la philosophie des Descartes ; le goût s'en répandit bientôt par-tout : on s'en faisoit honneur à la cour & à l'armée. Les nations voisines parurent envier à la France les progrès du *Cartésianisme*, à peu près comme les succès des Espagnols aux deux Indes, mirent tous les Européens dans le goût des nouveaux établissemens. La physique françoise, en excitant une émulation universelle, donna lieu à d'autres entreprises, peut-être à de meilleures découvertes. Le Newtonianisme même en est le fruit.

Nous ne parlerons point ici de la géométrie de Descartes ; personne ne conteste l'excellence, ni l'heureuse application qu'il en a faite à l'optique : & il lui est plus glorieux d'avoir surpassé en ce genre le travail de tous les siecles précédens, qu'il ne l'est aux modernes d'aller plus loin que Descartes. Nous allons donner les principes de la philosophie, répandus dans le grand nombre d'ouvrages qu'il a mis au jour : commençons par sa méthode.

Discours sur la méthode. Descartes étant en Allemagne & se trouvant fort désœuvré dans l'inaction d'un quartier d'hiver, s'occupa plusieurs mois de suite à faire l'examen des connoissances qu'il avoit acquises, soit dans ses études, soit dans ses voyages, & par ses réflexions, comme par le secours d'autrui : il y trouva tant d'obscurité & d'incertitude que la pensée lui vint de renverser ce mauvais édifice, & de rebâtir le tout de nouveau, en mettant plus d'ordre & de liaison dans ses connoissances.

1. Il commença par mettre à part les vérités révélées; parce qu'il *pensoit*, dit-il, *que pour entreprendre de les examiner & y réussir, il étoit besoin d'avoir quelqu'extraordinaire assistance du ciel, & d'être plus qu'homme.*

2. Il prit donc pour premiere maxime de conduite, d'obéir aux loix & aux coutumes de son pays, retenant constamment la religion dans laquelle Dieu lui avoit fait la grace d'être instruit dès l'enfance, & se gouvernant en toute autre chose selon les opinions les plus modérées.

3. Il crut qu'il étoit de la prudence de se prescrire par provision cette regle, parce que la recherche successive des vérités qu'il vouloit savoir pouvoit être très-longue, & que les actions de la vie ne souffrant aucun délai, il falloit se faire un plan de conduite; ce qui lui fit joindre une seconde maxime à la précédente, qui étoit d'être le plus ferme & le plus résolu en ses actions qu'il le pourroit, & de ne pas suivre moins constamment les opinions les plus douteuses lorsqu'il s'y seroit une fois déterminé, que si elles eussent été très-assurées. Sa troisieme maxime fut de tâcher toujours plutôt de se vaincre que la fortune, & de changer plutôt ses desirs que l'ordre du monde. Réfléchissant enfin sur les diverses occupations des hommes, pour faire choix de la meilleure, il crut ne pouvoir rien faire de mieux que d'employer sa vie à cultiver sa raison par la méthode que nous allons exposer.

4. Descartes s'étant assuré de ces maximes, & les ayant mises à part, avec les vérités de foi qui ont toujours été les premieres en sa créance, jugea que pour tout le reste de ses opinions, il

pouvoit librement entreprendre de s'en défaire.

» A cause, dit-il, que nos sens nous trompent » quelquefois, je voulus supposer qu'il n'y avoit » aucune chose qui fût telle qu'ils nous la font » imaginer; & parce qu'il y a des hommes qui » se méprennent en raisonnant, même touchant » les plus simples matieres de géométrie, & y » font des paralogismes; jugeant que j'étois su- » jet à faillir autant qu'un autre, je rejettai com- » me fausses toutes les raisons que j'avois prises » auparavant pour des démonstrations; & enfin » considérant que toutes les mêmes pensées que » nous avons étant éveillés, nous peuvent » aussi venir quand nous dormons, sans qu'il y » en ait aucune pour lors qui soit vraie, je réso- » lus de feindre que toutes les choses qui m'é- » toient jamais entrées dans l'esprit, n'étoient » non plus vraies que les illusions de mes son- » ges. Mais aussi-tôt après je pris garde que pen- » dant que je voulois ainsi penser que tout étoit » faux, il falloit nécessairement que moi qui le » pensois, fusse quelque chose: & remarquant que » cette vérité, *je pense, donc je suis*, étoit si » ferme & si assurée, que toutes les plus extra- » vagantes suppositions des Sceptiques n'étoient » pas capables de l'ébranler, je jugeai que je » pouvois la recevoir sans scrupule pour le pre- » mier principe de la philosophie que je cherchois.

» Puis examinant avec attention ce que j'étois, » & voyant que je pouvois feindre que je n'a- » vois aucun corps, & qu'il n'y avoit aucun » monde ni aucun lieu où je fusse, mais que je » ne pouvois pas feindre pour cela que je n'é- » tois point, & qu'au contraire de cela même,

» que

» que je pensois à douter de la vérité des autres » choses, il suivoit très-évidemment & très-certainement que j'étois ; au lieu que si j'eusse seulement cessé de penser, encore que tout le reste » de ce que j'avois jamais imaginé eût été vrai ; » je n'avois aucune raison de croire que j'eusse » été : je connus de-là que j'étois une substance, » dont toute l'essence ou la nature n'est que de » penser, & qui pour être n'a besoin d'aucun » lieu ; ni ne dépend d'aucune chose matérielle ; » ensorte que moi, c'est-à-dire, l'ame par laquelle je suis ce que je suis, est entiérement distincte du corps, & même qu'elle est plus aisée » à connoître que lui, & qu'encore qu'il ne fût » point, elle ne laisseroit pas d'être tout ce qu'elle » est.

» Après cela, je considérai en général ce qui » est requis à une proposition pour être vraie & » certaine : car, puisque je venois d'en trouver une » que je savois être telle, je pensai que je devois » aussi savoir en quoi consiste cette certitude ; & » ayant remarqué qu'il n'y a rien de tout ceci, » *je pense, donc je suis*, qui m'assure que je dis la » vérité, sinon que je vois très-clairement que » pour penser il faut être ; je jugeai que je pouvois prendre pour regle en général, que les » choses que nous concevons fort clairement & » fort distinctement sont toutes vraies ».

5. Descartes s'étend plus au long dans ses *méditations*, que dans le *discours sur la méthode*, pour prouver qu'il ne peut penser sans être ; & de peur qu'on ne lui conteste ce premier point, il va au devant de tout ce qu'on pourroit lui opposer, & trouve toujours qu'il pense, & que

s'il pense, il est, soit qu'il veille, soit qu'il sommeille, soit qu'un esprit supérieur ou une divinité puissante s'applique à le tromper. Il se procure ainsi une premiere certitude; ne s'en trouvant redevable qu'à la clarté de l'idée qui le touche, il fonde là-dessus cette regle célebre, *de tenir pour vrai ce qui est clairement contenu dans l'idée qu'on a d'une chose;* & l'on voit par toute la suite de ses raisonnemens, qu'il sous-entend & ajoute une autre partie à sa regle, savoir, de ne tenir pour vrai que ce qui est clair.

6. Le premier usage qu'il fait de sa regle, c'est de l'appliquer aux idées qu'il trouve en lui-même. Il remarque qu'il cherche, qu'il doute, qu'il est incertain, d'où il infere qu'il est imparfait. Mais il sait en même temps qu'il est plus beau de savoir, d'être sans foiblesse, d'être parfait. Cette idée d'un être parfait lui paroît ensuite avoir une réalité qu'il ne peut tirer du fond de son imperfection: & il trouve cela si clair, qu'il en conclut qu'il y a un être souverainement parfait, qu'il appelle *Dieu*, de qui seul il a pu recevoir une telle idée.

7. Il se fortifie dans cette découverte, en considérant que l'existence étant une perfection, est renfermée dans l'idée d'un être souverainement parfait. Il se croit donc aussi autorisé par sa regle à affirmer que Dieu existe, qu'à prononcer que lui, Descartes, existe, puisqu'il pense.

8. Il continue de cette sorte à réunir par plusieurs conséquences immédiates, une premiere suite de connoissances qu'il croit parfaitement évidentes, sur la nature de l'ame, sur celle de Dieu, & sur la nature du corps.

9. Il fait une remarque importante sur la *méthode* ; savoir » que ces longues chaînes de rai» sons toutes simples & faciles, dont les géome» tres ont coutume de se servir pour parvenir à » leurs plus difficiles démonstrations, lui avoient » donné occasion de s'imaginer que toutes les cho» ses qui peuvent tomber sous la connoissance » des hommes, s'entresuivent en même façon ; » & que pourvu seulement qu'on s'abstienne d'en » *recevoir aucune pour vraie qui ne le soit*, & qu'on » garde toujours l'ordre qu'il faut pour les dé» duire les unes des autres, *il n'y en peut avoir » de si éloignées auxquelles enfin on ne parvienne, ni » de si cachées, qu'on ne découvre* ».

10. C'est dans cette espérance que notre illustre philosophe commença ensuite à faire la liaison de ses premieres découvertes avec trois ou quatre regles de mouvement ou de méchanique, qu'il crut voir clairement dans la nature, & qui lui parurent suffisantes pour rendre raison de tout, ou pour former une chaîne de connoissances, qui embrassât l'univers & ses parties, sans y rien excepter.

» Je me résolus, dit-il, de laisser tout ce mon» de-ci aux disputes des philosophes, & de par» ler seulement de ce qui arriveroit dans un nou» veau monde, si Dieu créoit maintenant quel» que part dans les espaces imaginaires assez de » matiere pour le composer, & qu'il agitât di» versement & sans ordre les diverses parties de » cette matiere, en sorte qu'il en composât un » chaos aussi confus que les poëtes en puissent » feindre, & qu'après cela il ne fît que prêter » son concours ordinaire à la nature, & la lais-

» ser agir selon les loix qu'il a établies.

» De plus, je fis voir quelles étoient les loix » de la nature ..... Après cela je montrai comment la plus grande partie de la matiere de ce » chaos devoit, ensuite de ces loix, se disposer » & s'arranger d'une certaine façon qui la rendroit toute semblable à nos cieux ; comment » cependant quelques-unes de ces parties devoient » composer une terre, & quelques-unes, des planetes & des cometes, & quelqu'autres, un soleil & des étoiles fixes ..... De-là je vins à » parler particuliérement de la terre ; comment » les montagnes, les mers, les fontaines, les » rivieres pouvoient naturellement s'y former, » & les métaux y venir dans les mines, & les » plantes y croître dans les campagnes, & généralement tous les corps qu'on nomme *mêlés* » ou *composés*, s'y engendrer ..... On peut croire, sans faire tort au miracle de la création, » que par les seules loix de la méchanique établies dans la nature, toutes les choses qui sont » purement matérielles, auroient pu s'y rendre » telles que nous les voyons à présent.

» De la description de cette génération des » corps animés & des plantes, je passai à celle des „ animaux, & particuliérement à celle des hommes „.

11. Descartes finit son *discours sur la méthode*, en nous montrant les fruits de la sienne. „ J'ai „ cru, dit-il, après avoir remarqué jusqu'où ces „ notions générales, touchant la physique, peuvent conduire, que je ne pouvois les tenir „ cachées, sans pécher grandement contre la loi „ qui nous oblige à procurer, autant qu'il est en

„ nous, le bien général de tous les hommes. Car „ elles m'ont fait voir qu'il eſt poſſible de parvenir à des connoiſſances qui ſont fort utiles „ à la vie, & qu'au lieu de cette philoſophie „ ſpéculative qu'on enſeigne dans les écoles, on „ en peut trouver une pratique, par laquelle con„ noiſſant la force & les actions du feu, de l'eau, „ de l'air, des aſtres, des Dieux, & *de tous les „ autres corps qui nous environnent, auſſi diſtinc„ tement que nous connoiſſons les divers métiers de „ nos artiſans, nous les pourrions employer en mê„ me façon à tous les uſages auxquels ils ſont pro„ pres, & ainſi nous rendre maîtres & poſſeſſeurs „ de la nature* „.

Deſcartes ſe félicite en dernier lieu des avantages qui reviendront de ſa phyſique générale à la médecine & à la ſanté. Le but de ſes connoiſſances eſt, *de ſe pouvoir exempter d'une infinité de maladies, & même auſſi peut-être de l'affoibliſſement de la vieilleſſe.*

Telle eſt la *méthode* de Deſcartes. Telles ſont ſes promeſſes ou ſes eſpérances. Elles ſont grandes ſans doute ; & pour ſentir au juſte ce qu'elles peuvent valoir, il eſt bon d'avertir le lecteur qu'il ne doit point ſe prévenir contre ce renoncement à toute connoiſſance ſenſible, par lequel ce philoſophe débute. On eſt d'abord tenté de rire en le voyant héſiter à croire qu'il n'y ait ni monde, ni lieu, ni aucun corps autour de lui : mais c'eſt un doute métaphyſique, qui n'a rien de ridicule ni de dangereux ; & pour en juger ſérieuſement, il eſt bon de ſe rappeller les circonſtances où Deſcartes ſe trouvoit. Il étoit né avec un grand génie ; & il régnoit alors dans les

écoles un galimathias d'entités, de formes subſtantielles, & de qualités attractives, répulſives, rétentrices, concoctrices, expultrices & autres non moins ridicules ni moins obſcures, dont ce grand homme étoit extrêmement rébuté. Il avoit pris goût de bonne heure à la méthode des géometres, qui d'une vérité inconteſtable, ou d'un point accordé, conduiſent l'eſprit à quelqu'autre vérité inconnue ; puis de celle-là à une autre, en procédant toujours ainſi ; ce qui procure cette conviction d'où naît une ſatisfaction parfaite. La penſée lui vint d'introduire la même méthode dans l'étude de la nature ; & il crut, en partant de quelques vérités ſimples, pouvoir parvenir aux plus cachées, & enſeigner la phyſique ou la formation de tous les corps, comme on enſeigne la géométrie.

Nous reconnoîtrions facilement nos défauts, ſi nous pouvions remarquer que les plus grands hommes en ont eu de ſemblables. Les philoſophes auroient ſuppléé à l'impuiſſance où nous ſommes pour la plupart de nous étudier nous-mêmes, s'ils nous avoient laiſſé l'hiſtoire des progrès de leur eſprit. Deſcartes l'a fait, & c'eſt un des grands avantages de ſa méthode. Au lieu d'attaquer directement les ſcholaſtiques, il repréſente le temps où il étoit dans les mêmes préjugés ; il ne cache point les obſtacles qu'il a eu à ſurmonter pour s'en défaire ; il donne les regles d'une méthode beaucoup plus ſimple qu'aucune de celles qui avoient été en uſage juſqu'à lui, laiſſe entrevoir les découvertes qu'il croit avoir faites, & prépare par cette adreſſe les eſprits à recevoir les nouvelles opinions qu'il ſe

proposoit d'établir. Il y a apparence que cette conduite a eu beaucoup de part à la révolution dont ce philosophe est l'auteur.

La méthode des géometres est bonne ; mais a-t-elle autant d'étendue que Descartes lui en donnoit ? Il n'y a nulle apparence. Si l'on peut procéder géométriquement en physique, c'est seulement dans telle ou telle partie, & sans espérance de lier le tout. Il n'en est pas de la nature comme des mesures & des rapports de grandeur. Sur ces rapports, Dieu a donné à l'homme une intelligence capable d'aller fort loin, parce qu'il vouloit le mettre en état de faire une maison, une voûte, une digue, & mille autres ouvrages où il auroit besoin de nombrer & de mesurer. En formant un ouvrier, Dieu a mis en lui les principes propres à diriger ses opérations : mais destinant l'homme à faire usage du monde, & non à le construire, il s'est contenté de lui en faire connoître sensiblement & expérimentalement les qualités usuelles ; il n'a pas jugé à propos de lui accorder la vue claire de cette machine immense.

Il y a encore un défaut dans la méthode de Descates : selon lui, il faut commencer par définir les choses, & regarder les définitions comme des principes propres à en faire découvrir les propriétés. Il paroît au contraire qu'il faut commencer par chercher les propriétés ; car, si les notions que nous sommes capables d'acquérir, ne sont, comme il paroît évident, que différentes collections d'idées simples que l'expérience nous a fait rassembler sous certains noms, il est bien plus naturel de les former, en cherchant les idées

dans le même ordre que l'expérience les donne, que de commencer par les définitions, pour en déduire ensuite les différentes propriétés des choses. Descartes méprisoit la science qui s'acquiert par les sens ; & s'étant accoutumé à se renfermer tout entier dans des idées intellectuelles, qui pour avoir entr'elles quelque suite, n'avoient pas en effet plus de réalité, il alla avec beaucoup d'esprit, de méprise en méprise. Avec une matiere prétendue homogene, mise & entretenue en mouvement, selon deux ou trois regles de la méchanique, il entreprit d'expliquer la formation de l'univers. Il entreprit en particulier de montrer avec une parfaite évidence, comment quelques parcelles de chyle ou de sang, tirées d'une nourriture commune, doivent former juste & précisément le tissu, l'entrelacement, & la correspondance des vaisseaux du corps d'un homme, plutôt que d'un tigre ou d'un poisson. Enfin, il se vantoit *d'avoir découvert un chemin qui lui sembloit tel, qu'on devoit infailliblement trouver la science de la vraie médecine en le suivant.*

On peut juger de la nature de ses connoissances à cet égard par les traits suivans. Il prit pour un rhumatisme la pleurésie dont il est mort, & crut se délivrer de la fievre en buvant un demi-verre d'eau-de-vie : parce qu'il n'avoit pas eu besoin de la saignée dans l'espace de 40 ans, il s'opiniâtra à refuser ce secours qui étoit le plus spécifique pour son mal : il y consentit trop tard, lorsque son délire fut calmé & dissipé. Mais alors, dans le plein usage de sa raison, il voulut qu'on lui infusât du tabac dans du vin pour le prendre intérieurement ; ce qui détermina son médecin

à l'abandonner. Le neuvieme jour de ſa fievre, qui fut l'avant-dernier de ſa vie, il demanda de ſang froid des panais, & les mangea par précaution, de crainte que ſes boyaux ne ſe retréciſſent, s'il continuoit à ne prendre que des bouillons. On voit ici la diſtance qu'il y a du géometre au phyſicien. *Hiſtoire du Ciel, tome II.*

Quoique M. Deſcartes ſe fût appliqué à l'étude de la morale, autant qu'à aucune autre partie de la philoſophie, nous n'avons cependant de lui aucun traité complet ſur cette matiere. On en voit les raiſons dans une lettre qu'il écrivit à M. Chanut. „ Meſſieurs les régens de college „ (diſoit-il à ſon ami) ſont ſi animés contre moi „ à cauſe des innocens principes de phyſique „ qu'ils ont vu, & tellement en colere de ce „ qu'ils n'y trouvent aucun prétexte pour me calomnier, que ſi je traitois après cela de la morale, ils ne me laiſſeroient aucun repos; car, „ puiſqu'un pere Jéſuite a cru avoir aſſez de ſujet pour m'accuſer d'être ſceptique, de ce que „ j'ai réfuté les ſceptiques, & qu'un miniſtre a „ entrepris de perſuader que j'étois athée, ſans „ en alléguer d'autres raiſons, ſinon que j'ai tâché de prouver l'exiſtence de Dieu: que ne „ diroient-ils point, ſi j'entreprenois d'examiner „ quelle eſt la juſte valeur de toutes les choſes „ qu'on peut deſirer ou craindre; quel ſera l'état „ de l'ame après la mort; juſqu'où nous devons „ aimer la vie, & quels nous devons être pour „ n'avoir aucun ſujet d'en craindre la perte! J'aurois beau n'avoir que les opinions les plus „ conformes à la religion, & les plus utiles au

„ bien de l'état, ils ne laisseroient pas de me
„ vouloir faire croire que j'en aurois de contrai-
„ res à l'un & à l'autre. Ainsi, je pense que le
„ mieux que je puisse faire dorénavant, sera de
„ m'abstenir de faire des livres ; & ayant pris
„ pour ma devise, *illi mors gravis incubat, qui*
„ *notus nimis omnibus, ignotus moritur sibi*, de
„ n'étudier plus que pour m'instruire, & ne com-
„ muniquer mes pensées qu'à ceux avec qui je
„ pourrai converser en particulier „.

On voit par-là qu'il n'étudioit la morale que pour sa conduite particuliere ; & c'est peut-être aux effets de cette étude qu'on pourroit rapporter les desirs qu'on trouve dans la plupart de ses lettres, de consacrer toute sa vie à la science de bien vivre avec Dieu & avec son prochain, en renonçant à toute autre connoissance ; au moins avoit-il appris dans cette étude, à considérer les écrits des anciens païens comme des palais superbes, qui ne sont bâtis que sur du sable. Il remarqua dès-lors que les anciens dans leur morale, élevent fort haut les vertus, & les font paroître estimables au dessus de tout ce qu'il y a dans le monde ; mais qu'ils n'enseignent pas assez à les connoître, & que ce qu'ils appellent d'un si beau nom, n'est souvent qu'insensibilité, orgueil & désespoir. Ce fut aussi à cette étude qu'il fut redevable des quatre maximes que nous avons rapportées dans l'analyse que nous avons donnée de sa méthode, & sur lesquelles il voulut régler sa conduite : il n'étoit esclave d'aucune des passions qui rendent les hommes vicieux. Il étoit parfaitement guéri de l'inclination qu'on lui avoit autrefois inspirée pour le jeu, & de l'indifférence

de la perte de son temps. Quant à ce qui regarde la religion, il conserva toujours ce fond de piété que ses maîtres lui avoient inspirée à la Flêche. Il avoit compris de bonne heure que tout ce qui étoit l'objet de la foi, ne sauroit l'être de la raison : il disoit qu'il seroit tranquille, tant qu'il auroit *Rome & la Sorbonne* de son côté.

L'irrésolution où il fut assez long-temps touchant les vues générales de son état, ne tomboit point sur ses actions particulieres ; il vivoit & agissoit indépendamment de l'incertitude qu'il trouvoit dans les jugemens qu'il faisoit sur les sciences. Il s'étoit fait une morale simple, selon les maximes de laquelle il prétendoit embrasser les opinions les plus modérées, le plus communement reçues dans la pratique, se faisoit toujours assez de justice, pour ne pas préférer ses opinions particulieres à celles des personnes qu'il jugeoit plus sages que lui. Il apportoit deux raisons qui l'obligeoient à ne choisir que les plus modérées d'entre plusieurs opinions également reçues. » La premiere, que ce sont toujours les » plus commodes dans les actions morales, étant » ordinairement vicieuses ; la seconde, que ce se- » roit se détourner moins du vrai chemin, au cas » qu'il vint à s'égarer ; & qu'ainsi il ne seroit ja- » mais obligé de passer d'une extrêmité à l'autre». *Disc. sur la Méth.* Il paroissoit dans toutes les occasions si jaloux de sa liberté qu'il ne pouvoit dissimuler l'éloignement qu'il avoit pour tous les engagemens qui sont capables de nous priver de notre indifférence dans nos actions. Ce n'est pas qu'il prétendit trouver à redire aux loix qui, pour remédier à l'inconstance des esprits foibles,

ou pour établir des sûretés dans le commerce de la vie, permettent qu'on faſſe des vœux ou des contrats, qui obligent ceux qui les font à perſévérer dans leur entrepriſe : mais ne voyant rien au monde qui demeurât toujours dans le même état, & ſe promettant de perfectionner ſon jugement de plus en plus, il auroit cru offenſer le bon ſens, s'il ſe fût obligé à prendre une choſe pour bonne, lorſqu'elle auroit ceſſé de l'être, ou de lui paroître telle, ſous prétexte qu'il l'auroit trouvée bonne dans un autre temps.

A l'égard des actions de ſa vie, qu'il ne croyoit point pouvoir ſouffrir de délai; lorſqu'il n'étoit point en état de diſcerner les opinions les plus véritables, il s'attachoit toujours aux plus probables. S'il arrivoit qu'il ne trouvât pas plus de probabilité dans les unes que dans les autres, il ne laiſſoit pas de ſe déterminer à quelques-unes, & de les conſidérer enſuite, non plus comme douteuſes par rapport à la pratique, mais comme très-vraies & très-certaines; parce qu'il croyoit que la raiſon qui l'y avoit fait déterminer ſe trouvoit telle : par ce moyen, il vint à bout de prévenir le repentir & les remords qui ont coutume d'agiter les eſprits foibles & chancelans, qui ſe portent trop légérement à entreprendre, comme bonnes, les choſes qu'ils jugent enſuite être mauvaiſes.

Il s'étoit fortement perſuadé qu'il n'y a rien dont nous puiſſions diſpoſer abſolument, hormis nos penſées & nos deſirs; de ſorte qu'après avoir fait tout ce qui pouvoit dépendre de lui pour les choſes de dehors, il regardoit comme abſolument impoſſible à ſon égard, ce qui lui paroiſ-

ſoit difficile ; c'eſt ce qui le fit réſoudre à ne déſirer que ce qu'il croyoit pouvoir acquérir. Il crut que le moyen de vivre content, étoit de regarder tous les biens qui ſont hors de nous, comme également éloignés de nôtre pouvoir. Il dut ſans doute avoir beſoin de beaucoup d'exercice, & d'une méditation ſouvent réitérée, pour s'accoutumer à regarder tout ſous ce point de vue; mais étant venu à bout de mettre ſon eſprit dans cette ſituation, il ſe trouva tout préparé à ſouffrir tranquillement les maladies & les diſgraces de la fortune par leſquelles il plairoit à Dieu de l'exercer. Il croyoit que c'étoit principalement dans ce projet, que conſiſtoit le ſecret des anciens philoſophes, qui avoient pu autrefois ſe ſouſtraire à l'empire de la fortune, & malgré les douleurs & la pauvreté, diſputer de la félicité avec leurs Dieux. *Diſcours ſur la Méthode, pag.* 27, 29.

Avec ces diſpoſitions intérieures, il vivoit en apparence de la même maniere que ceux qui, étant libres de tout emploi, ne ſongent qu'à paſſer une vie douce & irréprochable aux yeux des hommes ; qui s'étudient à ſéparer les plaiſirs des vices, & qui, pour jouir de leur loiſir ſans s'ennuyer, ont recours de temps en temps à des divertiſſemens honnêtes. Ainſi, ſa conduite n'ayant rien de ſingulier qui fut capable de frapper les yeux ou l'imagination des autres, perſonne ne mettoit obſtacle à la continuation de ſes deſſeins, & il s'appliquoit ſans relâche à la recherche de la vérité.

Quoique M. Deſcartes eût réſolu, comme nous venons de le dire, de ne rien écrire ſur la mora-

le, il ne put refuser cette satisfaction à la princesse Elisabeth; il n'imagina rien de plus propre à consoler cette princesse philosophe dans ses disgraces, que le livre de Séneque, touchant la *Vie heureuse*, sur lequel il fit des observations, tant pour lui en faire remarquer les fautes, que pour lui faire porter ses pensées au delà même de celles de cet auteur. Voyant augmenter de jour en jour la malignité de la fortune, qui commençoit à persécuter cette princesse, il s'attacha à l'entretenir dans ses lettres, des moyens que la philosophie pouvoit lui fournir pour être heureuse & contente dans cette vie; & il avoit entrepris de lui persuader que nous ne saurions trouver que dans nous-mêmes cette félicité naturelle, que les ames vulgaires attendent en vain de la fortune, *tom. I des Lett.* Lorsqu'il choisit le livre de *Séneque*, de *la Vie heureuse*, » il eut seule» ment égard à la réputation de l'auteur, & à la » dignité de la matiere, sans songer à la maniere „ dont il l'avoit traitée „ : mais l'ayant examiné depuis, il ne le trouva point assez exact pour mériter d'être suivi. Pour donner lieu à la princesse d'en pouvoir juger plus aisément, il lui expliqua d'abord de quelle sorte il croyoit que cette matiere eût dû être traitée par un philosophe tel que Séneque, qui n'avoit que la raison naturelle pour guide; ensuite il lui fit voir „ comment „ Séneque eût dû nous enseigner toutes les princi„ pales vérités, dont la connoissance est réquise „ pour nous faciliter l'usage de la vertu, pour re„ gler nos desirs & nos passions, & jouir ainsi de „ la beatitude naturelle; ce qui auroit rendu son „ livre le meilleur & le plus utile qu'un philo-

„ sophe païen eût su écrire „. Après avoir marqué ce qu'il lui sembloit que Séneque eût dû traiter dans son livre, il examina, dans une seconde lettre à la princesse, ce qu'il y traite, avec une netteté & une force d'esprit qui nous fait regretter que M. Descartes n'ait pas entrepris de rectifier ainsi les pensées de tous les anciens. Les réflexions judicieuses que la princesse fit de son côté sur le livre de Séneque, porterent M. Descartes à traiter dans les lettres suivantes, les autres questions les plus importantes de la morale, touchant le souverain bien, la liberté de l'homme, l'état de l'ame, l'usage de raison, l'usage des passions, les actions vertueuses & vicieuses, l'usage des biens & des maux de la vie. Ce commerce de philosophie morale fut continué par la princesse, depuis son retour des eaux de Spa, où il avoit commencé, avec une ardeur toujours égale, au milieu des malheurs dont sa vie fut traversée ; & rien ne fut capable de le rompre, que la mort de M. Descartes.

En 1641 parut en latin un des plus célebres ouvrages de notre philosophe, & celui qu'il paroît avoir toujours chéri le plus ; ce furent ses *Médiations touchant la premiere philosophie, où l'on démontre l'existence de Dieu, & l'immortalité de l'ame.* Mais on sera peut-être surpris d'apprendre, que c'est à la conscience de Descartes que le public fut redevable de ce présent. Si l'on avoit eu affaire à un philosophe moins zélé pour le vrai, & si cette passion si louable & si rare n'avoit détruit les raisons qu'il prétendoit avoir, de ne plus jamais imprimer aucun de ses écrits, c'étoit fait de ses *Médiations*, aussi bien que de son

Monde, de son *Cours philosophique*, de sa *Réfutation de la scholastique*, & de divers autres ouvrages qui n'ont pas vu le jour, excepté les *Principes*, qui avoient été nommément compris dans la condamnation qu'il en avoit faite. Cette distinction étoit bien due à ses *Médiations métaphysiques*. Il les avoit composées dans sa retraite en Hollande. Depuis ce temps-là, il les avoit laissées dans son cabinet, comme un ouvrage imparfait, dans lequel il n'avoit songé qu'à se satisfaire. Mais ayant considéré ensuite la difficulté que plusieurs personnes auroient de comprendre le peu qu'il avoit mis de métaphysique dans la *quatrieme partie de son Discours sur la méthode*, il voulut revoir son ouvrage, afin de le mettre en état d'être utile au public, en donnant des éclaircissemens à cet endroit de sa méthode, auquel cet ouvrage pourroit servir de commentaire. Il comparoît ce qu'il avoit fait en cette matiere, aux démonstrations d'Apollonius, dans lesquelles *il n'y a véritablement rien qui ne soit très-clair & très-certain, lorsqu'on considere chaque point à part. Mais parce qu'elles sont un peu longues, & qu'on ne peut y voir la nécessité de la conclusion, si l'on ne se souvient exactement de tout ce qui la précede, à peine peut-on trouver un homme dans toute une ville, dans toute une province, qui soit capable de les entendre.* De même M. Descartes croyoit avoir entiérement démontré l'existence de Dieu & l'immatérialité de l'ame humaine. Mais parce que cela dépendoit de plusieurs raisonnemens qui s'entre suivoient, & que si on en oublioit la moindre circonstance, il n'étoit pas aisé de bien entendre la conclusion, il prévoyoit

prévoyoit que son travail auroit peu de fruit, à moins qu'il ne tombât heureusement entre les mains de quelques personnes intelligentes, qui prissent la peine d'examiner sérieusement ses raisons, & qui disant sincérement ce qu'elles penseroient, donnassent le ton aux autres pour en juger comme eux, ou du moins pour n'oser les contredire sans raison.

Le P. Mersenne ayant reçu l'ouvrage attendu depuis tant de temps, voulut satisfaire l'attente de ceux auxquels il l'avoit promis, par l'activité & l'industrie dont il usa pour le leur communiquer. Il en écrivit peu de temps après à M. Descartes, & il lui promit les objections de divers théologiens & philosophes. M. Descartes en parut d'autant plus surpris, qu'il s'étoit persuadé qu'il falloit plus de temps pour remarquer exactement tout ce qui étoit dans son traité, & tout ce qui y manquoit d'essentiel. Le P. Mersenne, pour lui faire voir qu'il n'y avoit ni précipitation, ni négligence dans l'examen qu'il en faisoit faire, lui manda qu'on avoit déja remarqué que dans un traité qu'on croyoit fait exprès pour prouver l'immortalité de l'ame, il n'avoit pas dit un mot de cette *immortalité*. M. Descartes lui répondit sur le champ, qu'on ne devoit pas s'en étonner; qu'il ne pouvoit pas démontrer que Dieu ne puisse anéantir l'ame de l'homme, mais seulement qu'elle est d'une nature entiérement distincte de celle du corps, & par conséquent, qu'elle n'est point sujette à mourir avec lui; que c'étoit-là tout ce qu'il croyoit être requis pour établir la religion, c'étoit aussi tout ce qu'il s'étoit proposé de prouver. Pour détromper ceux qui pensoient autre-

ment, il fit changer le titre du second chapitre, ou de sa seconde méditation, qui portoit: *de mente humanâ* en général; au lieu de quoi il fit mettre: *de natura mentis humanæ, quod ipsa sit notior quam corpus*, afin qu'on ne crût pas qu'il eût voulu y démontrer son immortalité.

Huit jours après, M. Descartes envoya au P. Mersenne un abrégé des principaux points qui touchoient Dieu & l'ame, pour servir d'argument à tout l'ouvrage. Il lui promit de le faire imprimer par forme de sommaire à la tête du traité, afin que ceux qui aimoient à trouver en un même lieu tout ce qu'ils cherchoient, pussent voir en raccourci tout ce que contenoit l'ouvrage, qu'il crut devoir partager en six méditations.

Dans la premiere, il propose les raisons pour lesquelles nous pouvons douter généralement de toutes choses, & particuliérement des choses matérielles, jusqu'à ce que nous ayons établi des meilleurs fondemens dans les sciences, que ceux que nous avons eus jusqu'à présent. Il fait voir que l'utilité de ce doute général consiste à nous délivrer de toutes sortes de préjugés; à détacher notre esprit des sens, & à faire que nous ne puissions plus douter des choses que nous reconnoîtrons être très-véritables.

Dans la seconde, il fait voir que l'esprit usant de sa propre liberté pour supposer que les choses de l'existence desquelles il a le moindre doute, n'existent pas en effet, reconnoît qu'il est impossible que cependant il n'existe pas lui-même: ce qui sert à lui faire distinguer les choses qui lui appartiennent d'avec celles qui appartiennent au corps. Il semble que c'étoit le lieu de prou-

ver l'immortalité de l'ame. Mais il manda au P. Mersenne qu'il s'étoit contenté dans cette *seconde méditation* de faire concevoir l'*ame sans le corps*, sans entreprendre encore de prouver qu'elle est *réellement distincte du corps* ; parce qu'il n'avoit pas encore mis dans ce lieu-là les *prémisses* dont on peut tirer cette conclusion, que l'on ne trouveroit que dans la *sixieme méditation*. C'est ainsi que ce philosophe, tâchant de ne rien avancer dans tout son traité dont il ne crut avoir des démonstrations exactes, se croyoit obligé de suivre l'ordre des géometres, qui est de produire, premiérement, tous les principes d'où dépend la proposition que l'on cherche, avant que de rien conclure. La premiere & la principale chose qui est requise selon lui pour bien connoître l'immortalité de l'ame, est d'en avoir une idée ou conception très-claire & très-nette, qui soit parfaitement distincte de toutes les conceptions qu'on peut avoir du corps. Il faut savoir, outre cela, que tout ce que nous concevons clairement & distinctement, est vrai de la même maniere que nous le concevons ; c'est ce qu'il a été obligé de remettre à la *quatrieme méditation*. Il faut de plus, avoir une conception distincte de la nature corporelle ; c'est ce qui se trouve en partie dans la *seconde*, & en partie dans les *cinquieme* & *sixieme méditations*. L'on doit conclure de tout cela, que les choses que l'on conçoit clairement & distinctement comme des substances diverses, tels que sont l'esprit & le corps, sont des substances réellement distinctes les unes des autres. C'est ce qu'il conclut dans la *sixieme*

méditation. Revenons à l'ordre des *méditations*, & à ce qu'elles contiennent.

Dans la troisieme, il développe assez au long le principal argument par lequel il prouve l'existence de Dieu. Mais n'ayant pas jugé à propos d'y employer aucune comparaison tirée des choses corporelles, afin d'éloigner autant qu'il pourroit l'esprit du lecteur de l'usage & du commerce des sens, il n'avoit pu éviter certaines obscurités, auxquelles il avoit déja remédié dans ses réponses aux premieres objections qu'on lui avoit faites dans le Pays-Bas, & qu'il avoit envoyées au P. Mersenne pour être imprimées à Paris avec son traité.

Dans la quatrieme, il prouve que toutes les choses que nous concevons fort clairement & fort distinctement, sont toutes vraies. Il y explique aussi en quoi consiste la nature de l'erreur ou de la fausseté. Par-là il n'entend point le péché ou l'erreur qui se commet dans la poursuite du bien & du mal, mais seulement l'erreur qui se trouve dans le jugement & le discernement du vrai & du faux.

Dans la cinquieme, il explique la nature corporelle en général. Il démontre encore l'existence de Dieu par une nouvelle raison. Il y fait voir comment il est vrai que la certitude même des démonstrations géométriques dépend de la connoissance de Dieu.

Dans la sixieme, il distingue l'action de l'entendement d'avec celle de l'imagination, & donne les marques de cette distinction. Il y prouve que l'ame de l'homme est réellement distincte du corps. Il y expose toutes les erreurs qui vien-

nent des ſens, avec les moyens de les éviter. Enfin, il y apporte toutes les raiſons, deſquelles on peut conclure l'exiſtence des choſes matérielles. Ce n'eſt pas qu'il les jugeât fort utiles pour prouver qu'il y a *un monde, que les hommes ont des corps*, & autres choſes ſemblables qui n'ont jamais été miſes en doute par aucun homme de bon ſens ; mais parce qu'en les conſidérant de près, on vient à connoître qu'elles ne ſont pas ſi évidentes que celles qui nous conduiſent à la connoiſſance de Dieu & de notre ame.

Voilà l'abrégé des *méditations de Deſcartes*, qui ſont, de tous ſes ouvrages, celui qu'il a toujours le plus eſtimé. Tantôt il remercioit Dieu de ſon travail, croyant avoir trouvé comment on peut démontrer les vérités métaphyſiques : tantôt il ſe laiſſoit aller au plaiſir de faire connoître aux autres l'opinion avantageuſe qu'il en avoit conçue. » Aſſurez-vous, écrivoit-il au P. Mer- » ſenne, qu'il n'y a rien dans ma métaphyſique » que je ne croie être, *ou très-connu par la lu- » miere naturelle, ou démontré évidemment*, & que » je me fais fort de le faire entendre à ceux qui » voudront & pourront y méditer, &c ». En effet, on peut dire que ce livre renferme tout le fond de ſa doctrine, & que c'eſt une pratique très-exacte de ſa méthode. Il avoit coutume de le vanter à ſes amis intimes, comme contenant des vérités importantes qui n'avoient jamais été bien examinées avant lui, & qui donnoient pourtant l'ouverture à la vraie philoſophie, dont le point principal conſiſte à nous convaincre de la différence qui ſe trouve entre l'eſprit & le corps. C'eſt ce qu'il a prétendu faire dans ces *médita-*

tions par une *analyse* qui ne nous apprend pas seulement cette différence, mais qui nous découvre en même temps le chemin qu'il a suivi pour la découvrir.

Descartes, dans son *Traité de la Lumiere*, transporte son lecteur au delà du monde dans les espaces imaginaires, & là il suppose que pour donner aux philosophes l'intelligence de la structure du monde, Dieu veut bien leur accorder le spectacle d'une création. Il fabrique pour cela une multitude de parcelles de matiere également dures, cubiques ou triangulaires, ou simplement irrégulieres & raboteuses, ou mêmede toutes figures, mais étroitement appliquées l'une contre l'autre, face contre face, & si bien entassées qu'il ne s'y trouve pas le moindre interstice. Il soutient même que Dieu qui les a créées dans les espaces imaginaires, ne peut pas après cela laisser subsister entr'elles le moindre petit espace vuide, de corps, & que l'entreprise de ménager ce vuide passe le pouvoir du Tout-puissant.

Ensuite Dieu met toutes ces parcelles en mouvement : il les fait tourner la plupart autour de leur propre centre ; & de plus, il le pousse en ligne directe.

Dieu leur commande de rester chacune dans leur état de figure, masse, vîtesse, ou repos, jusqu'à ce qu'elles soient obligées de changer par la résistance ou par la fracture.

Il leur commande de partager leurs mouvemens avec celles qu'elles rencontreront, & de recevoir du mouvement des autres. Descartes détaille les regles de ces mouvemens & de ces communications, le mieux qu'il lui est possible.

Dieu commande enfin à toutes les parcelles mues d'un mouvement de progreſſion, de continuer tant qu'elles pourront à ſe mouvoir en ligne droite.

Cela ſuppoſé, Dieu, ſelon Deſcartes, conſerve ce qu'il a fait ; mais il ne fait plus rien. Ce chaos ſorti de ſes mains, va s'arranger par un effet du mouvement, & devenir un monde ſemblable au nôtre ; *un monde dans lequel, quoique Dieu n'y mette aucun ordre ni proportion, on pourra voir toutes les choſes, tant générales que particulieres, qui paroiſſent dans le vrai monde.* Ce ſont les propres paroles de l'Auteur, & l'on ne ſauroit trop y faire attention.

De ces parcelles primordiales inégalement mues, qui ſont la matiere commune de tout, & qui ont une parfaite indifférence à devenir une choſe ou une autre, Deſcartes voit d'abord ſortir trois élémens ; & de ces trois élemens, toutes les maſſes qui ſubſiſtent dans le monde. D'abord les carnes, angles & extrêmités des parcelles, ſont inégalement rompus par le frottement. Les plus fines pieces ſont la matiere ſubtile qu'il nomme le *premier élément* : les corps uſés & arrondis par le frottement, ſont le *ſecond élément* ou la lumiere : les pieces rompues ; les plus groſſieres, les éclats les plus maſſifs & qui conſervent le plus d'angles, ſont le *troiſieme élément*, ou la matiere terreſtre & planétaire.

Tous les élémens mus & ſe faiſant obſtacle les uns aux autres, ſe contraignent réciproquement à avancer, non en ligne droite, mais en ligne circulaire, & à marcher par tourbillons, les uns autour d'un centre commun, les autres

autour d'un autre ; de ſorte cependant que conſervant toujours leur tendance à s'en aller en ligne droite, ils font effort à chaque inſtant pour s'éloigner du centre, ce qu'il appelle *force centrifuge*.

Tous ces élémens tâchant de s'éloigner du centre, les plus maſſifs d'entr'eux ſont ceux qui s'en éloigneront le plus : ainſi l'élément globuleux ſera plus éloigné du centre que la matiere ſubtile ; & comme tout doit être plein, cette matiere ſubtile ſe rangera en partie dans les interſtices des globules de la lumiere, & en partie vers le centre du tourbillon. Cette partie de la matiere ſubtile, c'eſt-à-dire, de la plus fine pouſſiere qui s'eſt rangée au centre, eſt ce que Deſcartes appelle un *Soleil*. Il y a des pareils amas de même pouſſiere dans d'autres tourbillons, comme dans celui-ci ; & ces amas de pouſſiere ſont autant d'autres ſoleils que nous nommons *étoiles*, & qui brillent peu à notre égard, vu l'éloignement.

L'élément globuleux étant composé de globules inégaux, les plus forts s'écartent le plus vers les extrêmités du tourbillon ; les plus foibles ſe tiennent plus près du ſoleil. L'action de la fine pouſſiere qui compoſe le ſoleil, communique ſon agitation aux globules voiſins, & c'eſt en quoi conſiſte la lumiere. Cette agitation communiquée à la matiere globuleuſe accélere le mouvement de celle-ci : mais cette accélération diminue en raiſon de l'éloignement, & finit à une certaine diſtance.

On peut donc diviſer la lumiere depuis le ſoleil juſqu'à cette diſtance, en différentes couches,

dont la vîtesse est inégale, & va diminuant de couche en couche. Après quoi la matiere globuleuse qui remplit le reste immense du tourbillon solaire, ne reçoit plus d'accélération du soleil : & comme ce grand reste de matiere globuleuse est composé des globules les plus gros & les plus forts, l'activité y va toujours en augmentant, depuis le terme où l'accélération causée par le soleil, expire, jusqu'à la rencontre des tourbillons voisins. Si donc il tombe quelques gros massifs dans l'élément globuleux, depuis le soleil, jusqu'au terme où finit l'action de cet astre, ces corps seront mus plus vîte auprès du soleil, & moins vîte à mesure qu'ils s'en éloigneront. Mais si quelques corps massifs sont amenés dans le reste de la matiere globuleuse, entre le terme de l'action solaire & la rencontre des tourbillons voisins, ils iront avec une accélération toujours nouvelle, jusqu'à s'enfoncer dans ces tourbillons voisins; & d'autres qui s'échapperoient des tourbillons voisins, & entreroient dans l'élément globuleux du nôtre, y pourroient descendre ou tomber, & s'avancer vers le soleil.



Or, il y a de petits tourbillons de matiere qui peuvent rouler dans les grands tourbillons ; & ces petits tourbillons peuvent non-seulement être composés d'une matiere globuleuse & d'une poussiere fine, qui rangée au centre, en fasse de petits soleils : mais ils peuvent encore contenir ou rencontrer bien des parcelles de cette grosse poussiere, de ces grands éclats d'angles brisés que nous avons nommés le *troisieme élément.* Ces petits tourbillons ne manqueront pas d'écarter vers leurs bords toute la grosse poussiere ; c'est-à-di-

re, ſi vous l'aimez mieux, que les grands éclats, formant des pelotons épais & de gros corps, gagneront toujours les bords du petit tourbillon par la ſupériorité de leur force centrifuge : Deſcartes les arrête là, & la choſe eſt fort commode. Au lieu de les laiſſer courir plus loin par la force centrifuge, ou d'être emportés par l'impulſion de la matiere du grand tourbillon, ils obſcurciſſent le ſoleil du petit, & ils encroûtent peu à peu le petit tourbillon : & de ces croûtes épaiſſies ſur tout le dehors, il ſe forme un corps opaque, une planete, une terre habitable. Comme les amas de la fine pouſſiere ſont autant de ſoleils, les amas de la groſſe pouſſiere ſont autant de planetes & de cometes. Ces planetes amenées dans la premiere moitié de la matiere globuleuſe, roulent d'une vîteſſe qui va toujours en diminuant depuis la premiere qu'on nomme *Mercure*, juſqu'à la derniere qu'on nomme Saturne. Les corps opaques qui ſont jettés dans la ſeconde moitié, s'en vont juſques dans les tourbillons voiſins, & d'autres paſſent des tourbillons voiſins, puis deſcendent dans le nôtre vers le ſoleil. La même pouſſiere maſſive qui nous a fourni une terre, des planetes & des cometes, s'arrange, en vertu du mouvement, en d'autres formes, & nous donne l'eau, l'atmoſphere, l'air, les métaux, les pierres, les animaux & les plantes ; en un mot, toutes les choſes, *tant générales que particulieres, que nous voyons dans notre monde*, organiſées & autres.

Il y a encore bien d'autres parties à détailler dans l'édifice de Deſcartes ; mais ce que nous avons déja vu eſt regardé de tout le monde com-

me un assortiment de pieces qui s'écroulent ; & sans en voir davantage, il n'y a personne qui ne puisse sentir qu'un tel systême n'est nullement recevable.

1°. Il est d'abord fort singulier d'entendre dire que Dieu ne peut pas créer & rapprocher quelques corps anguleux, sans avoir de quoi remplir exactement les interstices des angles. De quel droit ose-t-on ainsi resserrer la souveraine puissance ?

2°. Mais je veux que Descartes sache précisément pourquoi Dieu doit avoir tant d'horreur du vuide : je veux qu'il puisse très-bien accorder la liberté des mouvemens avec le plein parfait ; qu'il prouve même la nécessité actuelle du plein : à la bonne heure. L'endroit où je l'arrête, est cette prétention que le vuide soit impossible. Il ne l'est pas même dans sa supposition. Car pour remplir tous les interstices, il faut avoir des poussieres de toute taille, qui viennent au besoin se glisser à propos dans les intervalles entre-ouverts. Ces poussieres ne se forment qu'à la longue. Les globules ne s'arrondissent pas en un instant. Les coins les plus gros se rompent d'abord, puis les plus petits ; & à force de frottemens, nous pourrons recueillir de nos pieces pulvérisées de quoi remplir tout ce qu'il nous plaira ; mais cette pulvérisation est successive. Ainsi, au premier moment que Dieu mettra les parcelles de la matiere primordiale en mouvement, la poussiere n'est pas encore formée : Dieu souleve les angles ; ils vont commencer à se briser : mais avant que la chose soit faite, voilà entre ces angles des vuides sans fin, & nulle matiere pour les remplir.

3°. Selon Descartes, la lumiere est une masse de petits globules qui se touchent immédiatement, ensorte qu'une file de ces globules ne sauroit être poussée par un bout, que l'impulsion ne se fasse sentir en même temps à l'autre bout, comme il arrive dans un bâton ou dans une file de boulets de canon qui se touchent. M. Roemer & M. Picard ont observé, que quand la terre étoit entre le soleil & jupiter, les éclipses de ses satellites arrivoient alors plutôt qu'il n'est marqué dans les tables; mais que quand la terre s'en alloit du côté opposé, & que le soleil étoit entre jupiter & la terre, alors les éclipses des satellites arrivoient plusieurs minutes plus tard, parce que la lumiere avoit tout le grand orbe annuel de la terre à traverser de plus dans cette derniere situation que dans la précédente : d'où ils sont parvenus à pouvoir assurer que la lumiere du soleil mettoit sept à huit minutes à franchir les trente-trois millions de lieues qu'il y a du soleil à la terre. Quoi qu'il en soit au reste, sur la durée précise de ce trajet de la lumiere, il est certain que la communication ne s'en fait pas en un instant; mais que le mouvement ou la pression de la lumiere parvient plus vîte sur les corps plus voisins, & plus tard sur les corps plus éloignés: au lieu qu'une file de douze globes, & une file de cent globes, s'ils se touchent, communiquent leur mouvement aussi vîte l'une que l'autre. La lumiere de Descartes n'est donc pas la lumiere du monde.

En voilà assez, ce me semble, pour faire sentir les inconvéniens de ce systême. On peut, avec M. de Fontenelle, féliciter le siecle qui,

en nous donnant Descartes, a mis en honneur un nouvel art de raisonner, & communiqué aux autres sciences l'exactitude de la géométrie. Mais on doit, selon sa judicieuse remarque, » sentir » l'inconvénient des systêmes précipités, dont » l'impatience de l'esprit humain ne s'accommode » que trop bien, & qui étant une fois établis, » s'opposent aux vérités qui surviennent ».

Il joint à sa remarque un avis salutaire, qui est d'amasser, comme font les Académies, des matériaux qui se pourront lier un jour, plutôt que d'entreprendre avec quelques loix de méchanique, d'expliquer intelligiblement la nature entiere & son admirable variété.

Je sais qu'on allegue en faveur du systême de Descartes, l'expérience des loix générales par lesquelles Dieu conserve l'univers. La conservation de tous les êtres est, dit-on, une création continuée; & de même qu'on en conçoit la conservation par des loix générales, ne peut-on pas y recourir pour concevoir, par forme de simple hypothese, la création & toutes ses suites?

Raisonner de la sorte est à peu près la même chose, que si on assuroit que la même méchanique, qui avec de l'eau, du foin & de l'avoine, peut nourrir un cheval, peut aussi former un estomac & le cheval entier. Il est vrai que si nous suivons Dieu dans le gouvernement du monde, nous y verrons régner une uniformité sublime. L'expérience nous autorise à n'y pas multiplier les volontés de Dieu comme les rencontres des corps. D'une seule volonté il a reglé pour tous les cas & pour tous les siecles, la marche &

les chocs de tous les corps, à raison de leur masse, de leur vîtesse & de leur ressort. Les loix de ces chocs & de ces communications peuvent être sans doute l'objet d'une physique très-sensée & très-utile, sur-tout lorsque l'homme en fait usage pour diriger ce qui est soumis à ses opérations, & pour construire les différens ouvrages dont il est le créateur subalterne. Mais ne vous y méprenez pas : autre chose est de créer les corps, & de leur assigner leur place & leurs fonctions, autre chose de les conserver. Il ne faut qu'une volonté ou certaines loix générales fidélement exécutées, pour entretenir chaque espece dans sa forme spéciale, & pour perpétuer les vicissitudes de l'économie du tout, quand une fois la matiere est créée. Mais quand il s'agit de créer, de regler ces formes spéciales, d'en rendre l'entretien sûr & toujours le même, d'en établir les rapports particuliers, & la correspondance universelle ; alors il faut, de la part de Dieu, autant de plans & de volontés spéciales, qu'il se trouve de pieces différentes dans la machine entiere. *Hist. du Ciel*, *tome II.*

M. Descartes composa un petit *Traité des Passions* l'an 1646, pour l'usage particulier de la princesse Elisabeth. Il l'envoya manuscrit à la reine de Suede sur la fin de l'an 1647. Mais sur les instances que ses amis lui firent depuis pour le donner au public, il prit le parti de le revoir, & de remédier aux défauts que la princesse philosophe sa disciple y avoit remarqués. Il le fit voir ensuite à M. Clerselier, qui le trouva d'abord trop au dessus de la portée commune, & qui obligea l'auteur à y ajouter de quoi le ren-

dre intelligible à toutes ſortes de perſonnes. Il crut entendre la voix du public dans celle de M. Clerſelier, & les additions qu'il y fit augmenterent l'ouvrage d'un tiers. Il le diviſa en trois parties, dans la premiere deſquelles il traite des paſſions en général, & par occaſion de la nature de l'ame, &c. dans la ſeconde, des ſix paſſions primitives; & dans la troiſieme, de toutes les autres. Tout ce que les avis de M. Clerſelier firent ajouter à l'ouvrage, put bien lui donner plus de facilité & de clarté qu'il n'en avoit auparavant: mais il ne lui ôta rien de la briéveté & de la belle ſimplicité du ſtyle, qui étoit ordinaire à l'auteur. Ce n'eſt point en orateur, ce n'eſt pas même en philoſophe moral, mais en phyſicien, qu'il a traité ſon ſujet; & il s'en acquitta d'une maniere ſi nouvelle, que ſon ouvrage fut mis fort au deſſus de tout ce qu'on avoit fait avant lui dans ce genre. Pour bien déduire toutes les paſſions, & pour développer les mouvemens du ſang qui accompagnent chaque paſſion, il étoit néceſſaire de dire quelque choſe de l'animal. Auſſi voulut-il commencer en cet endroit à expliquer la compoſition de toute la machine du corps humain. Il y fait voir comment tous les mouvemens de nos membres, qui ne dépendent point de la penſée, ſe peuvent faire en nous, ſans que notre ame y contribue, par la ſeule force des eſprits animaux, & la diſpoſition de nos membres. De ſorte qu'il ne nous fait d'abord conſidérer notre corps, que comme une machine faite par la main du plus ſavant de tous les ouvriers, dont tous les mouvemens reſſemblent à ceux d'une montre, ou autre automate,

ne se faisant que par la force de son ressort, & par la figure ou la disposition de ses roues. Après avoir expliqué ce qui appartient au corps, il nous fait aisément conclure qu'il n'y a rien en nous qui appartienne à notre ame, que nos pensées, entre lesquelles les passions sont celles qui l'agitent davantage ; & que l'un des principaux devoirs de la philosophie est de nous apprendre à bien connoître la nature de nos passions, à les modérer, & à nous en rendre les maîtres. On ne peut s'empêcher de regarder ce traité de M. Descartes, comme l'un des plus beaux & des plus utiles de ses ouvrages.

Jamais philosophe n'a paru plus respectueux pour la divinité que M. Descartes ; il fut toujours fort sage dans ses discours sur la religion. Jamais il n'a parlé de Dieu qu'avec la derniere circonspection ; toujours avec beaucoup de sagesse, toujours d'une maniere noble & élevée. Il étoit dans l'appréhension continuelle de rien dire ou écrire qui fût indigne de la religon, & rien n'égaloit sa délicatesse sur ce point. *Voyez tome premier & second de ses lettres.*

Il ne pouvoit souffrir sans indignation la témérité de certains théologiens qui abandonnoient leurs guides, c'est-à-dire, l'Ecriture & les Peres, pour marcher tout seuls dans des routes qu'ils ne connoissoient pas. Il blâmoit sur-tout la hardiesse des philosophes & des mathématiciens, qui paroissoient si décisifs à déterminer *ce que Dieu peut, & ce qu'il ne peut pas.* » C'est, dit-il, par- » ler de Dieu, comme d'un Jupiter ou d'un Sa- » turne, & l'assujettir au styx & au destin, que » de dire qu'il y a des vérités indépendantes de » lui.

» lui. Les vérités mathématiques sont des loix » que Dieu a établies dans la nature, comme un » roi établit des loix dans son royaume. Il n'y » a aucune de ces loix que nous ne puissions » comprendre : mais nous ne pouvons compren» dre la grandeur de Dieu, quoique nous la con» noissions, &c.

» Pour moi, dit encore ailleurs M. Descartes, » il me semble qu'on ne doit dire d'aucune chose, » *qu'elle est impossible à Dieu*. Car tout ce qui est » vrai & bon, dépendant de sa toute-puissance, » je n'ose pas même dire *que Dieu ne peut faire* » *une montagne sans vallée*, ou *qu'un & deux ne* » *fassent pas trois*. Mais je dis seulement qu'il m'a » donné un esprit de telle nature, que je ne sau» rois concevoir une montagne sans vallée, ou » que l'aggrégé d'un & de deux ne fassent pas » trois ». *Voyez tome II des Lettres*. Cette retenue de M. Descartes, peut-être excessive, a choqué certains esprits, qui ont voulu lui en faire un crime. Car, sur ce qu'en quelques occasions, il employoit le nom d'un ange plutôt que celui de Dieu, qu'il ménageoit par pur respect, quelqu'un (*Beecman*) s'étoit imaginé qu'il étoit assez vain pour se comparer aux anges. Il se crut obligé de repousser cette calomnie. » Quant au reproche » que vous me faites, dit-il, page 66, 67, de » m'être égalé aux anges, je ne saurois encore » me persuader que vous soyez si perdu d'esprit, » que de le croire. Voici sans doute ce qui vous » a donné occasion de me faire ce reproche. C'est » la coutume des philosophes & même des théo» logiens, toutes les fois qu'ils veulent montrer » qu'il répugne tout-à-fait à la raison que quel-

» que chose se fasse, de dire que *Dieu même ne*
» *le sauroit faire* : & parce que cette façon de
» parler m'a toujours semblé trop hardie, pour
» me servir de termes plus modestes, quand l'oc-
» casion s'en présente, où les autres diroient
» que *Dieu ne peut faire une chose*, je me contente
» seulement de dire *qu'un ange ne la sauroit faire*...
» Je suis bien malheureux de n'avoir pu éviter
» le soupçon de vanité en une chose, où je puis
» dire que j'affectois une modestie particuliere ».

A l'égard de l'existence de Dieu, M. Descartes étoit si content de l'évidence de sa démonstration, qu'il ne faisoit point difficulté de la préférer à toutes celles des vérités mathématiques. Cependant le ministre Voetius, son ennemi, au lieu de l'accuser d'avoir mal réfuté les athées, jugea plus à propos de l'accuser d'athéisme, sans en apporter d'autre preuve, sinon qu'il avoit écrit contre les athées. Le tour étoit assurément nouveau : mais afin qu'il ne parût pas tel, Voetius trouva assez à temps l'exemple de Vanini, pour montrer que M. Descartes n'auroit pas été le premier des athées qui auroit écrit en apparence contre l'athéisme. Ce fut sur-tout l'impertinence de cette comparaison, qui révolta M. Descartes, & qui le détermina à réfuter une si ridicule calomnie dans une lettre latine qu'il lui écrivit. Quelques autres de ses ennemis entreprirent de l'augmenter en l'accusant, outre cela, d'un scepticisme ridicule. Leurs accusations se réduisoient à dire que M. Descartes sembloit insinuer, *qu'il falloit nier* (au moins pour quelque temps) *qu'il y eût un Dieu ; que Dieu pouvoit nous tromper ; qu'il falloit révoquer toutes choses en doute ; que*

l'on ne devoit donner aucune créance aux sens ; que le sommeil ne pouvoit se distinguer de la veille. M. Descartes eut horreur de ces accusations, & ce ne fut pas sans quelque mouvement d'indignation qu'il y répondit. » J'ai réfuté, dit-il, *tome II* » *des Lettres*, pag. 170, en paroles très-expresses, » toutes ces choses qui m'avoient été objectées » par des calomniateurs ignorans. Je les ai réfutées même par des argumens très-forts ; & j'ose » dire plus forts qu'aucun autre ait fait avant moi. » Afin de pouvoir le faire plus commodément » & plus efficacement, j'ai proposé toutes ces » choses comme douteuses au commencement de » mes *Méditations*. Mais je ne suis pas le premier » qui les ait inventées ; il y a long-temps qu'on » a les oreilles battues de semblables doutes proposés par les Sceptiques. Mais qu'y a-t-il de » plus inique que d'attribuer à un auteur des » opinions qu'il ne propose que pour les réfuter ? Qu'y a-t-il de plus impertinent que de » feindre qu'on les propose, & qu'elles ne sont » pas encore réfutées, & par conséquent que celui qui rapporte les argumens des athées, est » lui-même un athée pour un temps ? Qu'y a-t-il » de plus puérile que de dire que s'il vient à mourir avant que d'avoir écrit ou inventé la démonstration qu'il espere, il meurt comme un » athée ? Quelqu'un dira peut-être que je n'ai pas » rapporté ces fausses opinions comme venant » d'autrui, mais comme de moi : mais qu'importe ; puisque dans le même livre où je les ai » rapportées, je les ai aussi toutes réfutées ».

Ceux qui ont l'esprit juste & le cœur droit, en lisant les *Méditations & les principes de M.*

Descartes, n'ont jamais hésité à tirer de leur lecture des conséquences tout opposées à ces calomnies. Ces ouvrages n'ont encore rendu athée jusqu'aujourd'hui aucun de ceux qui croyoient en Dieu auparavant; au contraire, ils ont converti quelques athées, c'est au moins le témoignage qu'un peintre de Suede nommé *Beek*, a rendu publiquement de lui-même chez M. l'ambassadeur de France à Stockolm. *Voyez tout cela plus au long dans la vie de Descartes*, par Antoine Baillet.

Ce grand homme a eu des sectateurs illustres: on peut mettre à leur tête le P. *Malebranche*, qui ne l'a pourtant pas suivi en tout. *Voyez Malebranche*. Les autres ont été *Rohaut*, *Regis*, &c. dont nous avons les ouvrages. *La nouvelle explication du mouvement des planetes*, par M. Villemot, curé de Lyon, imprimé à Paris en 1707, est le premier, & peut-être le meilleur ouvrage qui ait été fait pour défendre les tourbillons.

La philosophie de Descartes a eu beaucoup de peine à être admise en France; le parlement pensa rendre un arrêt contr'elle : mais il en fut empêché par la requête burlesque en faveur d'Aristote, qu'on lit dans les *Œuvres de Despreaux*, & où l'auteur, sous prétexte de prendre la défense de la philosophie Péripatéticienne, la tourne en ridicule ; tant il est vrai que *ridiculum acri*, *&c.* Enfin, cette philosophie a été reçue parmi nous. Mais Newton avoit déja démontré qu'on ne pouvoit la recevoir. N'importe : toutes nos universités & nos académies même y sont demeurées fort attachées. Ce n'est que depuis environ 18 ans qu'il s'est élevé des Newtoniens

en France : mais ce mal, si c'en est un (car il y a des gens pour qui c'en est un) a prodigieusement gagné ; toutes nos académies maintenant sont Newtoniennes, & quelques professeurs de l'université de Paris enseignent aujourd'hui ouvertement la philosophie Angloise.

Quelque parti qu'on prenne sur la philosophie de Descartes, on ne peut s'empêcher de regarder ce grand homme comme un génie sublime & un philosophe très-conséquent. La plupart de ses sectateurs n'ont pas été aussi conséquens que lui ; ils ont adopté quelques-unes de ses opinions, & en ont admis d'autres, sans prendre garde à l'étroite liaison que presque toutes ont entr'elles. Un philosophe moderne, écrivain élégant, & homme de beaucoup d'esprit, M. l'abbé de Gamaches, *de l'Académie Royale des Sciences*, a démontré à la tête de son *Astronomie Physique*, que pour un Cartésien, il ne doit point y avoir de mouvement *absolu*, & que c'est une conséquence nécessaire de l'opinion de Descartes, que l'étendue & la matiere sont la même chose. Cependant les Cartésiens croient pour la plupart le mouvement absolu, en confondant l'étendue avec la matiere. L'opinion de Descartes sur le machinisme des bêtes, est très-favorable au dogme de la spiritualité & de l'immortalité de l'ame ; & ceux qui veulent l'abandonner sur cet article, doivent tout au moins avouer que les difficultés contre l'ame des bêtes sont, sinon insolubles, du moins très-grandes pour un philosophe Chrétien. Il en est de même de plusieurs autres points de la philosophie de ce grand homme. L'édifice est vaste,

noble & bien entendu : c'eſt dommage que le ſiecle où il vivoit ne lui ait pas fourni de meilleurs matériaux. Il faut , dit M. de Fontenelle, admirer toujours Deſcartes , & le ſuivre quelquefois.

Les perſécutions que ce philoſophe a eſſuyées pour avoir déclaré la guerre aux préjugés & à l'ignorance , doivent être la conſolation de ceux qui, ayant le même courage, éprouveront les mêmes traverſes. Il eſt honoré aujourd'hui dans cette même patrie , où peut-être il eût vécu plus malheureux qu'en Hollande.

* *
*

PHILOSOPHIE DES CELTES.

SOUS ce nom, il faut comprendre non-seulement les philosophes Gaulois, mais encore tous ceux qui ont anciennement fleuri en Europe, soit dans les isles Britanniques, soit parmi les Germains & les Iberes, soit dans l'Italie. Burnet, dans ses *Origines Philosophiques*, dit qu'il est fort vraisemblable que les Germains & les Bretons insulaires, ont eu des druides, moins savans peut-être, & moins respectés que ceux des Gaulois, mais au fond imbus de la même doctrine, & se servant de la même méthode pour la faire connoître.

L'histoire de la philosophie des Celtes ne nous offre rien de certain; & cette obscurité qui la couvre, n'a rien de surprenant; tant les temps où elle se cache sont éloignés de notre âge, & de celui même des anciens Romains. Nous ne trouvons rien, soit dans nos mœurs & nos usages, soit dans le témoignage des auteurs latins, qui puisse fixer nos doutes sur ce qui regarde ces peuples. Ce qui pourroit nous procurer des connoissances certaines, & nous instruire de leur religion, ce seroit les écrits, ou autres monumens domestiques qu'ils nous auroient laissés: mais tout cela nous manque, soit que le temps les ait détruits entiérement, soit qu'ils aient voulu les dérober à ceux qui n'étoient pas initiés dans leurs mysteres, soit enfin, ce qui est le plus vraisemblable, qu'ils n'écrivissent point leurs dog-

mes, & qu'ils fussent dans l'usage de les transmettre par le canal de la tradition orale & vivante. Les fables qui défigurent leur histoire, & qui ont été compilées par Polin, Pline, Pomponius-Mela, Aulu-gelle, Hérodote & Strabon, montrent assez quel fond nous devons faire sur les écrivains, tant Grecs que Latins, qui se sont mêlés de l'écrire. César lui-même, vainqueur des Gaules, tout curieux observateur qu'il étoit des mœurs & des usages des nations qu'il avoit vaincues, ne nous dit que très-peu de chose des Celtes; & encore le peu qu'il en dit est-il noyé dans un amas de fables. D'ailleurs, ce qui a contribué beaucoup à répandre de l'obscurité sur cette histoire, c'est le mêlange de tous ces peuples, auxquels on donnoit le nom de Celtes, avec les différentes nations qu'ils étoient à portée de connoître; par-là s'introduisit nécessairement dans leurs mœurs, & dans leurs dogmes, une variété étonnante. Par exemple, du temps de César & de Tacite, le Gaulois différoient beaucoup des Germains, quoiqu'ils eussent une même origine. Les Germains étoient extrêmement grossiers en comparaison des Gaulois, qui, au rapport de Justin, avoient adouci leurs mœurs par le commerce des Grecs, qui étoient venus s'établir à Marseille, & avoient puisé chez eux quelque teinture de cette politesse qui leur étoit comme naturelle. Les Grecs & les Latins n'ont bien connu que les derniers temps de l'histoire de Celtes: & l'on peut dire que les premiers ont été pour eux couverts de nuages.

Quand nous parlons des Celtes, il ne faut pas se représenter des peuples polis à la maniere des

Grecs & des Romains, & cultivant avec le même soin les arts & les sciences. Cette nation étoit plus guerriere que savante, & plus exercée à chasser dans ses vastes forêts, qu'à disserter avec subtilité sur des questions métaphysiques. Ce qui caractérise principalement cette nation, c'est qu'elle avoit une excellente morale, & que par-là du moins, elle étoit préférable aux Grecs & aux Latins, dont le talent dangereux étoit d'obscurcir les choses les plus claires à force de subtilités. Son mépris pour les sciences n'étoit pourtant pas si exclusif, qu'elle n'eut aussi des savans & des sages, qui étoient jaloux de répandre au loin leur philosophie, quoique sous une forme différente de celle des Grecs & des Romains. Ces savans & ces sages s'appelloient *Druides*, nom fameux dans l'antiquité, mais très-obscur quant à son origine. L'opinion la plus probable dérive ce nom du mot *chêne*; parce que, selon la tradition constante, les *Druides* tenoient leurs assemblées dans un lieu planté de chênes, & qu'ils avoient beaucoup de vénération pour cette espece d'arbre qu'ils regardoient comme sacré. La conformité de leur doctrine avec celle des Mages & des Perses, des Chaldéens de Babylone, des Gymnosophistes des Indes, prouve qu'ils ont été en relation avec ces philosophes.

On ne peut mieux connoître quelles étoient les fonctions, l'autorité & la maniere d'enseigner des Druides, que par ce qu'on en lit dans les commentaires de Jules-César. „Les Druides, nous „dit ce général instruit, président aux choses di„vines, réglent les sacrifices tant publics que „particuliers, interprétent les augures & les arus-

„ pices. Les concours des jeunes gens qui ſe ren„ dent auprès d'eux pour s'inſtruire, eſt pro„ digieux ; rien n'égale le reſpect qu'ils ont pour „ leurs maîtres. Ils ſe rendent arbitres dans preſ„ que toutes les affaires, ſoit publiques, ſoit pri„ vées ; & ſi quelque meurtre a été commis, „ s'il s'éleve quelque diſpute ſur un héritage, „ ſur les bornes des terres, ce ſont eux qui ré„ glent tout; ils décernent les peines & les ré„ compenſes. Ils interdiſent les ſacrifices, tant „ aux particuliers qu'aux perſonnes publiques, „ lorſqu'ils ont la témérité de s'élever contre „ leurs décrets : cette interdiction paſſe chez ces „ peuples pour une peine très-grave ; ceux ſur „ qui elle tombe ſont mis au rang des impies & „ & des ſcélérats. Tout le monde les fuit & évite „ leur rencontre avec autant de ſoin que s'ils „ étoient des peſtiférés. Tout accès aux honneurs „ leur eſt fermé, & ils ſont dépouillés de tous „ les droits de citoyens. Tous les Druides re„ connoiſſent un chef qui exerce ſur eux une gran„ de autorité. Si après ſa mort il ſe trouve par„ mi eux quelqu'un qui ait un mérite éminent, „ il lui ſuccede : mais s'il y a pluſieurs conten„ dans, c'eſt le ſuffrage des Druides qui décide „ de l'élection ; il arrive même que les brigues „ ſont quelquefois ſi violentes & ſi impétueuſes, „ qu'on a recours à la voie des armes. Dans un „ certain temps de l'année, ils s'aſſemblent près „ des confins du pays Chartrain, ſitué au milieu „ de la Gaule, dans un lieu conſacré, où ſe ren„ dent de toutes parts ceux qui ſont en litige; „ & là, leurs déciſions ſont écoutées avec reſ„ pect. Les Druides ſont exempts d'aller à la guer-

„ re, de payer aucun tribut : en un mot, ils jouis-
„ sent de tous les droits du peuple sans partager
„ avec lui les charges de l'état. Ce sont ces privi-
„ leges qui engagent un grand nombre de personnes
„ à se mettre sous leur discipline, & les parens à
„ y soumettre leurs enfans. On dit qu'on char-
„ ge leur mémoire d'un grand nombre de vers
„ qu'ils sont obligés d'apprendre avant que d'être
„ incorporés au corps des Druides : c'est ce qui fait
„ que quelques-uns, avant que d'être initiés, de-
„ meurent vingt ans sous la discipline. Quoiqu'ils
„ soient dans l'usage de se servir de l'écriture qu'ils
„ ont apprise des Grecs, tant dans les affaires
„ civiles que politiques, ils croiroient faire un
„ grand crime s'ils l'employoient dans les choses
„ de religion „. On voit par ce long morceau que je viens de transcrire, que les Druides avoient une grande influence dans toutes les délibérations de l'état ; qu'ils avoient trouvé le moyen d'attirer à eux la plus grande partie du gouvernement, laissant au Prince qui vivoit sous leur tutele, le seul droit de commander la guerre. La tyrannie de ces prêtres ne pouvoit être que funeste à la puissance royale : car je suppose qu'un roi s'échappant de leur tutele, eût eu assez de force dans l'esprit pour gouverner par lui-même sans daigner les consulter; il est évident qu'ils pouvoient lui interdire les sacrifices, lancer contre lui l'antheme de la religion, soulever l'esprit de leurs disciples aveuglement dociles à leurs leçons, & les menacer du courroux de leurs Dieux, s'ils ne respectoient pas l'excommunication dont ils l'avoient frappé. Dans les Druides, je ne vois pas des philosophes, mais des imposteurs qui, uniquement

occupés de leur intérêt, de leur gloire, & de leur réputation, travailloient à asservir leur imbécille nation sous le joug d'une honteuse ignorance. Si l'on en croit les anciens écrivains, ces prétendus philosophes étoient vêtus magnifiquement, & portoient des colliers d'or. Le luxe dans lequel ils vivoient faisoit tout leur mérite, & il leur avoit acquis parmi les Gaulois une grande autorité.

Les Druides étoient partagés en plusieurs classes : il y avoit parmi eux, selon Ammien-Marcellin, les *Bardes*, les *Eubages*, & ceux qui retenoient proprement le nom de *Druides*. Les Bardes s'occupoient à mettre en vers les grandes actions de leurs héros, & les chantoient sur des instrumens de musique. Les Eubages abymés dans la contemplation de la nature, s'occupoient à en découvrir les secrets. Mais ceux qu'on appelloit *Druides* par excellence, joignoient à l'étude de la nature la science de la morale, & l'art de gouverner les hommes. Ils avoient une double doctrine; l'une pour le peuple, & qui étoit par conséquent publique; l'autre pour ceux qu'ils instruisoient en particulier, & qui étoit secrete. Dans la premiere, ils exposoient au peuple ce qui concernoit les sacrifices, le culte de la religion, les augures, & toutes les especes de divinations : ils avoient soin de ne publier de leur doctrine que ce qui pouvoit exciter à la vertu, & fortifier contre la crainte de la mort. Pour la doctrine qu'ils enseignoient à ceux qu'ils initioient dans leurs mysteres, il n'est pas possible de la diviner : c'eût été la profaner que de la rendre intelligible à ceux qui n'avoient pas l'hon-

neur d'être adoptés ; & pour inspirer à leurs disciples, je ne sais quelle horreur sacrée pour leurs dogmes, ce n'étoit pas dans les villes ni en pleine campagne qu'ils tenoient leurs assemblées savantes, mais dans le silence de la solitude, & dans l'endroit le plus caché de leurs sombres forêts : aussi leurs dogmes étoient-ils des mysteres impénétrables pour tous ceux qui n'y étoient point admis. C'est ce que Lucain a exprimé d'une maniere si énergique par ces vers.

> *Solis nosse Deos, & cœli numina vobis.*
> *Aut solis nescire datum : nemora alta remotis*
> *Incolutis lucis.*

Après cela, est-il surprenant que les Grecs & les Romains aient avoué leur ignorance profonde sur les dogmes cachés des Druides ? Le seul de ces dogmes qui ait transpiré, & qui ait percé les sombres voiles sous lesquels ils enveloppoient leur doctrine, c'est celui de l'immortalité de l'ame. On savoit bien en général que leurs instructions secretes rouloient sur l'origine & la grandeur du monde, sur la nature des choses, sur l'immortalité & la puissance des Dieux : mais ce qu'ils pensoient sur tous ces points, étoit absolument ignoré. En divulguant le dogme de l'immortalité des esprits, leur intention étoit, selon Pomponius-Mela, d'animer le courage de leurs compatriotes, & de leur inspirer le mépris de la mort, quand il s'agiroit de remplir leur devoir.

Les Celtes étoient plongés dans l'idolâtrie, ainsi que les autres peuples de la terre. Les Druides, leurs prêtres, dont les idées sur la divinité étoient sans doute plus épurées que celles du peuple, les nourrissoient dans cette folle superstition. C'est un

reproche qu'on peut faire à tous les légiflateurs. Au lieu de détromper le peuple fur cette multitude de Dieux qui s'accorde fi mal avec la faine raifon, ils s'appliquoient au contraire à fortifier cette erreur dans les efprits groffiers, prévenus de cette fauffe maxime, qu'on ne peut introduire de changement dans la religion d'un pays, quand même ce feroit pour la réformer, qu'on n'y excite des féditions capables d'ébranler l'état jufques dans fes plus fermes fondemens. Les Dieux qu'adoroient les Celtes étoient Theutates, Hefus & Taranès. Si l'on en croit les Romains, c'étoit Mercure qu'ils adoroient fous le nom de *Theutates*, Mars fous celui d'*Hefus*, & Jupiter fous celui de *Taranès*. Ce fentiment eft combattu par des favans modernes; les uns voulant que Theutates ait été la premiere Divinité des Celtes; les autres attribuant cet honneur à Hefus, dans lequel cas Theutates ne feroit plus le Mercure des Romains, ni Hefus leur Dieu Mars, puifque ni l'un, ni l'autre n'a été chez les Romains la principale Divinité. Quoi qu'il en foit de cette diverfité d'opinions, qui par elles-mêmes n'intéreffent guere, nous fommes affurés, par le témoignage de toute l'antiquité, que la barbare coutume de teindre de fang humain les autels de ces trois Dieux, s'étoit introduite de tout temps chez les Celtes, & que les Druides étoient les prêtres qui égorgeoient en l'honneur de ces Dieux infames des victimes humaines. Voici comme Lucain parle de ces facrifices.

Quibus immitis placatur fanguine diro
Theutates, horrens que feris altaribus Hefus;
Et Taranis Scythicæ non mitior ara Dianæ.

S'il est permis de se livrer à des conjectures où la certitude manque, nous croyons pouvoir avancer que l'opinion de cette ame universelle, qui se répand dans toutes les parties du monde, & qui en est la divinité (opinion qui a infecté presque tout l'univers) avoit pénétré jusques chez les Gaulois. En effet, le culte qu'ils rendoient aux astres, aux arbres, aux pierres, aux fontaines, en un mot à toutes les parties de cet univers; l'opinion ridicule où ils étoient que les pierres mêmes rendoient des oracles; le mépris & l'horreur qu'ils avoient pour les images & les statues des Dieux : toutes ces choses réunies prouvent évidemment qu'ils regardoient le monde comme étant animé par la divinité dans toutes ses parties. C'est donc inutilement que quelques modernes ont voulu nous persuader, après se l'être persuadé à eux-mêmes, que les premiers Gaulois avoient une idée saine de la divinité, idée qui ne s'étoit altérée & corrompue que par leur commerce avec les autres nations. Après cela je ne vois pas sur quoi tombe le reproche injurieux qu'on fait aux anciens Celtes d'avoir été des athées : ils ont été bien plutôt superstitieux qu'athées. Si les Romains les ont regardés comme les ennemis des Dieux, ce n'est que parce qu'ils refusoient d'adorer la divinité dans des statues fabriquées de la main des hommes. Ils n'avoient point des temples comme les Romains, parce qu'ils ne croient pas qu'on pût y renfermer la divinité. Tout l'univers étoit pour eux un temple, ou plutôt la divinité se peignoit à eux dans tous les êtres qui le composent. Ce n'est pas qu'ils n'eussent des lieux affectés, comme les bois

les plus ſombres & les plus reculés, pour y adorer d'une maniere particuliere la divinité. Ces lieux étoient propres à frapper d'une ſainte horreur les peuples, qui ſe repréſentoient quelque choſe de terrible, appellant Dieu ce qu'ils ne voyoient point, ce qu'ils ne pouvoient voir.

Tant aux foibles mortels, il eſt bon d'ignorer
Les Dieux qu'il leur faut craindre, & qu'il faut adorer.
Bræboeuf.

Ou, comme le dit plus énergiquement l'original:

Tantum terroribus addit:
Quos timeant, non noſſe deos.

Les Gaules ayant été ſubjuguées par les Romains qui vouloient tout envahir, & qui opprimoient au lieu de vaincre, ce fut une néceſſité, pour les peuples qui les habitoient, de ſe ſoumettre à la religion de leurs vainqueurs. Ce n'eſt que depuis ce temps qu'on vit chez eux des temples & des autels conſacrés aux Dieux, à l'imitation des Romains. Les Druides perdirent inſenſiblement leur crédit: ils furent enfin tous abattus ſous les regnes de Tibere & de Claude. Il y eut même un décret du ſénat qui ordonnoit leur entiere abolition, ſoit parce qu'ils vouloient perpétuer parmi les peuples qui leur étoient ſoumis, l'uſage cruel des victimes humaines, ſoit parce qu'ils ne ceſſoient de les exciter à conſpirer contre les tyrans de Rome, à rentrer dans leurs privileges injuſtement perdus, & à ſe choiſir des rois de leur nation.

Les Druides ſe rendirent ſur-tout recommandables par la divination, ſoit chez les Gaulois, ſoit

ſoit chez les Germains. Mais ce qu'il y a ici de remarquable, c'eſt que la divination étoit principalement affectée aux femmes : de-là le reſpect extrême qu'on avoit pour elles ; reſpect qui quelquefois alloit juſqu'à l'adoration ; témoin l'exemple de *Velleda* & *d'Aurinia* qui furent miſes au nombre des déeſſes, ſelon le rapport de Tacite.

C'eſt aſſez l'uſage des anciens de ne parler de l'origine des choſes qu'en les perſonnifiant. Voilà pourquoi leur coſmogonie n'eſt autre choſe qu'une théogonie. C'eſt auſſi ce que nous voyons chez les anciens Celtes. A travers les fables, dont ils ont défiguré la tradition qui leur étoit venue de la plus haute antiquité, il eſt aiſé de reconnoître quelques traces de la création & du déluge de Moyſe. Ils reconnoiſſoient un être qui exiſtoit avant que rien de ce qui exiſte aujourd'hui eût été créé. Qu'il me ſoit permis de paſſer ſous ſilence toutes les fables qui s'étoient mêlées à leur coſmogonie : elles ne ſont pas elles-mêmes, ni aſſez curieuſes, ni aſſez inſtructives pour mériter de trouver ici leur place. Il ne paroît pas que la métempſycoſe ait été une opinion univerſellement reçue chez les Druides. Si les uns faiſoient rouler perpétuellement les ames d'un corps dans un autre, il y en avoit d'autres qui leur aſſignoient une demeure fixe parmi les mânes, ſoit dans le Tartare où elles étoient précipitées, lorſqu'elles s'étoient ſouillées par des parjures, des aſſaſſinats & des adulteres ; ſoit dans un ſéjour bienheureux, lorſqu'elles étoient exemptes de ces crimes. Ils n'avoient point imaginé d'autre ſupplice pour ceux qui étoient dans le Tar-

tare, que celui d'être plongés dans un fleuve dont les eaux étoient empoisonnées, & de renaître sans cesse pour être éternellement en proie aux cruelles morsures d'un serpent. Ils distinguoient deux séjours de félicité. Ceux qui n'avoient que bien vécu, c'est-à-dire, ceux qui n'avoient été que justes & tempérans pendant cette vie, habitoient un palais plus brillant que le soleil, où ils nageoient dans un torrent de voluptés : mais ceux qui étoient morts généreusement les armes à la main pour défendre leur patrie, ceux-là avoient une place dans le *Valhalla* avec Odin, auquel ils donnoient le nom d'*Hesus*, & qui étoit pour eux ce que le Dieu Mars étoit pour les Latins. On diroit que Mahomet a imaginé son paradis d'après le *Valhalla* des Celtes septentrionaux, tant il a de ressemblance avec lui. Solin, Mela & d'autres auteurs rapportent que les nations hyperboréennes se précipitoient du haut d'un rocher pour éviter une honteuse captivité, & pour ne pas languir dans les infirmités de la vieillesse. Ceux qui se donnoient ainsi librement la mort, avoient une place distinguée dans le *Valhalla*. De-là cette audace que les Celtes portoient dans les combats, cette ardeur qui les précipitoit dans les bataillons les plus épais, cette fermeté avec laquelle ils bravoient les plus grands dangers, ce mépris qu'ils avoient pour la mort. Nous finirons cet article, en remarquant que les Celtes ne s'étoient endurcis & accoutumés à mener dans leurs forêts une vie si dure & si ennemie de tous les plaisirs, que parce qu'ils étoient intimément persuadés du dogme de l'immortalité des esprits; de-là naissoit en eux

ce courage, que les Romains ont ſi ſouvent admiré dans ces peuples ; ce mépris de la mort qui les rendoit ſi redoutables à leurs ennemis ; cette paſſion qu'ils avoient pour la guerre, & qu'ils inſpiroient à leurs enfans ; cette chaſteté, cette fidélité dans les mariages ſi recommandée parmi eux ; cet éloignement qu'ils avoient pour le faſte des habits & le luxe de la table ; tant l'eſpoir d'une récompenſe dans une autre vie a de pouvoir ſur l'eſprit des hommes ! Il eſt fâcheux qu'une nation auſſi reſpectable par ſes mœurs & par ſes ſentimens, que l'étoit celle des Celtes, ait eu des Druides pour miniſtres de ſa religion.

* * *

PHILOSOPHIE DES CHALDÉENS.

LES Chaldéens ſont les plus anciens peuples de l'orient qui ſe ſoient appliqués à la philoſophie. Le titre de premiers philoſophes leur a été conteſté par les Egyptiens. Cette nation, auſſi jalouſe de l'honneur des inventions, qu'entêtée de l'antiquité de ſon origine, ſe croyoit non-ſeulement la plus vieille de toutes les nations, mais ſe regardoit encore comme le berceau où les arts & les ſciences avoient pris naiſſance. Ainſi les Chaldéens n'étoient, ſelon les Egyptiens, qu'une colonie venue d'Egypte; & c'eſt d'eux qu'ils avoient appris tout ce qu'ils ſavoient. Comme la vanité nationale eſt toujours un mauvais garant des faits qui n'ont d'autre appui qu'elle, cette ſupériorité que les Egyptiens s'arrogeoient en tout genre ſur les autres nations, eſt encore aujourd'hui un problême parmi les ſavans.

Si les inondations du Nil, qui confondoient les bornes des champs, donnerent aux Egyptiens les premieres idées de la géométrie, par la néceſſité où elles mettoient chacun d'inventer des meſures exactes pour reconnoître ſon champ d'avec celui de ſon voiſin; on peut dire que le grand loiſir dont jouiſſoient les anciens bergers de Chaldée, joint à l'air pur & ſerein qu'ils reſpiroient ſous un ciel qui n'étoit jamais couvert de nuages, produiſit les premieres obſervations qui ont été le fondement de l'aſtronomie. D'ailleurs, com-

me la Chaldée a servi de séjour aux premiers hommes du monde nouveau, il est naturel de s'imaginer que l'empire de Babylone a précédé les commencemens de la monarchie d'Egypte, & que par conséquent la Chaldée, qui étoit un certain canton compris dans cet empire, & qui reçut son nom des Chaldéens, philosophes étrangers auxquels elle fut accordée pour y fixer leur demeure, est le premier pays qui ait été éclairé des lumieres de la philosophie.

Il n'est pas facile de donner une juste idée de la philosophie des Chaldéens. Les monumens qui pourroient nous servir ici de mémoires pour cette histoire, ne remontent pas, à beaucoup près, aussi haut que cette secte: encore ces mémoires nous viennent-ils des Grecs; ce qui suffit pour leur faire perdre toute l'autorité qu'ils pourroient avoir. Car on sait que les Grecs avoient un tour d'esprit très-différent de celui des orientaux, & qu'ils défiguroient tout ce qu'ils touchoient & qui leur venoit des nations barbares; car c'est ainsi qu'ils appelloient ceux qui n'étoient pas nés Grecs. Les dogmes des autres nations, en passant par leur imagination, y prenoient une teinture de leur maniere de penser; & n'entroient jamais dans leurs écrits, sans avoir éprouvé une grande altération. Une autre raison, qui doit nous rendre soupçonneux sur les véritables sentimens des Chaldéens, c'est que, selon l'usage reçu dans tout l'orient, ils renfermoient dans l'enceinte de leurs écoles, où même ils n'admettoient que des disciples privilégiés, les dogmes de leur secte, & qu'ils ne les produisoient en public que sous le voile des symboles & des allégories. Ainsi nous

ne pouvons former que des conjectures sur ce que les Grecs & même les Arabes en ont fait parvenir jusqu'à nous. De-là aussi cette diversité d'opinions qui partagent les savans, qui ont tenté de percer l'enveloppe de ces ténebres mystérieuses. En prétendant les éclaircir, ils n'ont fait qu'épaissir d'avantage la nuit qui nous les cache: témoin cette secte de philosophes, qui s'éleva en Asie vers le temps où J. C. parut sur la terre. Pour donner plus de poids aux rêveries qu'enfantoit leur imagination déréglée, ils s'aviserent de les colorer d'un air de grande antiquité, & de les faire passer sous le nom des Chaldéens & des Perses, pour les restes précieux de la doctrine de ces philosophes. Ils forgerent en conséquence un grand ouvrage sous le nom du fameux Zoroastre, regardé alors dans l'Asie comme le chef & le maître de tous les mages de la Perse & de la Chaldée.

Plusieurs savans, tant anciens que modernes, se sont exercés à découvrir quel pouvoit être ce Zoroastre si vanté dans tout l'orient: mais après bien des veilles consumées dans ce travail ingrat, ils ont été forcés d'avouer l'inutilité de leurs efforts.

D'autres philosophes, non moins ignorans dans les mysteres sacrés de l'ancienne doctrine des Chaldéens, voulurent partager avec les premiers l'honneur de composer une secte à part. Ils prirent donc le parti de faire naître Zoroastre en Egypte; & il ne furent pas moins hardis à lui supposer des ouvrages, dont ils se servirent pour le combattre plus commodément. Comme Pythagore & Platon étoient allés en Egypte pour s'instruire

dans les ſciences, que cette nation avoit la réputation d'avoir extrêmement perfectionnées, ils imaginerent que les ſyſtêmes de ces deux philoſophes Grecs n'étoient qu'un fidele extrait de la doctrine de Zoroaſtre. Cette hardieſſe à ſuppoſer des livres, qui fait le caractere de ces deux ſectes de philoſophes, nous apprend juſqu'à quel point nous devons leur donner notre confiance.

Les Chaldéens étoient en grande conſidération parmi les Babyloniens. C'étoient les prêtres de la nation ; ils y rempliſſoient les mêmes fonctions que les mages chez les Perſes, en inſtruiſant le peuple de tout ce qui avoit rapport aux choſes de la religion, comme les cérémonies & les ſacrifices. Voilà pourquoi il eſt arrivé ſouvent aux hiſtoriens Grecs de les confondre les uns avec les autres ; en quoi ils ont marqué leur peu d'exactitude, ne diſtinguant pas, comme ils le devoient, l'état où ſe trouvoit la philoſophie chez les anciens Babyloniens, de celui où elle fut réduite, lorſque ces peuples paſſerent ſous la domination des Perſes.

On peut remarquer en paſſant, que chez tous les anciens peuples, tels que les Aſſyriens, les Perſes, les Egyptiens, les Ethiopiens, les Scythes, les Etruriens, ceux-là ſeuls étoient regardés comme les ſages & les philoſophes de la nation, qui avoient uſurpé la qualité de prêtres & de miniſtres de la religion. C'étoient des hommes ſouples & adroits, qui faiſoient ſervir la religion aux vues intéreſſées & politiques de ceux qui gouvernoient. Voici quelle étoit la doctrine des Chaldéens ſur la divinité.

Ils reconnoiſſoient un Dieu Souverain, auteur

de toutes les choses, lequel avoit établi cette belle harmonie qui lie toutes les parties de l'univers. Quoiqu'ils crussent la matiere éternelle & préexistante à l'opération de Dieu, ils ne s'imaginoient pas pourtant que le monde fut éternel; car leur cosmogonie nous représente notre terre comme ayant été un chaos ténébreux, où tous les élémens étoient confondus pêle-mêle, avant qu'elle eût reçu cet ordre & cet arrangement qui la rendent un séjour habitable. Ils supposoient que les animaux monstrueux & de diverses figures avoient pris naissance dans le sein informe de ce chaos, & qu'ils avoient été soumis à une femme nommée *Omerca*; que le Dieu *Belus* avoit coupé cette femme en deux parties, de l'une desquelles il avoit formé le ciel & de l'autre la terre, & que la mort de cette femme avoit causé celle de tous les animaux; que *Belus* après avoir formé le monde & produit les animaux qui le remplissent, s'étoit fait couper la tête; que les hommes & les animaux étoient sortis de la terre, que les autres Dieux avoient détrempée dans le sang qui couloit de la blessure du Dieu *Belus*, & que c'étoit là la raison pour laquelle les hommes étoient doués d'intelligence, & avoient reçu une portion de la divinité. Bérose, qui rapporte ceci dans les fragmens que nous avons de lui, & qui nous ont été conservés par Syncelle, observe que toute cette cosmogonie n'est qu'une allégorie mystérieuse, par laquelle les Chaldéens expliquoient de quelle maniere le Dieu créateur avoit débrouillé le chaos & introduit l'ordre parmi la confusion des élémens. Du moins, ce que l'on voit à travers les voiles de cette

surprenante allégorie, est que l'homme doit sa naissance à Dieu, & que le Dieu suprême s'étoit servi d'un autre Dieu pour former ce monde. Cette doctrine n'étoit point particuliere aux Chaldéens. C'étoit même une opinion universellement reçue dans tout l'orient, qu'il y avoit des génies, des Dieux subalternes & dépendans de l'Etre suprême, qui étoient distribués & répandus dans toutes les parties de ce vaste univers. On croyoit qu'il n'étoit pas digne de la majesté du Dieu Souverain de présider directement au sort des nations. Renfermé dans lui-même, il ne lui convenoit pas de s'occuper des pensées & des actions des simples mortels : mais il en laissoit le soin à des divinités locales & tutélaires. Ce n'étoit aussi qu'en leur honneur que fumoit l'encens dans les temples, & que couloit sur les autels le sang des victimes. Mais outre les bons génies qui s'appliquoient à faire du bien aux hommes, les Chaldéens admettoient aussi des génies mal-faisans. Ceux-là étoient formés d'une matiere plus grossiere que les bons, avec lesquels ils étoient perpétuellement en guerre. Les premiers étoient l'ouvrage du mauvais principe, comme les autres l'étoient du bon; car il paroît que la doctrine des deux principes avoit pris naissance en Chaldée, d'où elle a passé chez les Perses. Cette croyance des mauvais démons, qui non-seulement avoit cours chez les Chaldéens, mais encore chez les Perses, les Egyptiens & les autres nations orientales, paroît avoir sa source dans la tradition respectable de la séduction du premier homme par un mauvais démon. Ils prenoient toutes sortes de formes, pour mieux tromper ceux qui

avoient l'imprudence de se confier à eux.

Tels étoient vraisemblablement les mysteres auxquels les Chaldéens avoient soin de n'initier qu'un petit nombre d'adeptes, qui devoient leur succéder, pour en faire passer la tradition d'âge en âge, jusqu'à la postérité la plus reculée. Il n'étoit pas permis aux disciples de penser au delà de ce que leurs maîtres leur avoient appris. Ils plioient servilement sous le joug que leur imposoit le respect aveugle qu'ils avoient pour eux. Diodore de Sicile leur en fait un mérite, & les éleve en cela beaucoup au dessus des Grecs, qui, selon lui, devenoient le jouet éternel de mille opinions diverses, entre lesquelles flottoit leur esprit indécis; parce que dans leur maniere de penser, ils ne vouloient être maîtrisés que par leur génie. Mais il faut être bien peu philosophe soi-même, pour ne pas sentir que le plus beau privilege de notre raison consiste à ne rien croire par l'impulsion d'un instinct aveugle & méchanique, & que c'est déshonorer la raison, que de la mettre dans des entraves, ainsi que le faisoient les Chaldéens. L'homme est né pour penser de lui-même. Dieu seul mérite le sacrifice de nos lumieres, parce qu'il est le seul qui ne puisse pas nous tromper, soit qu'il parle par lui-même, soit qu'il le fasse par l'organe de ceux auxquels il a confié le sacré dépôt de ses révélations. La philosophie des Chaldéens n'étant autre chose qu'un amas de maximes & de dogmes, qu'ils transmettoient par le canal de la tradition, ils ne méritent nullement le nom de philosophes. Ce titre, dans toute la rigueur du terme, ne convient qu'aux Grecs & aux Romains, qui les ont imités en mar-

chant sur leurs traces. Car, pour les autres nations, on doit en porter le même jugement que des Chaldéens, puisque le même esprit de servitude régnoit parmi elles; au lieu que les Grecs & les Romais osoient penser d'après eux-mêmes. Ils ne croyoient que ce qu'ils voyoient, ou du moins que ce qu'ils s'imaginoient voir. Si l'esprit systématique les a précipités dans un grand nombre d'erreurs, c'est parce qu'il ne nous est pas donné de découvrir subitement, & comme par une espece d'instinct, la vérité. Nous ne pouvons y parvenir, qu'en passant par bien des impertinences & des extravagances; c'est une loi à laquelle la nature nous a assujettis. Mais en épuisant toutes les sottises qu'on peut dire sur chaque chose, les Grecs nous ont rendu un service important; parce qu'ils nous ont comme forcés de prendre, presque à l'entrée de notre carriere, le chemin de la vérité.

Pour revenir aux Chaldéens, voici la doctrine qu'ils enseignoient publiquement; savoir, que le soleil, la lune, & les autres astres, & surtout les planetes, étoient des divinités qu'il falloit adorer. Hérodote & Diodore sont ici nos garans. Les étoiles qui formoient le zodiaque, étoient principalement en grande vénération parmi eux, sans préjudice du soleil & de la lune, qu'ils ont toujours regardés comme leurs premieres divinités. Ils appelloient le soleil *Belus*, & donnoient à la lune le nom de *Nebo*; quelquefois aussi ils l'appelloient *Kergal*. Le peuple, qui est fait pour être la dupe de tous ceux qui ont assez d'esprit pour prendre sur lui de l'ascendant, croyoit bonnement que la divinité résidoit dans les astres,

& par conséquent qu'ils étoient autant de Dieux qui méritoient les hommages. Pour les sages & les philosophes du pays, ils se contentoient d'y placer les esprits, ou des Dieux du second ordre, qui en dirigeoient les diverses mouvemens.

Ce principe une fois établi que les astres étoient des divinités, il n'en fallut pas davantage aux Chaldéens pour persuader au peuple qu'ils avoient une grande influence sur le bonheur ou le malheur des humains. De-là est née l'astrologie judiciaire, dans laquelle les Chaldéens avoient la réputation d'exceller si fort sur les autres nations, que tous ceux qui s'y distinguoient, s'appelloient Chaldéens, quelle que fût leur patrie. Ces charlatans s'étoient fait un art de prédire l'avenir par l'inspection du cours des astres, où ils feignoient de lire l'enchaînement des destinées humaines. La crédulité des peuples faisoit toute leur science; car quelle liaison pouvoient-ils appercevoir entre les mouvemens réglés des astres & les événemens libres de la volonté? L'avide curiosité des hommes pour percer dans l'avenir, & pour prévoir ce qui doit leur arriver, est une maladie aussi ancienne que le monde même. Mais elle a exercé principalement son empire chez tous les peuples de l'orient, dont on sait que l'imagination s'allume aisément. On ne sauroit jusqu'à quel excès elle y a été portée par les ruses & les artifices des prêtres. L'astrologie judiciaire est le puissant frein avec lequel on a de tout temps gouverné l'esprit des orientaux. Sextus-Empiricus déclame avec beaucoup de force & d'éloquence contre cet art frivole, si funeste au bonheur du genre humain, par les maux qu'il produit né-

ceſſairement. En effet, les Chaldéens rétréciſſoient l'eſprit des peuples, & les tenoient indignement courbés ſous un joug de fer, que leur impoſoit leur ſuperſtition; il ne leur étoit pas permis de faire la moindre démarche, ſans avoir auparavant conſulté les augures & les aruſpices. Quelques crédules que fuſſent les peuples, il n'étoit pas poſſible que l'impoſture de ces charlatans de Chaldée ne trahît & ne décelât très-ſouvent la vanité de l'aſtrologie judiciaire. Sous le conſulat de M. Popilius & de Cneius-Calpurnius, il fut ordonné aux Chaldéens, par un édit du préteur Cor. Hiſpollus, de ſortir de Rome & de toute l'Italie dans l'eſpace de dix jours; & la raiſon qu'on en donnoit, c'eſt qu'ils abuſoient de la prétendue connoiſſance qu'ils ſe vantoient d'avoir du cours des aſtres, pour tromper des eſprits foibles & crédules, en leur perſuadant que tels & tels événemens de leur vie étoient écrits dans le ciel. Alexandre lui-même, qui d'abord avoit été prévenu d'une grande eſtime pour les Chaldéens, la leur vendit bien cher par le mépris qu'il leur porta, depuis que le philoſophe Anaxarque lui eut fait connoître toute la vanité de l'aſtrologie judiciaire.

Quoique l'aſtronomie ait été fort en honneur chez les Chaldéens, & qu'ils l'aient cultivée avec beaucoup de ſoin, il ne paroît pas pourtant qu'elle eût fait parmi eux des progrès conſidérables. Quels aſtronomes, que des gens qui croyoient que les éclipſes de lune provenoient de ce que cet aſtre tournoit vers nous la partie de ſon diſque qui étoit opaque? Car ils croyoient l'autre lumineuſe par elle-même, indépendam-

ment du ſoleil : où avoient-ils appris auſſi que le globe terreſtre ſeroit conſumé par les flammes, lors de la conjonction des aſtres dans le ſigne de l'écreviſſe, & qu'il ſeroit inondé ſi cette conjonction arrivoit dans le ſigne du capricorne? Cependant ces Chaldéens ont été eſtimés comme de grands aſtronomes ; & il n'y a pas même longtemps qu'on eſt revenu de cette admiration prodigieuſe qu'on avoit conçue pour leur grand ſavoir dans l'aſtronomie ; admiration qui n'étoit fondée que ſur ce qu'ils ſont ſéparés de nous par une longue ſuite de ſiecles. Tout éloignement eſt en droit de nous en impoſer.

L'envie de paſſer pour le plus ancien peuple du monde, eſt une manie qui a été commune à toutes les nations. On diroit qu'elles s'imaginent valoir d'autant mieux, qu'elles peuvent remonter plus haut dans l'antiquité. On ne ſauroit croire combien de rêveries & d'abſurdités ont été débitées à ce ſujet. Les Chaldéens, par exemple, prétendoient qu'au temps où Alexandre, vainqueur de Darius, prit Babylone, il s'étoit écoulé quatre cens ſoixante & dix mille années, à compter depuis le temps où l'aſtronomie fleuriſſoit dans la Chaldée. Cette longue ſupputation d'années n'a point ſa preuve dans l'hiſtoire, mais ſeulement dans l'imagination échauffée des Chaldéens. En effet, Calliſthene, à qui le précepteur d'Alexandre avoit ménagé une entrée à la cour de ce prince, & qui ſuivoit ce conquérant dans ſes expéditions militaires, envoya à ce même Ariſtote des obſervations qu'il avoit trouvées à Babylone. Or, ces obſervations ne remontoient pas au delà de mille neuf cens

trois ans ; & ces mille neuf cens trois ans, si on les fait commencer à l'année 4383 de la période Julienne, où Babylone fut prise, iront, en rétrogradant, se terminer à l'année 2480 de la même période. Il s'en faut bien que le temps marqué par ces observations remonte jusqu'au déluge, si l'on s'attache au systême chronologique de Moyse, tel qu'il se trouve dans la version des Septante. Si les Chaldéens avoient eu des observations plus anciennes, comment se peut-il faire que Ptolomée, cet astronome si exact, n'en ait point fait mention, & que la premiere dont il parle tombe à la premiere année de Merdochai, roi de Babylone, laquelle se trouve être dans la vingt-septieme année de l'ére de Nabonassar ? Il résulte de-là que cette prétendue antiquité, que les Chaldéens donnoient à leurs observations, ne mérite pas plus notre croyance que le témoignage de Porphyre qui lui sert de fondement. Il y a plus : Epigene ne craint point d'avancer que les observations astronomiques qui se trouvoient inscrites sur des briques cuites qu'on voyoit à Babylone, ne remontoient pas au delà de 720 ans ; & comme si ce temps eût été encore trop long, Bérose & Critodeme renferment tout ce temps dans l'espace de 480 ans.

Après cela, qui ne riroit de voir les Chaldéens nous présenter gravement leurs observations astronomiques, & nous les apporter en preuve de leur grande antiquité ; tandis que leurs propres auteurs leur donnent le démenti, en les renfermant dans un si court espace de temps ? Ils ont apparemment cru, suivant la remarque de Lactance, qu'il leur étoit libre de mentir, en

imaginant des obſervations de 470000 ans, parce qu'ils étoient bien ſûrs qu'en s'enfonçant ſi fort dans l'antiquité, il ne ſeroit pas poſſible de les atteindre. Mais ils n'ont pas fait attention que tous ces calculs n'operent dans les eſprits une vraie perſuaſion, qu'autant qu'on y attache des faits dont la réalité ne ſoit pas ſuſpecte.

Toute chronologie qui ne tient point à des faits, n'eſt point hiſtorique, & par conſéquent ne prouve rien en faveur de l'antiquité d'une nation. Quand une fois le cours des aſtres m'eſt connu, je puis prévoir, en conſéquence de leur marche aſſujettie à des mouvemens uniformes & réguliers, dans quel temps & de quelle maniere ils figureront enſemble, ſoit dans leur oppoſition, ſoit dans leur conjonction. Je puis également me replier ſur les temps paſſés, ou m'avancer ſur ceux qui ne ſont pas encore arrivés; & franchiſſant les bornes du temps où le Créateur a renfermé le monde, marquer dans un temps imaginaire des inſtans précis où tels & tels aſtres ſeroient éclipſés. Je puis, à l'aide d'un calcul qui ne s'épuiſera jamais, tant que mon eſprit voudra le continuer, faire un ſyſtême d'obſervations pour des temps qui n'ont jamais exiſté ou même qui n'exiſteront jamais. Mais de ce ſyſtême d'obſervations, purement abſtrait, il n'en réſultera jamais que le monde ait toujours exiſté, ou qu'il doive toujours durer.

* *
*

PHILOSOPHIE.

PHILOSOPHIE DES CHINOIS.

Les Chinois qui sont, d'un consentement unanime, supérieurs à toutes les nations de l'Asie, par leur ancienneté, leur esprit, leurs progrès dans les arts, leur politique, leur goût pour la philosophie, le disputent même dans tous ces points, au jugement de quelques auteurs, aux contrées de l'Europe les plus éclairées.

Si l'on en croit ces auteurs, les Chinois ont eu des sages dès les premiers âges du monde. Ils avoient des cités érudites; des philosophes leur avoient prescrit des plans sublimes de philosophie morale, dans un temps où la terre n'étoit pas encore bien essuyée des eaux du déluge: témoins Isaac Vossius, Spizelius, & cette multitude innombrable de missionnaires de la Compagnie de Jesus, que le desir d'étendre les lumieres de notre religion, a fait passer dans ces grandes & riches contrées.

Il est vrai que Budée, Thomasius, Gundling, Heumann, & d'autres écrivains dont les lumieres sont de quelque poids, ne nous peignent pas les Chinois en beau; que les autres missionnaires ne sont pas d'accord sur la grande sagesse de ces peuples, avec les missionnaires de la Compagnie de Jesus, & que ces derniers ne les ont pas même regardé tous d'un œil également favorable.

Au milieu de tant de témoignages opposés, il sembleroit que le seul moyen qu'on eût de

découvrir la vérité, ce seroit de juger du mérite des Chinois par celui de leurs productions les plus vantées. Nous en avons plusieurs collections; mais malheureusement on est peu d'accord sur l'authenticité des livres que composent ces collections : on dispute sur l'exactitude des traductions qu'on en a faites, & l'on ne rencontre que des ténebres encore fort épaisses, du côté même d'où l'on étoit en droit d'attendre quelques traits de lumiere.

La collection publiée à Paris en 1687 par les Peres Intourta, Hendrik, Rougemont & Couplet, nous présente d'abord le *Ta-kio* ou la *scientia magna*, ouvrage de Confucius, publié par Cemeu, un de ses disciples. Le philosophe Chinois s'y est proposé d'instruire les maîtres de la terre dans l'art de bien gouverner, qu'il renferme dans celui de bien connoître & d'acquérir les qualités nécessaires à un souverain, de se commander à soi-même, de savoir former son conseil & sa cour, & d'élever sa famille.

Le second ouvrage de la collection, intitulé: *Chum-yum*, ou *de medio sempiterno*, ou *de mediocritate in rebus omnibus tenenda*, n'a rien de si fort sur cet objet, qu'on ne put aisément renfermer dans quelques maximes de Séneque.

Le troisieme est un recueil de dialogues & d'apophthegmes sur les vices, les vertus, les devoirs & la bonne conduite; il est intitulé: *Lun-y-u.* On trouvera à la fin de cet article, les plus frappans de ces apophthegmes, sur lesquels on pourra apprécier ce troisieme ouvrage de Confucius.

Les savans éditeurs avoient promis les écrits de Mencius, philosophe Chinois; & François

Noel, missionnaire de la même compagnie, a satisfait en 1711 à cette promesse, en publiant six livres classiques chinois, entre lesquels on trouve quelques morceaux de Mencius. Nous n'entrerons point dans les différentes contestations que cette collection & la précédente ont excitées entre les érudits. Si quelques faits hasardés par les éditeurs de ces collections, & démontrés faux par de savans Européens, tel, par exemple, que celui des tables astronomiques données pour authentiquement chinoises, & convaincues d'une correction faite sur celle de Ticho, sont capables de jetter des soupçons dans les esprits sans partialité; les moins impartiaux ne peuvent non plus se cacher que les adversaires de ces pénibles collections ont mis bien de l'humeur & de la passion dans leur critique.

La chronologie chinoise ne peut être incertaine, sans que la premiere critique de la philosophie chez les Chinois ne le soit aussi. Fo-hi est le fondateur de l'empire de la Chine, & passe pour son premier philosophe. Il regna en l'an 2954 avant la naissance de Jesus-Christ. Le cycle chinois commence l'an 2647 avant la naissance de Jesus-Christ, la huitieme année du regne de Hohangli. Hohangli eut pour prédécesseurs Fo-hi & Xi-nang. Celui-ci regna 110, celui-là 140; mais, en suivant le systême du P. Peteau, la naissance de Jesus-Christ tombe l'an du monde 3889, & le déluge, l'an du monde 1656; d'où il s'ensuit que Fo-hi a regné quelques siecles avant le déluge; & qu'il faut, ou abandonner la chronologie des livres sacrés, ou celle des Chinois. Je ne crois pas qu'il y ait à choisir, ni pour un Chré-

tien, ni pour un Européen ſenſé qui, liſant dans l'hiſtoire de Fo-hi, que ſa mere en devint enceinte par l'arc-en-ciel, & une infinité de contes de cette force, ne peut guere regarder ſon regne comme une époque certaine, malgré le témoignage unanime d'une nation.

En quelque temps que Fo-hi ait regné, il paroît avoir fait dans la Chine, plutôt le rôle d'un Hermès ou d'un Orphée, que celui d'un grand philoſophe, ou d'un ſavant théologien. On raconte de lui qu'il inventa l'alphabet & deux inſtrumens de muſique, l'un à vingt-ſept cordes, & l'autre à trente-ſix. On a prétendu que le livre *Ye-Kim*, qu'on lui attribue, contenoit les ſecrets les plus profonds; & que les peuples qu'il avoit raſſemblés & civiliſés, avoient appris de lui qu'il exiſtoit un Dieu, & la maniere dont il vouloit être adoré.

Cet *Ye-Kim* eſt le troiſieme de Lu-Kim ou du recueil des livres les plus anciens de la Chine. C'eſt un compoſé de lignes entieres & de lignes ponctuées, dont la combinaiſon donne 64 figures différentes. Les Chinois ont regardé ces figures comme un hiſtoire emblématique de la nature, des cauſes de ſes phénomenes, des ſecrets de la divination, & de je ne ſais combien d'autres belles connoiſſances, juſqu'à ce que Leibnitz ait déchiffré l'énigme, & montré à toute cette Chine ſi pénétrante, que les deux lignes de Fo-hi n'étoient autre choſe que les élémens de l'arithmétique binaire. Il n'en faut pas pour cela mépriſer davantage les Chinois; une nation très-éclairée a pu, ſans ſuccès & ſans déſhonneur, chercher pendant des ſiecles entiers ce

qu'il étoit réservé à Leibnitz de découvrir.

L'empereur Fo-hi transmit à ses successeurs sa maniere de philosopher. Ils s'attacherent tous à perfectionner ce qu'il passe pour avoir commencé, la science de civiliser les peuples, d'adoucir leurs mœurs, & de les accoutumer aux chaînes utiles de la société. Xin-num fit un pas de plus. On reçut de lui des préceptes d'agriculture, quelques connoissances des plantes, les premiers essais de la médecine. Il est très-incertain si les Chinois étoient alors idolâtres, athées ou déistes. Ceux qui prétendent démontrer qu'ils admettoient l'existence d'un Dieu tel que nous l'adorons, par le sacrifice que fit Chin-Gtang dans un temps de famine, n'y regardent pas d'assez près.

La philosophie des souverains de la Chine paroît avoir été long-temps toute politique & morale, à en juger par le recueil des plus belles maximes des rois Yao, Xum & Yu : ce recueil est intitulé, U-Kim ; il ne contient pas seulement ces maximes : elles ne forment que la matiere du premier livre qui s'appelle Xu-Kim. Le second livre, ou le Xy-Kim, est une collection de poëmes & d'odes morales. Le troisieme est l'ouvrage linéaire de Fo-hi dont nous avons parlé. Le quatrieme, ou le Chum-cicu, ou le printemps & l'automne, est un abrégé historique de la vie de plusieurs princes, où leurs vices ne sont pas déguisés. Le cinquieme, ou le Li-Ki, est une espece de rituel, où l'on a joint à l'explication de ce qui doit être observé dans les cérémonies profanes & sacrées, les devoirs des hommes en tout état, au temps des trois familles impériales, Hia, Xam & Cheu. Confucius se vantoit d'avoir puisé ce qu'il con-

noissoit de plus sage dans les écrits des anciens rois Yao & Xum.

L'U-Kim est à la Chine le monument littéraire le plus saint, le plus sacré, le plus authentique, le plus respecté. Cela ne l'a pas mis à l'abri des commentaires; ces hommes dans aucun temps, chez aucune nation, n'ont rien laissé d'intact. Le commentaire de l'U-Kim a formé la collection, Su-xu. Le Su-xu est très-estimé des Chinois, il contient la *scientia magna*, le *medium sempiternum*, les *ratiotinantium sermones*, & l'ouvrage de Mencius *de natura, moribus, ritibus & officiis*.

On peut regarder la durée des regnes des rois philosophes, comme le premier âge de la philosophie chinoise. La durée du second âge où nous allons entrer, commence à Roosi ou Li-lao-Kium, & finit à la mort de Mencius. La Chine eut plusieurs philosophes particuliers long-temps avant Confucius. On fait sur-tout mention de Ro-osi ou Li-lao-Kium. Lao-lan, naquit 346 ans après Xékia, ou 504 ans avant Jesus-Christ, à So-ko-ki, dans la province de Soo. Sa mere le portât 81 ans dans son sein; il passa pour avoir reçu l'ame de Sancti-Kasso, un des plus célebres disciples de Xe-kia, & pour être profondément versé dans la connoissance des Dieux, des esprits, de l'immortalité des ames, &c. jusqu'alors la philosophie avoit été morale. Voici maintenant de la métaphysique, & à sa suite des sectes, des haines & des troubles.

Confucius ne paroît pas avoir cultivé beaucoup cette espece de philosophie; il faisoit trop de cas de celle des premiers souverains de la

Chine. Il naquit 451 ans avant Jesus-Christ, dans le village de Ceu-ye, au royaume de Xan-tung. Sa famille étoit illustre : sa naissance fut miraculeuse, comme on pense bien. On entendit une musique céleste autour de son berçeau. Les premiers services qu'on rend aux nouveaux nés, il les reçut de deux dragons. Il avoit à six ans la hauteur d'un homme fait & la gravité d'un vieillard. Il se livra à quinze ans à l'étude de la littérature & de la philosophie. Il étoit marié à vingt ans. Sa sagesse l'éleva aux premieres dignités ; mais inutile, odieux peut-être & déplacé dans une cour voluptueuse & débauchée, il la quitta pour aller dans le royaume de *Sum* instituer une école de philosophie morale. Cette école fut nombreuse ; il en sortit une foule d'hommes habiles & d'honnêtes citoyens. Sa philosophie étoit plus en action qu'en discours. Il fut chéri de ses disciples pendant sa vie ; ils le pleurerent long-temps après sa mort. Sa mémoire & ses écrits sont dans une grande vénération. Les honneurs qu'on lui rend encore aujourd'hui, ont excité entre nos missionnaires les contestations les plus vives. Ils ont été regardés par les uns comme une idolâtrie incompatible avec l'esprit du christianisme ; d'autres n'en ont pas jugé si sévérement. Ils convenoient assez les uns & les autres, que si le culte qu'on rend à Confucius étoit religieux, ce culte ne pouvoit être toléré par des Chrétiens : mais les missionnaires de la Compagnie de Jesus ont toujours prétendu qu'il n'étoit que civil.

Voici en quoi le culte consistoit. C'est la coutume des Chinois de sacrifier aux ames de leurs

parens morts ; les philosophes rendent ce devoir particuliérement à Confucius. Il y a proche de l'école Confucienne un autel consacré à sa mémoire, & sur cet autel l'image du philosophe avec cette inscription ; *C'est ici le trône de l'ame de notre très-saint & très-excellent premier maître Confucius*. Là s'assemblent les lettrés, tous les équinoxes, pour honorer, par une offrande solemnelle, le philosophe de la nation. Le principal mandarin du lieu fait la fonction de prêtre, d'autres lui servent d'acolytes ; on choisit le jour du sacrifice avec des cérémonies particulieres ; on se prépare à ce grand jour par des jeûnes. Le jour venu, on examine l'hostie, on allume des cierges, on se met à genoux, on prie ; on a deux coupes, l'une pleine de sang, l'autre de vin ; on les répand sur l'image de Confucius ; on bénit les assistans, & chacun se retire.

Il est très-difficile de décider si Confucius a été le Socrate ou l'Anaxagores de la Chine : cette question tient à une connoissance profonde de la langue ; mais on doit s'appercevoir par l'analyse que nous avons faite plus haut de quelques-uns de ses ouvrages, qu'il s'appliqua davantage à l'étude de l'homme & des mœurs, qu'à celle de la nature & de ses causes.

Mencius parut dans le siecle suivant. Nous passons tout de suite à ce philosophe, parce que le Ro-osi des Japonois est le même que le Li-laokium des Chinois, dont nous avons parlé plus haut. Mencius a la réputation de l'avoir emporté en subtilité & en éloquence sur Confucius ; mais de lui avoir beaucoup cédé par l'innocence des mœurs, la droiture du cœur, & la mo-

destie des discours. Toute littérature & toute philosophie furent presque étouffées par Xi-hoam-li qui regna trois siecles ou environ après celui de Confucius. Ce Prince jaloux de ses prédécesseurs, ennemi des savans, oppresseur de ses sujets, fit brûler tous les écrits qu'il put recueillir, à l'exception des livres d'agiculture, de médecine & de magie. Quatre cens soixante savans qui s'étoient refugiés dans des montagnes avec ce qu'ils avoient pu emporter de leurs bibliothéques, furent pris & expirerent au milieu des flammes. D'autres à-peu-près en même nombre, qui craignirent le même sort, aimerent mieux se précipiter dans les eaux du haut de rochers d'une isle ou ils s'étoient renfermés. L'étude des lettres fut proscrite sous les peines les plus séveres; ce qui restoit des livres fut négligé; & lorsque les premiers de la famille de Han s'occuperent du renouvellement de la littérature, à peine put-on récouvrer quelques ouvrages de Confucius & de Mencius. On tira des crevasses d'un mur un exemplaire de Confucius à demi-pourri; & c'est sur cet exemplaire défectueux qu'il se pourroit qu'on a fait les copies qui l'ont multiplié.

Le renouvellement des lettres peut servir de date à la troisieme période de l'ancienne philosophie chinoise.

La secte de Foe se répandit alors dans la Chine, & avec elle l'idolâtrie, l'athéisme, & toutes sortes de superstitions; ensorte qu'il est incertain si l'ignorance dans laquelle la barbarie de Xi-hoam-ti avoit plongé ce peuple, fut l'unique & véritable cause des erreurs dont ils furent infectés. L'hist-

toire de la philoſophie de Xékia donne peu d'éclairciſſement à ce ſujet. Cette ſecte a été ſuivie de celles des Quiétiſtes ou Uu-guei-kiao, *nihil agentium*. Trois ſiecles après la naiſſance de J. C. l'empire fut plein d'une eſpece d'hommes qui s'imaginerent être d'autant plus parfaits, c'eſt-à-dire, ſelon eux, plus voiſins du principe aérien, qu'ils étoient plus oiſifs. Ils s'interdiſoient, autant qu'il étoit en eux, l'uſage le plus naturel des ſens. Ils ſe rendoient ſtatues pour devenir air: cette diſſolution étoit le terme de leur eſpérance, & la derniere récompenſe de leur inertie philoſophique. Ces Quiétiſtes furent négligés pour les Fan-kin; ces Epicuriens parurent dans le cinquieme ſiecle. Le vice, la vertu, la providence, l'immortalité, &c. étoient pour ceux-ci des noms vuides de ſens. Cette philoſophie eſt malheureuſement très-commode pour ceſſer promptement; il eſt d'autant plus dangereux que tout un peuple ſoit imbu de ſes principes.

On fait commencer la philoſophie chinoiſe du moyen âge aux dixieme & onzieme ſiecles, ſous les deux philoſophes Cheu-cu & Chim-ci. Ce furent deux polythéiſtes, ſelon les uns, deux athéiſtes ſelon les autres, deux déiſtes ſelon quelques-uns qui prétendent que ces auteurs défigurés par les commentateurs, leur ont l'obligation entiere de toutes les abſurdités qui ont paſſé ſous leurs noms. La ſecte de lettrés eſt venue immédiatement après celle de Cheu-cu & de Chim-ci. Elle a diviſé l'empire ſous le nom de Ja-kiao, avec les ſectes Fo-kiao & Luo-kiao, qui ne ſont vraiſemblablement que trois combinaiſons différentes de ſuperſtition, d'idolâtrie & de polythéiſme, ou d'a-

théisme. C'est-ce dont on jugera plus sainement par l'exposition de leurs principes, que nous allons placer ici. Ces principes, selon les auteurs qui paroissent les mieux instruits, ont été ceux des philosophes du moyen âge, & sont encore aujourd'hui ceux des lettrés, avec quelques différences qu'y aura apparemment introduit le commerce avec nos savans.

Principes des philosophes Chinois du moyen âge & de lettrés de celui-ci. 1. Le devoir du philosophe est de chercher quel est le premier principe de l'univers ; comment les causes générales & particulieres en sont émanées ; quelles sont les actions de ses causes ? quels sont leurs effets ? qu'est-ce que l'homme relativement à son corps & à son ame ? comment il conçoit ; comment il agit ; ce que c'est que le vice, c'est que ce que la vertu ; en quoi l'habitude en consiste ; quelle est la destinée de chaque homme ; quels sont les moyens de la connoître ? & toute cette doctrine doit être exposée par symboles, énigmes, nombres, figures, & hiéroglyphes.

2. La science est ou antécédente, *Sien tien-hir*, & s'occupe de l'être & de la substance du premier principe, du lieu, du mode, de l'opération des causes premieres considérées en puissance ; ou elle est subséquente ; & elle traite de l'influence des principes immatériels dans les cas particuliers ; de l'application des forces actives pour augmenter, diminuer, altérer ; des ouvrages ; des choses de la vie civile ; de l'administration de l'empire ; des conjectures convenables ou non ; des temps propres ou non, &c.

3. Il ne se fait rien de rien. Il n'y a donc ni

principe, ni cause qui ait tiré tout du néant.

4. Tout n'étant pas de toute éternité, il y a donc eu de toute éternité un principe des choses antérieur aux choses : Li est ce principe; Li est la raison premiere, & le fondement de la nature.

5. Cette cause est l'Etre infini, incoruptible, sans commencement ni fin; sans quoi elle ne seroit pas cause premiere & derniere.

6. Cette grande cause universelle n'a ni vie, ni intelligence, ni volonté; elle est pure, tranquille, subtile, transparente, sans corporéité, sans figure. Ne s'atteint que par la pensée comme les choses spirituelles; & quoiqu'elle ne soit point spirituelle, elle n'a ni les qualités passives des élémens.

7. Li, qu'on peut regarder comme la matiere premiere, a produit l'air à cinq émanations, & cet air est devenu par cinq vicissitudes sensible & palpable.

8. Li devenu par lui-même un globe infini, s'appelle Lai-hien, perfection souveraine.

9. L'air qui a produit cinq émanations, & rendu palpable par cinq vicissitudes, est incorruptible comme Li; mais il est plus matériel & plus soumis à la condensation, au mouvement, au repos, à la chaleur & au froid.

10. Li est la matiere premiere. Tai-kie est la seconde.

11. Le froid & le chaud sont les causes de toutes générations & de toute destruction. Le chaud naît du mouvement. Le froid naît du repos.

12. L'air contenu dans la matiere seconde ou le Cahos a produit la chaleur en s'agitant de lui,

même. Une portion de cet air eſt reſtée en repos & froide. L'air eſt donc froid ou chaud. L'air chaud eſt pur, clair, tranſparent & léger. L'air froid eſt impur, obſcur, épais, & peſant.

13. Il y a donc quatre cauſes phyſiques, le mouvement & le repos, la chaleur & le froid. On les appelle Lung-cing-in-iang.

14. Le froid & le chaud ſont étroitement unis; c'eſt la femelle & le mâle. Ils ont engendré l'eau la premiere, & le feu après l'eau. L'eau appartient à l'In, le feu à l'Iang.

15. Telle eſt l'origine des cinq élémens, qui conſtituent Lai-kie, ou in-iang, ou l'air revêtu de qualités.

16. Ces élémens ſont l'eau, élément ſeptentrional; le feu, élément auſtral; le bois, élément oriental; & la terre qui tient ce milieu.

17. Lin-yang & les cinq élémens ont produit le ciel, la terre, le ſoleil, la lune & les planetes. L'air pur & léger porté en haut, a fait le ciel; l'air épais & lourd, précipité en bas, a fait la terre.

18. Le ciel & la terre uniſſant leurs vertus, ont engendré mâle & femelle. Le ciel & la mer ſont d'Iang, la terre & la femme ſont d'In. C'eſt pourquoi l'empereur de la Chine eſt appellé roi du ciel; & l'empire ſacrifie au ciel & à la terre ſes premiers parens.

19. Le ciel, la terre, & l'homme ſont une ſource feconde qui comprend tout.

20. Et voici comment le monde fut fait. Sa machine eſt compoſée de trois parties primitives, principes de toutes les autres.

21. Le ciel eſt la premiere; elle comprend

le ſoleil, la lune, les étoiles, les planetes, & la région de l'air où ſont épars les cinq élémens dont les choſes inférieures ſont engendrées.

22. Cette région eſt diviſée en huit kuas, ou portions, où ces élémens ſe modifient diverſément, & conſpirent avec les cauſes univerſelles efficientes.

23. La terre eſt la ſeconde cauſe primitive; elle comprend les montagnes, les fleuves, les lacs & les mers, qui ont auſſi des cauſes univerſelles, efficientes, qui ne ſont pas ſans énergie.

24. C'eſt aux parties de la terre qu'appartiennent le *kang* & *lien*, le fort & le foible, le dur & le mou, l'âpre & le doux.

25. L'homme eſt la troiſieme cauſe primitive. Il a des actions & des générations qui lui ſont propres.

26. Ce monde s'eſt fait par haſard, ſans deſſein, ſans intelligence, ſans prédeſtination, par une conſpiration fortuite des premieres cauſes efficientes.

27. La terre eſt quarrée, c'eſt pourquoi elle tient le milieu comme le point du repos. Les quatre autres élémens ſont à ſes côtés.

28. Outre le ciel, il y a encore une matiere premiere infinie; elle s'appelle Li; le Tai-kie en eſt l'émanation: elle ne ſe meut point; elle eſt tranſparente, ſubtile, ſans action, ſans connoiſſance, c'eſt une puiſſance pure.

29. L'air qui eſt entre le ciel & la terre eſt diviſé en huit cantons: quatre ſont méridionaux, où regne Iang ou la chaleur: quatre ſont ſeptentrionaux, où dure Lin ou le froid. Chaque canton a ſon Kua ou ſa portion d'air; c'eſt là le

sujet de l'énigme de Fo-hi. Fo-hi a donné les premiers linéamens de l'histoire du monde. Confucius les a développés dans le livre Lie-kien.

Voilà les systêmes de lettrés sur l'origine des choses. La métaphysique de la secte de Tao-cu est la même. Selon cette secte, Tao ou Cahos a produit un; c'est Lai-kie ou la matiere seconde; Tai-kie a produit deux, In & Leang; deux ont produit trois, Tien, Ty, Gin, San, Zay, la terre, & l'homme; trois ont produit tout ce qui existe.

Science subséquente. Vuem-Vuam, & Cheu-kung, son fils, en ont été les inventeurs : elle s'occupe des influences célestes sur les temps, les mois, les jours, les signes du zodiaque, & de la futurition des événemens, selon laquelle les actions de la vie doivent être dirigées. Voici ses principes.

1. La chaleur est le principe de toute action & de toute conservation; elle naît d'un mouvement produit par le soleil voisin, & par la lumiere éclatante; le froid est cause de tout repos & de toute destruction; c'est une suite de la grande distance, du soleil, de l'éloignement de la lumiere & de la présence des ténebres.

2. La chaleur regne sur le printemps & sur l'été; l'automne & l'hiver sont soumis au froid.

3. Le zodiaque est divisé en huit parties; quatre appartiennent à la chaleur, & quatre au froid.

4. L'influence des causes efficientes universelles se calcule en commençant au point cardinal ou Kua appellé Chin; il est oriental; c'est le premier jour du printemps, ou le 5 ou 6 Février.

5. Toutes choses ne sont qu'une seule & même substance.

6. Il y a deux matieres principales ; les Cahos infini, ou, l'air ou tai-kié, émanation premiere qui entre conséquemment dans toutes ses productions.

7. Après la formation du ciel & de la terre, entre l'un & l'autre se trouvera l'émanation premiere ou l'air, matiere la plus voisine de toutes les choses corruptibles.

8. Ainsi, tout est sorti d'une seule & même essence, substance, nature, par la condensation, les principes des figures corporelles, par les modifications variées selon les qualités du ciel, du soleil, de la lune, des étoiles, des planetes, des élémens, de la terre, de l'instant, du lieu, & par le concours de toutes ces qualités.

9. Ces qualités sont donc la forme & le principe des opérations intérieures & extérieures des corps composés.

10. La génération est un écoulement de l'air primitif du choix modifié sous des figures, & doué de qualités plus ou moins pures, qualités & figures combinées selon le concours du soleil & des autres causes universelles & particulieres.

11. La corruption est la destruction de la figure extérieure, & la séparation des qualités, des honneurs & des esprits unis dans l'air. Les parties d'air sont désunies ; les plus légeres, les plus chaudes & les plus pures montent ; les plus pesantes, les plus froides & les plus grossieres descendent ; les premieres s'appellent Xin & Ho-en, esprits purs, ames séparées ; les secondes s'appellent Kuei, esprits impurs ou les cadavres.

12. Les choses different, & par la forme extérieure, & par les qualités internes.

13.

13. Il y a quatre qualités : le Ching, droit, pur & constant ; le Pien, courbe, impur & variable ; le Tung, pénétrant & subtil ; le Se, épais, obscur & impénétrable. Les deux premieres sont bonnes & admises dans l'homme ; les deux autres sont mauvaises, & reléguées dans la brute & les inanimés.

14. Des bonnes qualités naît la distinction du parfait & de l'imparfait, du pur & de l'impur dans les choses ; celui qui a reçu le premier de ces modes ; est un héros ou un lettré ; la raison le commande ; il laisse loin de lui la multitude : celui qui a reçu les secondes qualités est obscur & cruel ; sa vie est mauvaise ; celui qui participe des unes & des autres, tient le milieu, c'est un bon homme sage & prudent ; il est du nombre de Kienlin.

15. Tai-kie, ou la substance universelle, se divise en lieu & vû : vû est la substance figurée corporelle, matérielle, étendue, solide & résistante ; lieu est la substance moins corporelle, mais sans figure déterminée, comme l'air ; on l'appelle Vu-kung-hieu, Vu-kung ; néant, vuide.

16. Le néant ou vuide, ou la substance sans qualité & sans accident, Tai-vu, Tai-kung, est la plus pure, la plus subtile & la plus simple.

17. Cependant elle ne peut subsister par elle-même, mais seulement par l'air primitif ; elle entre dans tout le composé ; elle est aërienne ; on l'appelle Ki : il ne faut pas la confondre avec la nature immatérielle & inintellectuelle.

18. De Li, ou du Chaos, ou séminaire universel des choses, sortent cinq vertus ; la piété, la justice, la religion, la prudence & la fidélité

avec tous ses attributs : de Li revêtu de qualités, & combiné avec l'air primitif, naissent cinq élémens physiques & moraux, dont la source est commune.

19. Li est donc l'essence de tout, ou, selon l'expression de Confucius, la raison premiere ou la substance universelle.

20. Li produit tout par Ki ou son air primitif; cet air est son instrument, & son régulateur général.

21. Après un certain nombre d'ans & de révolutions, le monde finira; tout retournera à sa source premiere, à son principe; il ne restera que Li & Ki; & Li reproduira un nouveau monde, & ainsi de suite à l'infini.

22. Il y a des esprits; c'est une vérité démontrée par l'ordre constant de la terre & des eaux, & la continuation réglée & non interrompue de leurs opérations.

23. Les choses ont donc un auteur, un principe invincible qui les conduit; c'est Chu, le maître; Xin-Kuei, l'esprit qui va & revient; Li-Kium, le principe ou le souverain.

24. Autre preuve des esprits; ce sont les bienfaits répandus sur les hommes, amenés par cette voie au culte & aux sacrifices.

25. Nos peres ont offert quatre sortes de sacrifices; Lui au ciel, & à Zangh-ti son esprit; In, aux esprits des six causes universelles, dans les quatre temps de l'année; savoir, le froid, le chaud, le soleil, la lune, les pluies & la sécheresse; Vang, aux esprits des montagnes & des fleuves; Pien, aux esprits inférieurs, & aux hommes qui ont bien mérité de la république.

D'où il suit, 1°. que les esprits des Chinois ne sont qu'une seule & même substance avec la chose à laquelle ils sont unis; 2°. qu'ils n'ont tous qu'un principe, le Chaos primitif; ce qu'il faut entendre du Tien-Chu, notre Dieu, & du Zangh-ti, le ciel ou l'esprit céleste; 3°. que les esprits finiront avec le monde, & retourneront à la source commune de toutes choses; 4°. que relativement à leur substance primitive, les esprits sont tous également parfaits, & qu'ils ne sont distingués que par les parties plus grandes ou plus petites de leur résidence; 5°. qu'ils sont tous en vie, sans intelligence, sans liberté; 6°. qu'ils reçoivent des sacrifices seulement selon la condition de leurs opérations & des lieux qu'ils habitent; 7°. que ce sont des opérations de la substance universelle qui ne peuvent être séparées des êtres où on les suppose, sans la destruction de ces êtres.

26. Il y a des esprits de génération & de corruption qu'on peut appeller *esprits physiques*, parce qu'ils sont causes des effets physiques; & il y a des esprits de sacrifices qui sont, ou bien, ou mal-faisans à l'homme, & qu'on peut appeller *politiques.*

27. La vie de l'homme consiste dans l'union convenable des parties de l'homme, qu'on peut appeller l'entité du ciel & de la terre; l'entité du ciel est un air très-pur, très-léger, de nature ignée qui constitue l'Hoen, l'ame ou les esprits animaux; l'entité de la terre est un air épais, pesant, grossier, qui forme le corps & ses humeurs, & s'appelle Pe, corps ou cadavre.

28. La mort n'est autre chose que la sépara-

tion de Hoen & de Pe, chacune de ces entités retourne à sa source, Hoen au ciel, Pe à la terre.

29. Il ne reste après la mort que l'entité du ciel & l'entité de la terre; l'homme n'a point d'autre immortalité; il n'y a proprement d'immortel que Li.

On convient assez de l'exactitude de cette exposition; mais chacun y voit, ou l'athéisme, ou le déisme, ou le polithéisme, ou l'idolâtrie, selon le sens qu'il attache aux mots; ceux qui veulent que le Li des Chinois ne soit autre chose que notre Dieu, sont bien embarrassés quand on leur objecte que ce Li est rond; mais de quoi ne se tire-t-on pas avec des distinctions? Pour disculper les lettrés de Chine du reproche d'athéisme & d'idolâtrie, l'obscurité de la langue prêtoit assez; il n'étoit pas nécessaire de perdre à cela tout l'esprit que Leibnitz y a mis.

Si ce systême est aussi ancien qu'on le prétend, on ne peut être trop étonné de la multitude surprenante d'expressions abstraites & générales dans lesquelles il est conçu. Il faut convenir que ces expressions qui ont rendu l'ouvrage de Spinosa si long-temps inintelligible parmi nous, n'auroient guere arrêté les Chinois il y a six ou sept cens ans: la langue effrayante de notre athée moderne est précisément celle qu'ils parloient dans leurs écoles.

Voilà les progrès qu'ils avoient faits dans le monde intellectuel, lorsque nous leur portâmes nos connoissances. Cet événement est l'époque de la philosophie moderne des Chinois. L'estime singuliere dont ils honorerent les premiers Européens qui débarquerent dans leurs contrées,

ne nous donne pas une haute idée des connoissances qu'ils avoient en méchanique, en astronomie & dans les autres parties des mathématiques. Ces Européens n'étoient même dans leur corps, que des hommes ordinaires; s'ils avoient quelques qualités qui les rendissent particuliérement recommandables, c'étoit le zele avec lequel ils couroient annoncer la vérité dans des régions inconnues, au hasard de les arroser de leur propre sang, comme cela est si souvent arrivé depuis à leurs successeurs. Cependant ils furent accueillis; la superstition si communément ombrageuse s'assoupit devant eux; ils se firent écouter; ils ouvrirent des écoles; on y accourut; on admira leur savoir. L'empereur Cham-hy, sur la fin du dernier siecle, les admit à sa cour, s'instruisit de nos sciences, apprit d'eux notre philosophie, étudia les mathématiques, l'astronomie, les méchaniques, &c. son fils Yong-Tching ne lui ressembla pas; il rélégua à Canton & à Macao les virtuoses Européens, excepté ceux qui résidoient à Pekin.

Il nous reste maintenant à faire connoître la philosophie pratique des Chinois: pour cet effet, nous allons donner quelques-unes des sentences morales de ce Confucius, dont un homme qui aspire à la réputation de lettré & de philosophe, doit savoir au moins quelques ouvrages entiers par cœur.

1. L'éthique politique a deux objets principaux; la culture de la nature intelligente, l'institution du peuple.

2. L'un de ces objets demande que l'entendement soit orné de la science des choses, afin qu'il

discerne le bien & le mal, le vrai & le faux; que les passions soient modérées, que l'amour de la vérité & de la vertu se fortifient dans le cœur, & que la conduite envers les autres soit décente & honnête.

3. L'autre objet est, que le citoyen sache se conduire lui-même, gouverner sa famille, remplir sa charge, commander une partie de la nation, posséder l'empire.

4. Le philosophe est celui qui a une connoissance profonde des choses & des livres, qui pese tout, qui se soumet à la raison, & qui marche d'un pas assuré dans les voies de la vérité & de la justice.

5. Quand on aura consommé la force intellectuelle à approfondir les choses, l'intention & la volonté s'épureront, les mauvaises affections s'éloigneront de l'ame, le corps se conservera sain, le domestique sera bien ordonné, la charge bien remplie, le gouvernement particulier bien administré, l'empire bien régi; il jouira de la paix.

6. Qu'est-ce que l'homme tient du ciel? La nature intelligente: la conformité à cette nature constitue la regle; l'attention à vérifier la regle & à s'y assujettir est l'exercice du sage.

7. Il est une certaine raison ou droiture céleste donnée à tous; il y a un supplément humain à ce don quand on l'a perdu. La raison céleste est du saint; le supplément est du sage.

Il n'y a qu'un principe de conduite; c'est de porter en tout de la sincérité, & de se conformer de toute son ame & de toutes ses forces à la mesure universelle: ne fais point à autrui ce que tu ne veux pas qu'on te fasse.

9. On connoît l'homme en examinant ses actions, leur fin, les passions dans lesquelles il se comptoit, les choses en quoi il se repose.

10. Il faut divulguer sur le champ les choses bonnes à tous; s'en réserver l'usage exclusif, une application individuelle, c'est mépriser la vertu, c'est la forcer à un divorce.

11. Que le disciple apprenne les raisons des choses, qu'il examine, qu'il raisonne, qu'il médite, qu'il consulte le sage, qu'il s'éclaire, qu'il bannisse la confusion des pensées & l'instabilité de sa conduite.

12. La vertu n'est pas seulement constante dans les choses extérieures.

13. Elle n'a aucun besoin de ce dont elle ne pourroit faire part à toute la terre, & elle ne pense rien qu'elle ne puisse s'avouer elle-même à la face du ciel.

14. Il ne faut s'appliquer à la vertu que pour être vertueux.

15. L'homme parfait ne se perd jamais de vue.

16. Il y a trois degrés de sagesse; savoir, ce que c'est que la vertu, l'aimer, la posséder.

17. La droiture du cœur est le fondement de la vertu.

18. L'univers a cinq regles; il faut de la justice entre le prince & le sujet; de la tendresse entre le pere & le fils; de la fidélité entre la femme & le mari; de la subordination entre les freres; de la concorde entre les amis. Il y a trois vertus cardinales, la prudence qui discerne, l'amour universel qui embrasse, le courage qui soutient, la droiture de cœur les suppose.

19. Les mouvemens de l'ame sont ignorés

des autres : si tu es sage, veille donc à ce qu'il n'y ait que toi qui voie.

20. La vertu est entre les extrêmes ; celui qui a passé le milieu n'a pas mieux fait que celui qui ne l'a pas atteint.

21. Il n'y a qu'une chose précieuse, c'est la vertu.

22. Une nation peut plus par la vertu que par l'eau & par le feu ; je n'ai jamais vu périr un aussi fort appui.

23. Il faut plus d'exemples au peuple que de préceptes ; il ne se faut charger de lui transmettre que ce dont on sera rempli.

24. Le sage est son censeur le plus sévere ; il est son témoin, son accusateur & son juge.

25. C'est avoir atteint l'innocence & la perfection, que de s'être surmonté, & que d'avoir recouvré cet ancien & primitif état de droiture céleste.

26. La paresse engourdie, l'ardeur inconsidérée, sont deux obstacles égaux au bien.

27. L'homme parfait ne prend point une voie détournée ; il suit le chemin ordinaire, & s'y tient ferme.

28. L'honnête homme est un homme universel.

29. La charité est cette affection constante & raisonnée qui nous immole au genre humain, comme s'il ne faisoit avec nous qu'un individu, & qui nous associe à ses malheurs & à ses prospérités.

30. Il n'y a que l'honnête homme qui ait le droit de haïr & d'aimer.

31. Compense l'injure par l'aversion, & le bienfait par la renonnoissance, car c'est la justice.

32. Tomber & ne point se relever, voilà proprement ce que c'est que faillir.

33. C'est une espece de trouble d'esprit que de souhaiter aux autres, ou ce qui n'est pas en notre puissance, ou des choses contradictoires.

34. L'homme parfait agit selon son état, & & ne veut rien qui ne lui soit étranger.

35. Celui qui étudie la sagesse a neuf qualités en vue ; la perspicacité de l'œil, la finesse de l'oreille, la sérénité du front, la gravité du corps, la véracité du propos, l'exactitude dans l'action, le conseil dans les cas douteux, l'examen des suites dans la vengeance & dans la colere.

La morale de Confucius est, comme l'on voit, bien supérieure à sa métaphysique & à sa physique. On peut consulter Butfinger sur les maximes qu'il a laissées du gouvernement de la famille, des fonctions de la magistrature & de l'administration de l'empire.

Comme les mandarins & les lettrés ne font pas le gros de la nation & que l'étude des lettres ne doit pas être une occupation bien commune ; la difficulté en étant là beaucoup plus grande qu'ailleurs, il semble qu'il resteroit encore bien des choses importantes à dire sur les Chinois, & cela est vrai ; mais nous ne nous sommes pas proposé de faire l'abrégé de leur histoire, mais celui seulement de leur philosophie. Nous observerons cependant, 1°. que, quoiqu'on ne puisse accorder aux Chinois toute l'antiquité dont ils se vantent, & qui ne leur est guere disputée par leurs panégyristes, on ne peut nier toutefois que la date de leur empire ne soit très-voisine du déluge. 2°. Que plus on leur accordera d'ancienneté,

plus on aura de reproches à leur faire sur l'imperfection de leur langue & de leur écriture : il est inconcevable que des peuples à qui l'on donne tant d'esprit & de sagacité, aient multiplié à l'infini les accens, au lieu de multiplier les mots, & multiplié à l'infini les caracteres, au lieu d'en combiner un petit nombre. 3°. Que l'éloquence & la poésie tenant de fort près à la perfection de la langue, ils ne sont, selon toute apparence, ni grands orateurs ni grands poëtes. 4°. Que leurs drames sont bien imparfaits, s'il est vrai qu'on y prenne un homme au berceau, qu'on y représente la suite de toute sa vie, & que l'action théatrale dure plusieurs mois de suite. 5°. Que dans ces contrées le peuple est très-enclin à l'idolâtrie, & que son idolâtrie est fort grossiere, si l'histoire suivante qu'on lit dans le P. le Comte est bien vraie. Ce missionnaire de la Chine raconte que les médecins ayant abandonné la fille d'un Nankinois, cet homme qui aimoit éperduement son enfant, ne sachant plus à qui s'adresser, s'avisa de demander sa guérison à une de ses idoles. Il n'épargna ni les sacrifices, ni les mets, ni les parfums, ni l'argent. Il prodigua à l'idole tout ce qu'il crut lui être agréable ; cependant sa fille mourut. Son zele alors & sa piété dégénérerent en fureur ; il résolut de se venger d'une idole qui l'avoit abusé. Il porta sa plainte devant le juge & poursuivit cette affaire comme un procès en regle qu'il gagna, malgré toute la sollicitation des Bonzes, qui craignoient avec juste raison, que la punition d'une idole qui n'exauçoit pas, n'eût de suites fâcheuses pour les autres idoles & pour eux. Ces idolâtres ne sont pas toujours aussi modérés

lorsqu'ils sont mécontens de leurs idoles ; il les haranguent à peu près en ces termes : *crois-tu que nous ayons tort dans notre indignation ? sois juge entre nous & toi ; depuis long-temps nous te soignons ; tu es logée dans un temple, tu es adorée de la tête aux pieds ; nous t'avons toujours servi les choses les plus délicieuses ; si tu n'en as pas mangé, c'est ta faute. Tu ne saurois dire que tu aies manqué d'encens ; nous avons tout fait de notre part, & tu n'as rien fait de la tienne : plus nous te donnons, plus nous devenons pauvres ; conviens que si nous te devons, tu nous dois aussi. Or, dis-nous de quels biens tu nous a comblés ?* La fin de cette harangue est ordinairement d'abattre l'idole & de la traîner dans les boues. Les Bonzes débauchés, hypocrites & avares, encouragent le plus qu'ils peuvent à la superstition. Ils en font sur-tout pour les pélérinages, & les femmes aussi *qui donnoient beaucoup dans cette dévotion, qui n'est pas fort du goût des maris jaloux, au point que nos missionnaires ont été obligés de bâtir aux nouveaux convertis des églises séparées pour les deux sexes.* Voyez le P. le Comte. 6°. Qu'il paroît que parmi les religions étrangeres tolérées. La religion Chrétienne tient le haut rang ; que les Mahometans n'y sont pas nombreux, quoiqu'ils y aient des mosquées superbes : que les Jésuites ont beaucoup mieux reussi dans ce pays que ceux qui y ont exercé en même temps ou depuis les fonctions apostoliques : que les femmes chinoises semblent fort pieuses, s'il est vrai, comme le dit le P. le Comte, *qu'elles voudroient se confesser tous les jours, soit goût pour le sacrement, soit tendre piété, soit quelqu'autre raison qui leur soit particuliere* : qu'à

en juger par les objections de l'empereur aux premiers missionnaires, les Chinois ne l'ont pas embrassé en aveugles. *Si la connoissance de J. C. est nécessaire au salut*, disoit cet empereur aux missionnaires, *& que d'ailleurs Dieu nous ait voulu sincérement sauver, comment nous a-t-il laissés si long-temps dans l'erreur? Il y a plus de seize siecles que votre religion est établie dans le monde, & nous n'en avons rien su. La Chine est-elle si peu de chose qu'elle ne mérite pas qu'on pense à elle, tandis que tant de barbares sont éclairés?* C'est une difficulté qu'on propose tous les jours sur les bancs en Sorbonne. *Les missionnaires*, ajoute le P. le Comte, qui rapporte cette difficulté, *y répondirent, & le Prince fut content;* ce qui devoit être: des missionnaires seroient, ou bien ignorans, ou bien mal-adroits, s'ils s'embarquoient pour la conversion d'un peuple un peu policé, sans avoir préparé une satisfaisante réponse à cette objection commune. 7°. Que les Chinois ont d'assez bonnes manufactures en étoffes & en porcelaines; mais que s'ils excellent par la matiere, ils péchent absolument par le goût & la forme; qu'ils en feront encore long-temps aux Magots; qu'ils ont de belles couleurs & de mauvaises peintures; en un mot, qu'ils n'ont pas le génie d'invention & de découvertes qui brille aujourd'hui dans l'Europe: que s'ils avoient eu des hommes supérieurs, leurs lumieres auroient forcé les obstacles par la seule impossibilité de rester captives; qu'en général, l'esprit d'orient est plus tranquille, plus paresseux, plus renfermé dans les besoins essentiels, plus borné à ce qu'il trouve établi, moins avide de nouveautés que l'es-

prit d'occident. Ce qui doit rendre particuliérement à la Chine les usages plus constans, le gouvernement plus uniformes, les loix plus durables ; mais que les sciences & les arts demandant une activité plus inquiete, une curiosité qui ne se lasse point de chercher, une sorte de capacité de se satisfaire, nous y sommes plus propres, & qu'il n'est pas étonnant que, quoique les Chinois soient les plus anciens, nous les ayons devancés de si loin. V. *les Mémoires de l'Acad. année 1727. L'Histoire de la Philo. de Bruck.* Butfing. Leibnitz. Le P. le Comte. *Les Mém. des Miss. étrang. &c. Et les Mém. de l'Acad. des Inscript.*

* *
*

PHILOSOPHIE DES CYNIQUES.

LE Cynisme sortit de l'école de Socrate, & le Stoïcisme de l'école d'Antisthene. Ce dernier dégoûté des hypotheses sublimes que Platon & les autres philosophes de la même secte se glorifioient d'avoir apprises de leur divin maître, se tourna tout-à-fait du côté de l'étude des mœurs & de la pratique de la vertu, & il ne donna pas en cela une preuve médiocre de la bonté de son jugement. Il falloit plus de courage pour fouler aux pieds ce qu'il pouvoit y avoir de fastueux & d'imposant dans les idées socratiques, que pour marcher sur la pourpre du manteau de Platon. Antisthene, moins connu que Diogene son disciple, avoit fait le pas difficile.

Il y avoit au midi d'Athenes, hors des murs de cette ville, non loin du Lycée, un lieu un peu plus élevé, dans le voisinage d'un petit bois. Ce lieu s'appelloit *Cynosarge*. La superstition d'un citoyen allarmé de ce qu'un chien s'étoit emparé des viandes qu'il avoit offertes à ses Dieux domestiques, & les avoit portées dans cet endroit, y avoit élevé un temple à Hercule, à l'instigation d'un oracle qu'il avoit interrogé sur ce prodige. *La superstition des anciens transformoit tout en prodiges, & leurs oracles ordonnoient toujours ou des autels, ou des sacrifices.* On sacrifioit aussi dans ce temple à Hébé, à Alcmene, & à Jolas. Il y avoit aux environs un gymnase particulier pour les étrangers & pour les *enfans illégitimes.* On donnoit ce nom, dans Athenes, à ceux qui

étoient nés d'un pere Athénien & d'une mere étrangere. C'étoit là qu'on accordoit aux esclaves la liberté, & que des juges examinoient & décidoient les contestations occasionnées entre les citoyens par des naissances suspectes ; & ce fut aussi dans ce lieu qu'Antisthene, fondateur de la secte Cynique, s'établit & donna ses premieres leçons. On prétend que ses disciples en furent appellés Cyniques, nom qui leur fut confirmé dans la suite, par la singularité de leurs mœurs & de leurs sentimens, & par la hardiesse de leurs actions & de leurs discours. Quand on examine de près la bizarrerie des Cyniques, on trouve qu'elle consistoit principalement à transporter au milieu de la société les mœurs & l'état de la nature. Ou ils ne s'apperçurent point, ou ils se soucierent peu du ridicule qu'il y avoit à affecter parmi les hommes corrompus & délicats, la conduite & les discours de l'innocence des premiers temps, & la rusticité des siecles de l'animalité.

Les Cyniques ne demeurerent pas long-temps renfermés dans le Cynosarque. Ils se répandirent dans toutes les provinces de la Grece, bravant les préjugés, prêchant la vertu, & attaquant le vice sous quelque forme qu'il se présentât. Ils se montrerent particuliérement dans les lieux sacrés & sur les places publiques. Il n'y avoit en effet que la publicité qui pût pallier la licence apparente de leur philosophie. L'ombre la plus légere de secret, de honte & de ténebres, leur auroit attiré dès le commencement des dénominations injurieuses & de la persécution. Le grand jour les en garantit. Comment imaginer, en effet, que

les hommes pensent du mal à faire & à dire ce qu'ils font, & disent sans aucun mystere ?

Antisthene apprit l'art oratoire de Gorgias le Sophiste, qu'il abandonna pour s'attacher à Socrate, entraînant avec lui une partie de ses condisciples. Il sépara de la doctrine du philosophe ce qu'elle avoit de solide & de substantiel, comme il avoit démêlé des préceptes du rhéteur ce qu'ils avoient de frappant & de vrai. C'est ainsi qu'il se prépara à la pratique ouverte de la vertu & à la profession publique de la philosophie. On le vit alors se promenant dans les rues l'épaule chargée d'une besace, le dos couvert d'un mauvais manteau, le menton hérissé d'une longue barbe, & la main appuyée sur un baton, mettant dans le mépris des choses extérieures un peu plus d'ostentation peut-être qu'elles n'en méritoient. C'est du moins la conjecture qu'on peut tirer d'un mot de Socrate, qui voyant son ancien disciple trop fier d'un mauvais habit, lui disoit avec sa finesse ordinaire : *Antisthene, je t'apperçois à travers un trou de ta robe.* Du reste, il rejetta loin de lui toutes les commodités de la vie : il s'affranchit de la tyrannie du luxe & des richesses, & de la passion des femmes, de la réputation & des dignités, en un mot, de tout ce qui subjugue & tourmente les hommes ; & ce fut en s'immolant lui-même sans réserve, qu'il crut acquérir le droit de poursuivre les autres sans ménagement. Il commença par venger la mort de Socrate ; celle de Mélite & l'exil d'Anyte furent les suites de l'amertume de son ironie. La dureté de son caractère, la sévérité de ses mœurs, & les épreuves auxquelles il soumettoit ses disciples, n'empêcherent

n'empêcherent point qu'il n'en eût; mais il étoit d'un commerce trop difficile pour les conserver; bientôt il éloigna les uns: les autres se retirerent, & Diogene fut presque le seul qui lui resta.

La secte cynique ne fut jamais si peu nombreuse & si respectable que sous Antisthene. Il ne suffisoit pas, pour être cynique, de porter une lanterne à la main, de coucher dans les rues ou dans un tonneau, & d'accabler les passans de vérités injurieuses. » Veux-tu que je sois ton maî» tre, & mériter le nom de mon disciple, di» soit Antisthene à celui qui se présentoit à la » porte de son école? commence par ne te res» sembler en rien, & par ne plus rien faire de » ce que tu faisois. N'accuse de ce qui t'arrivera » ni les hommes, ni les Dieux. Ne porte ton » desir & ton aversion que sur ce qu'il est en ta » puissance d'approcher ou d'éloigner de toi. » Songe que la colere, l'envie, l'indignation, la » pitié, sont des foiblesses indignes d'un philoso» phe. Si tu es tel que tu dois être, tu n'auras ja» mais lieu de rougir. Tu laisseras donc la honte » à celui qui, se reprochant quelque vice secret, » n'ose se flatter à découvert. Sache que la vo» lonté de Jupiter sur le cynique est qu'il annonce » aux hommes le bien & le mal sans flatterie, & » qu'il leur mette sans cesse sous les yeux les er» reurs dans lesquelles ils se précipitent, & sur» tout ne crains point la mort, quand il s'agira » de dire la vérité ».

Il faut convenir que ces leçons ne pouvoient guere germer que dans des ames d'une trempe bien forte. Mais aussi les Cyniques demandoient peut-être trop aux hommes, dans la crainte de

n'en pas obtenir assez. Peut-être seroit-il aussi ridicule d'attaquer leur philosophie par cet excès apparent de sévérité, que de leur reprocher le motif vraiment sublime, sur lequel ils en avoient embrassé la pratique. Les hommes marchent avec tant d'indolence dans le chemin de la vertu, que l'aiguillon dont on les presse ne peut être trop vif; & ce chemin est si laborieux à suivre, qu'il n'y a point d'ambition plus louable que celle qui soutient l'homme & le transporte à travers les épines dont il est semé. En un mot, ces anciens philosophes étoient entrés dans leurs préceptes, parce qu'ils savoient par expérience qu'on se relâche toujours assez dans la pratique; & ils pratiquoient eux-mêmes la vertu, parce qu'ils la regardoient comme la seule véritable grandeur de l'homme; & voilà ce qu'il a plu à leurs détracteurs d'appeller vanité; reproche vuide de sens, & imaginé par des hommes en qui la superstition avoit corrompu l'idée naturelle & simple de la bonté morale.

Les Cyniques avoient pris en aversion la culture des beaux arts. Ils comptoient tous les momens qu'on y employoit comme un temps dérobé à la pratique de la vertu & à l'étude de la morale. Ils rejettoient en conséquence des mêmes principes, & la connoissance des mathématiques & celle de la physique, & l'histoire de la nature; ils affectoient sur-tout un mépris souverain pour cette élégance particuliere aux Athéniens, qui se faisoit remarquer & sentir dans leurs mœurs, leurs écrits, leurs discours, leurs ajustemens, la décoration de leurs maisons; en un mot, dans tout ce qui appartenoit à la vie

civile. D'où l'on voit que s'il étoit très-difficile d'être auſſi vertueux qu'un Cynique, rien n'étoit plus facile que d'être auſſi ignorant & auſſi groſſier.

L'ignorance des beaux arts & le mépris des décences, furent l'origine du diſcrédit où la ſecte tomba dans les ſiecles ſuivans. Tout ce qu'il y avoit dans les villes de la Grece & de l'Italie de bouffons, d'impudens, de mendians, de paraſites, de gloutons & de fainéans (& il y avoit beaucoup de ces gens-là ſous les empereurs) prit effrontément le nom de cyniques. Les Magiſtrats, les prêtres, les ſophiſtes, les poëtes, les orateurs, tous ceux qui avoient été auparavant les victimes de cette eſpece de philoſophie, crurent qu'il étoit temps de prendre leur révanche; tous ſentirent le moment; tous éleverent leurs cris à la fois; on ne fit aucune diſtinction dans les invectives, & le nom de cynique fut univerſellement abhorré. On va juger par les principales maximes de la morale d'Antiſthene, qui avoit encore dans ces derniers temps quelques véritables diſciples, ſi cette condamnation des Cyniques fut auſſi juſte qu'elle fut générale.

Antiſthene diſoit: la vertu ſuffit pour le bonheur. Celui qui la poſſede n'a plus rien à deſirer, que la perſévérance & la fin de Socrate.

L'exercice a quelquefois élevé l'homme à la vertu la plus ſublime. Elle peut donc être d'inſtitution & le fruit de la diſcipline. Celui qui penſe autrement, ne connoît pas la force d'un précepte, d'une idée.

C'eſt aux actions qu'on reconnoît l'homme vertueux. La vertu ornera ſon ame aſſez pour

qu'il puiſſe négliger la fauſſe parure de la ſcience, des arts & de l'éloquence.

Celui qui ſait être vertueux n'a plus rien à apprendre, & toute la philoſophie ſe réſout dans la pratique de la vertu.

La perte de ce qu'on appelle gloire eſt un bonheur; ce ſont de longs travaux abrégés.

Le ſage doit être content d'un état qui lui donne la tranquille jouiſſance d'une infinité de choſes, dont les autres n'ont qu'une contentieuſe propriété. Les biens ſont moins à ceux qui les poſſedent, qu'à ceux qui ſavent s'en paſſer.

C'eſt moins, ſelon les loix des hommes que ſelon les maximes de la vertu, que le ſage doit vivre dans la république.

Si le ſage ſe marie, il prendra une femme qui ſoit belle, afin de faire de beaux enfans à ſa femme.

Il n'y a, à proprement parler, rien d'étranger ni d'impoſſible à l'homme ſage.

L'honnête homme eſt l'homme vraiment aimable.

Il n'y a d'amitié réelle qu'entre ceux qui ſont unis par la vertu.

La vertu ſolide eſt un bouclier qu'on ne peut ni enlever, ni rompre. C'eſt la vertu ſeule qui répare la différence & l'inégalité des ſexes.

La guerre fait plus de malheureux qu'elle n'en emporte. Conſulte l'œil de ton ennemi; car il appercevra le premier ton défaut.

Il n'y a de bien réel que la vertu, de mal réel que le vice.

Ce que le vulgaire appelle des biens & des maux, ſont toutes choſes qui ne nous concernent en rien.

Un des arts les plus importans & les plus difficiles, c'eſt celui de déſapprendre le mal.

On peut tout ſouhaiter au méchant, excepté la valeur.

La meilleure proviſion à porter dans un vaiſſeau qui doit périr, c'eſt celle qu'on ſauve toujours avec ſoi du naufrage.

Ces maximes ſuffiſent pour donner une idée de la ſageſſe d'Antiſthene ; ajoutons-y quelques-uns de ſes diſcours ſur leſquels on puiſſe s'en former une de ſon caractere. Il diſoit à celui qui lui demandoit par quel motif il avoit embraſſé la philoſophie : *c'eſt pour vivre bien avec moi* ; à un prêtre qui l'initioit aux myſteres d'Orphée, & qui lui vantoit le bonheur de l'autre vie : *pourquoi ne meurs-tu donc pas ?* Aux Thébains énorgueillis de la victoire de Leuctres ; *qu'ils reſſembloient à des écoliers tout fiers d'avoir battu leur maître* : d'un certain Iſménias dont on parloit comme d'un bon flûteur : *que pour cela même il ne valoit rien ; car s'il valoit quelque choſe, il ne ſeroit pas ſi bon flûteur.*

D'où l'on voit que la vertu d'Antiſthene étoit chagrine. Ce qui arrivera toujours, lorſqu'on s'opiniâtrera à ſe former un caractere artificiel & des mœurs factices. Je voudrois bien être Caton ; mais je crois qu'il m'en coûteroit beaucoup, à moi & aux autres, avant que je le fuſſe devenu. Les fréquens ſacrifices que je ſerois obligé de faire au perſonnage ſublime que j'aurois pris pour modele, me rempliroient d'une bile âcre & cauſtique qui s'épancheroit à chaque inſtant au dehors. Et c'eſt-là peut-être la raiſon pour laquelle quelques ſages & certains dévots auſteres

ſont ſi ſujets à la mauvaiſe humeur. Ils reſſentent ſans ceſſe la contrainte d'un rôle qu'ils ſe ſont impoſé, & pour lequel la nature ne les a point faits; & ils s'en prennent aux autres du tourment qu'ils ſe donnent à eux-mêmes. Cependant il n'appartient pas à tout le monde de ſe propoſer Caton pour modele.

Diogene, diſciple d'Antiſthene, naquit à Sinope, ville de Pont, la troiſieme année de la quatre-vingt-onzieme olympiade. Sa jeuneſſe fut diſſolue. Il fut banni pour avoir rogné les eſpeces. Cette aventure fâcheuſe le conduiſit à Athenes, où il n'eut pas de peine à goûter un genre de philoſophie qui lui promettoit de la célébrité, & qui ne lui preſcrivoit d'abord que de renoncer à des richeſſes qu'il n'avoit point. Antiſthene, peu diſpoſé à prendre un faux monnoyeur pour diſciple, le rebuta; irrité de ſon attachement opiniâtre, il ſe porta même juſqu'à le menacer de ſon bâton. *Frappe*, lui dit Diogene; *tu ne trouveras point de bâton aſſez dur pour m'éloigner de toi, tant que tu parleras.* Le banni de Sinope prit, en dépit d'Antiſthene, le manteau, le bâton & la béſace: c'étoit l'uniforme de la ſecte. Sa converſion ſe fit en un moment. En un moment il conçut la haine la plus forte pour le vice, & il profeſſa la frugalité la plus auſtere. Remarquant un jour une ſouris qui ramaſſoit les miettes qui ſe détachoient de ſon pain; *& moi auſſi*, s'écria-t-il, *je peux me contenter de ce qui tombe de leurs tables.*

Il n'eut pendant quelque temps aucune demeure fixe; il vécut, repoſa, enſeigna, converſa par-tout où le haſard le promena. Comme

on différoit trop à lui bâtir une cellule qu'il avoit demandée, il ſe réfugia, dit-on, dans un tonneau, eſpece de maiſon à l'uſage des gueux, long-temps avant que Diogene les mît à la mode parmi ſes diſciples. La ſévérité avec laquelle les premiers Cénobites ſe ſont traités par eſprit de mortification, n'a rien de plus extraordinaire que ce que Diogene & ſes ſucceſſeurs exécuterent pour s'endurcir à la philoſophie. Diogene ſe rouloit en été dans les ſables brûlans; il embraſſoit en hiver des ſtatues couvertes de neige; il marchoit les pieds nus ſur la glace; pour toute nourriture il ſe contentoit quelquefois de brouter la pointe des herbes. Qui oſera s'offenſer après cela de le voir dans les jeux iſthmiques ſe couronner de ſa propre main, & de l'entendre lui-même ſe proclamer vainqueur de l'ennemi le plus redoutable de l'homme, la *volupté*.

Son enjouement naturel réſiſta preſque à l'auſtérité de ſa vie. Il fut plaiſant, vif, ingénieux, éloquent. Perſonne n'a dit autant de bon mots. Il faiſoit pleuvoir le ſel & l'ironie ſur les vicieux. Les Cyniques n'ont point connu cette eſpece d'abſtraction de la charité chrétienne, qui conſiſte à diſtinguer le vice de la perſonne. Les dangers qu'il courut de la part de ſes ennemis, & auxquels il ne paroît point qu'Antiſthene, ſon maître, ait jamais été expoſé, prouvent bien que le ridicule eſt plus difficile à ſupporter que l'injure. Ici, on répondoit à ſes plaiſanteries avec des pierres; là, on lui jettoit des os comme à un chien. Par-tout on le trouvoit également inſenſible. Il fut pris dans le trajet d'Athenes à Egine, conduit en Crete, & mis à l'encan avec d'autres

esclaves. Le crieur public lui ayant demandé ce qu'il savoit : *commander aux hommes*, lui répondit Diogene ; *& tu peux me vendre à celui qui a besoin d'un maître.* Un Corinthien appellé *Xeniade*, homme de jugement sans doute, l'accepta à ce titre, profita de ses leçons, & lui confia l'éducation de ses enfans. Diogene en fit autant de petits Cyniques ; & en très-peu de temps ils apprirent de lui à pratiquer la vertu, à manger des oignons, à marcher les pieds nus, à n'avoir besoin de rien, & à se moquer de tout. Les mœurs des Grecs étoient alors très-corrompues. Libre dans son métier de précepteur, il s'appliqua de toute sa force à réformer les mœurs des Corinthiens. Il se montra donc dans leurs assemblées publiques ; il y harangua avec sa franchise & sa véhémence ordinaires ; & il réussit presqu'à en bannir les méchans, sinon à les corriger. Sa plaisanterie fut plus redoutée que les loix. Personne n'ignore son entretien avec Alexandre ; mais ce qu'il importe d'observer, c'est qu'en traitant Alexandre avec la derniere hauteur, dans un temps où la Grece entiere se prosternoit à ses genoux, Diogene montra moins encore de mépris pour la grandeur prétendue de ce jeune ambitieux, que pour la lâcheté de ses compatriotes. Personne n'eut plus de fierté dans l'ame, ni de courage dans l'esprit, que ce philosophe. Il s'éleva au dessus de tout événement, mit sous ses pieds toutes les terreurs, & se joua indistinctement de toutes les folies. A peine eut-on publié le décret qui ordonnoit d'adorer Alexandre sous le nom de *Bacchus de l'Inde*, qu'il demanda lui à être adoré sous le nom de *Sérapis de Grece*,

Cependant ses ironies perpétuelles ne resterent point sans quelque espece de représaille. On le noircit de mille calomnies, qu'on peut regarder comme la monnoie de ses mots. Il fut accusé de son temps, & traduit chez la postérité comme coupable de l'obscénité la plus excessive. Son tonneau ne se représente encore aujourd'hui à notre imagination prévenue, qu'avec un cortege d'images déshonnêtes ; on n'ose regarder au fond. Mais les bons esprits qui s'occuperont moins à chercher dans l'histoire ce qu'elle dit, que ce qui est la vérité, trouveront que les soupçons qu'on a répandus sur ses moeurs n'ont eu d'autre fondement que la licence de ses principes. L'histoire scandaleuse de Laïs est démentie par mille circonstances ; & Diogene mena une vie si frugale & si laborieuse, qu'il put aisément se passer de femmes, sans user d'aucune ressource honteuse.

Voilà ce que nous devons à la vérité & à la mémoire de cet indécent, mais très-vertueux philosophe. De petits esprits, animés d'une jalousie basse contre toute vertu qui n'est pas renfermée dans leur secte, ne s'acharneront que trop à déchirer les sages de l'antiquité, sans que nous les secondions. Faisons plutôt ce que l'honneur de la philosophie & même de l'humanité doit attendre de nous : réclamons contre ces voix imbécilles, & tâchons de relever, s'il se peut, dans nos écrits les monumens que la reconnoissance & la vénération avoient érigés aux philosophes anciens, que le temps a détruits, & dont la superstition voudroit encore abolir la mémoire.

Diogene mourut à l'âge de 90 ans. On le trouva sans vie, enveloppé dans son manteau. Le mi-

nistere public prit soin de sa sépulture. Il fut inhumé vers la porte de Corinthe, qui conduisoit à l'Isthme. On plaça sur son tombeau une colonne de marbre de Paros, avec le chien symbole de la secte ; & ses concitoyens s'empresserent à l'envi d'éternifer leurs regrets, & de s'honorer eux-mêmes, en enrichissant ce monument d'un grand nombre de figures d'airain. Ce sont ces figures froides & muettes qui déposent avec force contre les calomniateurs de Diogene; & c'est elles que j'en croirai, parce qu'elles sont sans passion.

Diogene ne forma aucun systême de morale ; il suivit la méthode des philosophes de son temps. Elle consistoit à rappeller toute leur doctrine à un petit nombre de principes fondamentaux qu'ils avoient toujours présens à l'esprit, qui dictoient leurs réponses, & qui dirigeoient leur conduite. Voici ceux du philosophe Diogene.

Il y a un exercice de l'ame & un exercice du corps. Le premier est une source féconde d'images sublimes qui naissent dans l'ame, qui l'enflamment & qui l'élevent. Il ne faut pas négliger le second, parce que l'homme n'est pas en santé, si l'une des deux parties dont il est composé est malade.

Tout s'acquiert par l'exercice ; il n'en faut pas même excepter la vertu. Mais les hommes ont travaillé à se rendre malheureux, en se livrant à des exercices qui sont contraires à leur bonheur, parce qu'ils ne sont pas conformes à leur nature.

L'habitude répand de la douceur jusques dans le mépris de la volupté.

On doit plus à la nature qu'à la loi.

Tout est commun entre le sage & ses amis. Il est au milieu d'eux comme l'Etre bienfaisant & suprême au milieu de ses créatures.

Il n'y a point de société sans loi. C'est par la loi que le citoyen jouit de sa ville, & le républicain de sa république. Mais si les loix sont mauvaises, l'homme est plus malheureux & plus méchant dans la société que dans la nature.

Ce qu'on appelle *gloire* est l'appas de la sottise, & ce qu'on appelle noblesse en est le masque.

Une république bien ordonnée seroit l'image de l'ancienne ville du monde.

Quel rapport assentiel y a-t-il entre l'astronomie, la musique, la géométrie, & la connoissance de son devoir, & l'amour de la vertu?

Le triomphe de soi est la consommation de toute philosophie.

La prérogative du philosophe est de n'être surpris par aucun événement.

Le comble de la folie est d'enseigner la vertu, d'en faire l'éloge, & d'en négliger la pratique.

Il seroit à souhaiter que le mariage fût un vain nom, & qu'on mît en commun les femmes & les enfans.

Pourquoi seroit-il permis de prendre dans la nature ce dont on a besoin, & non pas dans un temple?

L'amour est l'occupation des désœuvrés.

L'homme dans l'état d'imbécillité, ressemble beaucoup à l'univers dans son état naturel.

Le médisant est la plus cruelle des bêtes farouches, & le flatteur la plus dangereuse des bêtes privées.

Il faut résister à la fortune par le mépris, à la loi par la nature, aux passions par la raison.

Aie les bons pour amis, afin qu'ils t'encouragent à faire le bien ; & les méchans pour ennemis, afin qu'ils t'empêchent de faire le mal.

Tu demandes aux Dieux ce qui te semble bon, & ils t'exauceroient peut-être, s'il n'avoient pitié de ton imbécillité.

Traite les grands comme le feu, & n'en sois jamais ni trop éloigné, ni trop près.

Quand je vois la philosophie & la médecine, l'homme me paroît le plus sage des animaux, disoit encore Diogene ; quand je jette les yeux sur l'astrologie & la divination, je n'en trouve point de plus fou ; & il me semble, pouvoit-il ajouter, que la superstition & le despotisme en ont fait le plus misérable.

Les succès du voleur Harpalus (c'étoit un des lieutenans d'Alexandre) m'inclineroient presque à croire, ou qu'il n'y a point de Dieux, ou qu'ils ne prennent aucun souci de nos affaires.

Parcourons maintenant quelques-uns de ses bons mots. Il écrivit à ses compatriotes : *Vous m'avez banni de votre ville, & moi je vous relégue dans vos maisons. Vous restez à Sinope, & je m'en vais à Athenes. Je m'entretiendrai tous les jours avec les plus honnêtes gens, pendant que vous serez dans la plus mauvaise compagnie.* On lui disoit un jour, *on se moque de toi Diogene* ; & il répondoit, *& moi je ne me sens point moqué.* Il dit à quelqu'un qui lui remontroit dans une maladie, qu'au lieu de supporter la douleur, il feroit beaucoup mieux de s'en débarrasser en se donnant la mort, lui sur-tout qui paroissoit tant mépriser

la vie : *Ceux qui savent ce qu'il faut faire & ce qu'il faut dire dans le monde, doivent y demeurer; & c'est à toi d'en sortir, qui parois ignorer l'un & l'autre.* Il disoit de ceux qui l'avoient fait prisonnier : *Les lions sont moins les esclaves de ceux qui les nourrissent, que ceux-ci ne sont les valets des lions.* Consulté sur ce qu'on feroit de son corps après sa mort : *vous le laisserez*, dit-il, *sur la terre.* Et sur ce qu'on lui représenta qu'il demeureroit exposé aux bêtes féroces & aux oiseaux de proie : *Non*, repliqua-t-il, *vous n'aurez qu'à mettre auprès de moi mon bâton.* J'omets ses autres bons mots qui sont assez connus.

Ceux-ci suffisent pour montrer que Diogene avoit le caractere tourné à l'enjouement, & qu'il y avoit plus de tempérament encore que de philosophie dans cette insensibilité gaie & tranquille, qu'il a poussée aussi loin qu'il est possible à la nature humaine de la porter ; *c'étoit*, dit Montagne dans son style énergique & original qui plaît aux personnes du meilleur goût, lors même qu'il paroît trivial, *une espece de ladrerie spirituelle, qui a un air de santé que la philosophie ne méprise pas.* Il ajoute dans un autre endroit : *ce cynique qui baguenaudoit à part soi, & hochoit du nez le grand Alexandre, nous estimant des mouches ou des vessies pleines de vent, étoit bien juge plus aigre & plus poignant que Timon, qui fut surnommé le* haïsseur des hommes ; *car ce qu'on hait, on le prend à cœur : celui-ci nous souhaitoit du mal, étoit passionné du desir de notre ruine, fuyoit notre conversation comme dangereuse ; l'autre nous estimoit si peu, que nous ne puissions ni le troubler, ni l'altérer par notre contagion ; s'il nous laiss*

soit de compagnie, c'étoit pour le dédain de notre commerce, & non pour la crainte qu'il en avoit; il ne nous tenoit capables, ni de lui bien, ni de lui mal faire.

Il y eut encore des cyniques de réputation après la mort de Diogene. On peut compter de ce nombre.

Xéniade, dont il avoit été l'esclave. Celui-ci jetta les premiers fondemens du scepticisme, en soutenant *que tout étoit faux, que ce qui paroissoit de nouveau naissoit de rien, & que ce qui disparoissoit retournoit à rien.*

Onésicrite, homme puissant & considéré d'Alexandre. Diogene Laërce raconte qu'Onésicrite, ayant envoyé le plus jeune de ses fils à Athenes, où Diogene professoit alors la philosophie, cet enfant eut à peine entendu quelques-unes de ses leçons, qu'il devint son disciple; que l'éloquence du philosophe produisit le même effet sur son frere aîné, & qu'Onésicrite lui-même ne put s'en défendre.

Ce *Phocion*, que Démosthene appelloit *la coignée de ses périodes*, qui fut surnommé l'*homme de bien*, que tout l'or de Philippe ne pût corrompre, qui demandoit à son voisin, un jour qu'il avoit harangué avec les plus grands applaudissemens du peuple, s'il n'avoit point dit de sottises.

Stilpon de Megare & d'autres hommes d'état.

Monime de Syracuse, qui prétendoit que *nous étions trompés sans cesse par des simulacres*; systême dont Malebranche n'est pas éloigné, & que Berkley a suivi.

Cratès de Thebes, celui qui ne se vengea d'un soufflet qu'il avoit reçu d'un certain Nicodromus,

qu'en faisant écrire au bas de sa joue enflée du soufflet : *c'est de la main de Nicodrom*, NICODROMUS FECIT ; allusion plaisante à l'usage des peintres. Cratès sacrifia les avantages de la naissance & de la fortune à la pratique de la philosophie cynique. Sa vertu lui mérita la plus haute considération dans Athenes. Il connut la force de cette espece d'autorité publique, & il en usa pour rendre ses compatriotes meilleurs. Quoiqu'il fût laid de visage & bossu, il inspira la passion la plus violente à Hipparchia, sœur du philosophe Métrocle. Il faut avouer à l'honneur de Cratès qu'il fit jusqu'à l'indécence inclusivement, tout ce qu'il falloit pour détacher une femme d'un goût un peu délicat, & à l'honneur d'Hipparchia, que la tentative du philosophe fut sans succès. Il se présenta nu devant elle, & lui dit, en lui montrant sa figure contrefaite & ses vêtemens déchirés : *voilà l'époux que vous demandez, & voilà tout son bien.* Hipparchia épousa son cynique bossu, prit la robe de philosophe, & devint aussi indécente que son mari, s'il est vrai que Cratès lui ait proposé de consommer le mariage sous le portique, & qu'elle y ait consenti. Mais ce fait, n'en déplaise à Sextus-Empiricus, à Apulée, à Théodoret, à Lactance, à S. Clément d'Alexandrie, & à Diogene Laërce, n'a pas l'ombre de la vraissemblance ; il ne s'accorde, ni avec le caractere d'Hipparchia, ni avec les principes de Cratès, & ressemble tout-à-fait à ces mauvais contes dont la méchanceté se plaît à flétrir les grands noms, & que la crédulité sotte adopte avec avidité & accrédite avec joie.

Métrocle, frere d'Hipparchia & disciple de Cra-

tès. On fait à celui-ci un mérite d'avoir en mourant condamné ses ouvrages au feu ; mais si l'on juge de ses productions par la foiblesse de son esprit & la pusillanimité de son caractere, on ne les estimera pas dignes d'un meilleur sort.

Théombrote & Cléomene, disciples de Métrocle.

Démétrius d'Alexandrie ; disciple de Théombrote. *Timarque* de la même ville, & *Echecle* d'Ephese, disciples de Cléomene. *Ménédeme*, disciple d'Echecle. Le cynisme dégénéra dans celui-ci en frénésie ; il se déguisoit en Tysiphone, prenoit une torche à la main, & couroit les rues, en criant que *les Dieux des enfers l'avoient envoyé sur la terre pour discerner les bons des méchans.*

Ménédeme le frénétique eut pour disciple *Ctésibius* de Chalcis, homme d'un caractere badin & d'un esprit gai qui, plus philosophe peut-être qu'aucun de ses prédécesseurs, sut plaire aux grands sans se prostituer, & profiter de leur familiarité pour leur faire entendre la vérité & goûter la vertu.

Ménippe, le compatriote de Diogène. Ce fut un des derniers Cyniques de l'école ancienne ; il se rendit plus recommandable par le genre d'écrire, auquel il a laissé son nom, que par ses mœurs & sa philosophie. Il étoit naturel que Lucien qui l'avoit pris pour son modele en littérature, en fit son héros en morale. Ménippe faisoit le commerce, composoit des satyres & prêtoit sur gage. Dévoré de la soif d'augmenter ses richesses, il confia tout ce qu'il en avoit amassé à des marchands qui le volerent. Diogene brisa sa tasse, lorsqu'il eut reconnu qu'on pouvoit boire dans le creux de sa main. Cratès vendit

dit son patrimoine, & en jetta l'argent dans la mer, en criant : *je suis libre.* Un des premiers disciples d'Antisthene auroit plaisanté de la perte de sa fortune, & se seroit reposé sur cet argent qui faisoit commettre de si vilaines actions, du soin de le venger de la mauvaise foi de ses associés ; le cynique usurier en perdit la tête, & se pendit.

Ainsi finit le cynisme ancien. Cette philosophie reparut quelques années avant la naissance de Jesus-Christ, mais dégradée. Il manquoit aux Cyniques de l'école moderne les ames fortes, & les qualités singulieres d'Antisthene, de Cratès & de Diogene. Les maximes hardies que ces philosophes avoient avancées, & qui avoient été pour eux la source de tant d'actions vertueuses ; outrées, mal-entendues par leurs derniers successeurs, les précipiterent dans la débauche & le mépris. Les noms de *Carnéade*, de *Musonius*, de *Demonax*, de *Démétrius* & *d'Œnomaüs*, de *Crescence*, de *Pérégrin* & de *Salluste*, sont toutefois parvenus jusqu'à nous ; mais ils n'y sont pas tous parvenus sans reproche & sans tache.

Nous ne savons rien de Carnéade le Cynique. Nous ne savons que peu de chose de Musonius. Julien a loué la patience de ce dernier. Il fut l'ami d'Appollonius de Thyane & de Démétrius ; il osa affronter *le monstre à figure d'homme, & à tête couronnée*, & lui reprocher ses crimes. Néron le fit jetter dans les fers & conduire aux travaux publics de l'isthme, où il acheva sa vie à creuser la terre & à faire des ironies. La vie & les actions de Démétrius ne nous sont guere mieux connues que celles des deux philosophes précé-

dens ; on voit seulement que le sort de Musonius ne rendit pas Démétrius plus réservé. Il vécut sous quatre empereurs, devant lesquels il conserva toute l'aigreur cynique, & qu'il fit quelquefois pâlir sur le trône. Il assista aux derniers momens du vertueux Thrasea. Il mourut sur la paille, craint des méchans, respecté des bons & admiré de Séneque. Œnomaüs fut l'ennemi déclaré des prêtres & des faux cyniques. Il se chargea de la fonction de dévoiler la fausseté des oracles, & de démasquer l'hypocrisie des prétendus philosophes de son temps; fonction dangereuse; mais Démétrius pensoit apparemment qu'il peut y avoir du mérite, mais qu'il n'y a aucune générosité à faire le bien sans danger. Demonax vécut sous Hadrien, & put servir de modele à tous les philosophes; il pratiqua la vertu sans ostentation, & reprit le vice sans aigreur; il fut écouté, respecté & chéri pendant sa vie, & préconisé par Lucien même après sa mort. On peut regarder Crescence comme le contraste de Demonax, & le pendant de Pérégrin. Je ne sais comment on a placé au rang des philosophes un homme souillé de crimes & couvert d'opprobres, rampant devant les grands, insolent avec ses égaux, craignant la douleur jusqu'à la pusillanimité, courant après la richesse, & n'ayant du véritable cynique que le manteau qu'il déshonoroit. Tel fut Crescence. Pérégrin commença par être adultere, pédéraste & parricide, & finit par devenir cynique, chrétien, apostat & fou. La plus louable action de sa vie, c'est de s'être brûlé tout vif: qu'on juge par-là des autres. Salluste, le dernier des cyniques, étudia l'éloquence

dans Athenes, & professa la philosophie dans Alexandrie. Il s'occupa particuliérement à tourner le vice en ridicule, & décrier les faux cyniques, & à combattre les hypotheses de la philosophie Platonicienne.

Concluons de cet abrégé historique, qu'aucune secte de philosophes n'eut, s'il m'est permis de m'expliquer ainsi, une physionomie plus décidée que le cynisme. On se faisoit académicien, éclectique, cyrénaïque, pyrrhonien, sceptique; mais il falloit naître cynique. Les faux cyniques furent une populace de brigands travestis en philosophes; & les cyniques anciens de très-honnêtes gens qui ne mériterent qu'un reproche qu'on n'encourt pas communément : c'est d'avoir été des *enthousiastes de vertu.* Mettez un bâton à la main de certains cénobites du mont Athos, qui ont déja l'ignorance, l'indécence, la pauvreté, la barbe, l'habit grossier, la besace & la sandale d'Antisthene; supposez-leur ensuite de l'élévation dans l'ame, une passion violente pour la vertu; & une haine vigoureuse pour le vice, & vous en ferez une secte de cyniques. *Voyez Bruck. Stanl. & l'Hist. de la Philos.*

SECTE

CYRÉNAÏQUE.

ON vit éclore dans l'école socratique, de la diversité des matieres dont Socrate entretenoit ses disciples, de sa maniere presque sceptique de les traiter, & des différens caracteres de ses auditeurs, une multitude surprenante de systêmes opposés, une infinité de sectes contraires qui en sortirent toutes formées; comme on lit dans le poëte, que les héros Grecs étoient sortis tout armés du cheval de Troye; ou plutôt comme la mythologie raconte, que naquirent des dents du serpent, des soldats qui se mirent en pieces sur le champ même qui les avoit produits. Aristippe fonda dans la Lybie, & répandit dans la Grece & ailleurs, la secte Cyrénaïque, Euclide, la Mégarique; Phedon, la Cynique, &c.

La secte cyrénaïque dont il s'agit ici, prit son nom de Cyrene, ville d'Afrique, & la patrie d'Aristippe, fondateur de la secte. Ce philosophe ne fut ennemi, ni de la richesse, ni de la volupté, ni de la réputation, ni des femmes, ni des hommes, ni des dignités. Il ne se piqua, ni de la pauvreté d'Antisthene, ni de la frugalité de Socrate, ni de l'insensibilité de Diogene. Il invitoit ses éleves à jouir des agrémens de la société & des plaisirs de la vie, & lui-même ne s'y refusoit pas. La commodité de sa morale donna mauvaise opinion de ses mœurs; & la considération qu'on eut dans le monde pour lui & pour ses sectateurs excita la jalousie des autres philosophes : *tanta*

ne animis cœlestibus, &c. On mésinterpréta la familiarité dont il usoit avec ses jeunes éleves, & l'on répandit sur sa conduite secrette des soupçons qui seroient plus sérieux aujourd'hui qu'ils ne l'étoient alors.

Cette espece d'intolérance philosophique le fit sortir d'Athenes; il changea plusieurs fois de séjour, mais il conserva par-tout les mêmes principes. Il ne rougit point à Egine de se montrer entre les adorateurs les plus assidus de Laïs, & il répondoit aux reproches qu'on lui en faisoit, *qu'il pouvoit posséder Laïs sans cesser d'être philosophe, pourvu que Laïs ne le possédât pas;* & comme on se proposoit de mortifier son amour-propre en lui insinuant que la courtisanne se vendoit à lui & se donnoit à Diogene, il disoit: *je l'achete pour m'en servir, & non pour empêcher qu'un autre ne s'en serve.* Quoi qu'il en soit de ces petites anecdotes, dont un homme sage sera toujours très-réservé, soit à nier, soit à garantir la vérité, je ne comprends guere par quel travers d'esprit on permettoit à Socrate le commerce d'Aspasie, & l'on reprochoit à Aristippe celui de Laïs. Ces femmes étoient toutes deux fameuses par leur beauté, leur esprit, leurs lumieres & leur galanterie. Il est vrai que Socrate professoit une morale fort austere, & qu'Aristippe étoit un philosophe très-voluptueux; mais il n'est pas moins constant que les philosophes n'avoient alors aucune répugnance à recevoir les courtisannes dans leurs écoles, & que le peuple ne leur en faisoit aucun crime.

Aristippe se montra de lui-même à la cour de Denis, où il réussit beaucoup mieux que Pla-

ton que Dion y avoit appellé. Personne ne sut comme lui se plier aux temps, aux lieux & aux personnes; jamais déplacé, soit qu'il vécut avec éclat sous la pourpre & dans la compagnie des rois, soit qu'il enseignât obscurément dans l'ombre & la poussiere d'une école. Je n'ai garde de blâmer cette philosophie versatile; j'en trouve même la pratique, quand elle est accompagnée de dignité, pleine de difficultés & fort au dessus des talens d'un homme ordinaire. Il me paroît seulement qu'Aristippe manquoit à Socrate, à Diogene & à Platon, & s'abaissoit à un rôle indigne de lui, en jettant du ridicule sur ces hommes respectables, devant des courtisans oisifs & corrompus, qui ressentoient une joie maligne à les voir dégradés; parce que cet avilissement apparent les consoloit un peu de leur petitesse réelle. N'est-ce pas en effet une chose bien humiliante à se représenter, qu'une espece d'amphithéatre élevé par le philosophe Aristippe, où il se met aux prises avec les autres philosophes de l'école de Socrate, les donne & se donne lui-même en spectacle à un tyran & à ses esclaves ?

Il faut avouer cependant qu'on ne remarque pas dans le reste de sa conduite, ce défaut de jugement avec lequel il laissoit échapper si mal-à-propos le mépris bien ou mal-fondé qu'il avoit pour les autres sectes. Ce philosophe prit autant de faces différentes, que le caractere féroce de Denis; il sut, selon les circonstances, ou le mépriser, ou le réprimer, ou le vaincre, ou lui échapper, employant alternativement, ou la prudence, ou la fermeté, ou l'esprit, ou la liberté, & en imposant toujours au maître & à ses

courtisans. Il fit respecter la vertu, entendre la vérité, & rendre justice à l'innocence, sans abuser de sa considération, sans avilir son caractere, sans compromettre sa personne. Quelque forme qu'il prît, on lui remarqua toujours l'ongle du lion qui distinguoit l'éleve de Socrate.

Aristippe cultiva particuliérement la morale, & il comparoit ceux qui s'arrêtoient trop long-temps à l'étude des beaux arts, aux amans de Pénélope, qui négligeoient la maîtresse de la maison pour s'amuser avec ses femmes. Il entendoit les mathématiques, & il en faisoit cas. Ce fut lui qui dit à ses compagnons de voyage, en appercevant quelques figures de géométrie sur un rivage inconnu où la tempête les avoit jettés : *courage mes amis, voici des pas d'hommes.* Il estima singuliérement la dialectique, sur-tout appliquée à la philosophie morale.

Il pensoit que nos sensations ne peuvent jamais être fausses; qu'il est possible d'errer sur la nature de leur cause, mais non sur leurs qualités & sur leur existence.

Que ce que nous croyons appercevoir hors de nous est peut-être quelque chose, mais que nous l'ignorons.

Qu'il faut dans le raisonnement rapporter tout à la sensation, & rien à l'objet, ou à ce que nous prenons pour tel.

Qu'il n'est pas démontré que nous éprouvions tous les mêmes sensations, quoique nous convenions tous dans les termes.

Que par conséquent en dispute rigoureuse, il est mal de conclure de soi à un autre, ou du *soi* du moment présent, au *soi* d'un moment à venir.

Qu'entre les ſenſations, il y en a d'agréables, de fâcheuſes & d'intermédiaires.

Et que dans le calcul du bonheur & du malheur, il faut tout rapporter à la douleur & au plaiſir, parce qu'il n'y a que cela de réel; & ſans avoir aucun égard à leurs cauſes morales, compter pour du mal les fâcheuſes, pour du bien les agréables, & pour rien les intermédiaires.

Ces principes ſervoient de baſe à ſa philoſophie. Et voici les inductions qu'ils en tiroit, rendues à peu près dans la langue de nos géometres modernes.

Tous les inſtans où nous ne ſentons rien, ſont zéro pour le bonheur & pour le malheur.

Nous n'avons de ſenſations à faire entrer en compte dans l'évaluation de notre bonheur & de notre malheur, que le plaiſir & la peine.

Une peine ne differe d'une peine, & un plaiſir ne differe d'un plaiſir, que par la durée & par le degré.

Le *momentum* de la douleur & de la peine, eſt le produit inſtantané de la durée par le degré.

Ce ſont les ſommes des *momentum* de peine & de plaiſir paſſé, qui donnent le rapport du malheur au bonheur de la vie.

Les Cyrénaïques prétendoient que le corps fourniſſoit plus que l'eſprit dans la ſomme des *momentum* de plaiſir.

Que l'inſenſé n'étoit pas toujours mécontent de ſon exiſtence, ni le ſage toujours content de la ſienne.

Que l'art du bonheur conſiſtoit à évaluer ce qu'une peine qu'on accepte doit rendre de plaiſir,

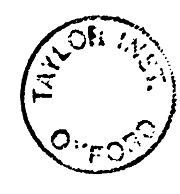
Qu'il n'y avoit rien qui fut en soi peine & plaisir.

Que la vertu n'étoit à souhaiter qu'autant qu'elle étoit ou un plaisir présent, ou une peine qui devoit rapporter plus de plaisir.

Que le méchant étoit un mauvais négociant, qu'il étoit moins à propos de punir que d'instruire de ses intérêts.

Qu'il n'y avoit rien en soi de juste & d'injuste, d'honnête & de déshonnête.

Que de même que la sensation ne s'appelloit *peine* ou *plaisir* qu'autant qu'elle nous attachoit à l'existence, ou nous en détachoit; une action n'étoit juste ou injuste, honnête ou déshonnête, qu'autant qu'elle étoit permise ou défendue par la coutume ou par la loi.



Que le sage fait tout pour lui-même, parce qu'il est l'homme qu'il estime le plus; & que quelque heureux qu'il soit, il ne peut se dissimuler qu'il mérite de l'être encore davantage.

Aristippe eut deux enfans, un fils indigne de lui qu'il abandonna; une fille qui fut célebre par sa beauté, ses mœurs & ses connoissances. Elle s'appelloit *Areté*. Elle eut un fils nommé *Aristippe*, dont elle fit elle-même l'éducation, & qu'elle rendit par ses leçons digne du nom qu'il portoit.

Aristippe eut pour disciples Théodore, Synale, Antipater, & sa fille Areté. Areté eut pour disciple son fils Aristippe. Antipater enseigna la doctrine Cyrénaïque à Epimide, Epimide à Peribate; & Peribate à Hégésias & à Anniceris, qui fonderent les sectes Hégésiaques & Annicériennes dont nous allons parler.

Hégésias, surnommé le Pisithanate, étoit telle-

ment convaincu que l'exiſtence eſt un mal, préferoit ſi ſincérement la mort à la vie, & s'en exprimoit avec tant d'éloquence, que pluſieurs de ſes diſciples ſe déſirent au ſortir de ſon école. Ses principes étoient les mêmes que ceux d'Ariſtippe; ils inſtituoient l'un & l'autre un calcul moral, mais ils arrivoient à des réſultats différens. Ariſtippe diſoit qu'il étoit indifférent de vivre ou de mourir, parce qu'il étoit impoſſible de ſavoir ſi la ſomme des plaiſirs ſeroit à la fin de la vie, plus grande ou plus petite que la ſomme des peines; & Hégéſias qu'il falloit mourir, parce qu'encore qu'il ne put être démontré que la ſomme des peines ſeroit à la fin de la vie plus grande que celle des plaiſirs, il y avoit cent mille à parier contre un qu'il en arriveroit ainſi, & qu'il n'y avoit qu'un fou qui dût jouer ce jeu-là: cependant Hégéſias le jouoit dans le moment même qu'il parloit ainſi.

La doctrine d'Anniceris différoit peu de celle d'Epicure; il avoit ſeulement quelques ſentimens aſſez ſinguliers. Il penſoit, par exemple, qu'on ne doit rien à ſes parens pour la vie qu'on en a reçue; qu'il eſt beau de commettre un crime pour le ſalut de la patrie; & que de ſouhaiter avec ardeur la proſpérité de ſon ami, c'eſt craindre pour ſoi ſecrettement les ſuites de ſon adverſité.

Théodore l'Athée jetta par ſon pyrrhoniſme le trouble de la diviſion dans la ſecte Cyrénaïque. Ses adverſaires trouverent qu'il étoit plus facile de l'éloigner que de lui répondre; mais il s'agiſſoit de l'envoyer dans quelque endroit où il ne pût nuire à perſonne. Après y avoir ſérieu-

sement réfléchi, ils le reléguerent du fond de la Lybie dans Athenes. Les juges de l'Aréopage lui auroient bientôt fait préparer la ciguë, sans la protection de Démétrius de Phalere. On ne sait si Théodore nia l'existence de Dieu, ou s'il en combattit seulement les preuves; s'il n'admit qu'un Dieu, ou s'il n'en admit point du tout: ce qu'il y a de certain, c'est que le magistrat & les prêtres n'entrerent point dans ces distinctions subtiles; que les magistrats s'apperçurent seulement qu'elles troubloient la société; les prêtres, qu'elles renversoient leurs autels; & qu'il en coûta la vie à Théodore & à quelques autres.

On a attribué à Théodore des sentimens très-hardis, pour ne rien dire de plus. On lui fait soutenir que l'homme prudent ne doit point s'exposer pour le salut de la patrie; parce qu'il n'est pas raisonnable que le sage périsse pour les fous; qu'il n'y a rien en soi ni d'injuste ni de déshonnête; que le sage sera dans l'occasion voleur, sacrilege, adultere; & qu'il ne rougira jamais de se servir d'une courtisanne en public. Mais le savant & le judicieux Bruchher traite toutes ces imputations de calomnieuses; & rien n'honore plus son cœur que le respect qu'il porte à la mémoire des anciens philosophes, & son esprit, que la maniere dont il les défend. N'est-il pas en effet bien intéressant pour l'humanité & pour la philosophie, de persuader aux peuples que les meilleurs esprits qu'ait eu l'antiquité, regardoient l'existence d'un Dieu comme un préjugé, & la vertu comme un vain nom!

Evemere le Cyrénaïque fut encore un de ceux que les prêtres du Paganisme accuserent d'impiété,

parce qu'il indiquoit ſur la terre les endroits où l'on avoit inhumé leurs Dieux.

Bion le Boriſthénite paſſa pour un homme d'un eſprit excellent & d'une piété fort ſuſpecte. Il fut cynique ſous Cratès ; il devint cyrénaïque ſous Théodore ; il ſe fit péripatéticien ſous Théophraſte, & finit par prendre de ces ſectes ce qu'elles avoient de beau, & par n'être d'aucune. On lui remarqua la fermeté d'Ariſthene, la politeſſe d'Ariſtippe ; & la dialectique de Socrate. Il étoit né de parens très-obſcurs, & ne s'en cachoit pas. On l'accuſe d'avoir traité de ſottiſe la continence de Socrate avec Alcibiade ; mais on n'a qu'à conſulter l'auteur que nous avons déja cité, pour connoître quel dégré de foi il faut accorder à ces anecdotes ſcandaleuſes, & à quelques autres de la même nature. Les prêtres du Paganiſme ne pouvoient ſupporter qu'on accordât de la probité aux inconvaincus de leur temps: ou ils leurs reprochoient comme des crimes les mêmes foibleſſes qu'ils ſe pardonnoient, ou ils en accuſoient leur façon de penſer, quoi qu'avec des ſentimens plus orthodoxes, ils ne fiſſent pas mieux qu'eux; ou ils les calomnioient ſans pudeur, lorſqu'ils en étoient réduits à cette reſſource : *c'eſt toujours montrer de la piété envers les Dieux*, diſoient-ils, *que de dénigrer à tort & à travers ces hommes pervers.*

Tels furent les principaux philoſophes cyrénaïques. Cette ſecte ne dura pas longtemps. Et comment auroit-elle duré ? Elle n'avoit point d'école en Grece ; elle étoit diviſée en Lybie, ſoupçonnée d'athéiſme par le prêtres, accuſée de corruption par les autres philoſophes, & perſécu-

tée par les magistrass. Elle exigeoit un concours de qualités, qui se rencontrent si rarement dans la même personne, qu'il n'y a jamais eu que son fondateur qui les ait bien réunies; & elle ne se soutenoit que par quelques transfuges des Stoïciens, que la douleur désabusoit de l'apathie. *Voyez Bruck. Steml. hist. de la phil.*

* *
*

PHILOSOPHIE ÉCLECTIQUE.

L'ÉCLECTIQUE est un philosophe qui foulant aux pieds le préjugé, la tradition, l'ancienneté, le consentement universel, l'autorité, en un mot, tout ce qui subjuge la foule des esprits, ose penser de lui-même, remonter aux principes généraux les plus clairs, les examiner, les discuter, n'admettre rien que sur le temoignage de son expérience & de sa raison; & de toutes les philosophies qu'il a analysées sans égard & sans partialité, s'en faire une particuliere & domestique qui lui appartienne. Je dis une *philosophie particuliere & domestique*, parce que l'ambition de l'éclectique est moins d'être le précepteur du genre humain, que son disciple; de réformer les autres, que de se réformer lui-même; & de connoître la vérité, que de l'enseigner. Ce n'est point un homme qui plante ou qui seme; c'est un homme qui recueille & qui crible. Il jouiroit tranquillement de la récolte qu'il auroit faite, il vivroit heureux, & mourroit ignoré, si l'enthousiasme, la vanité, ou peut-être un sentiment plus noble, ne le faisoit sortir de son caractere.

Le sectaire est un homme qui a embrassé la doctrine d'un philosophe; l'éclectique, au contraire, est un homme qui ne connoît point de maître: ainsi quand on dit des éclectiques que ce fut une secte de philosophes, on assemble deux idées contradictoires, à moins qu'on ne veuille entendre aussi

par le terme de *ſecte*, la collection d'un certain nombre d'hommes qui n'ont qu'un ſeul principe commun, celui de ne ſoumettre leurs lumieres à perſonne, de voir par leurs propres yeux, & de douter plutôt d'une choſe vraie, que de s'expoſer, faute d'examen, à admettre une choſe fauſſe.

Les éclectiques & les ſceptiques ont eu cette conformité, qu'ils n'étoient d'accord avec perſonne ; ceux-ci, parce qu'ils ne convenoient de rien ; les autres, parce qu'ils ne convenoient que de quelques points. Si les éclectiques trouvoient dans le ſcepticiſme des vérités qu'il falloit reconnoître, ce qui leur étoit conteſté même par les ſceptiques ; d'un autre côté, les ſceptiques n'étoient point diviſés entr'eux : au lieu qu'un éclectique adoptant aſſez communément d'un philoſophe, ce qu'un autre éclectique en rejettoit, il en étoit de ſa ſecte comme de ces ſectes de religion, ou il n'y a pas deux individus qui aient rigoureuſement la même façon de penſer.

Les ſceptiques & les éclectiques auroient pu prendre pour deviſe commune, *nullius addictus jurare in verba magiſtri ;* mais tels éclectiques qui n'étant pas ſi difficiles que les ſceptiques, faiſoient leur profit de beaucoup d'idées, que ceux-ci dédaignoient, y auroient ajouté cet autre mot, par lequel ils auroient rendu juſtice à leurs adverſaires, ſans ſacrifier une liberté de penſer dont ils étoient ſi jaloux : *nullum philoſophum tam fuiſſe inanem qui non viderit ex vero aliquid.* Si l'on réfléchit un peu ſur ces deux eſpeces de philoſophes, on verra combien il étoit naturel de les comparer ; on verra que le ſcepticiſme étant la

pierre de touche de l'éclectisme, l'éclectique devroit toujours marcher à côté du sceptique pour recueillir tout ce que son compagnon ne réduiroit point en une poussiere inutile par la sévérité de ses essais.

Il s'ensuit de ce qui précede, que l'éclectisme pris à la rigueur n'a point été une philosophie nouvelle, puisqu'il n'y a point de chef de secte qui n'ait été plus ou moins éclectique; & conséquemment que les éclectiques sont parmi les philosophes, ce que sont les souverains sur la surface de la terre, les seuls qui soient restés dans l'état de nature où tout étoit à tous. Pour former son systême, Pythagore mit à contribution les théologiens de l'Egypte, les gymnosophistes de l'Inde, les artistes de la Phénicie, & les philosophes de la Grece. Platon s'enrichit des dépouilles de Socrate, d'Héraclite, d'Anaxagore. Zénon pilla le Pythagorisme, le Platonisme, l'Héraclitisme, le Cynisme: tous entreprirent de longs voyages. Or, quel étoit le but de ces voyages, sinon d'interroger les différens préceptes, de ramasser les vérités éparses sur la surface de la terre, & de revenir dans sa patrie remplis de la sagesse de toutes les nations? Mais comme il est presque impossible à un homme qui parcourt beaucoup de religions, de ne pas chanceler dans la sienne, il est très-difficile à un homme de jugement, qui fréquente plusieurs écoles de philosophie, de s'attacher exclusivement à quelque parti, & de ne pas tomber dans l'éclectisme ou dans le scepticisme.

Il ne faut pas confondre l'éclectisme avec le sincrétisme. Le sincrétiste est un véritable sectaire; il

il s'est enrôlé sous des étendards dont il n'ose presque s'écarter. Il a un chef dont il porte le nom : ce sera si l'on veut, ou Platon, ou Aristote, ou Descartes, ou Newton, il n'importe. La seule liberté qu'il se soit réservée, c'est de modifier les sentimens de son maître, de resserrer ou d'étendre les idées qu'il en a reçues, d'en emprunter quelques autres d'ailleurs, & d'étayer le systême quand il menace ruine. Si vous imaginez un pauvre insolent qui, mécontent des haillons dont il est couvert, se jette sur les passans les mieux vêtus, arrache à l'un sa casaque, à l'autre son manteau, & se fait de ces dépouilles un ajustement bizarre de toutes couleurs & de toutes pieces, vous aurez un emblême assez exact du sincrétiste. Luther, cet homme que j'appellerois volontiers, *magnus autoritatis contemptor osorque*, fut un vrai sincrétiste en matiere de religion. Reste à savoir si le sincrétisme en ce genre est une action vertueuse ou un crime, & s'il est prudent d'abandonner indistinctement les objets de la raison & de la foi au jugement de tout esprit.

Le sincrétisme est tout au plus un apprentissage de l'éclectisme : Cardan & Jordanus-Brunus n'allerent pas plus loin ; si l'un avoit été plus sensé, & l'autre plus hardi, ils auroient été les fondateurs de l'éclectisme moderne ; le chancelier Bacon eut cet honneur, parce qu'il sentit, & qu'il osa se dire à lui-même, que la nature ne lui avoit pas été plus ingrate qu'à Socrate, Epicure, Démocrite, & qu'elle lui avoit aussi donné une tête. Rien n'est si commun que des sincrétistes ; rien n'est si rare que des éclectiques. Ce-

lui qui reçoit le systême d'un autre éclectique, porte aussi-tôt le titre d'éclectique. Il a paru de temps en temps quelques vrais éclectiques; mais le nombre n'en a jamais été assez grand pour former une secte; & je puis assurer que dans la multitude des philosophes qui ont porté ce nom, à peine en comptera-t-on cinq ou six qui l'aient mérité.

L'éclectique ne rassemble point au hasard des vérités; il ne les laisse point isolées; il s'opiniâtre bien moins encore à les faire cadrer à quelque plan déterminé; lorsqu'il a examiné & admis un principe, la proposition dont il s'occupe immédiatement après, ou se lie évidemment à ce principe, ou ne s'y lie point du tout, ou lui est opposée. Dans le premier cas, il la regarde comme vraie; dans le second, il suspend son jugement jusqu'à ce que des notions intermédiaires qui séparent la proposition qu'il examine du principe qu'il a admis, lui démontrent sa liaison ou son opposition avec ce principe: dans le dernier cas, il la rejette comme fausse. Voilà la méthode de l'éclectique. C'est ainsi qu'il parvient à former un tout solide, qui est proprement son ouvrage, d'un grand nombre de parties qu'il a rassemblées & qui appartiennent à d'autres; d'où l'on voit que Descartes, parmi les modernes, fut un grand éclectique.

L'éclectisme qui avoit été la philosophie des bons esprits depuis la naissance du monde, ne forma une secte & n'eut un nom que vers la fin du second siecle, & le commencement du troisieme. La seule raison qu'on en puisse apporter, c'est que jusqu'alors les sectes s'étoient,

pour ainsi dire, succédées ou souffertes, & que l'éclectisme ne pouvoit guere sortir de leur conflit ; ce qui arriva lorsque la religion Chretienne commença à les allarmer toutes par la rapidité de ses progrès, & à les révolter par une intolérance qui n'avoit point encore eu d'exemple. Jusqu'alors, on avoit été pyrrhonien, sceptique, cynique, stoïcien, platonicien, épicurien, sans conséquence. Quelle sensation ne dut point produire au milieu de ces tranquilles philosophes, une nouvelle école qui établissoit pour premier principe, qu'hors de son sein il n'y avoit ni probité dans ce monde, ni salut dans l'autre ; parce que sa morale étoit la seule morale, & que son Dieu étoit le seul vrai Dieu ! Le soulevement des prêtres, du peuple, & des philosophes, auroit été général, sans un petit nombre d'hommes froids, tels qu'il s'en trouve toujours dans les sociétés, qui demeurent long-temps spectateurs indifférens, qui écoutent, qui pesent, qui n'appartiennent à aucun parti, & qui finissent par se faire un systême conciliateur, auquel ils se flattent que le grand nombre reviendra.

Telle fut à peu près l'origine de l'éclectisme. Mais par quel travers inconcevable arriva-t-il, qu'en parlant d'un principe aussi sage que celui de recueillir de tous les philosophes, *tros, rutulus-ve fuat*, ce qu'on y trouveroit de plus conforme à la raison, on négligea tout ce qu'il falloit choisir, on choisit tout ce qu'il falloit négliger, & l'on forma le systême d'extravagance le plus monstrueux qu'on puisse imaginer ; systême qui dura plus de quatre cens ans, qui acheva d'inonder la surface de la terre de pratiques

ſuperſtitieuſes, & dont il eſt reſté des traces qu'on remarquera peut-être éternellement dans les préjugés populaires de preſque toutes les nations. C'eſt ce phénomene ſingulier que nous allons développer.

Tableau général de la Philoſophie Eclectique.

La philoſophie éclectique, qu'on appelle auſſi le platoniſme réformé, & la philoſophie alexandrine, prit naiſſance à Alexandrie en Egypte, c'eſt-à-dire, au centre des ſuperſtitions. Ce ne fut d'abord qu'un ſincrétiſme de pratiques religieuſes, adopté par les prêtres de l'Egypte qui, n'étant pas moins crédules ſous le regne de Tibere qu'au temps d'Hérodote, parce que le caractere d'eſprit qu'on tient du climat change difficilement, avoient toujours l'ambition de poſſéder le ſyſtême d'extravagance le plus complet qu'il y eut en ce genre. Ce ſincrétiſme paſſa de là dans la morale & dans les autres parties de la philoſophie. Les philoſophes aſſez éclairés pour ſentir le foible des différens ſyſtêmes anciens, mais trop timides pour les abandonner, s'occuperent ſeulement à les réformer ſur les découvertes du jour, ou plutôt à les défigurer ſur les préjugés courans: c'eſt ce qu'on appella *platoniſer*, *pythagoriſer*, &c.

Cependant le chriſtianiſme s'étendoit; les Dieux du paganiſme étoient décriés; la morale des philoſophes devenoit ſuſpecte; le peuple ſe rendoit en foule dans les aſſemblées de la religion nouvelle; les diſciples même de Platon & d'Ariſtote s'y laiſſoient quelquefois entraîner;

Les philosophes sincrétistes s'en scandaliserent, leurs yeux se tournerent avec indignation & jalousie, sur la cause d'une révolution qui rendoit leurs écoles moins fréquentées ; un intérêt commun les réunit avec les prêtres du Paganisme, dont les temples étoient de jour en jour plus déserts ; ils écrivirent d'abord contre la personne de J. C. sa vie, ses mœurs, sa doctrine, & ses miracles ; mais dans cette ligue générale, chacun se servit des principes qui lui étoient propres : l'un accordoit ce que l'autre nioit, & les Chrétiens avoient beau jeu pour nuire à ces philosophes en contradiction les uns avec les autres, & les diviser ; ce qui ne manqua pas d'arriver : les objets purement philosophiques furent alors entiérement abandonnés ; tous les esprits se jetterent du côté des matieres theolégues ; une guerre intestine s'alluma dans le sein de la philosophie : le christianisme ne fut pas plus tranquille au dedans de lui-même ; une fureur d'appliquer les notions de la philosophie à des dogmes mystérieux, qui n'en permettoient point l'usage, fureur conçue dans les disputes des écoles, fit éclore une foule d'hérésies qui déchirerent l'église. Cependant le sang des martyrs continuoit de fructifier ; la religion chrétienne de se repandre malgré les obstacles, & la philosophie de perdre sans cesse son crédit. Quel parti prirent alors les philosophes ? Celui d'introduire le sincrétisme dans la théologie païenne, & de parodier une religion qu'ils ne pouvoient étouffer. Les Chrétiens ne reconnoissoient qu'un Dieu ; les sincrétistes, qui s'appellerent alors éclectiques, n'admirent qu'un premier principe. Le Dieu des Chrétiens étoit

en trois personnes, le Pere, le Fils, le St. Esprit. Les éclectiques eurent aussi leur Trinité; le premier principe, l'entendement divin, & l'ame du monde intelligible. Le monde étoit éternel, si l'on en croyoit Aristote; Platon le disoit engendré; Dieu l'avoit créé, selon les Chrétiens. Les éclectiques en firent une émanation du premier principe; idée qui concilioit les trois systêmes, & qui ne les empêchoit pas de prétendre comme auparavant, que rien ne se fait de rien. Le christianisme avoit des anges, des archanges, des démons, des saints, des ames, des corps, &c. Les éclectiques, d'émanations en émanations, tirerent du premier principe autant d'êtres correspondans à ceux-là: des Dieux, des démons, des héros, des ames & des corps; ce qu'ils renfermerent dans ce vers admirable, dont le sens est: *De-là s'élance une abondance infinie d'êtres de toute espece.* Les Chrétiens admettoient la distinction du bien & du mal moral, l'immortalité de l'ame, un autre monde, des peines & des récompenses à venir. Les éclectiques se conformerent à leur doctrine dans tous ces points. L'épicuréisme fut proscrit d'un commun accord; & les éclectiques conserverent de Platon, le monde intelligible, le monde sensible, & la grande révolution des ames à travers différens corps, selon le bon ou mauvais usage qu'elles avoient fait de leurs facultés dans celui qu'elles quittoient. Le monde sensible n'étoit, selon eux, qu'une toile peinte qui nous séparoit du monde intelligible; à la mort la toile tomboit, l'ame faisoit un pas sur son orbe, & elle se trouvoit à un point plus voisin, ou plus éloigné du premier principe, dans le sein du-

quel elle rentroit à la fin, lorsqu'elle s'en étoit rendu digne par les purifications théugiques & rationnelles. Il s'en faut bien que les idéalistes de nos jours aient poussé leur extravagance aussi loin que les éclectiques du troisieme & du quatrieme siecle : ceux-ci en étoient venus à admettre exactement l'existence de tout ce qui n'est pas, & à nier l'existence de tout ce qui est. Qu'on en juge sur les derniers mots de l'entretien d'Eusebe avec Julien : *il n'y a de réel que ce qui existe par soi-même (ou les idées) ; tout ce qui frappe les sens n'est que fausse apparence, & l'œuvre du prestige, du miracle, & de l'imposture.* Les Chrétiens avoient différens cultes. Les éclectiques imaginerent les deux théurgies ; ils supposerent des miracles ; ils eurent des extases ; ils conférerent l'enthousiasme, comme les Chrétiens conféroient le St. Esprit ; ils crurent aux visions, aux apparitions, aux exorcismes, aux révélations, comme les Chrétiens y croyoient ; ils pratiquerent des cérémonies extérieures, comme il y en avoit dans l'église ; ils allierent la prêtrise avec la philosophie ; ils adresserent des prieres aux Dieux ; ils les invoquerent, ils leur offrirent des sacrifices ; ils s'abandonnerent à toutes sortes de pratiques, qui ne furent d'abord que fantasques & extravagantes, mais qui ne tarderent pas à devenir criminelles. Quand la superstition cherche les ténebres, & se retire dans des lieux souterreins pour y verser le sang des animaux, elle n'est pas éloignée d'en répandre de plus précieux : quand on a cru lire l'avenir dans les entrailles d'une brebis, on se persuade bientôt qu'il est gravé en caracteres beaucoup plus clairs dans le cœur d'un

homme. C'eſt ce qui arriva aux théurgiſtes pratiques, leur eſprit s'égara, leur ame devint féroce, & leurs mains ſanguinaires. Ces excès produiſirent deux effets oppoſés. Quelques Chrétiens ſéduits par la reſſemblance qu'il y avoit entre leur religion & la philoſophie moderne, trompés par les menſonges que les éclectiques débitoient ſur l'efficacité & les prodiges de leurs rites, mais entraînés ſur-tout à ce genre de ſuperſtition par un tempérament puſillanime, curieux, inquiet, ardent, ſanguin, triſte & mélancolique, regarderent les docteurs de l'égliſe comme des ignorans en comparaiſon de ceux-ci, & ſe précipiterent dans leurs écoles. Quelques éclectiques au contraire qui avoient le jugement ſain, à qui toute la théurgie pratique ne parut qu'un mêlange d'abſurdités & de crimes, qui ne virent rien dans la théurgie rationnelle qui ne fût preſcrit d'une maniere beaucoup plus claire, plus raiſonnable & plus préciſe dans la morale chrétienne, & qui, venant à comparer le reſte de l'éclectiſme ſpéculatif avec les dogmes de notre religion, ne penſerent pas plus favorablement des émanations que des théurgies, renoncerent à cette philoſophie, & ſe firent baptiſer : les uns ſe convertiſſent, les autres apoſtaſient, & les aſſemblées des Chrétiens & les écoles du paganiſme ſe rempliſſent de transfuges. La philoſophie des Eclectiques y gagna moins que la théologie des Chrétiens n'y perdit : celle-ci ſe mêla d'idées ſophiſtiques, que ne proſcrivit pas ſans peine l'autorité qui veille ſans ceſſe dans l'égliſe à ce que la pureté de la doctrine s'y conſerve inaltérable. Lorſque les empereurs eurent embraſſé le chriſ-

tianisme, & que la profession publique de la religion païenne fut défendue, & les écoles de la philosophie éclectique fermées; la crainte de la persécution fut une raison de plus pour les philosophes de rapprocher encore davantage leur doctrine de celle des Chrétiens; ils n'épargnerent rien pour donner le change sur leurs sentimens, & aux peres de l'église, & aux maîtres de l'état. Ils insinuerent d'abord que les apôtres avoient altéré les principes de leur chef; que malgré cette altération, ils différoient moins par les choses, que par la maniere de les énoncer: *Christum nescio quid aliud scripsisse, quam christiani docebant, nihilque sensisse contra Deos suos, sed eos potius magico ritu coluisse;* que Jesus-Christ étoit certainement un grand philosophe, & qu'il n'étoit pas impossible qu'initié à tous les mysteres de la théurgie, il n'eût opéré les prodiges qu'on en racontoit, puisque ce don extraordinaire n'avoit pas été refusé à la plupart des Eclectiques du premier ordre. Porphyre disoit: *sunt spiritus terreni minimi, loco quodam malorum dæmonum subjecti potestati; ab his sapientes hebræorum quorum unus etiam iste Jesus fuit, &c.* Ils attribuoient cet oracle à Apollon qui, interrogé sur Jesus-Christ, avoit répondu: *mortalis erat secundum carnem philosophus ille miraculosis operibus clarus.* Alexandre-Sévere mettoit au nombre des personnages les plus respectables par leur sainteté, *inter animas sanctiores*, Abraham, Orphée, Apollonius & Jesus-Christ. D'autres ne cessoient de crier: *discipulos ejus de illo fuisse revera mentitos, dicendo illum Deum, per quem facta sunt omnia, cum nihil aliud quam homo fuerit, quam vir excel-*

lentissimæ sapientiæ. Ils ajoutoient : *ipse vero pius, & in cœlum sicut pii, concessit ; ita hunc quidem non blasphemabis ; misereberis autem hominum dementiam*. Porphyre se trompa ; ce qui fait grande pitié à un philosophe, c'est un Eclectique tel que Porphyre, qui en est réduit à ces extrêmités. Cependant les Eclectiques réussirent par ces voies obliques à en imposer aux Chrétiens, & à obtenir du gouvernement un peu plus de liberté ; l'église même ne balança pas à élever à la dignité de l'épiscopat Synesius qui reconnoissoit ouvertement la célebre Hypatia pour sa maîtresse en philosophie ; en un mot, il y eut un temps où les Eclectiques étoient presque parvenus à se faire passer pour Chrétiens, & où les Chrétiens n'étoient pas éloignés de s'avouer Eclectiques. C'étoit alors que S. Augustin disoit des philosophes : *si hanc vitam illi philosophi rursus agere potuissent, viderent profecto cujus autoritate facilius consuleretur hominibus, & paucis mutatis verbis, christiani fierent, sicut plerique recentiorum nostrorumque temporum platonici fecerunt*. L'illusion dura d'autant plus long-temps, que les Eclectiques pressés par les Chrétiens, & s'enveloppant dans les distinctions d'une métaphysique très-subtile à laquelle ils étoient rompus, rien n'étoit plus difficile que de les faire entrer entiérement dans l'église, ou que de les en tenir évidemment séparés ; ils avoient tellement quintessencié la théologie païenne, que prosternés aux pieds des idoles, on ne pouvoit les convaincre d'idolâtrie ; il n'y avoit rien à quoi ils ne fissent face avec leurs émanations. Etoient-ils matérialistes ? ne l'étoient-ils pas ? C'est ce qui n'est pas même au-

jourd'hui facile à décider. Y a-t-il quelque chose plus voisin de la monade de Leibnitz, que les petites spheres intelligentes, qu'ils appelloient *yunges:* & comme s'exprimoient les défenseurs de cette opinion : *intellectæ yunges à patre, intelligunt & ipsæ, consiliis ineffabilibus motæ, ut intelligant*? Voilà le symbole des élémens des êtres, selon les Eclectiques ; voilà ce dont tout est composé, & le monde intelligible, & le monde sensible, & les esprits créés, & les corps. La définition qu'ils donnent de la mort a tant de liaison avec le systême de l'harmonie préétablie de Leibnitz, que M. Bruker n'a pu se dispenser d'en convenir. Plotin dit : l'*homme meurt*, ou l'*ame se sépare du corps, quand il n'y a plus de force dans l'ame qui l'attache au corps ;* & cet instant arrive : *perdita harmonia quam olim habens, habebat & anima.* Et M. Bruker ajoute : *en vero harmoniam præstabilitam inter animam & corpus jam Plotino in parte notam.*

On sera d'autant moins surpris de ces ressemblances, qu'on connoîtra mieux la marche désordonnée & les écarts du génie poétique, de l'enthousiasme, de la métaphysique & de l'esprit systématique. Qu'est-ce que le talent de la fiction dans un poëte, sinon l'art de trouver des causes imaginaires à des effets réels & donnés ? Quel est l'effet de l'enthousiasme dans l'homme qui en est transporté, si ce n'est de lui faire appercevoir entre des êtres éloignés des rapports, que personne n'y a jamais vus ni supposés ? Où ne peut point arriver un métaphysicien qui, s'abandonnant entiérement à la méditation, s'occupe profondément de Dieu, de la nature, de

l'espace & du temps ? A quel résultat ne sera point conduit un philosophe qui poursuit l'explication d'un phénomene de la nature à travers un long enchaînement de conjectures ? Qui est-ce qui connoît toute l'immensité du terrein que ces différens esprits ont battu, la multitude infinie des suppositions singulieres qu'ils ont faites, la foule d'idées qui se sont présentées à leur entendement, qu'ils ont comparées, & qu'ils se sont efforcés de lier. J'ai entendu raconter plusieurs fois à un de nos premiers philosophes, que s'étant occupé pendant long-temps d'un phénomene de la nature, il avoit été conduit par une très-longue suite de conjectures, à une explication systématique de ce phénomene, si extravagant & si compliqué, qu'il étoit demeuré convaincu qu'aucune tête humaine n'avoit jamais rien imaginé de semblable. Il lui arriva cependant de retrouver dans Aristote précisément le même systême de raison. Si ces rencontres des modernes avec les anciens, des poëtes, tant anciens que modernes, avec les philosophes, & des poëtes avec les philosophes entr'eux, sont déja si fréquentes, combien les exemples n'en seroient-ils pas plus communs, si nous n'avions perdu aucunes des productions de l'antiquité, ou s'il y avoit en quelqu'endroit du monde un livre magique qu'on pût toujours consulter, & où toutes les pensées des hommes allassent se graver au moment où elles existent dans l'entendement ? La ressemblance des idées éclectiques avec celles de Leibnitz, n'est donc pas un phénomene qu'il faille admettre sans précaution, ni rejetter sans examen ; & la seule conséquence équitable qu'on en puisse tirer, dans la suppo-

ſition que cette reſſemblance ſoit réelle, c'eſt que les hommes d'un ſiecle ne different guere des hommes d'un autre ſiecle; que les mêmes circonſtances amenent preſque néceſſairement les mêmes découvertes, & que ceux qui nous ont précédé avoient vu beaucoup plus de choſes, que nous n'avons généralement de diſpoſition à le croire.

Après ce tableau général de l'éclectiſme, nous allons donner un abrégé hiſtorique de la vie & des mœurs des principaux philoſophes de cette ſecte : d'où nous paſſerons à l'expoſition des points fondamentaux de leur ſyſtême.

Hiſtoire de l'Éclectiſme.

La philoſophie éclectique fut ſans chef & ſans nom; elle fut *anonyme*, ſuivant l'expreſſion grecque, juſqu'à Potamon d'Alexandrie. L'hiſtoire de ce Potamon eſt fort brouillée : on eſt très-incertain ſur le temps où il parut; on ne ſait rien de ſa vie; on ſait très-peu de choſe de ſa philoſophie. Trois auteurs en ont parlé, Diogene Laërce, Suidas & Porphyre. Ce dernier dit à l'occaſion de Plotin : *ſa maiſon étoit pleine de jeunes garçons & de jeunes filles. C'étoient les enfans des citoyens les plus conſidérés par leur naiſſance & par leur fortune. Telle étoit la confiance qu'ils avoient dans les lumieres & la vertu de ce philoſophe, qu'ils n'avoient rien de mieux à faire en mourant, que de lui recommander ce qu'ils laiſſoient au monde de plus cher;* de ce nombre *étoit Potamon, qu'il ſe plaiſoit à entendre ſur une philoſophie dont il jettoit les fondemens, ſur une philoſophie qui conſiſte à fondre pluſieurs ſyſtêmes en un.* C'eſt une

énygme très-incompréhensible proposée par Porphyre à tous ceux qui liront ces mots ; il regne dans ce passage une confusion sur laquelle il n'est pas possible d'avoir aucune lumiere satisfaisante ; on ne sait si le mot grec, traduit par ceux-ci, *de ce nombre*, se rapporte aux peres ou aux enfans ; si c'est aux peres, il est clair que Potamon étoit contemporain de Plotin ; si c'est des enfans, il étoit postérieur à ce philosophe. Le reste du passage ne présente pas moins de difficultés ; ou, pour mieux dire, il ne nous paroît présenter aucun sens bien déterminé : car, qu'a voulu dire Porphyre, par les mots que nous avons rendu par ceux-ci, *qu'il se plaisoit à entendre sur une philosophie dont il jettoit les fondemens, ou qui consiste à fondre plusieurs systêmes en un.* Suidas dit de son Potamon, qu'il vécut avant & sous le regne d'Auguste (*antè & post regnum Augusti.*) En ce cas, ou cet auteur s'est trompé dans cette occasion, comme il lui est arrivé dans beaucoup d'autres, ou le Potamon dont il parle n'est pas le fondateur de la secte éclectique : car Diogene Laërce dit de celui-ci, *qu'il avoit tiré de chaque philosophie ce qui lui convenoit, qu'il en avoit formé sa philosophie, & que cet* éclectisme *étoit nouveau.* Voilà le passage auquel il faut s'en tenir ; il l'emporte par la clarté sur celui de Porphyre, & par l'autorité sur celui de Suidas. D'où il s'ensuit que Potamon naquit sous Alexandre-Sévere, & que sa philosophie se répandit sur la fin du second siecle & le commencement du troisieme. En effet, si l'éclectisme étoit antérieur à ces temps, comment seroit-il arrivé à Gallien, à Sextus-Empiricus, à Plutarque sur-tout, qui a fait mention

des sectes les plus obscures, de ne rien dire de celle-ci ?

Potamon pouvoit avoir autant de sens qu'il en falloit pour jetter les fondemens de l'éclectisme ; mais il lui manquoit, & l'impartialité nécessaire pour faire un bon choix parmi les principes des autres philosophes, & des qualités personnelles, telles que l'enthousiasme, l'éloquence, l'esprit & même un extérieur intéressant, sans lesquelles on réussit difficilement à s'attacher à un grand nombre d'auditeurs. Il avoit d'ailleurs pour le platonisme une prédilection incompatible avec son systême ; ils se renfermoient entiérement dans les matieres purement philosophiques ; & graces aux querelles des Chrétiens & des Païens, qui étoient alors plus violentes qu'elles ne l'ont jamais été, les seules matieres de religion étoient à la mode. Telles furent les causes principales de l'obscurité dans laquelle la philosophie de Potamon tomba, & du peu de progrès qu'elle fit.

Potamon soutenoit, *en méthaphysique*, que nous avons dans nos facultés intellectuelles, un moyen sûr de connoître la vérité ; & que l'évidence est le caractere distinctif des choses vraies ; en *physique*, qu'il y a deux principes de la production générale des êtres ; l'un passif, ou la matiere ; l'autre actif, ou toute cause efficiente qui la combine. Il distinguoit dans les corps naturels, le lieu & les qualités ; & il demandoit d'une substance, quelle qu'elle fût, quelle en étoit la cause, quels en étoient les élémens, quelle étoit sa constitution & sa forme, & en quel endroit elle avoit été produite ? Il réduisoit toute la morale à rendre la vie de l'homme la plus vertueuse

qu'il étoit possible ; ce qui, selon lui, excluoit l'abus, mais non l'usage des biens & des plaisirs.

Ammonius Saccas, disciple & successeur de Potamon, étoit d'Alexandrie. Il professa la philosophie éclectique sous le regne de l'empereur Commode. Son éducation fut chrétienne ; mais un goût décidé pour la philosophie régnante, ne tarda pas à l'entraîner dans les écoles du paganisme. A peine eut-il reçu les premieres leçons de l'éclectisme, qu'il sentit qu'une religion telle que la sienne étoit incompatible avec ce systême. En effet, le christianisme ne souffre aucune exception ; rejetter un de ses dogmes, c'est n'en admettre aucun. Ammonius apostasia ; & revint à la religion autorisée par les loix, ce qu'ils appelloient *retourner à son prince*, c'est-à-dire, qu'à parler exactement il n'en avoit point ; car celui à qui l'on demande, *qu'elle est sa religion*, & qui répond, *la religion du prince*, se montre plus courtisan que religieux. Ammonius l'Eclectique n'écrivit point, ce qui le distingue de l'Ammonius d'Eusebe. Il imposa à ses disciples un profond silence sur la nature & l'objet de ses leçons. Il craignit que les disputes, qui ne manqueroient pas de s'élever entre ses disciples & les autres philosophes, n'augmentassent le mépris de la philosophie & le scandale des petits esprits ; ce qui est très-conforme à ce que nous lisons de lui dans Hiérocles : *cùm hactenus magna inter Platonicos & Aristotelicos, cæterosque philosophos extitissent contentiones ; quorum insania eo usque erat provecta, ut scripta quoque præceptorum suorum depravarent, quo magis viros hos inter se pugnantes sisterent, æstu quodam raptus ad philosophiam*

sophiam Ammonius, rejectis, quæ philosophiæ contemptui erant & opprobrio, opinionum dissentionibus, perpurgatisque & refectis, quæ utrinque excreverant nugis, in præcipiis quibusque & maxime necessariis dogmatibus concordem esse Platonis & Aristotelis philosophiam demonstravit, sicque philosophiam à contentionibus liberam suis discipulis tradidit. Ammonius dit donc à ses disciples : » Commençons par nous séparer de ces autres oisifs, » dont nous n'avons aucun secours à attendre » dans la recherche de la vérité ; ils se sont amusés assez long-temps aux dépens d'Aristote & » de Platon ; méditons dans le silence ces préceptes du genre humain. Attachons-nous particuliérement à ce qui peut étendre l'esprit, purifier l'ame, élever l'homme au dessus de sa » condition, & l'approcher des immortels. Que » ces sources fécondes de doctrine, ne nous fassent, ni mépriser, ni négliger celles où nous » espérions de puiser encore une seule goutte » d'instruction solide. Tout ce que les hommes » ont produit de bon, nous appartient. Si la secte » intolérante qui nous persécute aujourd'hui, » peut nous procurer quelques lumieres sur Dieu, » sur l'origine du monde, sur l'ame, sur sa condition présente, sur son état à venir, sur le » bien, sur le mal moral, profitons-en. Aurions-nous la mauvaise honte de rejetter des principes qui tendroient à nous rendre meilleurs, » parce qu'ils seroient renfermés dans les livres » de nos ennemis ? Mais, avant tout, engageons-nous à ne réveler notre philosophie, à ces » hommes que le torrent de la superstition entraîne, que quand ils seront capables d'en pro-

» siter; que le serment en soit fait à la face du » ciel». Cette philosophie conciliatrice, paisible & secrete, qui s'imposoit un silence rigoureux, & qui étoit toujours disposée à écouter & à s'instruire, plut beaucoup aux hommes sensés. Elle fut aussi favorisée par le gouvernement, qui ne demandoit pas mieux que de voir les esprits se porter de ce côté; non qu'il se souciât beaucoup que telle secte prévalût sur telle autre; mais parce qu'il n'ignoroit pas que tous ceux qui entroient dans l'école d'Ammonius étoient perdus pour celle de Jesus-Christ. Ammonius eut un grand nombre de disciples. Ils garderent, du moins pendant la vie de leur maître, un silence si religieux sur sa doctrine, que nous n'en parlons que par conjecture. Cependant Ammonius s'étant proposé de donner à l'éclectisme toute la faveur possible, il est certain qu'il eut de l'indulgence pour le goût dominant de son temps, & que ses leçons furent mêlées de théologie & de philosophie. Ce mêlange monstrueux produisit dans la suite les plus mauvais effets. L'éclectisme dégénéra, sous les successeurs d'Ammonius, en théurgie abominable. Ce ne fut plus qu'un rituel extravagant d'exorcismes, d'incantations, d'évocations & d'opérations nocturnes, superstitieuses, souterraines & magiques, & ses disciples ressemblerent moins à des philosophes qu'à des sorciers.

Denis Longin, ce rhéteur célebre de qui nous avons un traité du sublime, fut un des philosophes de l'école d'Ammonius. Longin voyagea; les voyages étoient beaucoup selon l'esprit de la secte éclectique. Il conféra avec les orateurs, les philosophes, les grammairiens, & tous ceux qui,

de son temps, avoient quelque réputation dans les lettres. Il eût passé pour un grand philosophe, s'il n'eût pas été le premier philologue du monde : mais il excella tellement dans les lettres, qu'on ne parla pas de lui comme philosophe. Eunapius nous le donne encore comme un homme profondément versé dans l'histoire. Il l'appelle *Bibliotheca vivens*, *Bibliotheque vivante*, éloge qu'on a donné depuis à tant d'autres. Il eut pour disciples Porphyre & Zénobie, reine d'Orient. L'honneur d'enseigner la philosophie & les lettres à une reine, lui coûta la vie. Zénobie, seule maîtresse du trône des Palmiréniens, après le meurtre d'Edenathe, son mari, envahit l'Egypte & quelques provinces de l'empire. Aurelien marcha contr'elle, la vainquit, & la fit prisonniere. Longin, soupçonné d'avoir mal conseillé Zénobie, fut condamné à mort par l'empereur. Il apprit l'ordre de son supplice avec fermeté, & il employa l'art dans lequel il excelloit à relever le courage de ses complices, & à les détacher de la vie. Il avoit beaucoup écrit ; les fragmens qui nous restent de son traité du sublime, suffisent pour nous montrer quelle étoit la trempe de son esprit.

Herennius & Origene sont les deux éclectiques de l'école d'Ammonius, que l'histoire de la secte nous offre immédiatement après Longin. Nous ne savons d'Herennius qu'une chose, c'est qu'il viola le premier le secret qu'il avoit juré à Ammonius, & qu'il entraîna par son exemple Origene & Plotin à divulguer la philosophie éclectique. Cet Origene n'est point celui des Chrétiens. L'éclectique mourut âgé de 70 ans ;

peu de temps avant la fin du regne des empereurs Gallus & Volusien.

Voici un des plus célebres défenseurs de l'école ammonienne, c'est Plotin; Porphyre son condisciple & son ami nous a laissé sa vie. Mais quel fond peut-on faire sur le récit d'un homme qui s'étoit proposé de mettre Plotin en parallele avec Jesus-Christ, & qui étoit assez peu philosophe pour s'imaginer qu'il les placeroit de niveau dans la mémoire des hommes, en attribuant des miracles à Plotin? Si l'on rendoit justice à Porphyre sur cette misérable supercherie, loin d'ajouter foi aux miracles de Plotin, on regarderoit son historien, malgré toute la violence avec laquelle on sait qu'il s'est déchaîné contre la religion chrétienne, comme peu convaincu de la fausseté des miracles de Jesus-Christ. Plotin naquit dans une des deux Lycopolis d'Egypte, la treizieme année du regne d'Alexandre-Sévere, & se livra à l'étude de la philosophie à l'âge de 28 ans. Il suivit les maîtres les plus célebres d'Alexandrie; mais il sortit chagrin de leurs écoles. C'étoit une homme mélancolique & superstitieux: comme les philosophes qu'il avoit écoutés faisoient assez peu de cas des maîtres de son pays, il les regarda comme des gens qui promettoient la sagesse sans la posséder. Le dégoût de leurs principes le conduisit dans l'école d'Ammonius. A peine eut-il entendu celui-ci disserter *du grand principe & de ses émanations*, qu'il s'écria: *voilà l'homme que je cherchois*. Il étudia sous Ammonius pendant onze ans; il ne se détermina à quitter son école que pour parcourir l'Inde & la Perse, & s'instruire plus à fond des rêveries

myſtiques, & des opérations théurgiques des mages & des gymnoſophiſtes ; car il prenoit ces choſes pour la véritable ſcience. Une circonſtance qu'il regarda comme favorable à ſon deſſein, ce fut le départ de l'empereur Gordien, pour ſon expédition contre les Parthes : mais Gordien fut tué dans la Méſopotamie, & notre philoſophe riſqua pluſieurs fois de perdre la vie avant que d'avoir regagné Antioche. Il paſſa d'Antioche à Rome ; il avoit alors 40 ans ; il ſe trouvoit ſur un grand théatre ; rien ne l'empêchoit de s'y montrer que le ſerment qu'il avoit fait à Ammonius ; l'indiſcrétion d'Herennius leva cet obſtacle ; Plotin ſe croyant dégagé de ſon ſerment par le parjure d'Herennius, profeſſa publiquement l'éclectiſme pendant dix ans, mais ſeulement de vive voix, ſans rien dicter. On l'interrogeoit, & il répondoit. Cette maniere de philoſopher devenant de jour en jour plus bruyante, par les diſputes qu'elle excitoit entre ſes diſciples, & plus fatiguante pour lui par la néceſſité où il ſe trouvoit à chaque inſtant de répondre aux mêmes queſtions, il prit le parti d'écrire. Il commença la premiere année de Galien, & la dixieme il avoit compoſé 21 ouvrages ſur différens ſujets. On ne ſe les procuroit pas facilement : pour conſerver encore quelques veſtiges de la diſcipline philoſophique d'Ammonius, on ne les communiquoit qu'à des éleves bien éprouvés, qu'aux éclectiques d'un jugement ſain & d'un âge avancé. C'étoit, comme on le verra dans la ſuite, tout ce que la métaphyſique peut avoir de plus entortillé & de plus obſcur, la dialectique, de plus ſubtil & de plus ardu, un

un peu de morale, & beaucoup de fanatiſme & de théurgie. Mais s'il y avoit peu de danger à lire Plotin, il y en avoit beaucoup à l'entendre. La préſence d'un auditoire nombreux élevoit ſon eſprit, ſa bile s'enflammoit; il voyoit en grand; on ſe laiſſoit inſenſiblement entraîner & ſéduire par la force des idées & des images, qu'il déployoit en abondance; on partageoit ſon enthouſiaſme; & comme l'on jugeoit de la vérité & de la beauté de ce qu'on venoit d'entendre par la violence de l'émotion qu'on en avoit éprouvé, on s'en retournoit convaincu que Plotin étoit le premier homme du monde; & en effet, c'étoit une tête de la trempe de celle de nos Cardans, de nos Kircher, de nos Malbranches, de ces hommes moins utiles que rares: *quorum ingenium miro ardore inflammatum, & neſcio qua ambitione ductum, ſe ſe judicii habenis coerceri ægre fert & indignatur; qui objectorum magnitudine capti & abrepti ſibi ſæpe ipſi non ſunt præſentes; ex horum numero qui non quid dicant ſentiant ve perpendunt, ſed cogitationum vividiſſimarum fertiliſſimarumque fluctibus obvoluti, amplectuntur, quid quid æſtuanti imaginationi occurrit altum, ſingulare & ab aliis diverſum, fundamento fulciantur aliquo vel nullo, dummodo mentibus aliorum attonitis offeratur aliquid portentoſum & enorme.* Voilà ce que Plotin poſſédoit dans un degré ſurprenant, ſa figure d'ailleurs étoit impoſante & noble. Tous les mouvemens de ſon ame venoient ſe peindre ſur ſon viſage; & lorſqu'il parloit, il s'échappoit de ſon regard, de ſon geſte, de ſon action & de toute ſa perſonne, une perſuaſion dont il étoit difficile de ſe défendre, ſur-

tout quand on portoit de son côté quelques dispositions naturelles à l'enthousiasme. C'est ce qui arriva à un certain Rogatien ; les discours de Plotin lui échaufferent tellement la tête, qu'il abandonna le soin de ses affaires, chassa ses domestiques, méprisa des dignités auxquelles il étoit désigné, & tomba dans une misere affreuse, mais au milieu de laquelle il eut le bonheur de conserver sa frénésie.

Avec des qualités telles que celles que l'histoire accorde à Plotin, on ne manque pas de disciples ; aussi en eut-il beaucoup, parmi lesquels on nomme quelques femmes. Ses vertus lui mériterent la considération des citoyens les plus distingués ; ils lui confierent en mourant la fortune & l'éducation de leurs enfans. Pendant les 26 ans qu'il vécut à Rome, il fut l'arbitre d'un grand nombre de différens qu'il termina avec tant d'équité, que ceux même qu'il avoit condamnés devinrent ses amis. Il fut honoré des grands. L'empereur Galien & sa femme Salonime en firent un cas particulier. Il ne leur demanda jamais qu'une grace qu'il n'obtint pas ; c'étoit la souveraineté d'une petite ville de la Campanie qui avoit été ruinée, & du petit territoire qui en dépendoit. La ville devoit s'appeller *Platonopoliste* ou *la ville de Platon.* Plotin s'engageoit à s'y renfermer avec ses amis, & à y réaliser la république de ce philosophe : mais il arriva alors ce qui arriveroit encore aujourd'hui ; les courtisans tournerent ses projets en ridicule, traduisirent Plotin comme une espece de fou, en dégoûterent l'empereur, & empêcherent qu'une expérience très-intéressante ne fût tentée.

Ce philosophe vivoit durement, ainsi qu'il convenoit à un homme qui regardoit ce monde comme le lieu de son exil, & son corps comme la prison de son ame; il professoit la philosophie sans relâche; il abusoit trop de sa santé pour se bien porter, & il en faisoit trop peu de cas pour appeller les médecins quand il étoit indisposé; il fut attaqué d'un esquinancie, dont il mourut à l'âge de 66 ans, la seconde année du regne de l'empereur Claude. Il disoit en mourant: *equidem jam enitor quod in nobis divinum est, ad divinum ipsum quod viget in universo, adjungere*: » je m'efforce de rendre à l'ame du monde, la particule divine que j'en tiens séparée ». Il admettoit la métempsycose, comme une maniere de se purifier; mais il mourut convaincu que son ame étoit devenue si pure par l'étude continuelle de la philosophie, qu'elle alloit rentrer dans le sein de Dieu, sans passer par aucune épreuve nouvelle. Sa philosophie fut généralement adoptée, & l'école d'Alexandrie le regarda comme son chef, quoiqu'il eût eu pour prédécesseurs Ammonius & Potamon.

Amélius, successeur de Plotin, avoit passé ses premieres années sous l'institution du Stoïcien Lisimaque. Il s'attacha ensuite à Plotin. Il travailla pendant 24 ans à débrouiller le chaos des idées moitié philosophiques, moitié théurgiques, de ce vertueux & singulier fanatique. Il écrivit beaucoup; & quand ses ouvrages n'auroient servi qu'à reconcilier Porphyre avec l'éclectisme de Plotin, ils n'auroient pas été inutiles au progrès de la secte.

Porphyre, cet ennemi si fameux du nom Chré-

tien, naquit à Tyr la douzieme année du régne d'Alexandre-Sévere; 233 ans après la naissance de J. C. il apostasia pour quelques coups de bâton que des Chrétiens lui donnerent mal-à-propos. Il étudia à Athenes sous Longin, qui l'appella Porphyre, Malchus, son nom de famille, paroissoit trop dur à l'oreille du rhéteur. Malchus, ou Porphyre avoit alors dix-huit ans. Il étoit déja très-versé dans la philosophie & dans les lettres. A l'âge de 20 ans il vint à Rome étudier la philosophie sous Plotin. Une extrême sobriété, de longues veilles, des disputes continuelles lui brûlerent les sens, & tournerent son esprit à l'enthousiasme & à la mélancolie. J'observerai ici en passant, qu'il est impossible en poésie, en peinture, en éloquence, en musique, de rien produire de sublime sans enthousiasme. L'enthousiasme est un mouvement violent de l'ame, par lequel nous sommes transportés tout au milieu des objets que nous avons à représenter; alors nous voyons une scene entiere se passer dans notre imagination, comme si elle étoit hors de nous: elle y est en effet; car tant que dure cette illusion, tous les êtres présens sont anéantis, & nos idées sont réalisées à leur place: ce ne sont que nos idées que nous appercevons, cependant nos mains touchent des corps, nos yeux voient des êtres animés, nos oreilles entendent des voix. Si cet état n'est pas de la folie, il en est bien voisin. Voilà la raison pour laquelle il faut un très-grand soin pour balancer l'enthousiasme. L'enthousiasme n'entraîne que quand les esprits ont été préparés & soumis par la force de la raison; c'est un principe que les poëtes ne doivent jamais perdre de vue

dans leurs fictions, & que les hommes éloquens ont toujours observé dans leurs mouvemens oratoires. Si l'enthousiasme prédomine dans un ouvrage, il répand dans toutes ses parties, je ne sais quoi de gigantesque, d'incroyable & d'énorme. Si c'est la disposition habituelle de l'ame, & la pente acquise au naturel du caractere, on tient des discours alternativement insensés & sublimes; on se porte à des actions d'un héroïsme bisarre, qui marque en même-temps la grandeur, la force & les désordres de l'ame. L'enthousiasme prend mille formes diverses : l'un voit les cieux ouverts sur sa tête, l'autre les enfers s'ouvrir sous ses pieds : celui-ci se croit au milieu des esprits célestes, il entend leurs divins concerts, il en est transporté; celui-là s'adresse aux furies, il voit leurs torches allumées, il est frappé de leurs cris; elles le poursuivent; il fuit effrayé devant elles. Porphyre n'étoit pas éloigné de cet état enchanteur ou terrible, lorsque Plotin, qui le suivoit à la piste, l'atteignit; il étoit assis à la pointe du promontoire de Lilybée; il versoit des larmes; il tiroit de profonds soupirs de sa poitrine; il avoit les yeux fixement attachés sur les eaux; il repoussoit les alimens qu'on lui présentoit; il craignoit l'approche d'un homme; il vouloit mourir; il étoit dans un accès d'enthousiasme, qui grossissoit à son imagination les miseres de la nature humaine, & qui lui représentoit la mort comme le plus grand bonheur d'un être qui pense, qui sent, qui a le malheur de vivre. Voici un autre enthousiaste; c'est Plotin, qui fortement frappé du péril ou il apperçoit son disciple & & son ami, éprouve sur le champ un autre ex-

çès d'enthousiasme qui sauve Porphyre de la fureur tranquille & sourde dont il est possédé. Ce qu'il y a de singulier, c'est que celui-ci se prend pour un homme sensé : écoutez-le ; *studium nunc istud ô Porphyri tuum, non sanæ mentis est, sed animi atrâ bile furentis.* Un troisieme qui eût été temoin, de sang froid, de l'action outrée & du ton emphatique de Plotin, n'auroit-il pas été tenté de lui rendre à lui-même son apostrophe, & de lui dire en imitant son action & son emphase : *studium nunc istud, ô Plotine, tuum honestæ revera mentis est, sed animi splendâ bile furentis.* Au reste, si un accès d'enthousiasme peut être réprimé, c'est par un autre excès d'enthousiasme. La véritable éloquence seroit en pareil cas foible, & resteroit sans effet : il faut un choc plus violent, & la secousse d'un instrument plus analogue. Porphyre follement persuadé que le christianisme rend les hommes méchans & misérables (méchans, disoit-il, en multipliant les devoirs à l'infini, & en pervertissant l'ordre des devoirs ; misérables en remplissant les ames de remords & de terreurs) écrivit quinze livres pour les détromper. Je crains bien que Théodose ne leur ait fait trop d'honneur par l'édit qui les supprima ; & j'oserois, presqu'assurer sur les fragmens qui nous sont restés dans les peres qui l'ont réfuté, qu'il y avoit beaucoup plus d'éloquence & d'enthousiasme que de bon sens & de philosophie. Il m'a semblé que l'enthousiasme étoit une maladie épidémique particuliere à ce temps, qui n'avoit pas entiérement épargné les hommes les plus respectables par leurs talens, leurs connoissances, leurs états & leurs moeurs. L'un croyoit

avoir répondu à Porphyre, lorſqu'il lui avoit dit qu'*il étoit l'ami intime du diable*; un autre prenoit, ſans s'en appercevoir, le ton de Porphyre, lorſqu'il l'appelloit *impie*, *blaſphémateur*, *fou*, *calomniateur*, *impudent*, *ſycophante*. La cauſe du chriſtianiſme étoit trop bonne, & les peres avoient trop de raiſons pour accumuler tant d'injures. Cet endroit ne ſera pas le ſeul de cet article où nous aurons lieu de remarquer, pour la conſolation des ames foibles & la nôtre, que dans les plus grands ſaints, l'homme perce toujours par quelqu'endroit. Porphyre vécut beaucoup plus long-temps qu'on ne pouvoit l'eſpérer d'un homme de ſon caractere. Il atteignit l'âge de ſoixante & douze ans, & ne mourut que l'an 305 de J. C.

Jamblique, diſciple de Porphyre, fut une des lumieres principales de l'école d'Alexandrie. Le paganiſme menaçoit ruine de toutes parts, lorſque ce philoſophe théurgiſte parut; il combattit pour ſes Dieux, & ne combattit pas ſans ſuccès. C'eſt une choſe remarquable que l'averſion preſque générale des philoſophes éclectiques pour le chriſtianiſme, & leur attachement opiniâtre à l'idolâtrie. Pouvoit-il donc y avoir un ſyſtême plus ridicule que celui de la mythologie? S'il étoit naturel que le ſacrifice exigé dans la religion chrétienne, de l'eſprit de l'homme par des myſteres, de ſon corps, par des jeûnes & des mortifications, de ſon cœur, par une abnégation entiere de ſoi-même, en éloignât des hommes charnels & des raiſonneurs orgueilleux, l'étoit-il qu'un Potamon, un Ammonius, un Longin, un Plotin, un Jamblique, ou fermaſſent les yeux ſur les abſurdités de l'hiſtoire de Jupiter, ou ne

les apperçussent point ? Jamblique étoit de Chalcis, ville de Célésyrie ; il descendoit de parens illustres : il eut pour instituteur Anatolius, philosophe d'un mérite peu inférieur à Porphyre. Il fut d'un caractere doux, un peu renfermé, ne s'ouvrant guere qu'à ses disciples ; moins éloquent que Porphyre ; & l'éloquence ne devoit pas être comptée pour peu de chose dans des écoles où l'on professoit particuliérement la théurgie, systême auquel il étoit impossible de donner quelques couleurs séduisantes, sans le secours du sublime & de l'enthousiasme : cependant il ne manqua pas d'auditeurs, mais il les dut moins à ses connoissances qu'à son affabilité. Il avoit de la gaieté avec ses amis, & le charme de sa société ne pouvoit plus l'en détacher. L'histoire ne nous à rien raconté de nos mystiques, que nous ne retrouvions dans celle de Jamblique. Il avoit des extases, son corps s'élevoit dans les airs pendant ses entretiens avec les Dieux ; ses vêtemens s'éclairoient de lumiere, il prédisoit l'avenir, il commandoit aux démons, il évoquoit des génies du fond des eaux. Jamblique écrivit beaucoup ; il laissa la vie de Pythagore, une exposition de son systême théologique, des exhortations à l'étude de l'éclectisme, un traité des sciences mathématiques, un commentaire sur les institutions arithmétiques de Nicomaque, une exposition des mysteres Egyptiens. Parmi ces ouvrages, il y en a plusieurs où on auroit peine à reconnoître un prétendu faiseur de miracles ; mais qui reconnoîtroit Newton dans un commentaire sur l'apocalypse ? Et qui croiroit que cet homme qui a assemblé tout Londres dans une

église, pour être témoin des resurrections qu'il promet d'opérer, est le géometre Fatio? Jamblique mourut l'an de J. C. 333, sous le regne de Constantin. La conversion de ce Prince à la religion chrétienne, fut un événement fatal pour la philosophie; les temples du paganisme furent renversés, les portes des écoles éclectiques fermées, les philosophes dispersés: il en coûta même la vie à quelques-uns de ceux qui oserent braver les conjonctures.

Tel fut le sort de Sopatre, disciple de Jamblique; il étoit d'Apamée, ville de Syrie: Eunape en parle comme d'un homme éloquent dans ses écrits & dans ses discours. Il ajoute que l'étendue de ces connoissances lui avoit acquis parmi les Grecs la réputation du premier philosophe de son temps. Voici le fait tel qu'on le lit dans Eunape. Constantinople ou Byzance (car c'est la même ville sous deux noms différens) fournissoit anciennement l'Attique des vivres, & il est incroyable la quantité de grains que cette province de la Grece en tiroit; mais il arriva dans ces temps, que les vaisseaux qui venoient chargés d'Egypte, & que toutes les provisions qu'on tiroit de la Syrie, de la Phénice, de l'Asie entiere, & d'une infinité d'autres contrées nourricieres de l'empire, ne purent suffire aux besoins de la multitude innombrable de prisonniers que l'Empereur avoit rassemblés dans Byzance, & cela par la vanité puérile de recueillir au théâtre un plus grand nombre d'applaudissemens; & de quelle sorte encore, & de quelles gens? D'une populace pleine de vin, d'hommes à qui l'ivresse ne permettoit ni de parler, ni de se tenir debout,

de barbares & d'étrangers qui savoient à peine prononcer son nom. Mais telle étoit la situation du port de Constantinople, que couvert par des montagnes, il n'y avoit qu'un seul vent qui favorisât l'entrée; & ce vent ayant cessé de souffler, & suspendu trop long-temps l'arrivée des vivres dans une conjoncture où la ville, qui régorgeoit d'habitans, en avoit le besoin le plus pressant, la famine se fit sentir. On se rendit à jeun au théatre; & comme il n'y avoit presque point de gens ivres, il y eut peu d'applaudissemens, au grand étonnement de l'empereur, qui n'avoit pas rassemblé tant de bouches pour qu'elles restassent muettes. Les ennemis de Sopatre & des philosophes, attentifs à saisir toutes les occasions de les desservir & de les perdre, crurent en avoir trouvé une très-favorable dans ce contre-temps: *c'est ce Sopatre*, dirent-ils au crédule empereur, *cet homme que vous avez comblé de tant de bienfaits, & qui est parvenu par sa politique à s'asseoir sur le trône à côté de vous; c'est lui qui, par les secrets de sa philosophie malfaisante, tient les vents enchaînés, & s'oppose à votre triomphe & à votre gloire, tandis qu'il vous séduit par les faux éloges qu'il vous prodigue.* L'empereur, irrité ordonne la mort de Sopatre, & le malheureux philosophe tombe sur le champ frappé d'un coup de hache. Helas! il étoit arrivé à la cour, dans le dessein de défendre la cause des philosophes, & d'arrêter, s'il étoit possible, la persécution qu'on exerçoit contr'eux. Il avoit présumé quelques succès de la force de son éloquence & de la droiture de ses intentions, & en effet, il avoit réussi au delà de ses espérances: l'empereur l'avoit

admis au nombre de ses favoris, & les philosophes commençoient à prendre crédit à la cour, les courtisans à s'en allarmer, & les intolérans à s'en plaindre. Ceux-ci s'étoient apparemment déja rendus redoutables au prince même, qu'ils avoient entraîné dans leurs sentimens, puisqu'il paroît que Sopatre fut une victime qu'il leur immola malgré lui, afin de calmer les murmures qui commençoient à s'élever. » Pour dissiper les » soupçons qu'on pourroit avoir que celui qui » avoit accueilli favorablement un hiérophante, » un théurgiste, ne fût un néophite équivoque, » il se détermina, (dit Suidas) à faire mourir le philosophe Sopatre »; *ut fidem faceret se non amplius religioni gentili addictum esse.* Ablabius, courtisan vil, sans naissance, sans ame, sans vertus, un de ces hommes faits pour capter la faveur des grands par toute sorte de voies, & pour les déshonorer ensuite par de mauvais conseils qu'ils leur donnent en échange des bienfaits qu'ils en reçoivent, étoit devenu jaloux de Sopatre, & ce fut cette jalousie qui accéléra la perte du philosophe. Pourquoi faut-il que tant de rois commandent toujours, & ne lisent jamais?

Edésius étoit de Cappadoce; sa famille étoit considérée, mais elle n'étoit pas opulente. Il se livra à l'étude de la philosophie dans Athenes, où on l'avoit envoyé pour y apprendre quelqu'art lucratif: c'étoit répondre aussi mal qu'il étoit possible aux intentions de ses parens, qui auroient donné pour une piece d'or tous les livres de la république de Platon. Cependant sa sagesse, sa modération, son respect, sa patience, ses discours, parvinrent à reconcilier son pere avec

avec la philosophie ; le bon-homme conçut enfin qu'une science qui rendoit son fils heureux sans les richesses ; étoit préférable à des richesses qui n'avoient jamais fait le bonheur de personne sans cette science. La réputation de Jamblique appella Edésius en Syrie ; Jamblique le chérit, l'instruisit & lui conféra même le grand don, le don par excellence ; le don d'enthousiasme. Les théurgistes ne pouvoient donner de meilleures preuves du cas infini qu'ils faisoient de la religion chrétienne ; que de s'attacher à la copier en tout. Les apôtres avoient conféré le St. esprit, ou cette qualité divine en vertu de laquelle on persuade fortement ce dont on est fortement persuadé : les éclectiques parodierent ces effets avec leur enthousiasme. Cependant la persécution que l'Empereur exerçoit contre les philosophes, augmentoit de jour en jour ; Edésius épouvanté eut recours aux opérations de la théurgie, pour être éclairci sur son sort : les Dieux lui promirent ou la plus grande réputation, s'il demeuroit dans la société ; ou une sagesse qui l'égaleroit aux Dieux, s'il se retiroit d'entre les hommes. Edésius se disposoit à prendre ce dernier parti ; lorsque ses disciples s'assemblerent en tumulte, l'entourerent, le prierent, le conjurerent, le menacerent ; & l'empêcherent d'aller, par une crainte indigne d'un philosophe, se réléguer dans le fond d'une forêt ; & de priver les hommes des exemples de sa vertu & des préceptes de sa philosophie, dans un temps où la superstition, disoient-ils, s'avançoit à grand pas, & entraînoit la multitude des esprits. Edésius établit son école à Pergame ; Julien le consulta, l'honora de son

estime, & le combla de présens ; la promesse des Dieux qu'il avoit consultés s'accomplit ; son nom se répandit dans la Grece, on se rendit à Pergame de toutes les contrées voisines. Il avoit un talent particulier pour humilier les esprits fiers & transcendans, & pour encourager les esprits foibles & timides. Les atteliers des artistes étoient les endroits qu'il fréquentoit le plus volontiers au sortir de son école ; ce qui prouve que l'enthousiasme & la théurgie n'avoient point éteint en lui le goût des connoissances utiles. Il professa la philosophie jusques dans l'âge le plus avancé.

Eustathe, disciple de Jamblique & d'Edésius, fut un homme éloquent & doux, sur le compte duquel on a débité beaucoup de sottises. J'en dis autant de Sosipatra ; des vieillards la demanderent à son pere, & lui prouverent par des miracles qu'il ne pouvoit en conscience la leur refuser : le pere cede sa fille ; les vieillards s'en emparent, l'initient à tous les mysteres de l'éclectisme & de la théurgie, lui conferent le don d'enthousiasme, & disparoissent, sans qu'on ait jamais su ce qu'ils étoient devenus. J'en dis autant d'Antonin, fils de Sosipatra ; je remarquerai seulement de celui-ci, qu'il ne fit point de miracles, parce que l'Empereur n'aimoit pas que les philosophes en fissent. Il y eut un moment où la frayeur pensa faire ce qu'on devoit attendre du sens commun ; ce fut de séparer la philosophie de la théurgie, & de renvoyer celle-ci aux diseurs de bonne aventure, aux saltinbanques, aux frippons & aux prestigiateurs. Eusebe de Minde en Carie, qui parut alors sur la scene, distingua les deux especes de purifica-

tions que la philosophie éclectique recommandoit également; il appella l'une *théurgique*, & l'autre *rationnelle*; & s'occupa sérieusement à décrier la premiere; mais les esprits en étoient trop infectés: c'étoit une trop belle chose que de commercer avec les Dieux, que d'avoir les démons à son commandement, que de les appeller à soi par des incantations; ou de s'élever à eux par l'extase, pour qu'on pût facilement détromper les hommes d'une science qui s'arrogeoit ces merveilleuses prérogatives. S'il y avoit un homme alors auprès duquel la philosophie d'Eusebe devoit réussir, c'étoit l'empereur Julien; cependant il n'en fut rien: Julien quitta ce philosophe sensé, pour se livrer aux deux plus violens théurgistes que la secte éclectique eût encore produit, Maxime d'Ephese & Chrysantius.

Maxime d'Ephese étoit né de parens nobles & riches; il eut donc à fouler aux pieds les espérances les plus flatteuses, pour se livrer à la philosophie: c'est un courage trop rare pour ne pas lui en faire un mérite. Personne ne fut plus évidemment appellé à la théurgie & à l'éclectisme; si l'on regarde l'éloquence comme le caractere de la vocation. Maxime paroissoit toujours agité par la présence intérieure de quelque démon; il mettoit tant de force dans ses pensées, tant d'énergie dans son expression, tant de noblesse & de grandeur dans ses images, je ne sais quoi de si frappant & de si sublime même, dans sa déraison, qu'il ôtoit à ses auditeurs la liberté de le contredire: c'étoit Apollon sur son trépied, qui maîtrisoit les ames & commandoit aux esprits. Il étoit savant; des connoissantes profondes &

variées fournissoient un aliment inépuisable à son enthousiasme : il eut Edésius pour maître, & Julien pour disciple. Il accompagna Julien dans son expédition de Perse : Julien périt, & Maxime tomba dans un état déplorable ; mais son ame se montra toujours supérieure à l'adversité. Valentinien & Valens irrités par les Chrétiens, le font charger de chaînes, & jetter dans le fond d'un cachot : on ne l'en tire que pour l'exposer sur un théatre, il y paroît avec fermeté. On l'accuse, il répond sans manquer à l'empereur, & sans se manquer à lui-même. On prétendoit le rendre responsable de tout ce qu'on reprenoit dans la conduite de Julien, il intéressa l'empereur même à rejetter cette accusation : *s'il est permis*, disoit-il, *d'accuser un sujet de tout ce que son souverain peut avoir fait de mal, pourquoi ne le louera-t-on pas de tout ce qu'il aura fait de bien ?* On cherchoit à le perdre, chose surprenante! on n'en vint point à bout. Dans l'impossibilité de le convaincre, on lui rendit la liberté ; mais comme on étoit persuadé qu'il s'étoit servi de son crédit auprès de Julien pour amasser des trésors, on le condamna à une amende exhorbitante qu'on réduisit à très-peu de chose, ceux qu'on avoit chargé d'en poursuivre le paiement, n'ayant trouvé à notre philosophe que sa besace & son bâton. La présence d'un homme avec lequel on avoit de si grands torts, étoit trop importune pour qu'on la souffrit ; Maxime fut relégué dans le fond de l'Asie, où de plus grands malheurs l'attendoient. La haine implacable de ses ennemis l'y suivit. A peine est-il arrivé au lieu de son exil, qu'il est saisi, emprisonné, & livré à l'inhumanité de ces

hommes que la justice emploie à tourmenter les coupables, qui corrompus par ses persécuteurs, inventerent pour lui des supplices nouveaux ; ils en firent alternativement l'objet de leur brutalité & de leur fureur. Maxime lassé de vivre, demanda du poison à sa femme, qui ne balança pas à lui en apporter ; mais avant que de le lui présenter, elle en prit la plus grande partie & tomba morte : Maxime lui survécut. On cherche, en lisant l'histoire de ce philosophe, la cause de ses nouveaux malheurs, & l'on n'en trouve point d'autre que d'avoir déplu aux défenseurs de certaines opinions dominantes ; leçon terrible pour les philosophes, gens raisonneurs qui leur ont été & qui leur seront suspects dans tous les temps. La providence qui sembloit avoir oublié Maxime depuis la mort de Julien, laissa tomber enfin un regard de pitié sur ce malheureux. Eléarque, homme de bien, que par hasard Valens avoit nommé préfet en Asie, trouva en arrivant dans sa province le philosophe exposé sur un chevalet, & prêt à expirer dans les tourmens : il vole à son secours, il le délivre, il lui procure tous les soins dont il étoit pressé dans le déplorable état où on l'avoit réduit : il l'accueille, il l'admet à sa table, il le reconcilie avec l'empereur, il fait subir à ses ennemis la peine du Talion, il le rétablit dans le peu de fortune qu'il devoit à la commisération de ses amis & de ses parens ; il y ajoute des bienfaits, & le renvoie triomphant à Constantinople, où la considération générale du peuple & des grands sembloit lui assurer du moins quelque tranquillité pour les dernieres années de sa vie ; mais il n'en fut pas ainsi. Des

mécontens formerent une conspiration contre Valens ; Maxime n'étoit point du nombre, mais il avoit eu malheureusement d'anciennes liaisons avec la plupart d'entr'eux. On le soupçonna d'avoir eu connoissance de leur dessein ; ses ennemis insinuerent à l'empereur qu'il avoit été consulté, en qualité de théurgiste, & le proconsul Festus eut ordre de l'arrêter & de le faire mourir, ce qui fut exécuté. Telle fut la fin tragique d'un des plus habiles & des plus honnêtes hommes de son siecle, à qui l'on ne peut réprocher que son enthousiasme & sa théurgie. Festus ne lui survécut pas beaucoup long-temps, son esprit s'altéra, il crut en songe voir Maxime qui le traînoit par les cheveux devant les juges des enfers; ce songe le suivoit par-tout, il en perdit tout-à-fait le jugement, & mourut fou. Le peuple oubliant les disgraces cruelles auxquelles les Dieux avoient abandonné Maxime pendant sa vie, regarda la mort de Festus comme un exemple éclatant de leur justice. Festus étoit odieux, Maxime n'étoit plus, la vénération qu'on lui portoit étoit d'autant plus grande ; le moyen que le peuple ne vît pas du surnaturel dans le songe du proconsul, & dans une mort qui le surprend, sans aucune cause apparente, au milieu de ses prospérités ! On n'est pas communément assez instruit pour savoir qu'un homme menacé de mort subite, sent de loin des mouvemens avant-coureurs de cet événement ; ce sont des atteintes sourdes qu'il néglige, parce qu'il n'en prévoit ni n'en craint les suites ; ce sont des frissons passagers, des inquiétudes vagues, de l'abattement, de l'agitation, des accès de pusillanimité. Qu'au

milieu de ces approchès secretes un homme superstitieux & méchant ait la conscience chargée de quelque crime atroce, & récent, il en voit les objets, il en est obsédé; il prend les obsessions pour la cause de son mal-aise : & au lieu d'appeller un médecin, il s'adresse aux Dieux : cependant le germe de mort qu'il portoit en lui-même se développe & le tue, & le peuple imbécille crie au prodige. C'est faire injure à l'Être suprême, c'est s'exposer même à douter de son existence, que de chercher dans les afflictions & les prospérités de ce monde, des marques de la justice ou de la bonté divine, Le méchant peut avoir tout, excepté la faveur du ciel.

Prisque, ami & condisciple de Maxime, étoit de Thesprotie. Il avoit beaucoup étudié la philosophie des anciens; il s'accordoit avec Eusebe de Minde à regarder la théurgie comme la honte de l'éclectisme; mais né taciturne, renfermé, ennemi des disputes scholastiques, ayant à-peu-près du vulgaire l'opinion qu'il en faut avoir, c'est-à-dire, n'en faisant pas assez de cas pour lui dire la vérité, ce fut un homme peu propre à s'attacher des disciples & à répandre ses opinions. Cette maniere de philosopher tranquille & retirée, jetta sur lui une obscurité salutaire, les ennemis de la philosophie l'oublierent. Les autres, éclectiques en furent réduits, ou à se donner la mort à eux-mêmes, ou à perdre la vie dans les tourmens; Prisque ignoré acheva tranquillement la sienne dans les temples déserts du paganisme.

Chrysanthius, disciple d'Edésius, & instituteur de Julien, joignit l'étude de l'art oratoire à celle de la philosophie; *c'est assez pour soi*, disoit-il,

de connoître la vérité ; mais pour les autres il faut encore savoir la dire & la faire aimer. La philantropie est le caractere distinctif de l'homme de bien ; il ne doit pas se contenter d'être bon, il doit travailler à rendre ses semblables meilleurs : la vertu ne le domine pas assez fortement, s'il peut la contenir au dedans de lui-même. Lorsque la vertu est devenue la passion d'un homme, elle remplit son ame d'un bonheur qu'il ne sauroit cacher, & que les méchans ne peuvent feindre. C'est à la vertu qu'il appartient de faire des enthousiastes, c'est elle seule qui connoît le prix des biens, des dignités & de la vie, puisqu'il n'y a qu'elle qui sache quand il convient de les perdre ou de les conserver. La théurgie si fatale à Maxime, servit utilement à Chrysanthius ; ce dernier s'en tint avec fermeté à l'inspection des victimes & aux regles de la divination, qui lui annonçoient les plus grands malheurs s'il quittoit sa retraite ; ni les instances de Maxime, ni les invitations réitérées de l'empereur, ni des députations expresses, ni les prieres d'une épouse qu'il aimoit tendrement, ni les honneurs qu'on lui offroit, ni le bonheur qu'il pouvoit se promettre, ne purent l'emporter sur ses sinistres pressentimens, & l'attirer à la cour de Julien. Maxime partit, *résolu*, disoit-il, *de faire violence à la nature & aux destins*. Julien se vengea des refus de Chrysanthius, en lui accordant le pontificat de Lydie, où il l'exhortoit à relever les autels des Dieux, & à rappeller dans leurs temples les peuples que le zele de ses prédécesseurs en avoit éloignés. Chrysanthius philosophe & pontife, se conduisit avec tant de discrétion dans sa fonction délicate, qu'il n'excita pas même le mur-

mure des intolérans ; aussi ne fut-il point enveloppé dans les troubles qui suivirent la mort de Julien. Il demeura isolé, mais tranquille au milieu des ruines de la secte éclectique & du paganisme ; il fut même protégé des empereurs Chrétiens. Il se retira dans Athenes, où il montra qu'il étoit plus facile à un homme comme lui de supporter l'adversité, qu'à la plupart des autres hommes de bien user du bonheur. Il employoit ses journées à honorer les Dieux, à lire les auteurs anciens, à inspirer le goût de la théurgie, de l'éclectisme & de l'enthousiasme à un petit nombre de disciples choisis, & à composer des ouvrages de philosophie. Les tendons de ses doigts s'étoient retirés à force d'écrire. La promenade étoit son unique délassement ; il le prenoit dans les rues spacieuses, marchant lentement, gravement, & s'entretenant avec ses amis. Il évita le commerce des grands, non par mépris, mais par goût. Il mit dans son commerce avec les hommes tant de douceur & d'aménité, qu'on le soupçonna d'affecter un peu ces qualités. Il parloit bien ; on le louoit sur-tout de savoir prendre le ton des choses. S'il ouvroit la bouche, tout le monde restoit en silence. Il étoit ferme dans ses sentimens : ceux qui ne le connoissoient pas assez s'exposoient facilement à le contredire ; mais ils ne tardoient pas à sentir à quel homme ils avoient affaire. Nous serions étonnés qu'avec ces qualités de cœur & d'esprit, Chrysanthius ait été le plus grand défenseur du paganisme, si nous ne savions combien le mystere de la croix est une étrange folie pour des esprits orgueilleux. Il jouissoit à l'âge de 80 ans

d'une santé si vigoureuse, qu'il étoit obligé d'observer des saignées de précaution; Eunape étoit son médecin; cependant une de ces saignées, faite imprudemment en l'absence d'Eunape, lui coûta la vie : il fut saisi d'un froid & d'une langueur dans tous les membres, qu'Oribase dissipa pour le moment par des fomentations chaudes, mais qui ne tarderent pas à revenir, & qui l'emporterent.

Julien, le fléau du christianisme, l'honneur de l'éclectisme, & un des hommes les plus extraordinaires de son siecle, fut élevé par les soins de l'empereur Constance; il apprit la grammaire de Nicoclès & l'art oratoire d'Eubole : ses premiers maîtres étoient tous Chrétiens, & l'Eunuque Mardonius avoit l'inspection sur eux. Il ne s'agit ici, ni du conquérant, ni du politique, mais du philosophe. Nous préviendrons seulement ceux qui voudront se former une idée juste de ses qualités, de ses défauts, de ses projets, de sa rupture avec Constance, de ses expéditions contre les Parthes, les Gaulois & les Germains, de son retour à la religion de ses aïeux, de sa mort prématurée & des événemens de sa vie, de se méfier également, & des éloges que la flatterie lui a prodigués dans l'histoire profane, & des injures que le ressentiment a vomi contre lui dans l'histoire de l'église. C'est ici qu'il importe sur-tout de suivre une regle de critique qui, dans une infinité d'autres conjonctures, conduiroit à la vérité plus sûrement qu'aucun témoignage; c'est de laisser à l'écart ce que les auteurs ont écrit d'après leurs passions & leurs préjugés, & d'examiner, d'après notre propre expérience, ce qui

est vraisemblable. Pour juger avec indulgence ou avec sévérité du goût effréné de Julien pour les cérémonies du paganisme ou de la théurgie, ce n'est point avec les yeux de notre siecle qu'il faut considérer ces objets; mais il faut se transporter au temps de cet empereur, & au milieu d'une foule de grands hommes, tous entêtés de ces doctrines superstitieuses; se sonder soi-même, & voir sans partialité dans le fond de son cœur, si l'on eût été plus sage que lui. On craignit de bonne heure qu'il n'abandonnât la religion chrétienne; mais l'on étoit bien éloigné de prévoir que la médiocrité de ses maîtres occasionneroit infailliblement son apostasie. En effet, lorsque l'exercice assidu de ses talens naturels l'eut mis au dessus de ses instituteurs, la curiosité le porta dans les écoles des philosophes. Ses maîtres, fatigués d'un disciple qui les embarrassoit, ne répondirent pas avec assez de scrupule à la confiance de Constance. Il fréquenta à Nicodméie ce Libanius avec lequel l'empereur avoit si expressément défendu qu'il ne s'entretint, & qui se plaignoit si amérement d'une défense qui ne lui permettoit pas, disoit-il, *de répandre un seul grain de bonne semence dans un terrein précieux dont on abandonnoit la culture à un misérable rhéteur, parce qu'il avoit le talent si petit & si commun de médire des Dieux*. Les disputes des Catholiques entr'eux & avec les Ariens, acheverent d'étouffer dans son cœur le peu de christianisme que les leçons de Libanius n'en avoient point arraché. Il vit le philosophe Maxime. On prétend que l'empereur n'ignora pas ses démarches inconsidérées, mais que les qualités supérieures de Julien commençant à

l'inquiéter, il imagina, par un pressentiment qui n'étoit pas trop juste, que pour la tranquillité de l'empire & pour la sienne propre, il valoit mieux que cet esprit ambitieux se tournât du côté des lettres & de la philosophie, que du côté du gouvernement & des affaires publiques. Julien embrassa l'éclectisme. Comment se seroit-il garanti de l'enthousiasme avec un tempérament bilieux & mélancolique, un caractere impétueux & bouillant, & l'imagination la plus prompte & la plus ardente? Comment auroit-il senti toutes les puérilités de la théurgie & de la divination, tandis que les sacrifices, les évocations & tous les prestiges de ces especes de doctrines ne cessoient de lui promettre la souveraineté? Il est bien difficile de rejetter en doute les principes d'un art qui nous appelle à l'empire; & ceux qui méditeront un peu profondément sur le caractere de Julien, sur celui de ses ennemis, sur les conjonctures dans lesquelles il se trouvoit, sur les hommes qui l'environnoient, seront peut-être plus étonnés de sa tolérance que de sa superstition. Malgré la fureur du paganisme dont il étoit possédé, il ne répandit pas une goutte de sang chrétien; & il seroit à couvert de tout reproche, si pour un prince qui commande à des hommes qui pensent autrement que lui en matiere de religion, c'étoit assez que de n'en faire mourir aucun. Les Chrétiens demandoient à Julien un entier exercice de leur religion, la liberté de leurs assemblées & de leurs écoles, la participation à tous les honneurs de la société, dont ils étoient des membres utiles & fidelles; & en cela ils avoient juste raison. Les Chrétiens n'exigeoient

point de lui qu'il contraignît par la force les païens à renoncer aux faux Dieux, ils n'avoient garde de lui en accorder le droit; ils lui reprochoient au contraire, sinon la violence, du moins les voies indirectes & sourdes dont il se servoit pour déterminer les Chrétiens à renoncer à Jesus-Christ. *Abandonnez à elle-même*, lui disoient-ils, *l'œuvre de Dieu : les loix de notre église ne sont point les loix de l'empire, ni les loix de l'empire les loix de notre église. Punissez-nous, s'il nous arrive jamais d'enfreindre celles-là ; mais n'imposez à nos consciences aucun joug. Mettez-vous à la place d'un de vos sujets Païens, & supposez à votre place un prince Chrétien : que penseriez-vous de lui, s'il employoit toutes les ressources de la politique pour vous attirer dans nos temples ? Vous en faites trop, si l'équité ne vous autorise pas ; vous n'en faites pas assez, si vous avez pour vous cette autorité.* Quoi qu'il en soit, si Julien eût réfléchi sur ce qui lui étoit arrivé à lui-même, il eût été convaincu qu'au lieu d'interdire l'étude aux Chrétiens, il n'avoit rien de mieux à faire que de leur ouvrir les écoles de l'éclectisme : ils y auroient été infailliblement attirés par l'extrême conformité des principes de cette secte avec les dogmes du christianisme ; mais il ne lui fut pas donné de tendre un piege si dangereux à la religion. La providence qui répandit cet esprit de ténebres sur son ennemi, ne protégea pas le christianisme d'une maniere moins frappante, lorsqu'elle fit sortir des entrailles de la terre les tourbillons de flammes qui dévorerent les Juifs qu'il employoit à creuser les fondemens de Jérusalem, dont il se proposoit de relever le temple & les murs. Ju-

lien, trompé derechef dans la malice de ses projets, consomma la prophétie qu'il se proposoit de rendre mensongere, & l'endurcissement fut sa punition & celle de ses complices. Il persévéra dans son apostasie; les Juifs qu'il avoit rassemblés se disperserent comme auparavant; Ammien-Marcellin, qui nous a transmis ce fait, n'abjura point le paganisme; & Dieu voulut qu'un des miracles les plus grands & les plus certains qui se soient jamais faits, qui met en défaut la malheureuse dialectique des philosophes de nos jours, & qui remplit de trouble leurs ames incrédules, ne convertît personne dans le temps où il fut opéré. On raconte de cet empereur superstitieux, qu'assistant un jour à une évocation de démons, il fut tellement effrayé à leur apparition, qu'il fit le signe de la croix, & qu'aussi-tôt les démons s'évanouirent. Je demanderois volontiers à un Chrétien s'il croit ce fait ou non? s'il le nie, je lui demanderai encore si c'est, ou parce qu'il ne croit pas aux démons, ou parce qu'il ne croit pas à l'efficacité des évocations? mais s'il croit aux démons, il ne peut être assez convaincu de l'efficacité du signe de la croix; & pourquoi douteroit-il de l'efficacité des évocations, tandis que les livres saints lui en offrent plusieurs exemples? Il ne peut donc se dispenser d'admettre le fait de Julien, & conséquemment la plupart des prodiges de la théurgie. Et quelle raison auroit-il de nier ces prodiges? J'avoue, pour moi, que je n'accuserai point un bon dialecticien bien instruit des faits, de trop présumer de ses forces, s'il s'engageoit avec le pere Balthus, de démontrer à l'auteur des oracles, & à tous ceux qui pensent

comme lui ; qu'il faut, ou donner dans un pyrrhonisme général sur tous les faits surnaturels, ou convenir de la vérité de plusieurs opérations théurgiques. Nous ne nous étendrons pas davantage sur l'histoire de Julien ; ce que nous pourrions ajouter d'intéressant seroit hors de notre objet. Julien mourut à l'âge de trente-trois ans. Il faut se souvenir, en faisant son histoire, qu'une grande qualité naturelle prend le nom d'un grand vice ou d'une grande vertu, selon le bon ou le mauvais usage qu'on en fait ; & qu'il n'appartient qu'aux hommes sans préjugés, sans intérêt & sans partialité de prononcer sur ces objets importans.

Eunape fleurit au temps de Théodose ; disciple de Maxime & de Chrysanthius, voilà les maîtres sous lesquels il avoit étudié l'art oratoire & la philosophie Alexandrine. Les empereurs exerçoient alors la persécution la plus vive contre les philosophes. Il se présenteroit ici un problême singulier à résoudre ; c'est de savoir pourquoi la persécution a fait fleurir le christianisme & éteint l'éclectisme ? Les philosophes théurgistes étoient des enthousiastes : comment n'en a-t-on pas fait de martyrs ? Les croyoit-on moins convaincus de la vérité de la théurgie, que les Chrétiens de la vérité de la résurrection ? Oui, sans doute. D'ailleurs, quelle différence d'une croyance publique à un systême de philosophie ? d'un temple à un école ? d'un peuple à un petit nombre d'hommes choisis ? de l'oeuvre de Dieu aux projets des hommes ? La théurgie & l'éclectisme ont passé ; la religion chrétienne dure & durera dans tous les siecles. Si un systême de connoissances hu-

maines est faux, il se rencontre tôt ou tard un fait, une observation qui le renverse. Il n'en est pas ainsi des notions qui ne tiennent à rien de ce qui se passe sur la terre; il ne se présente dans la nature aucun phénomene qui les contredise; elles s'établissent dans les esprits presque sans aucun effort, elles y durent sans prescription. La seule révolution qu'elles éprouvent, c'est de subir une infinité de métamorphoses, entre lesquelles il n'y en a jamais qu'une qui puisse les exposer; c'est celle qui, leur faisant prendre une forme naturelle, les rapprocheroit des limites de notre foible raison, & les soumettroit malheureusement à notre examen. Tout est perdu, & lorsque la théologie dégénere en philosophie, & lorsque la philosophie dégénere en théologie: c'est un monstre ridicule qu'un composé de l'une & de l'autre.

Or, telle fut la philosophie de ces temps; systêmes de purifications théurgiques & rationnelles, qu'Horace n'auroit pas mieux représenté, quand il l'auroit eu en vue au commencement de so *art poétique;* n'étoit-ce pas en effet une tête d'homme, un cou de cheval, des plumes de toute es pece, les membres de toutes sortes d'animaux *undique collatis ut turpiter atrum desinat in pis cem, mulier formosa superne?* Eunape séjourna Athenes, voyagea en Egypte, & se transport par-tout où il crut voir les ténebres, qui dir goient ses pas, où des bruits lointains & quelqu lueurs intermittentes lui annonçoient le séjour d hommes; il devint médecin, naturaliste, or teur, philosophe & historien. Il nous reste d

lui un commentaire sur les vies des sophistes, qu'il faut lire avec précaution.

Hiéroclès succéda à Eunape; il professa la philosophie Alexandrine dans Athenes, à peu près sous le regne de Théodose le jeune. Sa tête étoit un chaos d'idées platoniciennes, aristotéliques & chrétiennes; & ses cahiers ne prouvoient clairement qu'une chose, c'est que le véritable éclectisme demandoit plus de jugement que beaucoup de gens n'en avoient. Ce fut sous Hiéroclès que cette philosophie passa d'Alexandrie dans Athenes. Plutarque, fils de Nestorius, l'y professa publiquement après la mort d'Hiéroclès. C'étoit toujours un mêlange de dialectique & de morale, d'enthousiasme & de théurgie: *humanum caput & cervix équina.* Plutarque laissa sa chaire en mourant à Syrianus, qui eut pour successeur Hermès ou Hermeas, bon homme s'il en fut; c'est lui qui prouvoit un jour à un Egyptien moribond, que l'ame étoit mortelle, par un argument assez semblable à celui d'un Luthérien mal instruit, qui diroit à un Catholique ou à un Protestant, à qui il se proposeroit de faire croire l'impanation: *nous admettons tous les deux l'existence du diable: eh bien, mon cher ami, que le diable m'emporte, si ce que je vous dis n'est pas vrai.* Hermeas avoit un frere qui n'étoit pas si honnête homme que lui, mais qui avoit plus d'esprit. Hermeas enseigna l'éclectisme à Edésia sa femme, à l'arithméticien Domninus, & à Protus, le plus fou de tous les éclectiques. Il s'étoit rempli la tête de gymnosophistes, de notions hermétiques, orphéiques, pytagoriciennes, platoniques & aristotéliciennes; il s'étoit appliqué aux mathématiques, à la gram-

maire & à l'art oratoire ; il joignoit à toutes ces connoiſſances acquiſes, une forte doſe d'enthouſiaſme naturel. En conſéquence, perſonne n'a jamais commercé plus aſſidument avec les Dieux, n'a débité tant de merveilles & de ſublime, & n'a fait plus de prodiges. Il n'y avoit que l'enthouſiaſme qui pût rapprocher des idées auſſi diſparates que celles qui rempliſſoient la tête de Proclus, & les rendre éloquentes ſans le ſecours des liaiſons. Lorſque les choſes ſont grandes, le défaut d'enchaînement empêche de leur donner de l'élévation. Il eſt inconcevable combien le deſſein de balancer les miracles du chriſtianiſme par d'autres miracles, a fait débiter de rêveries, de menſonges & de puérilités aux philoſophes de ce temps. Un philoſophe éclectique ſe regardoit comme un pontife univerſel, c'eſt-à-dire, comme le plus grand menteur qu'il y eût au monde : *dicere philoſophum*, dit le ſophiſte Marinus, *non unius cujuſdam civitatis, neque cæterarum tantum gentium inſtitutorum ac rituum curam egere ſed eſſe in univerſum totius mundi ſacrorum antiſtitem.* Voilà le perſonnage que Proclus prétendoit repréſenter : auſſi il faiſoit pleuvoir quand il lui plaiſoit, & cela par le moyen d'un *yunge*, ou petite ſphere ronde ; il faiſoit venir le diable ; il faiſoit en aller les maladies : que ne faiſoit-il pas ? *Quæ omnia cum habuerunt finem ut purgatus dæfecatuſque, & nativitatis ſuæ victor, ipſe adita ſapientiæ feliciter penetraret ; & contemplator factus beatorum ac revera exiſtentium ſpectaculorum, non amplius prolixis diſſertationibus indigeret ad colligendam ſibi earum rerum ſapientiam ; ſed ſimplici intuitu fruens & mentis actu ſpectans exemplar men-*

tis divinæ, assequeretur virtutem quam nemo prudentiam dixerit, sed sapientiam. J'ai rapporté ce long passage mot pour mot, où l'on retrouve les mêmes prétentions absurdes, les mêmes extravagances, les mêmes visions, le même langage que dans nos mystiques & nos quiétistes; afin de démontrer que l'entendement humain est un instrument plus simple qu'on ne l'imagine, & que la succession des temps ramene sur la surface de la terre jusqu'aux mêmes folies & à leur idiome.

Proclus eut pour successeur son disciple Marinus, qui eut pour successeurs & pour disciples Hégias, Isidore & Zénodote, qui eut pour disciple & pour successeur Damascius, qui ferma la grande chaîne platonicienne. Nous ne savons rien d'important sur Marinus. La théurgie déplut à Hégias; il la regardoit comme une pédanterie de Sabbat. Zénodote prétendoit être éclectique, sans prendre la peine de lire: *toutes ces lectures*, disoit-il, *donnent beaucoup d'opinions & presque point de connoissances.* Quant à Damascius, voici le portrait que Photius nous en a laissé: *fuisse Damascium summe impium quoad religionem*, c'est-à-dire, qu'il eut le malheur de n'être pas Chrétien; *& novis atque anilibus fabulis scriptionem suam replevisse;* c'est-à-dire, qu'il avoit rempli sa philosophie de révélations, d'extases, de guérisons, de maladies, d'apparitions & autre sottises théurgiques: *sanctam que fidem nostram, quamvis timide tecteque, allatravisse.* Les Païens injurioient les Chrétiens; les Chrétiens le leur rendoient quelquefois. La cause des premiers étoit trop mauvaise; les seconds étoient trop ulcérés des maux qu'on leur avoit faits, pour qu'ils pussent ni les

uns, ni les autres se contenir dans les bornes étroites de la modération. Si les temples du paganisme étoient renversés, ses autels détruits & ses Dieux mis en pieces, la terre étoit encore trempée & fumante du sang Chrétien : *eis etiam, quos ob eruditionem summis laudibus extulerat, rursus detraxisse ;* c'étoit alors comme aujourd'hui. On ne disoit le bien que pour faire croire le mal : *seque eorum judicem constituendo, nullum non perstrinxisse ; in singulis quos laudarat aliquid desiderando, & quos in cælum evexerat, humi rursus allidendo.* C'est ainsi qu'il en usoit avec ses bons amis. Je ne crois pas qu'il eut tant de modération avec les autres.

Les éclectiques compterent aussi des femmes parmi leurs disciples. Nous ne parlerons pas de toutes ; mais nous mériterions les plus justes reproches de la partie de l'espece humaine à laquelle nous craignons le plus de déplaire, si nous passions sous silence le nom de la célebre & trop malheureuse Hypatie. Hypatie naquit à Alexandrie sous le regne de Théodose le jeune ; elle étoit fille de Théon, contemporain de Pappus son ami, & son émule en mathématiques. La nature n'avoit donné à personne, ni une ame plus élevée, ni un génie plus heureux qu'à la fille de Théon. L'éducation en fit un prodige. Elle apprit de son pere la géométrie & l'astronomie; elle puisa dans la conversation & dans les écoles des philosophes célebres, qui fleurissoient alors dans Alexandrie, les principes fondamentaux des autres sciences. De quoi ne vient-on point à bout avec de la pénétration & de l'ardeur pour l'étude? Les connoissances prodigieu-

ses qu'exigeoit la profession ouverte de la philosophie éclectique, n'effrayerent point Hypatie, elle se livra toute entiere à l'étude d'Aristote & de Platon, & bientôt il n'y eut personne dans Alexandrie qui possédât comme elle ces deux philosophes. Elle n'eut pas plutôt approfondi leurs ouvrages, qu'elle entreprit l'examen des autres systêmes philosophiques; cependant elle cultivoit les beaux arts & l'art oratoire. Toutes les connoissances qu'il étoit possible à l'esprit humain d'acquérir, réunies dans cette femme à une éloquence enchanteresse, en firent un phénomene surprenant; je ne dis pas pour le peuple qui admire tout, mais pour les philosophes mêmes, qu'on étonne difficilement. On vit arriver dans Alexandrie une foule d'étrangers qui s'y rendoient de toutes les contrées de la Grece & de l'Asie, pour la voir & l'entendre. Peut-être n'eussions-nous pas parlé de sa figure & de son extérieur, si nous n'avions eu à dire qu'elle joignoit la vertu la plus pure à la beauté la plus touchante. Quoiqu'il n'y eût dans la capitale aucune femme qui l'égalât en beauté, & que les philosophes & les mathématiciens de son temps lui fussent très-inférieurs en mérite, c'étoit la modestie même. Elle jouissoit d'une considération si grande, & l'on avoit conçu une si haute opinion de sa vertu que, quoiqu'elle eût inspiré de grandes passions, & qu'elle rassemblât chez elle les hommes les plus distingués par les talens, l'opulence & les dignités, dans une ville partagée en deux factions, jamais la calomnie n'osa soupçonner ses mœurs, ni attaquer sa réputation. Les Chrétiens & les Païens qui nous ont transmis son histoire

& ses malheurs, n'ont qu'une voix sur sa beauté, ses connoissances & sa vertu ; & il regne tant d'unanimité dans leurs éloges, malgré l'opposition de leurs croyances, qu'il seroit impossible de connoître, en comparant leurs récits, quelle étoit la religion d'Hypatie, si nous ne savions pas d'ailleurs qu'elle étoit païenne. La providence avoit pris tant de soin à former cette femme, que nous l'accuserions peut-être de n'en avoir pas pris assez pour la conserver, si mille expériences ne nous apprenoient à respecter la profondeur de ses desseins. Cette considération même dont elle jouissoit à si juste titre parmi ses concitoyens, fut l'occasion de sa perte.

Celui qui occupoit alors le siege patriarchal d'Alexandrie, étoit un homme impérieux & violent; cet homme entraîné par un zele mal-entendu pour sa religion, ou plutôt jaloux d'augmenter son autorité dans Alexandrie, avoit médité d'en bannir les Juifs. Un différent survenu entr'eux & les Chrétiens, à l'occasion des spectacles publics, lui parut une conjoncture propre à servir ses vues ambitieuses. Il n'eut pas de peine à émouvoir un peuple naturellement porté à la révolte. Le préfet, chargé par état de la police de la ville, prit connoissance de cet affaire, & fit saisir & appliquer à la torture un des partisans des plus séditieux du patriarche; celui-ci outré de l'injure qu'il croyoit faite à son caractere & à sa dignité, & de l'espece de protection que le magistrat sembloit accorder aux Juifs, envoie chercher les principaux de la synagogue, & leur enjoint de renoncer à leurs projets, sous peine d'encourir tout le poids de son

indignation. Les Juifs, loin de redouter ses ménaces, excitent de nouveaux tumultes, dans lesquels il y eut même quelques citoyens massacrés. Le patriarche ne se contenant plus, rassemble un grand nombre de Chrétiens, marche droit aux synagogues, s'en empare, chasse les Juifs d'une ville où ils étoient établis depuis le regne d'Alexandre-le-Grand, & abandonne leurs maisons au pillage. On présumera sans peine que le préfet ne vit pas tranquillement un attentat commis évidemment sur ses fonctions, & la ville privée d'une multitude de riches habitans. Ce magistrat & le patriarche porterent en même temps cette affaire devant l'empereur; le patriarche se plaignant de l'excès des Juifs, & le préfet de l'excès du patriarche. Dans ces entrefaites, cinq cens moines du mont de Nitrie persuadés qu'on en vouloit à la vie de leur chef, & qu'on méditoit la ruine de leur religion, accourent furieux, attaquent le préfet dans les rues, & non content de l'accabler d'injures, le blessent à la tête d'un coup de pierre. Le peuple indigné se rassemble en tumulte, met les moines en fuite, saisit celui qui avoit jetté la pierre & le livre au préfet, qui le fait mourir à la question. Le patriarche enleve le cadavre, lui ordonne des funérailles, & ne rougit point de prononcer en l'honneur d'un moine séditieux un panégyrique, dans lequel il l'éleve au rang des martyrs. Cette conduite ne fut pas généralement approuvée; les plus sensés d'entre les Chrétiens, en sentirent & en blâmerent toute l'indiscrétion. Mais le patriarche s'étoit trop avancé pour en demeurer là. Il avoit fait quelques démarches pour se recon-

cilier avec le préfet. Ces tentaves ne lui avoient pas réussi, & il portoit au dedans de lui-même le ressentiment le plus vif contre ceux qu'il soupçonnoit de l'avoir traversé dans cette occasion. Hypatie en devint l'objet particulier. Le patriarche ne put lui pardonner ses liaisons étroites avec le préfet, ni peut-être l'estime qu'en faisoient tous les honnêtes gens; il irrita contre elle la populace. Un certain Pierre, lecteur dans l'église d'Alexandrie, un de ces vils esclaves sans doute, tels que les hommes en place n'en ont malheureusement que trop autour d'eux, qui attendent avec impatience, & saisissent toujours avec joie l'occasion de commettre quelque grand forfait qui les rende agréables à leur supérieur; cet homme donc ameute une troupe de scélérats, & se met à leur tête; ils attendent Hypatie à sa porte, fondent sur elle comme elle se disposoit à rentrer, la saisissent, l'entraînent dans l'église qu'on appelle Césarée, la dépouillent, l'égorgent, coupent ses membres par morceaux, & les réduisent en cendres. Tel fut le sort d'Hypatie, l'honneur de son sexe, l'étonnement du nôtre.

L'empereur auroit fait rechercher & punir les auteurs de cet assassinat, si la faveur & l'intrigue ne s'en étoient point mêlées; l'historien Socrate & le sage M. Fleuri qu'on en croira facilement, disent que cette action violente qui indigne de gens qui portent le nom Chrétien, & qui professent notre foi, couvrit des déshonneur l'église d'Alexandrie & son patriarche. Je ne prononcerai point, ajoute M. Bruker dans son histoire critique de la philosophie, s'il en faut rassembler toute l'horreur sur cet homme; je sais qu'il y a

des historiens qui ont mieux aimé la rejetter sur une populace effrénée : mais ceux qui connoîtront bien la hauteur du caractere de l'impétueux patriarche, croiront le traiter assez favorablement, en convenant que s'il ne trempa pas ses mains dans le sang innocent d'Hypatie, du moins il n'ignora pas entiérement le dessein qu'on avoit formé de le répandre. M. Bruker oppose à l'innocence du patriarche des présomptions assez fortes, telles que le bruit public, le caractere impétueux de l'homme, le rôle turbulent qu'il a fait de son temps, la canonisation du moine de Nitrie, & l'impunité du lecteur Pierre. Ce fait est du regne de Théodose le jeune, & de l'an 415 de J. C.

La secte éclectique ancienne finit à la mort d'Hypatie : c'est une époque bien triste. Cette philosophie s'étoit répandue successivement en Syrie, dans l'Egypte, & dans la Grece. On pourroit encore mettre au nombre de ces platoniciens réformés, Macrobe, Chalcidius, Ammian-Marcellin, Dexippe, Themistius, Simplicius, Olimpiodore, & quelques autres ; mais à considérer plus attentivement Olimpiodore, Simplicius, Themistius & Dexippe, on voit qu'ils appartiennent à l'école péripatéticienne, Macrobe au platonisme, & Chalcidius à la religion chrétienne.

L'éclectisme, cette philosophie si raisonnable, qui avoit été pratiquée par les premiers génies long-temps avant que d'avoir un nom, demeura dans l'oubli jusqu'à la fin du seizieme siecle. Alors la nature, qui étoit restée si long-temps engourdie & comme épuisée, fit un effort, pro-

duisit enfin quelques hommes, jaloux de la prérogative la plus belle de l'humanité, la liberté de penser par soi-même ; & l'on vit renaître la philosophie éclectique sous Jordanus-Brunus de Nole, & Jérôme Cardan.

Nous ne finirions point, si nous entreprenions d'exposer ici les travaux de ces grands hommes, de suivre l'histoire de leurs pensées, & de marquer ce qu'ils ont fait pour le progrès de la philosophie en général, & pour celui de la philosophie éclectique moderne en particulier. Nous aimons mieux renvoyer ce qui les concerne aux articles de leurs noms, nous bornant à ébaucher en peu de mots le tableau du renouvellement de la philosophie éclectique.

Le progrès des connoissances humaines est une route tracée, d'où il est presque impossible à l'esprit humain de s'écarter. Chaque siecle à son genre & son espece de grands hommes. Malheur à ceux qui destinés par leurs talens naturels à s'illustrer dans ce genre, naissent dans le siecle suivant, & sont entraînés par le torrent des études régnantes à des occupations littéraires, pour lesquelles ils n'ont point reçu la même aptitude ; ils auroient travaillé avec succès & facilité ; ils se seroient fait un nom ; ils travaillent avec peine, avec peu de fruit, sans gloire, & meurent obscurs. S'il arrive à la nature, qui les a mis au monde trop tard, de les ramener par hasard à ce genre épuisé dans lequel il n'y a plus de réputation à se faire, on voit par les choses dont ils viennent à bout, qu'ils auroient égalé les premiers hommes dans ce genre, s'ils en avoient été les contemporains. Nous n'avons aucun recueil

d'académie qui n'offre en cent endroits la preuve de ce que j'avance. Qu'arriva-t-il donc au renouvellement des lettres parmi nous ? On ne songea point à composer des ouvrages : cela n'étoit pas naturel ; tandis qu'il y en avoit tant de composés qu'on n'entendoit pas : aussi les esprits se tournerent-ils du côté de l'art grammatical, de l'érudition, de la critique, des antiquités, de la littérature. Lorsqu'on fut en état d'entendre les auteurs anciens, on se proposa de les imiter, & l'on écrivit des discours oratoires, & des vers de toute espece. La lecture des philosophes produisit aussi son genre d'émulation ; on argumenta, on bâtit des systêmes, dont la dispute découvrit bientôt le fort & le foible : ce fut alors qu'on sentit l'impossibilité & d'en admettre, & d'en rejetter aucun en entier. Les efforts que l'on fit pour relever celui auquel on s'étoit attaché, en réparant ce que l'expérience journaliere détruisoit, donna naissance au Sincrétisme. La nécessité d'abandonner à la fin une place qui tomboit en ruine de tous côtés, de se jetter dans une autre qui ne tardoit pas à éprouver le même sort, & de passer ensuite de celle-ci dans une troisieme, que le temps détruisoit encore, détermina enfin d'autres entrepreneurs (pour ne point abandonner ma comparaison) à se transporter en rase campagne, afin d'y construire des matériaux de tant de places ruinées, auxquels on reconnoîtroit quelque solidité, une cité durable, éternelle, & capable de résister aux efforts qui avoient détruit toutes les autres : ces nouveaux entrepreneurs s'appellerent *éclectiques.* Ils avoient à peine jetté les premiers fondemens, qu'ils apperçurent

qu'il leur manquoit une infinité de matériaux ; qu'ils étoient obligés de rébuter les plus belles pierres, faute de celles qui devoient les lier dans l'ouvrage ; ils se dirent entre eux : *mais ces matériaux qui nous manquent sont dans la nature, cherchons-les donc ;* ils se mirent à les chercher dans le vague des airs, dans les entrailles de la terre, au fond des eaux, & c'est ce qu'on appella *cultiver la philosophie expérimentale.* Mais avant que d'abandonner le projet de bâtir & que de laisser ces matériaux épars sur la terre, comme autant de pierres d'attente, il fallut s'assurer par combinaison, qu'il étoit absolument impossible d'en former un édifice solide & régulier, sur le modele de l'univers qu'ils avoient devant les yeux : car ces hommes ne se proposent rien de moins que de trouver le porte-feuille du grand architecte, & les plans perdus de cet univers ; mais le nombre de ces combinaisons est infini. Ils en ont déja essayé un grand nombre avec assez peu de succès, cependant ils continuent toujours de combiner : on peut les appeller *éclectiques systématiques.*

Ceux qui convaincus non seulement qu'il nous manque des matériaux, mais qu'on ne fera jamais rien de bon de ceux que nous avons dans l'état où ils sont, s'occupent sans relâche à en rassembler de nouveaux ; ceux qui pensent au contraire qu'on est en état de commencer quelque partie du grand édifice, ne se lassent point de les combiner, & ils parviennent à force de temps & de travail à soupçonner les carrieres d'où l'on peut tirer quelques-unes des pierres dont ils ont besoin. Voilà l'état où les choses en sont en phi-

losophie, où elles demeureront encore long-temps, & où le cercle que nous avons tracé les rameneroit nécessairement, si par un événement qu'on ne conçoit guere, la terre venoit à se couvrir de longues & épaisses ténebres, & que les travaux en tout genre fussent suspendus pendant quelques siecles.

D'où l'on voit qu'il y a deux sortes d'éclectisme; l'un expérimental, qui consiste à rassembler les vérités connues & les faits donnés, & à en augmenter le nombre par l'étude de la nature; l'autre systématique, qui s'occupe à comparer entr'elles les vérités connues, & à combiner les faits donnés, pour en tirer ou l'explication d'un phénomene, ou l'idée d'une expérience. L'éclectisme expérimental est le passage des hommes laborieux, l'éclectisme systématique est celui des hommes de génie; celui qui les réunira, vetra son nom placé entre les noms de Démocrite, d'Aristote & de Bacon.

Deux causes ont retardé le progrès de cet éclectisme; l'une nécessaire, inévitable & fondée dans la nature des choses; & l'autre accidentelle & conséquente à des événemens que le temps pouvoit, ou ne pas amener, ou amener dans des circonstances moins défavorables. Je me conforme dans cette distinction à la maniere commune d'envisager les choses, & je fais abstraction d'un systême qui n'entraîneroit que trop facilement un homme qui réfléchit avec profondeur ou précision, à croire que tous les événemens dont je vais parler, sont également nécessaires. La premiere des causes du retardement de l'éclectisme moderne, est la route que suit naturelle-

ment l'esprit humain dans ses progrès, & qui l'occupe invinciblement pendant des siecles entiers à des connoissances qui ont été & qui seront dans tous les temps antérieures à l'étude de la philosophie. L'esprit humain a son enfance & sa vérité : plût au ciel qu'il n'eût pas aussi son declin, sa vieillesse & sa caducité. L'érudition, la littérature, les langues, les antiquités, les beaux arts, sont les occupations de ses premieres années & de son adolescence ; la philosophie ne peut être que l'occupation de sa virilité, & la consolation ou le chagrin de sa vieillesse : cela dépend de l'emploi du temps & du caractere ; or, l'espece humaine a le sien ; & elle apperçoit très-bien, dans son histoire générale, les intervalles vuides, & ceux qui sont remplis de transactions qui l'honorent ou qui l'humilient. Quant aux causes du retardement de la philosophie éclectique, dont nous formons une autre classe, il suffit d'en faire l'énumération. Ce sont les disputes de la religion qui occupent tant de bons esprits ; l'intolérance de la superstition qui en persécute & décourage tant d'autres ; l'indigence qui jette un homme de génie du côté opposé à celui où la nature l'appelloit ; les recompenses mal placées qui l'indignent & lui font tomber la plume des mains ; l'indifférence du gouvernement qui dans son calcul politique fait entrer pour infiniment moins qu'il ne vaut, l'éclat que la nation reçoit des lettres & des arts d'agrément, & qui négligeant les progrès des arts utiles, ne sait pas sacrifier une somme aux tentatives d'un homme de génie qui meurt avec ses projets dans sa tête, sans qu'on puisse conjectu-

rer si la nature réparera jamais cette perte : car dans toute la suite des individus de l'espece humaine qui ont existé & qui existeront, il est impossible qu'il y en ait deux qui se ressemblent parfaitement; d'où il s'ensuit pour ceux qui savent raisonner, que toutes les fois qu'une découverte utile attachée à la différence spécifique qui distinguoit tel individu de touts les autres, & qui le constituoit tel, ou n'aura pas été faite, ou n'aura point été publiée, elle ne se fera plus; c'est autant de perdu pour les progrès des sciences & des arts, pour le bonheur & la gloire de l'espece. J'invite ceux qui seront tentés de regarder cette considération comme trop subtile, d'interroger là-dessus quelques-uns de nos illustres contemporains; je m'en rapporte à leur jugement. Je les invite à jetter les yeux sur les productions originales, tant anciennes que modernes, en quelques genres que ce soit, à méditer un moment sur ce que c'est que l'originalité; & à me dire s'il y a deux originaux qui se ressemblent, je ne dis pas exactement, mais à des petites différences près. J'ajouterai encore la protection mal placée, qui abandonne les hommes de la nation, ceux qui la représentent avec dignité parmi les nations subsistantes, ceux à qui elle devra son rang parmi les peuples à venir, ceux qu'elle révere dans son sein, & dont on s'entretient avec admiration dans les contrées éloignés, à des malheureux condamnés aux personnages qu'ils font, ou par la nature qui les a produits médiocres & méchans, ou par une dépravation de caractere qu'ils doivent à des circonstances telles que la mauvaise éducation, la

mauvaiſe compagnie, la débauche, l'eſprit d'intérêt, & la petiteſſe de certains hommes puſillanimes qui les redoutent, qui les flattent, qui les irritent peut-être, qui rougiſſent d'en être les protecteurs déclarés, mais que le public à qui rien n'échappe, finit par compter au nombre de leurs protégés. Il ſemble que l'on ſe conduiſe dans la république littéraire par la même politique cruelle qui regnoit dans les démocraties anciennes, où tout citoyen qui devenoit trop puiſſant, étoit exterminé. Cette comparaiſon eſt d'autant plus juſte que, quand on eut ſacrifié par l'oſtraciſme quelques honnêtes gens, cette loi déshonora ceux qu'elle épargnoit. J'écrivois les réflexions le 11 Février 1755, au retour des funérailles d'un de nos grands hommes, déſolé de la perte que la nation & les lettres faiſoient en ſa perſonne, & profondément indigné des perſécutions qu'il avoit eſſuyées. La vénération que je portois à ſa mémoire, gravoit ſur ſon tombeau ces mots que j'avois deſtinés quelque temps auparavant à ſervir d'inſcription à ſon grand ouvrage de l'eſprit des loix : *alto quæſivit cælo lucem, ingemuit que reperta*. Puiſſent-ils paſſer à la poſtérité, & lui apprendre qu'allarmé du murmure d'ennemis qu'il redoutoit, & ſenſible à des injures périodiques, qu'il eût mépriſées ſans doute, ſans le ſceau de l'autorité dont elles lui paroiſſoient revêtues, la perte de la tranquillité de cet homme né ſenſible, fut la triſte récompenſe de l'honneur qu'il venoit de rendre à l'univers !

Juſqu'à préſent, on n'a guere appliqué l'éclectiſme qu'à des matieres de philoſophie ; mais il n'eſt

n'est pas difficile de prévoir à la fermentation des esprits, qu'il va devenir plus général. Je ne crois pas, peut-être même n'est-il pas à souhaiter, que ses premiers effets soient rapides ; parce que ceux qui sont versés dans la pratique des arts ne sont pas raisonneurs, & que ceux qui ont l'habitude de raisonner, ne sont ni assez instruits, ni assez disposés à s'instruire de la partie méchanique. Si l'on met de la précipitation dans la réforme, il pourra facilement arriver qu'en voulant tout corriger, on gâtera tout. Le premier mouvement est de se porter aux extrêmes. J'invite les philosophes à s'en méfier ; s'ils sont prudens, ils se résoudront à devenir disciples en beaucoup de genres, avant que de vouloir être maîtres ; ils hasarderont quelques conjectures, avant que de poser des principes. Qu'ils songent qu'ils ont affaire à des especes d'automates, auxquels il faut communiquer une espece d'impulsion, d'autant plus ménagée, que les plus estimables d'entr'eux sont les moins capables d'y résister. Ne seroit-il pas raisonnable d'étudier d'abord les ressources de l'art, avant que de prétendre aggrandir ou resserrer ses limites ? C'est faute de cette initiation, qu'on ne sait ni admirer ni reprendre. Les faux amateurs corrompent les artistes ; les demi-connoisseurs les découragent : je parle des arts libéraux. Mais tandis que la lumiere qui fait effort en tout sens, pénétrera de toutes parts, & que l'esprit du siecle avancera la révolution qu'il a commencée, les arts méchaniques s'arrêteront où ils en sont, si le gouvernement dédaigne de s'intéresser à leurs progrès d'une maniere plus utile. Ne seroit-il pas à souhaiter qu'ils eussent leur

académie ? Croit-on que les cinquante mille francs que le gouvernement emploieroit par an à la fonder & à la soutenir, fussent mal employés ? Quant à moi, il m'est démontré qu'en 20 ans de temps il en sortiroit cinquante volumes in-4°. Où l'on trouveroit à peine 50 lignes inutiles; les inventions dont nous sommes en possession, se perfectionneroient; la communication des lumieres en feroit nécessairement naître de nouvelles, & recouvrer d'anciennes qui sont perdues; & l'état présenteroit à 40 malheureux citoyens qui se sont épuisés de travail, & à qui il reste à peine du pain pour eux & pour leurs enfans, une ressource honorable & le moyen de continuer à la société des services plus grands peut-être encore que ceux qu'ils lui ont rendus en consignant dans des mémoires les observations précieuses qu'ils ont faites pendant un grand nombre d'années. De quel avantage ne seroit-il pas pour ceux qui se destineroient à la même carriere, d'y entrer avec toute l'expérience de ceux qui n'en sortent qu'après y avoir blanchi ? Mais faute de l'établissement que je propose, toutes ces observations sont perdues, toute cette expérience s'évanouit, & les arts méchaniques restent toujours enfans.

Après avoir donné un abrégé historique de la vie des principaux éclectiques, il nous reste à exposer les points fondamentaux de leur philosophie. C'est la tâche que nous nous sommes imposée dans le reste de cette article. Malgré l'attention que nous avons eu d'en écarter tout ce qui nous a paru inintelligible (quoique peut-être il ne l'eût pas été pour d'autres) il s'en

faut beaucoup que nous ayons réuſſi à répandre ſur ce que nous avons conſervé, une clarté que quelques lecteurs pourront deſirer. Au reſte, nous conſeillons à ceux à qui le jargon de la philoſophie ſcholaſtique ne ſera pas familier, de s'en tenir à ce qui précede, & à ceux qui auront les connoiſſances néceſſaires pour entendre ce qui ſuit, de ne pas s'en eſtimer davantage.

Philoſophie des Eclectiques.

Principes de la dialectique des Eclectiques. Cette partie de leur philoſophie n'eſt pas ſans obſcurité ; ce ſont des idées ariſtotéliques ſi quinteſſenciées & ſi rafinées, que le bon ſens s'en eſt évaporé, & qu'on ſe trouve à tout moment ſur les confins du verbiage : au reſte, on eſt preſque sûr d'en venir là, toutes les fois qu'on ne mettra aucune ſobriété dans l'argumentation, & qu'on la pouſſera juſqu'où elle peut aller. C'étoit une des ruſes du ſcepticiſme. Si vous ſuiviez le ſceptique, il vous égareroit dans des ténebres inextricables ; ſi vous refuſiez de le ſuivre, il tireroit de votre puſillanimité des inductions aſſez vraiſemblables, & contre votre theſe en particulier, & contre la philoſophie dogmatique, en général. Les Eclectiques diſoient.

1. On ne peut appeller véritablement *être*, que ce qui exclut abſolument la qualité la plus contraire à l'entité, *la privation d'entité.*

2. Il y a dans le premier être, des qualités qui ont pour principes l'unité ; mais l'unité ne ſe comptant point parmi les genres, elle n'empêche point l'être premier d'être premier, quoiqu'on diſe de lui qu'il eſt un.

3. C'est par la raison que tout ce qui est un, n'est ni même, ni semblable, que l'unité n'empêche pas l'être premier d'être le premier genre, le genre suprême.

4. Ce qu'on apperçoit d'abord, c'est l'existence, l'action, & l'état; ils sont dans le sujet; en eux-mêmes, ils sont trois.

Voilà les fondemens sur lesquels Plotin éleve son systême de dialectique. Il ajoute.

5. Le nombre, la quantité, la qualité, ne sont pas des êtres premiers entre les êtres; ils sont postérieurs à l'essence : car il faut commencer par être possible.

6. La séité ou le soi, la quiddité ou le ce, l'indentité, la diversité, ou l'altérité, ne sont pas, à proprement parler, les qualités de l'être; mais ce sont ses propriétés, des concomitans nécessaires de l'existence actuelle.

7. La relation, le lieu, le temps, l'état, l'habitude, l'action ne sont point genres premiers; ce sont des accidens qui marquent composition ou défaut.

Le retour de l'entendement sur son premier acte lui offre nombre, c'est-à-dire, un & plusieurs; force, intensité, rémission, puissance, grandeur, infini, quantité, qualité, quiddité, similitude, différence, diversité, *&c.* d'où découlent une infinité d'autres notions. L'entendement se joue en allant de lui-même aux objets, & en revenant des objets à lui-même.

9. L'entendement occupé de ses idées, où l'intelligence est inhérante, a je ne sais quoi de plus général qu'elle.

10. Après l'entendement, je descends à l'ame

qui est une en soi, & en chaque partie d'elle-même à l'infini. L'intelligence est une de ses qualités; c'est l'acte pur d'elle une en soi, ou d'elle, une en chaque partie d'elle-même à l'infini.

11. Il y a cinq genres analogues, les uns aux autres, tant dans le monde intelligible que dans le monde corporel.

12. Il ne faut pas confondre l'essence avec la corporéité, ou matérialité; celle-ci enferme la notion des flux, & on l'appelleroit plus exactement génération.

13. Les cinq genres du monde corporel, qu'on pourroit réduire à trois, sont la substance, l'accident qui est dans la substance, l'accident dans lequel est la substance, le mouvement, & la relation. *Accident* se prend évidemment ici pour mode; *& l'accident dans lequel est la substance*, est selon toute apparence, *le lieu.*

14. La substance est une espece de base, de suppôt; elle est par elle-même, & non par un autre; c'est un tout, ou une partie: si c'est une partie, c'est la partie d'un composé qu'elle peut completer, & qu'elle complete, tant que le tout est tout.

15. Il est essentiel à une substance qu'on ne puisse dire d'elle qu'elle est un sujet. *Sujet se prend ici logiquement.*

16. On seroit conduit à la division des substances génériques en especes, par les sensations, ou par la considération des qualités simples ou composées, par les formes, les figures, & les lieux.

17. C'est le nombre de la grandeur qui constitue la quantité; c'est la relation qui constitue

le temps & l'eſpece. Il ne faut point compter ces êtres parmi les quantités.

18. Il faut conſidérer la qualité en elle-même dans ſon mouvement & dans ſon ſujet.

19. Le mouvement ſera ou ne ſera pas un genre, ſelon la maniere dont on l'enviſagera; c'eſt une progreſſion de l'être, la nature de l'être reſtant, la même changeant.

20. L'idée de progreſſion commune à tout mouvement, entraîne l'idée d'exercice d'une puiſſance ou force.

21. Le mouvement dans les corps eſt une tendance d'un corps vers un autre, qui doit être ſollicité au mouvement. Il ne faut pas confondre cette tendance avec les corps mus.

22. Pour rencontrer la véritable diſtribution des mouvemens, il vaut mieux s'attacher aux différences intérieures, qu'aux différences extérieures, & diſtinguer les forces en forces animées & forces inanimées; ou mieux encore, en forces animées par l'art ou par la ſenſation.

23. Le repos eſt une privation, à moins qu'il ne ſoit éternel.

24. Les qualités actives & paſſives, ne ſont que des manieres différentes de ſe mouvoir.

25. Quant à la relation, elle ſuppoſe pluralité d'êtres conſidérés par quelque qualité qui naiſſe eſſentiellement de la pluralité.

Principes de la Métaphyſique des Eclectiques. Autre labyrinthe d'idées ſophiſtiques, où Plotin ſe perd lui-même, & où le lecteur nous pardonnera bien de nous égarer quelquefois. Les Eclectiques diſoient.

1. Il y a les choſes & leur principe; le prin-

cipe eſt au deſſus des choſes ; ſans le principe, les choſes ne ſeroient pas. Tout procede de l'être principe ; cependant c'eſt ſans mouvement, diviſion, ni multiplication de lui-même. Voilà la ſource des émanations éclectiques.

2. Ce principe eſt l'auteur de l'eſſence & de l'être ; il eſt premier ; il eſt un ; il eſt ſimple : c'eſt la cauſe de l'exiſtence intelligible. Tout émane de lui, & le mouvement & le repos ; cependant il n'a beſoin, ni de l'un, ni de l'autre. Le mouvement n'eſt point en lui, il n'y a rien en quoi il puiſſe ſe repoſer.

3. Il eſt indéfiniſſable. On l'appelle *infini*, parce qu'il eſt un ; parce que l'idée de limite n'a rien d'analogue avec lui, & qu'il n'y a rien à quoi elle aboutiſſe : mais ſon infinitude n'a rien de commun avec celle de la matiere.

4. Comme il n'y a rien de meilleur que le principe de tout ce qui eſt, il s'enſuit que ce qu'il y a de meilleur eſt.

5. Il eſt de la nature de l'excellent de ſe ſuffire à ſoi-même. Qu'appellerons-nous donc *excellent*, ſi ce n'eſt ce qui étoit avant qu'il y eût rien, c'eſt-à-dire, avant que le mal fût ?

6. L'excellent eſt la ſource du beau ; il en eſt l'extrême ; il doit en être la fin.

7. Ce qui n'a qu'une raiſon d'agir n'en agit pas moins librement : car l'unité de motif n'offre point l'idée de privation ; quand cette unité émane de la nature de l'être, c'eſt un corollaire de ſon excellence. Le premier principe eſt donc libre.

8. La liberté du premier principe n'a rien de

ſemblable dans les êtres émanés de lui. Il en faut dire autant de ſes attributs.

9. Si rien n'eſt au deſſus de ce qui étoit avant tout, il ne faut point remonter au delà; il faut s'arrêter à ce premier principe, garder le ſilence ſur ſa nature, & tourner toutes ſes recherches ſur ce qui en eſt émané.

10. Ce qui eſt identique avec l'eſſence, prédomine ſans ôter la liberté; l'acte eſt eſſentiel, ſans être contraint.

11. Lorſque nous diſons du premier principe qu'il eſt juſte, excellent, miſéricordieux, &c. Cela ſignifie que ſa nature eſt toujours une, & la même.

12. Le premier principe poſé, d'autres cauſes ſont ſuperflues; il faut deſcendre de ce principe à l'entendement, ou à ce qui conçoit, & de l'entendement à l'ame: c'eſt là l'ordre naturel des êtres. Le genre intelligible eſt borné à ces objets; il n'en renferme ni plus, ni moins, parce qu'il y a diverſité entr'eux. Il n'y a pas davantage, parce que la raiſon démontre que l'énumération eſt complete. Le premier principe, tel que nous l'admettons, ne peut être ſimplifié; & l'entendement eſt, mais ſimplement, c'eſt-à-dire, ſans qu'on puiſſe dire qu'il ſoit, ou en repos, ou en mouvement. De l'idée, de l'entendement à l'idée de raiſon, & de celle-ci à l'idée d'ame, il y a proceſſion interrompue; on ne conçoit aucune nature moyenne entre l'ame & l'entendement. Plotin file ces notions avec une ſubtilité infinie, & les dirige contre les gnoſtiques, dont il bouleverſe les éons & toutes les familles divines. Mais ce n'étoit-là que la moitié de ſon but; il en dé-

duit encore une trinité hypostatique, qu'il oppose à celle des Chrétiens.

13. Il a un centre commun avec les attributs divins : ces attributs sont autant de rayons qui en émanent ; ils forment une sphere au delà des limites de laquelle rien n'est lumineux : tout veut être éclairé.

14. Il n'y a que l'être simple, premier & immobile qui puisse expliquer comment tout est émané de lui ; c'est à lui qu'il faut s'adresser pour s'en instruire, non par une priere vocale, mais par des élans réitérés qui portent l'ame au delà des espaces ténébreux qui la séparent du principe éternel dont elle est émanée. Voilà le fondement de l'enthousiasme éclectique.

15. Lorsqu'on applique le terme de génération à la production des principes divins, il en faut écarter l'idée du temps. Il s'agit ici de transactions qui se sont passées dans l'éternité.

16. Ce qui émane du premier principe, s'en émane sans mouvement. S'il y avoit mouvement dans le premier principe, l'être émané seroit le troisieme être mu, & non pas le second. Cette émanation se fait sans qu'il y ait dans le premier principe, ni répugnance, ni consentement.

17. Le premier principe est au centre des êtres qui s'en émanent, en repos, comme le soleil au centre de la lumiere & du monde.

18. Ce qui est fécond & parfait, engendre de toute éternité.

19. L'ordre de perfection suit l'ordre d'émanation ; l'être de la premiere émanation est l'être le plus parfait après le principe : cet être fut l'entendement.

20. Toute émanation tend à son principe ; c'est un centre où il a été nécessaire qu'elle se reposât pendant toute la durée, où il n'y avoit d'être qu'elle & son principe : alors ils étoient réunis, mais distingués, car l'une n'étoit pas l'autre.

21. L'émanation premiere est l'image la plus parfaite du premier principe ; elle est de lui, sans intermede.

22. C'est de cette émanation la premiere, la plus pure, la plus digne du premier principe, qui en est la vive image, qui lui ressemble plus que la lumiere au corps lumineux, que sont émanés tous les êtres, toute la sublimité des idées, tous les Dieux intelligibles.

23. Le premier principe d'où tout est émané, réabsorbe tout ; c'est en rappellant les émanations dans son sein ; qu'il les empêche de dégénérer en matiere.

24. L'entendement ou la premiere émanation ne peut être stérile si elle est parfaite. Qu'a-t-elle donc engendré? L'ame, seconde émanation moins parfaite que la premiere, plus parfaite que toutes les émanations qui l'ont suivie.

25. L'ame est un hypostase du premier principe ; elle y est inhérente, elle en est éclairée, elle la représente, elle est féconde à son tour, & laisse échapper d'elle des êtres à l'infini.

26. Ce qui entend est différent de ce qui est entendu ; mais de ce que l'un entend, l'autre est entendu sans être identiques, ils sont co-existans; & celui qui entend a en soi tout ce qu'il peut avoir de ressemblance & d'analogie avec ce qu'il entend : d'où il s'ensuit.

27. Qu'il y a je ne sais quoi de suprême qui

n'entend rien ; une premiere émanation qui entend ; une seconde qui est entendue, & qui conséquemment n'est pas sans ressemblance & sans affinité avec ce qui entend.

28. Où il y a intelligence, il y a multitude. L'intelligent ne peut être ce qu'il y a de premier, de simple & d'un.

29. L'intelligent s'applique à lui-même & à sa nature ; s'il rentre dans son sein, & qu'il y consomme son action, il en découlera la notion de duité, de pluralité & celle de tous les nombres.

30. Les objets des sens sont quelque chose ; ce sont les images d'êtres ; l'entendement connoît, & ce qui est en lui, & ce qui est hors de lui, & il sait que les choses existent, sans quoi il n'y auroit point d'images.

31. Les intelligibles different des sensibles, comme l'entendement differe des sens.

32. L'entendement est en meme-temps une infinité de choses dont il est distingué.

33. Autant que le monde a de principes divers de fécondité, autant il a d'ames différentes, autant il y a d'idées dans l'entendement divin.

34. Ce que l'on entend devient intime ; il s'institue une espece d'unité entre l'entendement & la chose entendue.

35. Les idées sont d'abord dans l'entendement ; l'entendement en acte ou intelligence, s'applique aux idées. La nature de l'entendement & des idées est donc une ; si nous les divisons, si nous en faisons des êtres essentiellement différens, c'est une suite de la marche de notre esprit & de la maniere dont nous acquérons nos connoissances. Voilà le principe fondamental de la doctrine des idées innées.

36. L'entendement divin agit sur la matiere par ses idées, non d'une action extérieure & méchanique, mais d'une action intérieure & générale, qui n'est toutefois, ni identique avec la matiere, ni séparée d'elle.

37. Les idées irrationneles sont dans l'entendement divin; mais elles n'y sont pas sous une forme irrationnelle.

38. Il y a deux especes de Dieux dans le ciel incorporel; les uns intelligibles, les autres intelligens: ceux-ci sont les idées, ceux-là des entendemens béatifiés par la contemplation des idées.

39. Le troisieme principe émané du premier est l'ame du monde.

40. Il y a deux Vénus, l'une fille du ciel, l'autre fille de Jupiter & de Dioné; celle-ci préside aux amours des hommes; l'autre n'a point eu de mere: elle est née avant toute union corporelle, car il ne s'en fait point dans les cieux. Cette Vénus céleste est un esprit divin; c'est une ame aussi incorruptible que l'être dont elle est émanée; elle réside au dessus de la sphere sensible; elle dédaigne de la toucher du pied: que dis-je du pied, elle n'a point de corps; c'est un pur esprit, c'est une quintessence de ce qu'il y a de plus subtil; inférieure, mais co-existante à son principe. Ce principe vivant la produisit; elle en fut un acte simple; il étoit avant elle; il l'a aimée de toute éternité; il s'y complait; son bonheur est de la contempler.

41. De cette ame divine en sont émanées d'autres, quoiqu'elle soit une; les ames qui en sont émanées, sont des parties d'elle-même qui pénetrent tout.

42. Elle se repose en elle-même, rien ne l'agite & ne la distrait; elle est toujours une, entiere & par-tout.

43. Il n'y point eu de temps où l'ame manquât à cet univers; il ne pouvoit durer sans elle; il a toujours été ce qu'il est. L'existence d'une masse informe ne se conçoit pas.

44. S'il n'y avoit point de corps, il n'y auroit point d'ame. Un corps est le seul lieu où une ame puisse exister; elle n'a aucun mouvement progressif sans lui; elle se meut, dégénere & prend un corps en s'éloignant de son principe, comme un feu allumé sur une haute montagne, dont l'élat va toujours en s'affoiblissant jusqu'où les ombres commencent.

45. Le monde est un grand édifice, co-existant avec l'architecte: mais l'architecte & l'édifice ne font pas un, quoiqu'il n'y ait pas un molécule de l'édifice où l'architecte ne soit présent. Il a fallu que ce monde fût; il a fallu qu'il fût beau; il a fallu qu'il le fût autant qu'il étoit possible.

46. Le monde est animé, mais il est plutôt en son ame, que son ame est en lui; elle le renferme; il lui est intime; il n'y a pas un point où elle soit appliquée, & qu'elle n'informe.

47. Cette ame si grande par sa nature, suit le monde par-tout; elle est par-tout où il est.

48. La perfection des êtres, auxquels l'ame du monde est présente, est proportionnée à la distance du premier principe.

49. La beauté des êtres est en raison de l'énergie de l'ame en chaque point; ils ne sont que ce qu'elle les fait.

50. L'ame eſt comme aſſoupie dans les êtres émanés : mais ce qui s'allie à un autre tend à ſe l'aſſimuler ; c'eſt ainſi qu'elle vivifie autant qu'il eſt en elle, ce qui de ſoi n'eſt point vivant.

51. L'ame ſe laiſſe diriger ſans effort ; on la captive en lui offrant quoi que ce ſoit qu'elle puiſſe ſupporter, & qui la contraigne à céder une portion d'elle-même ; elle n'eſt pas difficile ſur ce qu'on lui expoſe, un miroir n'admet pas plus indiſtinctement la repréſentation des objets.

La nature univerſelle contient en ſoi la raiſon d'une infinité de phénomenes ; & elle les produit, quand on ſait la révoquer.

Voilà les principes d'où Plotin & les Eclectiques déduiſirent leur enthouſiaſme, leur trinité & leur théurgie ſpéculative & pratique ; voilà le labyrinthe dans lequel ils s'égarerent. Si l'on veut en ſuivre tous les détours, on conviendra qu'il leur en auroit coûté beaucoup moins d'efforts pour rencontrer la vérité.

Principes de la pſychologie des Eclectiques. Ce que l'on enſeignoit dans l'école Alexandrine, ſur la nature de l'ame de l'homme, n'étoit, ni moins obſcur, ni plus ſolide que ce qu'on y débitoit ſur la nature du premier principe, de l'entendement divin, & de l'ame du monde.

1. L'*ame* de l'homme & l'*ame* du monde ont la même nature, ce ſont comme les deux ſœurs.

2. Cependant les *ames* des hommes ne ſont pas à l'*ame* du monde, ce que les parties ſont au tout, autrement l'ame du monde diviſée ne ſeroit pas toute entiere par-tout.

3. Il n'y a qu'une ame dans le monde, mais

chaque homme a la sienne. Ces ames different, parce qu'elles n'ont pas été des écoulemens de l'ame universelle. Elles y reposoient seulement, en attendant des corps, par l'ame universelle qui les domine toutes.

4. Les essences vraies ne résident que dans le monde intelligible ; c'est aussi le séjour des ames ; c'est de-là qu'elles passent dans notre monde : ici, elles sont unies à des corps ; là, elles en attendent & n'en ont point encore.

5. L'entendement est la plus importante des essences vraies. Il n'en est, ni divisé, ni discret. Les ames lui sont co-existantes dans le monde intelligible ; aucun intervalle ne les sépare ni de lui, ni les unes des autres. Si les ames éprouvent une sorte de division, ce n'est que dans ce monde, où leur union avec les corps les rend susceptibles de mouvement. Elles sont présentes, absentes, éloignées, étendues ; l'espace qu'elles occupent à ses dimensions ; on y distingue des parties, mais elles sont indivisibles.

6. Les ames ont d'autres différences que celles qui résultent de la diversité des corps : elles ont chacune une maniere propre de sentir, d'agir, de penser. Ce sont les vestiges des vies antérieures. Cela n'empêche point qu'elles n'aient conservé des analogies qui les portent les unes vers les autres. Ces analogies sont aussi dans les sensations, les actions, les passions, les pensées, les goûts, les desirs, *&c.*

7. L'ame n'est ni matérielle, ni composée, autrement on ne pourroit lui atribuer, ni la vie, ni l'intelligence.

8. Il y a des ames bonnes, il y en a de mau-

vaiſes. Elles forment une chaîne de différens ordres. Il y a des ames du premier, du ſecond, du troiſieme ordre, &c. Cette inégalité eſt en partie originelle, en partie accidentelle.

9. L'ame n'eſt point dans le corps, comme l'eau dans un vaſe. Le corps n'en eſt point le ſujet ; ce n'eſt point non plus un tout dont elle ſoit une partie ; nous ſavons ſeulement qu'elle y eſt préſente, puiſqu'elle l'anime.

10. A parler exactement, l'ame eſt moins dans le corps que le corps n'eſt dans l'ame. Entre les fonctions de l'homme, la faculté de ſentir & de végéter eſt du corps ; celle d'appercevoir & de réfléchir eſt de l'ame.

11. Les puiſſances de l'ame ſont toutes ſous chaque partie du corps ; mais l'exercice en chaque point eſt analogue à la nature de l'organe.

12. L'ame ſéparée du corps ne reſte point ici, où il n'y a point de lieu pour elle : elle rentre dans le ſein du principe d'où elle eſt émanée. Les places n'y ſont pas indifférentes : la raiſon & la juſtice les diſtribuent.

13. L'ame ne prend point les formes des corps : elle ne ſouffrent rien des objets. S'il ſe fait une impreſſion ſur le corps, elle s'en apperçoit, & appercevoir c'eſt agir.

14. L'ame eſt la raiſon derniere des choſes du monde intelligible, & la premiere raiſon des choſes de celui-ci. Alternativement citoyenne de l'une & de l'autre, elle ne fait que ſe reſſouvenir de ce qui ſe paſſoit dans l'un, quand elle croit apprendre ce qui ſe paſſe dans l'autre.

15. C'eſt l'ame qui conſtitue le corps. Le corps ne vit point ; il ſe diſſout. La vie & l'indiſſolubilité ne ſont que de l'ame.

16. Le commerce de l'ame avec le corps éleve à l'exiſtence de quelque être, qui n'eſt, ni le corps, ni l'ame; qui réſide en nous; qui n'a point été créé; qui ne périt point, & par lequel tout perſévere & dure.

17. Cet être eſt le principe du mouvement. C'eſt lui qui conſtitue la vie du corps, par une qualité qui lui eſt eſſentielle, qu'il tient de lui-même, & qu'il ne perd point. Les platoniciens l'appelloient *antoquinéſie.*

18. Les ames ſont alliées par le même principe éternel & divin qui leur eſt commun.

19. Le vice & la peine leur ſont accidentels. Celui qui a l'ame pure ne doute point de ſon immortalité.

20. Il regne entre les ames la même harmonie que dans l'univers. Elles ont leurs révolutions, comme les aſtres ont leur apogée & leur périgée. Elles deſcendent du monde intelligible dans le monde matériel, & remontent du monde matériel dans le monde intelligible; de là vient qu'on lit au ciel leurs deſtinées.

21. Leur révolution périodique eſt un enchaînement de transformations, à travers leſquelles elles paſſent d'un mouvement, tantôt accéléré, tantôt retardé. Elles deſcendent du ſein du premier principe juſqu'à la brute, & remontent de la matiere brute juſqu'au premier principe.

22. Dans le point de leur orbe le plus élevé, il leur reſte de la tendance à deſcendre; dans le point le plus bas il leur en reſte à remonter. Dans le premier cas, c'eſt le caractere d'émanation qui ne peut jamais être détruit: dans le ſecond,

c'eſt le caractere d'émanation divine qui ne peut jamais être effacé.

23. L'ame, en qualité d'être créé, souffre & se détériore; en qualité d'être éternel, elle reste la même, sans souffrir, sans s'améliorer, ni se détériorer. Elle eſt différente ou la même, selon qu'on la considere dans un point diſtinct de sa révolution; elle se détériore en descendant du premier principe vers le point le plus bas de son orbe; elle s'améliore en remontant de ce point vers le premier principe.

24. Dans son périgée, elle eſt comme morte. Le corps qu'elle informe eſt une espece de sépulchre où elle conserve à peine la mémoire de son origine. Ses premiers regards vers le monde intelligible qu'elle a perdu de vue, & dont elle eſt séparée par des espaces immenses, annoncent que son état ſtationnaire va finir.

25. La liberté ceſſe, lorſque la violence de la sensation ou de la paſſion ôte tout usage de la raiſon: on la recouvre à mesure que la sensation ou la paſſion perd de sa force. On eſt parfaitement libre, lorſque la paſſion & la sensation gardent le silence, & que la raiſon parle seule; c'eſt l'état de contemplation: alors l'homme s'apperçoit, se juge, s'accuse, s'absout, se réforme sur ce qu'il observe dans son entendement. Ainſi, la vertu n'eſt autre chose qu'une obéiſſance habituelle de la volonté à la lumiere & aux conseils de l'entendement.

26. Tout acte libre change l'état de l'ame, soit en bien, soit en mal, par l'addition d'un nouveau mode. Le nouveau mode ajoute la détériore toujours lorſqu'elle descend dans sa révo-

lution, s'éloignant du premier principe, s'attachant à ce qu'elle rencontre, en conservant en elle le simulacre. Ainsi, dans la contemplation qui l'améliore, & qui la ramene au premier principe, il faut qu'il y ait abstraction de corps & de tout ce qui y est analogue. C'est le contraire dans tout acte de la volonté qui altere la pureté originelle & premiere de l'ame; elle fuit l'intelligible; elle se livre au corporel; elle se matérialise de plus en plus; elle s'enfonce dans ce tombeau; l'énergie de l'entendement pur, & de l'habitude contemplative s'évanouit-il? l'ame se perd dans un enchaînement de métamorphoses qui la défigurent de plus en plus, & d'où elle ne reviendroit jamais, si son essence n'étoit indestructible. Reste cette essence vivante, & avec elle une sorte de mémoire ou de conscience; ces germes de la contemplation éclosent dans le temps, & commencent à tirer l'ame de l'abyme des ténebres où elle s'est précipitée, & à l'élancer vers la source de son émanation ou vers Dieu.

27. Ce n'est, ni par aucune des manieres d'appercevoir les choses de ce monde, que nous nous élevons à la connoissance & à la participation de Dieu; c'est par la présence intime de cet être à notre ame, lumiere bien supérieure à toute autre. Nous parlons de Dieu; nous nous en entretenons; nous en écrivons; ces exercices excitent l'ame, la dirigent, la préparent à sentir la présence de Dieu; mais c'est autre chose qui la lui communique.

28. Dieu est présent à tous, quoiqu'il paroisse absent de tous. Sa présence n'est sensible qu'aux ames qui ont établi entr'elles, & cet être excel-

lent, quelqu'analogie, quelque similitude, & qui par des purifications réitérées, se sont restituées dans l'état de pureté originelle & premiere qu'elles avoient au moment de l'émanation : alors elles voient Dieu, autant qu'il est visible par sa nature.

29. Alors les voiles qui les enveloppoient sont déchirées, les simulacres qui les obsédoient & les éloignoient de la présence divine se sont évanouis. Il ne leur reste aucune ombre qui empêche la lumiere éternelle de les éclairer & de les remplir.

30. L'occupation la plus digne de l'homme, est donc de séparer son ame de toutes les choses sensibles, de la ramener profondément en elle-même, de l'isoler & de la perdre dans la contemplation jusqu'à l'entier oubli d'elle-même & de tout ce qu'elle connoît. *Le quiétisme est bien ancien, comme on voit.*

31. Cette profonde contemplation n'est pas notre état habituel, mais c'est le seul où nous atteignions la fin de nos desirs, & ce repos délicieux où cessent toutes les dissonances qui nous environnent, & qui nous empêchent de goûter la divine harmonie des choses intelligibles. Nous sommes alors à la source de vie, à la région des vérités, au centre de tout bien, à l'océan d'où les ames s'élevent sans cesse, sans que ces émanations éternelles l'épuisent, car Dieu n'est point une masse : c'est-là que finissent ses passions, son ignorance & ses inquiétudes ; c'est-là qu'il vit, qu'il entend, qu'il est libre, & qu'il aime : c'est-là que nous devons hâter notre retour, foulant aux pieds tous les obstacles qui nous

retiennent, écartant tous ces phénomenes trompeurs qui nous égarent & qui nous jouent, & bénissant le moment heureux qui nous rejoint à notre principe, & qui rend au tout éternel son émanation.

32. Mais il faut attendre ce moment. Celui qui portant sur son corps une main violente l'accéléreroit, auroit au moins une passion ; ils emporteroit encore avec lui quelque vain simulacre. Le philosophe ne chassera donc point son ame ; il attendra qu'elle sorte, ce qui arrivera lorsque son domicile dépérissant, l'harmonie constituée de toute éternité entr'elle & lui cessera. *On retrouve ici des vestiges du léibnitianisme.*

33. L'ame séparée du corps reste dans ses révolutions à travers les cieux, ce qu'elle a le plus été pendant cette vie, ou rationnelle, ou sensitive, ou végétale. La fonction qui la dominoit dans le monde corporel, la domine encore dans le monde intelligible ; elle tient ses autres puissances inertes, engourdies & captives. Le mauvais n'anéantit pas le bon, mais ils co-existent subordonnés.

34. Exerçons donc notre ame dans ce monde à s'élever aux choses intelligibles, si nous ne voulons pas qu'accompagnée dans l'autre de simulacres vicieux, elle ne soit précipitée de rechef du centre des émanations, condamnée à la vie sensible, animale ou végétale, & assujettie aux fonctions brutales d'engendrer & de croître.

35. Celui qui aura respecté en lui la dignité de l'espece humaine, renaîtra homme : celui qui l'aura dégradée, renaîtra bête ; celui qui l'aura abrutie, renaîtra plante. Le vice dominant dé-

terminera l'eſpece. Le tyran planera dans les airs ſous la forme de quelqu'oiſeau de proie.

Principes de Coſmologie des Eclectiques. Voici ce qu'on peut tirer de plus clair de notre inintelligible philoſophe Plotin.

1. La matiere eſt la baſe & le ſuppôt des modifications diverſes. Cette notion a été juſqu'à préſent commune à tous les philoſophes ; d'où il s'enſuit qu'il y a de la matiere dans le monde intelligible même ; car il y a des idées qui ſont modifiées ; or, tout monde ſuppoſe un ſujet. D'ailleurs, le monde intelligible n'étant qu'une copie du monde ſenſible, la matiere doit avoir ſa repréſentation dans l'un, puiſqu'elle a ſon exiſtence dans l'autre ; or, cette repréſentation ſuppoſe une toile matérielle, à laquelle elle ſoit attachée.

2. Les corps mêmes ont dans ce monde ſenſible un ſujet qui ne peut être corps ; en effet, leurs tranſmutations ne ſuppoſent point de diminution, autrement les eſſences ſe réduiroient à rien ; car il n'eſt pas plus difficile d'être réduit à rien qu'à moins ; d'ailleurs, ce qui renaît ne peut renaître de ce qui n'eſt plus.

3. La matiere premiere n'a rien de commun avec les corps, ni figure, ni qualité, ni grandeur, ni couleur ; d'où il s'enſuit qu'on ne peut donner qu'une définition négative.

4. La matiere, en général, n'eſt point une quantité, les idées de grandeur, d'unité, de pluralité, ne lui ſont point appliquables, parce qu'elle eſt indéfinie ; elle n'eſt jamais en repos ; elle produit une infinité d'eſpeces diverſes, par une fermentation inteſtine qui dure toujours & qui n'eſt jamais ſtérile.

5. Le lieu est postérieur d'origine à la matiere & au corps ; il ne lui est donc pas essentiel : les formes ne sont donc pas des attributs nécessaires de la quantité corporelle.

6. Qu'on ne s'imagine pas sur ces principes, que la matiere est un vain nom : elle est nécessaire ; les corps en sont produits. Elle devient alors le sujet de la qualité & de la grandeur, sans perdre ses titres d'invisible & d'indéfinie.

7. C'est n'avoir ni sens, ni entendement, que de rapporter l'essence & la production de l'univers au hasard.

8. Le monde a toujours été. L'idée qui en étoit le modele, ne lui est antérieure que d'une période d'origine & non de temps. Comme il est très-parfait, il est la démonstration la plus évidente de la nécessité & de l'existence d'un monde intelligible ; & ce monde intelligible n'étant qu'une idée, il est éternel, inaltérable, incorruptible, un.

9. Ce n'est point par induction, c'est par nécessité que l'univers existe. L'entendement agissoit sur la matiere, qui lui obéissoit sans efforts ; & toutes choses naissoient.

10. Il n'y a nul effet contradictoire dans la génération d'un être par le développement de son germe ; il y a seulement une multitude de forces opposées les unes aux autres, qui réagissent & se balancent. Ainsi dans l'univers une partie est l'antagoniste d'une autre ; celle-ci veut, celle-là le refuse ; elles disparoissent quelquefois les unes & les autres dans ce conflit, pour renaître, s'entrechoquer, & disparoître encore ; & il se forme un enchaînement éternel de générations

& des destructions qu'on ne peut reprocher à la la nature, parce que ce seroit une folie que d'attaquer un tout dans une de ses parties.

11. L'univers est parfait; il a tout ce qu'il peut avoir; il se suffit à lui-même: il est rempli des Dieux, de démons, d'ames justes, d'hommes que la vertu rend heureux, d'animaux, & de plantes. Les ames justes répandues dans la vaste étendue des cieux, donnent le mouvement & la vie aux corps célestes.

12. L'ame universelle est immuable. L'état de tout ce qui est digne, après elle, de notre admiration & de nos hommages, est permanent. Les ames circulent dans les corps, jusqu'à ce que exaltées & portées hors de l'état de génération, elles vivent avec l'ame universelle. Les corps changent continuellement de forme, & sont alternativement ou des animaux, ou les plantes qui les nourrissent.

13. Il n'y a point de mal absolu: l'homme injuste laisse à l'univers sa bonté; il ne l'ôte qu'à son ame, qu'il dégrade dans l'ordre des êtres. C'est la loi générale à laquelle il est impossible de se soustraire.

14. Cessons donc de nous plaindre de cet univers, tâchons donc d'être bons; plaignons les méchans, & laissons à la raison universelle des choses le soin de les punir & de tirer avantage de leur malice.

15. Les hommes ont les Dieux au dessus d'eux, & les animaux au dessous; & ils sont libres de s'élever à l'état des Dieux par la vertu, ou de s'abaisser par le vice à la condition des animaux.

16. La raison universelle des choses a distri-

bué à chacune toute la bonté qu'il lui convenoit. Si elle a placé de Dieux au dessus des démons, des démons au dessus des ames, des ames au dessus des hommes, des hommes au-dessus des animaux, ce n'est ni par choix, ni par prédilection; la nature de son ouvrage l'exigeoit, ainsi que l'enchaînement & la nécessité des transmutations le démontrent.

17. Le monde renfermant tout ce qui est possible, ne pouvant ni rien perdre, ni rien acquérir, il durera éternellement tel qu'il est.

18. Le ciel, & tout ce qu'il contient est éternel. Les astres brillent d'un feu inépuisable, uniforme & tranquille. Il n'y a dans la nature aucun lieu aussi fort que l'ame, qui lie toutes les choses.

18. C'est l'ame des cieux qui peuple la terre d'animaux; elle imprime au limon un ombre de vie, & le limon sent, respire, & se meut.

20. Il n'y a dans les cieux que du feu; mais ce feu contient de l'eau, de la terre, de l'air, en un mot, toutes les qualités des autres élémens.

21. Comme il est de la nature de la chaleur, de s'élever, la source de feux célestes ne tarira jamais. Il ne s'en peut rien dissiper sans efforts, & le mouvement circulaire y ramene tout ce qui s'en dissipe.

22. Les astres changent dans leurs aspects & dans leurs mouvemens; mais leur nature ne change point.

23. C'est parce que les astres annoncent l'avenir, que leur marche est réglée, & qu'ils portent les empreintes des choses. L'univers est plein

de ſignes ; le ſage les connoît & en tire des inductions : c'eſt une ſuite néceſſaire de l'harmonie univerſelle.

24. L'ame du monde eſt le principe des choſes naturelles, & elle a parſemé l'étendue des cieux de corps lumineux qui l'embelliſſent & qui annoncent les deſtinées.

25. L'ame qui s'éloigne du premier principe, eſt ſoumiſe à la loi des cieux dans ſes différens changemens de domicile ; il n'en eſt pas ainſi de l'ame qui s'en rapproche ; elle fait elle-même ſa deſtinée.

26. L'univers eſt un être vivant qui a ſon corps & ſon ame ; & l'ame de l'univers, qui n'eſt attachée à aucun corps particulier, exerce une influence générale ſur les ames attachées à des corps.

27. L'influence céleſte n'engendre point les choſes ; elle diſpoſe ſeulement la matiere aux phénomenes, la raiſon univerſelle les fait éclore.

28. La raiſon univerſelle des êtres n'eſt point une intelligence, mais une force inteſtine & agitatrice qui opere ſans deſſein, & qui exerçant ſon énergie de quelque point central, met tout en mouvement, comme on voit des ondulations naître dans un fluide les unes des autres, & s'étendre à l'infini.

29. Il faut diſtinguer dans le monde les Dieux des démons. Les Dieux ſont ſans paſſions, les démons ont des paſſions : ils ſont éternels comme les Dieux, mais inférieurs d'un degré ; dans l'échelle univerſelle des êtres, ils tiennent le milieu entre nous & les Dieux.

30. Il n'y a point de démons dans le monde intelligible : ce qu'on appelle des *démons*, ſont des Dieux.

31. Ceux qui habitent la région du monde sensible, qui s'étend jusqu'à la lune, sont des Dieux visibles, des Dieux du second ordre : ils sont aux Dieux intelligibles, ce que la splendeur est aux étoiles.

32. Ces démons sont des sympathies émanées de l'ame qui fait le bien de l'univers ; elle les a engendrées, afin que chaque partie eût dans le tout la perfection & l'énergie qui lui conviennent.

33. Les démons ne sont point des êtres corporels, mais ils mettent en action l'air, le feu & les élémens : s'ils étoient corporels, ce seroit des animaux sensibles.

34. Il faut supposer une matiere générale intelligible, qui soit un véhicule, un intermede entre la matiere sensible & les êtres auxquels elle est subordonnée.

35. Il n'y a point d'élémens que la terre ne contienne. La génération des animaux & la végétation des plantes démontrent que c'est un animal ; & comme la portion d'esprit qu'elle renferme est grande, on est bien fondé à la prendre pour une divinité ; elle ne se meut point d'un mouvement de translation, mais elle n'est pas incapable de se mouvoir. Elle peut sentir, parce qu'elle a une ame, comme les astres en ont une, comme l'homme a la sienne.

Principes de la Théologie Eclectique, tels qu'ils sont répandus dans les ouvrages de Jamblique, le théologien par excellence de la secte.

1. Il y a des Dieux : nous portons en nous-mêmes la démonstration de cette vérité. La connoissance en est innée : elle existe dans notre en-

tendement, antérieure à toute induction, à tout préjugé, à tout jugement. C'eſt une conſcience ſimultanée de l'union néceſſaire de notre nature avec ſa cauſe génératrice; c'eſt une conſéquence immédiate de la co-exiſtence de cette cauſe avec notre amour pour le bon, le vrai & le beau.

2. Cet eſpece de contact intime de l'ame & de la divinité ne nous eſt pas ſubordonné; notre volonté ne peut, ni l'altérer, ni l'éviter, ni le nier, ni le prouver. Il eſt néceſſairement en nous; nous le ſentons, & il nous convainc de l'exiſtence des Dieux par ce que nous ſommes, quelque choſe que nous ſoyons.

3. Mais l'idée des compagnons immortels des Dieux ne nous eſt, ni moins intime, ni moins innée, ni moins perceptible que celle des Dieux. La connoiſſance naturelle que nous avons de leur exiſtence eſt immuable, parce que leur eſſence ne change point. Ce n'eſt point non plus une pure vérité de conſéquence & d'induction: c'eſt une notion ſimple, pure & premiere puiſée de toute éternité dans le ſein de la divinité, à laquelle nous ſommes reſtés unis dans le temps par ce lien indiſſoluble.

4. Il y a des Dieux, des démons & des héros, & ces êtres céleſtes ſont diſtribués en différentes claſſes. Les reſſemblances & les différences qui les diſtinguent & qui les rapprochent, ne nous ſont connues que par analogie. Il faut, par exemple, que la bonté leur ſoit une qualité commune, parce qu'elle eſt eſſentielle à leur nature. Il en eſt autrement des ames, qui participent ſeulement à cet attribut par communication.

5. Les Dieux & les ames ſont les deux extrêmes des choſes céleſtes. Les héros conſtituent l'ordre intermédiaire. Ils ſont ſupérieurs en excellence, en nature, en puiſſance, en vertu, en beauté, en grandeur, & généralement en toute qualité, aux ames qu'ils touchent immédiatement & avec leſquelles ils ont de la reſſemblance & de la ſympathie par la vie qui leur a été commune. Il faut encore admettre une ſorte de génies ſubordonnés aux Dieux, & miniſtres de leur bienfaiſance dont ils ſont épris, & qu'ils imitent. Ils ſont le milieu à travers lequel les êtres céleſtes prennent une forme qui nous les rend viſibles; le véhicule qui porte à nos oreilles les ineffables, & à notre entendement l'incompréhenſible; la glace qui fait paſſer dans notre ame des images qui n'étoient point faites pour y pénétrer ſans ſon ſecours.

6. Ce ſont ces deux claſſes qui forment le lien & le commerce des Dieux & des ames, qui rendent l'enchaînement des choſes céleſtes indiſſoluble continu, qui facilitent aux Dieux le moyen de deſcendre juſqu'aux hommes, des hommes juſqu'aux derniers êtres de la nature, & à ces êtres de remonter juſqu'aux Dieux.

7. L'unité, une exiſtence plus parfaite que celle des êtres inférieurs, l'immutabilité, la puiſſance de mouvoir ſans perdre l'immobilité, la providence, ſont encore des qualités communes des Dieux. On peut conjecturer par la différence des extrêmes, quelle eſt celle des intermédiaires. Les actions des Dieux ſont excellentes, celles des ames ſont parfaites. Les Dieux peuvent tout, également, en même-temps, ſans obſtacle & ſans dé-

lui ; il y a des choses qui sont impossibles aux ames ; il leur faut du temps pour toutes celles qu'elles peuvent ; elles ne les exécutent que séparement & avec peine. La divinité produit sans effort, & gouverne : l'ame se tourmente pour engendrer, & sert. Tout est soumis aux Dieux, jusqu'aux actions & à l'existence des ames : ils voyent les essences des choses, & le terme des mouvemens de la nature. Les ames passent d'un effet à un autre, & s'élevent par degré. La divinité est incompréhensible, incommensurable, illimitée. Les ames éprouvent toutes sortes de passions & de formes. L'intelligence préside à tout, la raison universelle des êtres est présente aux Dieux sans nuage & sans réserve, sans raisonnement & sans induction, par un acte pur, simple & invariable. L'ame n'en est éclairée qu'imparfaitement & par intervalle. Les Dieux ont donné les loix à l'univers : les ames suivent les loix données par les Dieux.

8. C'est la vie que l'ame a reçue dans le commencement, & le premier mouvement de sa volonté, qui ont déterminé l'espece d'être organique qu'elle informeroit, & la tendance qu'elle auroit à se perfectionner ou à se détériorer.

9. Les choses excellentes & universelles contiennent en elles la raison des choses moins bonnes & moins générales. Voilà le fondement des révolutions des êtres, de leurs émanations, de l'éternité, de leur principe élémentaire, de leur rapport indélébile avec les choses célestes, de leur dépravation, de leur perfectibilité, & de tous les phénomenes de la nature humaine.

10. Les Dieux ne sont attachés à aucune par-

tie de l'univers : ils sont présens même aux choses de ce monde : ils contiennent tout & rien ne les contient : ils sont par-tout : tout en est rempli. Si la divinité s'empare de quelque substance corporelle, du ciel, de la terre, d'une ville sacrée, d'un bois, d'une statue ; son empire & sa présence s'en répandent au dehors, comme la lumiere s'échappe en tout sens du soleil. La substance en est pénétrée. Elle agit au dedans & à l'extérieur, de près & au loin, sans affoiblissement & sans interception. Les Dieux ont ici bas différens domiciles, selon leur nature ignée terrestre, aërienne, aquatique. Ces distinctions & celles des dons qu'on en doit attendre, sont les fondemens de la théurgie & des évocations.

L'ame est impassible, mais sa présence dans un corps rend passible l'être composé. Si cela est vrai de l'ame, à plus fort raison des héros, des démons, & des Dieux.

11. Les démons & les Dieux ne sont pas également affectés de toutes les parties d'un sacrifice ; il y a le point important, la chose énergique & secrete : ils ne sont pas non plus également sensibles à toutes sortes de sacrifices. Il faut aux uns des symboles, aux autres ou des victimes, ou des représentations, ou des hommages, ou des bonnes œuvres.

12. Les prieres sont superflues. La bienfaisance des Dieux, qui connoît nos véritables besoins, est attentive à prévenir nos demandes. Les prieres ne sont qu'un moyen de s'élever vers les Dieux, & d'unir son esprit au leur. C'est ainsi que le prêtre se garantit des passions, conserve sa pureté, &c.

13. Si l'idée de la colere des Dieux étoit mieux connue, on ne chercheroit point à l'appaiser par des sacrifices. La colere céleste n'est point un ressentiment de la part des Dieux, dont la créature ait à craindre quelque mauvais effet; c'est une aversion de sa part pour leur bienfaisance. Les Holocaustes ne sont utiles que quand elles sont la marque de la résipiscence. C'est un pas que le coupable a fait vers les Dieux dont il s'étoit éloigné : le méchant fuit les Dieux, mais les Dieux ne le poursuivent point; c'est lui seul qui se rend malheureux, & qui se perd par sa méchanceté.

14. Il est pieux d'attendre des Dieux tout le bien qui leur est imposé par la nécessité de leur nature. Il est impie de croire qu'on leur fait violence. Il ne faut donc s'adresser aux Dieux, que pour se rendre meilleur soi-même. Si les lustrations ont écarté de dessus nos têtes quelques calamités imminentes, c'étoit afin que nos ames n'en reçussent aucune tache.

15. Ce n'est point par des organes que les Dieux nous entendent; c'est qu'ils ont en eux la raison & les effets de toutes les prieres des hommes pieux, & sur-tout de leurs ministres; ils sont présens à ses hommes consacré, & nous parlons immédiatement aux Dieux pour leur intercession.

16. Les autres que nous appellons des Dieux, sont des substances très-analogues à ces êtres immatériels; mais c'est à ces êtres qu'il faut spécialement s'adresser dans les astres qu'ils informent. Ils sont tous bienfaisans; ils s'en écoule sur le corps des influences indélébiles. Il n'y a pas un point

un point de l'espace où leurs vertus ne fassent sentir leur énergie ; mais leur action sur les parties de l'univers est proportionnée à la nature de ces parties. Elle répand de la diversité ; mais elle ne produit jamais aucun mal absolu.

17. Ce n'est pas que ce qui est excellent, relativement à l'harmonie universelle, ne puisse devenir nuisible à quelque partie en particulier.

18. Les Dieux intelligibles qui président aux spheres célestes, sont des êtres originaires du monde intelligible ; & c'est par l'attention qu'ils donnent à leurs propres idées, en se renfermant en eux-mêmes, qu'ils gouvernent les cieux.

19. Les Dieux intelligibles ont été les paradigmes des Dieux sensibles. Ces simulacres une fois engendrés ont conservé sans aucune attention l'empreinte des êtres divins dont ils étoient les images.

20. C'est cette ressemblance inaltérable que nous devons même regarder comme la base du commerce éternel qui regne entre les Dieux de ce monde & les Dieux du monde supérieur. C'est par cette analogie indestructible que tout ce qui en émane revient à l'être unique dont il est l'émanation, & en est réabsorbé. C'est l'indentité qui lie les Dieux entr'eux dans le monde intelligible & dans le monde sensible ; c'est la similitude qui établit le commerce des Dieux d'un monde aux Dieux de l'autre.

21. Les démons ne sont point perceptibles, soit à la vue, soit au toucher. Les Dieux sont plus forts que tout obstacle matériel. Les Dieux gouvernent le ciel, l'univers & toutes les puissances secretes qui y sont renfermées. Les démons sont alliés & presque inséparables des êtres

qui leur ont été concédés. Les Dieux dirigent les corps sans leur être présens. Les Dieux commandent. Les démons obéissent, mais librement.

22. La génération des démons est le dernier effort de la puissance des Dieux : les héros en sont émanés comme une simple conséquence de leur existence vivante; il en est de même des ames. Les démons ont la faculté génératrice ; c'est à eux que le soin d'unir les ames aux corps a été remis. Les héros vivifient, inspirent, dirigent, mais n'engendrent point.

23. Il a été donné aux ames, par une grace spéciale des Dieux, de pouvoir s'élever jusqu'à la sphere des anges. Alors elles ont franchi les limites qui leur étoient prescrites par leur nature. Elles la perdent, & prennent celle de la nouvelle famille dans laquelle elles ont passé.

24. Les apparitions des Dieux sont analogues à leurs essences, puissances & opérations. Ils se montrent toujours tels qu'ils sont. Ils ont leurs signes propres, leurs caracteres & leurs mouvemens distinctifs, leurs formes fantastiques particulieres : & le fantôme d'un Dieu n'est point celui d'un démon, ni le fantôme d'un démon, celui d'un ange, ni le fantôme d'un ange, celui d'un archange, & il y a des spectres d'ames de toutes sortes de caracteres. L'aspect des Dieux est consolant; celui des archanges, terrible; celui des anges, moins sévere; celui des héros, attrayant; celui des démons, épouvantable. Il y a dans ces apparitions encore une infinité d'autres variétés relatives au rang de l'être, à son autorité, à son génie, à sa vîtesse, à sa lenteur, à sa grandeur, à son cortege, à son influence...

Jamblique détaille toutes ces choſes avec l'exactitude la plus minutieuſe, & nos naturaliſtes n'ont pas mieux vu les chenilles, les mouches, les pucerons, que notre philoſophe éclectique, les Dieux, les anges, les archanges, les démons, & les génies de toutes les eſpeces qui voltigent dans le monde intelligible, & dans le monde ſenſible. Si l'on commet quelque faute dans l'évocation théurgique, alors on a vu un autre ſpectre que celui qu'on évoquoit. Vous comptiez ſur un Dieu, & c'eſt un démon qui vous vient. Au reſte, ce n'eſt point la connoiſſance des choſes ſaintes qui ſanctifie. Tout homme peut ſe ſanctifier; mais il n'eſt donné d'évoquer les Dieux qu'aux théurgiſtes, aux hommes merveilleux qui tiennent dans leurs mains le ſecret des deux mondes.

25. La preſcience nous vient d'en haut; elle n'a rien en ſoi ni d'humain, ni de phyſique. Il n'en eſt pas ainſi de la révélation. C'eſt une voix foible qui ſe fait entendre à nous, ſur le paſſage de la veille au ſommeil. Cela prouve que l'ame a deux vies, l'une unie avec le corps, l'autre ſéparée. D'ailleurs, comme ſa fonction eſt de contempler, & qu'elle contient en elle la raiſon de tous les poſſibles, il n'eſt pas ſurprenant que l'avenir lui ſoit connu. Elle voit les choſes futures dans leurs raiſons préexiſtantes. Si elle a reçu des Dieux une pénétration ſublime, un preſſentiment exquis, une longue expérience, la facilité d'obſerver, le diſcernement, le génie, rien de ce qui a été, de ce qui eſt, & de ce qui ſera n'échappera à ſa connoiſſance.

26. Voici les vrais caracteres de l'enthouſiaſme divin. Celui qui l'éprouve eſt privé de l'u-

ſage commun de ſes ſens, ſa veille ne reſſemble point à celle des autres hommes ; ſon action eſt extraordinaire ; il ne ſe poſſede plus ; il ne penſe plus & ne parle plus par lui-même ; la vie qui l'environne eſt abſente pour lui ; il ne ſent point l'action du feu, ou il n'en.n'eſt point offenſé ; il ne voit ni ne redoute la hache levée ſur ſa tête ; il eſt tranſporté dans des lieux inacceſſibles ; il marche à travers la flamme ; il ſe promene ſur les eaux, &c... Cet état eſt l'effet de la divinité qui exerce tout ſon empire ſur l'ame de l'enthouſiaſte, par l'extrêmité des organes du corps ; il eſt alors le miniſtre d'un Dieu qui l'obſede, qui le pourſuit, qui le tourmente, qui en arrache des voix, qui vit en lui, qui s'eſt emparé de ſes mains, de ſes yeux, de ſa bouche, & qui le tient élevé au deſſus de la nature commune.

27. On a conſacré la poéſie & la muſique aux Dieux. En effet, il y a dans les chants & dans la verſification, toute la variété qu'il convient d'introduire dans les hymnes qu'on deſtine à l'évocation des Dieux. Chaque Dieu à ſon caractere. Chaque évocation a ſa fortune & exige ſa mélodie. L'ame avoit entendu l'harmonie des cieux, avant que d'être exilée dans un corps. Si quelques accens analogues à ces accens divins dont elle ne perd jamais entiérement la mémoire, viennent à la frapper, elle treſſaillit, elle s'y livre, elle en eſt tranſportée. *Jamblique ſe précipite ici dans toutes les eſpeces de divinations, ſottiſes magnifiques à travers leſquelles nous n'avons pas le courage de le ſuivre.* On peut voir dans cet auteur, ou dans l'hiſtoire critique de la philoſophie de Mr. Brucker, toutes les rêveries de l'éclectiſme

théologique sur la puissance des Dieux, sur l'illumination, sur les invocations, la magie, les prêtres, & la nécessité de l'action de la fumée des victimes sur les Dieux, &c.

28. La justice des Dieux n'est point la justice des hommes. L'homme définit la justice sur des rapports tirés de sa vie actuelle, & de son état présent. Les Dieux la définissent relativement à ses existences successives & à l'universalité de nos vies.

29. La plupart des hommes n'ont point de liberté, & sont enchaînés par le destin, &c.

Principe de la Théogonie éclectique. 1. Il est un Dieu de toute la nature, le principe de toute génération, la cause des puissances élémentaires, supérieur à tous les Dieux, en qui tout existe, immatériel, incorporel, maître de la nature, subsistant de toute éternité par lui-même, premier, indivisible & indivisé, tout par lui-même, tout en lui-même, antérieur à toutes choses, même aux principes universaux & aux causes générales des êtres, immobile, renfermé dans la solitude de son unité, la source des idées, des intelligibles, des possibilités, se suffisant, pere des essences & de l'entité, antérieur au principe intelligible. Son nom est Noétarque.

2. Emeth est après Noétarque; c'est l'intelligence divine qui se connoît elle-même, d'où toutes les intelligences sont émanées, qui les ramene toutes dans son sein, comme dans un abyme. Les Egyptiens plaçoient Eicton avant Emeth, c'étoit la premiere idée exemplaire; on adoroit Eicton par le silence.

Après ces Dieux, viennent Amein, Ptha, &

Osiris, qui président à la génération des êtres apparens, Dieux, conservateurs de la sagesse, & ses ministres dans les temps ou elle engendroit les êtres & produisoit la force secrete des causes.

4. Il y a quatre puissances mâles & quatre puissances femelles au dessus des élémens & de leurs vertus. Elle résident dans le soleil. Celle qui dirige la nature dans ses fonctions génératrices a son domicile dans la lune.

5. Le ciel est divisé en deux, ou quatre, ou trente-six régions, & ces régions en plusieurs autres; chacune à sa divinité; & toutes sont subordonnées à une divinité qui leur est supérieure. De ces principes, il faut descendre à d'autres, jusqu'à ce que l'univers entier soit distribué à des puissances qui émanent les unes des autres, & toutes d'une premiere.

6. Cette premiere puissance tira la matiere de l'essence, & l'abandonna à l'intelligence qui en fabriqua des spheres incorruptibles. Elle employa ce qu'il y avoit de plus pur à cet ouvrage; elle fit du reste des choses corruptibles & l'universalité des corps.

7. L'homme à deux ames; l'une qu'il tient du premier intelligible, & l'autre qu'il a reçu dans le monde sensible. Chacune a conservé des caracteres distinctifs de son origine. L'ame du monde intelligible, retourne sans cesse à sa source, & les loix de la fatalité ne peuvent rien sur elle; l'autre est asservie aux mouvemens des mondes.

8. Chacun a son démon, il préexistoit à l'union de l'ame avec le corps. C'est lui qui l'a unie à un corps. Il la conduit, il l'inspire. C'est toujours un bon génie. Les mauvais génies sont sans districts.

9. Ce démon n'est point une faculté de l'ame ; c'est un être distingué d'elle & d'un ordre supérieur au sien, &c.

Principes de la Philosophie morale des Eclectiques. Voici ce qu'on en recueillera de plus généralement admis, en feuilletant les ouvrages de Porphire & de Jamblique.

1. Il ne se fait rien de rien ; ainsi l'ame est une émanation de quelque principe plus noble.

2. Les ames existoient avant que d'êtres unies à des corps. Elles sont tombées & l'exil a été leur châtiment. Elles ont depuis leur chûte passé successivement en différens corps, où elles ont été retenues comme dans des prisons.

3. C'est par une enchaînement de crimes & d'impiétés, qu'elles ont rendu leur esclavage plus long & plus dur. C'est à la philosophie à l'adoucir & à le faire cesser. Elle a deux moyens ; la purification rationnelle, & la purification théurgique, qui élevent les ames successivement à quatre différens dégrés de perfection, dont le dernier est la théopatie.

4. Chaque degré de perfection a ses vertus. Il y a quatre vertus cardinales, la prudence, la force, la tempérance & la justice ; chaque vertu a ses degrés.

5. Les qualités physiques qui ne sont que des avantages de conformation, & dont l'usage le plus noble seroit d'être employée comme des instrumens, pour s'élever aux autres qualités, sont au dernier rang.

6. Les qualités morales & politiques, sont celles de l'homme sensé qui, supérieur à ses passions, après avoir travaillé long-temps à se rendre heu-

reux par la pratique de la vertu, s'occupe à procurer le même bonheur à ses semblables. Ces qualités sont pratiques.

7. Les qualités spéculatives sont celles qui constituent proprement le philosophe; il ne se contente pas de faire le bien, il descend encore en lui-même, il s'y renferme, & médite, afin de connoître la vérité des principes par lesquels il se conduit.

8. Les qualités expurgatives ou sanctifiantes, ce sont toutes celles qui élevent l'homme au dessus de sa condition, par la privation de tout ce qui est au delà des besoins de la nature les plus étroits. Dans cet état, l'homme a sacrifié tout ce qui peut l'attacher à cette vie; son corps lui devient un fardeau onéreux; il en souhaite la dissolution; il est mort philosophiquement. Or, la mort philosophique parfaite est le point de la perfection humaine le plus voisin de la vie des Dieux.

9. Les qualités spéculatives consistent dans la contemplation habituelle du premier principe, & dans l'imitation la plus approchée de ses vertus.

10. Les qualités théurgiques sont celles par lesquelles on est digne, dès ce monde, de commercer avec les Dieux, les démons, les héros, & les ames libres.

11. L'homme peut avec le secours des seules forces qu'il a reçu de la nature, s'élever successivement de la dégradation la plus profonde, jusqu'au dernier degré de perfection; car la loi de la nécessité n'a point d'empire invincible sur l'énergie du principe divin qu'il porte en lui-mê-

me, & avec lequel il n'y a point d'obſtacle qu'il ne puiſſe ſurmonter.

12. Si la ſéparation de l'ame & du corps s'eſt faite avant que l'ame ne ſe ſoit relevée de ſon état d'aviliſſement, & qu'elle ait emporté avec elle des traces ſecretes de dépravation ; elle éprouve le ſupplice des enfers, en rentrant dans un nouveau corps qui devient pour elle une priſon plus cruelle que le corps qu'elle a quitté, qui l'éloigne davantage de ſon premier principe, & qui rend ſa grande révolution plus longue & plus difficile.

Voici ce que nous avons trouvé de plus important & de moins obſcur dans la philoſophie des *éclectiques* anciens. Pour s'en inſtruire à fond, il faut aller puiſer dans les ſources, & feuilleter ce qui reſte de Plotin, de Porphyre, de Julien, de Jamblique, d'Ammian, Marcellin, &c.... ſans oublier l'hiſtoire critique de la philoſophie de M. Brucker, & la foule des auteurs tant anciens que modernes, qui y ſont cités.

* *
*

PHILOSOPHIE DES ÉGYPTIENS.

L'HISTOIRE de l'Egypte eſt en général un chaos où la chronologie, la religion & la philoſophie ſont particuliérement remplies d'obſcurités & de confuſion.

Les Egyptiens voulurent paſſer pour les peuples les plus anciens de la terre, & ils en impoſerent ſur leur origine. Leurs prêtres furent jaloux de conſerver la vénération qu'on avoit pour eux, & ils ne tranſmirent à la connoiſſance des peuples, que le vain & pompeux étalage de leur culte. La réputation de leur ſageſſe prétendue devenoit d'autant plus grande, qu'ils en faiſoient plus de myſtere, & ils ne la communiquerent qu'à un petit nombre d'hommes choiſis, dont ils s'aſſurerent la diſcrétion par les épreuves les plus longues & les plus rigoureuſes.

Les Egyptiens eurent des rois, un gouvernement, des loix, des ſciences, des arts, longtemps avant que d'avoir aucune écriture ; en conſéquence, des fables accumulées pendant une longue ſuite de ſiecles, corrompirent leurs traditions. Ce fut alors qu'ils recoururent à l'hyerogliphe ; mais l'intelligence n'en fut, ni aſſez facile, ni aſſez générale pour ſe conſerver.

Les différentes contrées de l'Egypte ſouffrirent de fréquentes inondations, ſes anciens monumens furent renverſés, ſes premiers habitans ſe diſperſerent, un peuple étranger s'établit dans ſes

provinces désertes ; des guerres qui succéderent, répandirent parmi les nouveaux Egyptiens, des transfuges de toutes les nations circonvoisines. Les connoissances, les coutumes, les usages, les cérémonies, les idiomes se mêlerent & se confondirent. Le vrai sens de l'hyérogliphe, confié aux seuls prêtres, s'évanouit; on fit des efforts pour le retrouver. Ces tentatives donnerent naissance à une multitude incroyable d'opinions & de sectes. Les historiens écrivirent les choses comme elles étoient de leur temps; mais la rapidité des événemens jetta dans leurs écrits une diversité nécessaire. On prit ces différences pour des contradictions ; on chercha à concilier sur une même date, ce qu'il falloit rapporter à plusieurs époques. On étoit égaré dans un labyrinthe de difficultés réelles ; on en compliqua les détours pour soi-même & pour la postérité, par les difficultés imaginaires qu'on se fit.

L'Egypte étoit devenue une énigme indéchifrable pour l'Egyptien même, voisin encore de la naissance du monde, selon notre chronologie. Les pyramides portoient, au temps d'Hérodote, des inscriptions dans une langue & des caracteres inconnus ; le motif qu'on avoit eu d'élever ces masses énormes, étoit ignoré. A mesure que les temps s'éloignoient, les siecles se projettoient les uns sur les autres ; les événemens, les noms, les hommes, les époques, dont rien ne fixoit la distance, se rapprochoient imperceptiblement, & ne se distinguoient plus ; toutes les transactions sembloient se précipiter pêle-mêle dans un abyme obscur, au fond duquel les hyérophantes faisoient appercevoir à l'imagination des naturels

& à la curiosité des étrangers, tout ce qu'il falloit qu'ils y vissent pour la gloire de la nation & pour leur intérêt.

Cette supercherie soutint leur ancienne réputation. On vint de toutes les contrées du monde connu chercher la sagesse en Egypte. Les prêtres Egyptiens eurent pour disciples, Moyse, Orphée, Linus, Platon, Pythagore, Démocrite, Thalès, en un mot, tous les philosophes de la Grece. Ces philosophes, pour accréditer leurs systêmes, s'appuyerent de l'autorité des Hiérophantes. De leur côté, les Hiérophantes profiterent du témoignage même des philosophes, pour s'attribuer leurs découvertes. Ce fut ainsi que les opinions qui divisoient les sectes de la Grece, s'établirent successivement dans les gymnases de l'Egypte. Le platonisme & le pythagorisme surtout y laisserent des traces profondes; ces doctrines porterent des nuances plus ou moins fortes sur celles du pays. Les nuances qu'elles affecterent d'en prendre acheverent la confusion. Jupiter devint Osiris; on prit Typhon pour Pluton. On ne vit plus de différence entre l'Adès & l'Amenthès. On fonda de part & d'autre l'identité sur les analogies les plus légeres. Les philosophes de la Grece ne consulterent là-dessus que leur sécurité & leurs succès; les prêtres de l'Egypte, que leur intérêt & leur orgueil. La sagesse versatile de ceux-ci changea au gré des conjonctures. Maîtres des livres sacrés, seuls initiés à la connoissance des caracteres dans lesquels ils étoient écrits, séparés du reste des hommes, & renfermés dans des séminaires dont la puissance des souverains faisoit à peine entr'ouvrir les portes, rien ne les

compromettoit. Si l'autorité les contraignoit à admettre à la participation de leurs myſteres quelque eſprit naturellement ennemi du menſonge & de la charlatannerie, ils le corrompoient & le déterminoient à ſeconder leurs vues, ou ils le rebutoient par des devoirs pénibles & un genre de vie auſtere. Le Néophite le plus zélé étoit forcé de ſe retirer, & la doctrine éſotérique ne tranſpiroit jamais.

Tel étoit à peu près l'état des choſes en Egypte, lorſque cette contrée fut inondée de Grecs & de Barbares qui y entrerent à la ſuite d'Alexandre; ſource nouvelle de révolutions dans la théologie & la philoſophie égyptiennes. La philoſophie orientale pénétra dans les ſanctuaires d'Egypte, quelques ſiecles avant la naiſſance de Jeſus-Chriſt. Les notions Judaïques & Cabaliſtiques s'y introduiſirent ſous les Ptolemées. Au milieu de cette guerre inteſtine & générale que la naiſſance du chriſtianiſme ſuſcita entre toutes les ſectes des philoſophes, l'ancienne doctrine égyptienne ſe défigura de plus en plus. Les Hiérophantes devenus Syncrétiſtes, chargerent leur théologie d'idées philoſophiques, à l'imitation des philoſophes qui rempliſſoient leur philoſophie d'idées théologiques. On négligea les livres anciens. On écrivit le ſyſtême nouveau en caracteres ſacrés; & bientôt ce ſyſtême fut le ſeul dont les Hiérophantes conſerverent quelque connoiſſance. Ce fut dans ces circonſtances que Sanchoniaton, Manéthon, Aſclépiade, Paleſate, Chéremon, Hécatée publierent leurs ouvrages. Ces auteurs écrivoient d'une choſe que ni eux, ni perſonne n'entendoient déja plus. Qu'on juge

par-là de la certitude des conjonctures de nos auteurs modernes, Kircher, Marsham & Witsius, qui n'ont travaillé qu'après des monumens mutilés, & que sur les fragmens très-suspects des disciples des derniers Hiérophantes.

Theut, qu'on appelle aussi *Thoyt* & *Thoot*, passe pour le premier fondateur de la sagesse égyptienne. On dit qu'il fut chef du conseil d'Osiris; que ce prince lui communiqua ses vues; que Thoot imagina plusieurs arts utiles; qu'il donna des noms à la plupart des êtres de la nature; qu'il apprit aux hommes à conserver la mémoire des faits par la voie du symbole; qu'il publia des loix; qu'il institua les cérémonies religieuses; qu'il observa le cours des astres; qu'il cultiva l'olivier; qu'il inventa la lyre & l'art palestrique, & qu'en reconnoissance de ses travaux, les peuples de l'Egypte le placerent au rang des Dieux, & donnerent son nom au premier mois de leur année.

Ce Theut fut un des Hermès de la Grece, & c'est au sentiment de Cicéron, le cinquieme Mercure des Latins. Mais, à juger de l'antiquité de ce personnage par les découvertes qu'on lui attribue, Marsham a raison de prétendre que Cicéron s'est trompé.

L'Hermès, fils d'Agathodemon & pere de Tat, ou le second Mercure, succede à Thoot dans les annales historiques ou fabuleuses de l'Egypte. Celui-ci perfectionna la théologie, découvrit les premiers principes de l'arithmétique & de la géométrie, sentit l'inconvénient des images symboliques, leur substitua l'hiérogliphe, & éleva des colonnes sur lesquelles il fit graver dans les nouveaux caracteres qu'il avoit inventés, les choses

qu'il crut dignes de paſſer à la poſtérité; ce fut ainſi qu'il ſe propoſa de fixer l'inconſtance de la tradition; les peuples lui dreſſerent des autels & célébrerent des fêtes en ſon honneur.

L'Egypte fut déſolée par des guerres inteſtines & étrangeres. Le nil rompit ſes digues, il ſe fit des ouvertures qui ſubmergerent une grande partie de la contrée. Les colonnes d'Agathodemon furent renverſées; les ſciences & les arts ſe perdirent; & l'Egypte étoit preſque retombée dans ſa premiere barbarie, lorſqu'un homme de génie s'aviſa de recueillir les débris de la ſageſſe ancienne; de raſſembler les monumens diſperſés; de rechercher la clef des Hiérogliphes, d'en augmenter le nombre & d'en confier l'intelligence & le dépôt à un college de prêtres. Cet homme fut le troiſieme fondateur de la ſageſſe des Egyptiens. Les peuples le mirent auſſi au nombre des Dieux, & l'adorerent ſous le nom d'*Hermès Triſmégiſte.*

Tel fut donc, ſelon toute apparence, l'enchaînement des choſes. Le temps qui efface les défauts des grands hommes & qui releve leurs qualités, augmenta le reſpect que les Egyptiens portoient à la mémoire de leurs fondateurs, & ils en firent des Dieux. Le premier de ces Dieux inventa les arts de néceſſité. Le ſecond fixa les événemens par des ſymboles. Le troiſieme ſubſtitua au ſymbole l'hiérogliphe plus commode; & s'il m'étoit permis de pouſſer la conjecture plus loin, je ferois entrevoir le motif qui détermina les Egyptiens à conſtruire leurs pyramides; & pour venger ces peuples des reproches qu'on leur a faits, je repréſenterois ces maſſes énormes dont a tant

blâmé la vanité, la pesanteur, les dépenses & l'inutilité, comme les monumens destinés à la conservation des sciences, des arts & de toutes les connoissances utiles à la nation Egyptienne.

En effet, lorsque les monumens du premier ou du second Mercure eurent été détruits, de quel côté se durent porter les vues des hommes pour se garantir de la barbarie dont on les avoit retirés, conserver les lumieres qu'ils acquéroient de jour en jour, prévenir les suites des révolutions fréquentes auxquelles ils étoient exposés dans ces temps reculés où tous les peuples sembloient se mouvoir sur la surface de la terre, & obvier aux événemens destructeurs dont la nature de leur climat les menaçoit particuliérement? Fût-ce de chercher un autre moyen, ou de perfectionner celui qu'ils possédoient? Fût-ce d'assurer de la durée à l'hiérogliphe, ou de passer de l'hiérogliphe à l'écriture? Mais l'intervalle de l'hiérogliphe à l'écriture est immense. La métaphysique qui rapprocheroit ces découvertes, & qui les enchaîneroit l'une à l'autre, seroit mauvaise. La figure symbolique est une figure de la chose. Il y a le même rapport entre la chose & l'hiérogliphe: mais l'écriture est une expression des voix. Ici le rapport change; ce n'est plus un art inventé qu'on perfectionne, c'est un nouvel art qu'on invente, & un art qui a ce caractere particulier que l'envention eût dû être totale & complette. C'est une observation de M. Duclos, de l'Académie Françoise, qui me paroît avoir jetté sur cette matiere un coup d'œil plus philosophique qu'aucun de ceux qui l'ont précédé.

Le génie rare, capable de réduire à un nombre borné

borné l'infinie variété des sons d'une langue, de leur donner des signes, de fixer pour lui-même la valeur de ces signes, & d'en rendre aux autres l'intelligence commune & familiere, ne s'étant point rencontrée chez les Egyptiens, dans la circonstance où il leur auroit été le plus utile; ces peuples, pressés entre l'inconvénient & la nécessité d'attacher la mémoire des faits à des monumens, ne durent naturellement penser qu'à en construire d'assez solides pour résister éternellement aux plus grandes révolutions. Tout semble concourir à fortifier cette opinion; l'usage antérieur de confier à la pierre & au relief l'histoire des connoissances & des transactions; les figures symboliques qui subsistent encore au milieu des plus anciennes ruines du monde, celles de Persépolis où elles représentent les principes du gouvernement ecclésiastique & civil; les colonnes sur lesquelles Theut grava les premiers caracteres hiéroglyphiques; la forme des nouvelles pyramides sur lesquelles on se proposa, si ma conjecture est vraie, de fixer l'état des sciences & des arts en Egypte; leurs angles propres à marquer les points cardinaux du monde, & qu'on a employés à cet usage; la dureté de leurs matériaux qui n'ont pu se tailler au marteau, mais qu'il a fallu couper à la scie; la distance des carrieres d'où ils ont été tirés, aux lieux où ils ont été mis en œuvre; la prodigieuse solidité des édifices qu'on en a construits; leur simplicité, dans laquelle on voit que la seule chose qu'on se soit proposée, c'est d'avoir beaucoup de solidité & de surface; le choix de la figure pyramidale ou d'un corps qui a une base immense & qui se termine en poin-

te ; le rapport de la bafe à la hauteur ; les frais immenfes de la conftruction; la multitude d'hommes & la durée du temps que ce travail a consommés ; la fimilitude & le nombre de ces édifices ; les machines dont ils fuppofent l'invention; un goût décidé pour les chofes utiles, qui fe reconnoît à chaque pas qu'on fait en Egypte ; l'inutilité prétendue de toutes ces pyramides comparées avec la haute fageffe des peuples. Tout bon efprit qui paffera ces circonftances, ne doutera pas un moment que ces monumens n'aient été conftruits pour être couverts un jour de la fcience politique, civile & religieufe de la contrée ; que cette reffource ne foit la feule qui ait pu s'offrir à la penfée, chez des peuples qui n'avoient point encore d'écriture, & qui avoient vu leurs premiers édifices renverfés ; qu'il ne faille regarder les pyramides comme bibles de l'Egypte, dont les temps & les révolutions avoient peut-être détruit les caracteres plufieurs fiecles avant l'invention de l'écriture ; que c'eft la raifon pour laquelle cet événement ne nous a point été tranfmis ; en un mot, que ces maffes, loin d'éternifer l'orgueil ou la ftupidité de ces peuples, font des monumens de leur prudence & du prix ineftimable qu'ils attachoient à la confervation de leurs connoiffances. Et la preuve qu'ils ne fe font point trompés dans leur raifonnement, c'eft que leur ouvrage a réfifté pendant une fuite innombrable de fiecles, à l'action deftructive des élémens qu'ils avoient prévus, & qu'il n'a été endommagé que par la barbarie des hommes contre laquelle les fages Egyptiens, ou n'ont point penfé à prendre des précautions, ou ont fenti

l'impossibilité d'en prendre de bonnes. Tel est notre sentiment sur la construction des pyramides de l'Égypte ; il seroit bien étonnant que, dans le grand nombre de ceux qui ont écrit de ces édifices, personne n'eût rencontré une conjecture qui se présente si naturellement.

Si l'on fait remonter l'institution des prêtres Egyptiens jusqu'au temps d'Hermès Trismégiste, il n'y eut dans l'état aucun ordre de citoyens plus ancien que l'ordre ecclésiastique ; & si l'on examine avec attention quelques-unes des loix fondamentales de cette institution, on verra combien il étoit impossible que l'ordre des Hiérophantes ne devînt pas nombreux, puissant, redoutable, & qu'il n'entraînât pas tous les maux dont l'Egypte fut désolée.

Il n'en étoit pas dans l'Égypte ainsi que dans les autres contrées du monde païen, où un temple n'avoit qu'un prêtre & qu'un Dieu. On adoroit dans un seul temple *Égyptien* un grand nombre de Dieux. Il y avoit un prêtre au moins pour chaque Dieu, & un séminaire de prêtres pour chaque temple. Combien n'étoit-il pas facile de prendre trop de goût pour un état où l'on vivoit aisément sans rien faire ; où placé à côté de l'autel, on partageoit l'hommage avec l'idole, & l'on voyoit les autres hommes prosternés à ses pieds ; où l'on en imposoit aux souverains mêmes ; où l'on étoit regardé comme ministre d'en haut & l'interprete de la volonté du ciel ; où le caractere sacré dont on étoit revêtu permettoit beaucoup d'injustices, & mettoit presque toujours à couvert du châtiment ; où l'on avoit la confiance des peuples ; où l'on dominoit sur les familles

dont on possédoit les secrets ; en un mot, où l'on réunissoit en sa personne, la considération, l'autorité, l'opulence, la fainéantise & la sécurité. D'ailleurs, il étoit permis aux prêtres *Egyptiens*, d'avoir des femmes, & il est d'expérience que les femmes des ministres sont très-fécondes.

Mais, pour que l'Hiérophantisme engloutît tous les autres états, & ruinât plus sûrement encore la nation, la prêtrise égyptienne fut une de ces professions dans lesquelles les fils étoient obligés de succéder à leurs peres. Le fils d'un prêtre étoit prêtre né ; ce qui n'empêchoit point qu'on ne pût entrer dans l'ordre ecclésiastique sans être de famille sacerdotale. Cet ordre enlevoit donc continuellement des membres aux autres professions, & ne leur en restituoit jamais aucun.

Mais il en étoit des biens & des acquisitions ainsi que des personnes. Ce qui avoit appartenu une fois aux prêtres ne pouvoit plus retourner aux laïcs. La richesse des prêtres alloit toujours en croissant comme leur nombre. D'ailleurs, la masse des superstitions lucratives d'une contrée suit la proportion de ses prêtres, de ses devins, de ses augures & de ses diseurs de bonne aventure, & de tous ceux en général qui tirent leur subsistance de leur commerce avec le ciel.

Ajoutons à ces considérations qu'il n'y avoit peut-être sur la surface de la terre aucun sol plus favorable à la superstition que l'Egypte. Sa fécondation étoit un prodige annuel. Les phénomenes qui accompagnoient naturellement l'arrivée des eaux, leur séjour & leur retraite portoient les esprits à l'étonnement. L'émigration réguliere des lieux bas vers les lieux hauts ; l'oisiveté de cette

demeure ; le temps qu'on y donnoit à l'étude de l'astronomie ; la vie sédentaire renfermée qu'on y menoit ; les météores, les exhalaisons, les vapeurs sombres & mal-saines qui s'éleverent de la vase de toute une vaste contrée trempée d'eau, & frappée d'un soleil ardent, les monstres qu'on y voyoit éclore ; une infinité d'événemens produits dans le mouvement général de toute l'Egypte s'enfuyant à l'arrivée de son fleuve, & redescendant des montagnes à mesure que les plaines se découvroient ; tant de causes ne pouvoient manquer de rendre cette nation superstitieuse ; car la superstition est par-tout une suite nécessaire des phénomenes surprenans dont les raisons sont ignorées.

Mais lorsque dans une contrée le rapport de ceux qui travaillent à ceux qui ne font rien, va toujours en diminuant, il faut à la longue que les bras qui s'occupent ne puissent plus suppléer à l'inaction de ceux qui demeurent oisifs, & que la condition de la fainéantise y devienne onéreuse à elle-même. Ce fut aussi ce qui arriva en Egypte ; mais le mal étoit alors trop grand pour y remédier. Il fallut abandonner les choses à leur torrent. Le gouvernement en fut ébranlé. L'indigence & l'esprit d'intérêt engendrerent parmi les prêtres l'esprit d'intolérance. Les uns prétendirent qu'on adorât exclusivement les grues ; d'autres voulurent qu'il n'y eût de vrai Dieu que le crocodile. Ceux-ci ne précherent que le culte des chats, & anathématiserent le culte des oignons. Ceux-là condamnerent les mangeurs des feves à être brûlés comme des impies. Plus ces articles de croyance étoient ridicules, plus les prêtres y

mirent de chaleur. Les séminaires se souleverent les uns contre les autres; les peuples crurent qu'il s'agissoit du renversement des autels & de la ruine de la religion, tandis qu'au fond il n'étoit question entre les prêtres que de s'attirer la confiance & les offrandes des peuples. On prit les armes, on se battit, & la terre fut arrosée de sang.

L'Egypte fut superstitieuse dans tous les temps; parce que rien ne nous garantit entiérement de l'influence du climat, & qu'il n'y a guere de notions antérieures dans notre esprit à celles qui nous viennent du spectacle journalier du sol que nous habitons. Mais le mal n'étoit pas aussi général sous les premiers dépositaires de la sagesse trimégiste, qu'il le devint sous les derniers hiérophantes.

Les anciens prêtres de l'Egypte prétendoient que leurs Dieux étoient adorés même des barbares. En effet, le culte en étoit répandu dans la Chaldée, dans presque toutes les contrées de l'Asie, & l'on en retrouve aujourd'hui des traces très-distinctes parmi les cérémonies religieuses de l'Inde. Ils regardoient Osiris, Isis, Orus, Hermès, Anubis, comme des ames célestes qui avoient généreusement abandonné le séjour de la félicité suprême, pris un corps humain, & accepté toute la misere de notre condition, pour converser avec nous, nous instruire de la nature du juste & de l'injuste, nous communiquer les sciences & les arts, nous donner des loix & nous rendre plus sages & moins malheureux. Ils se disoient descendans de ces êtres immortels, & les héritiers de leur divin esprit : doctrine excellente à débiter aux peuples; aussi n'y avoit-il ancien-

nement aucun culte superstitieux dont les ministres n'eussent quelque prétention de cette nature; ils réunirent quelquefois la souveraineté avec le sacerdoce. Ils étoient distribués en différentes classes employées à différens exercices, & distinguées par des marques particulieres. Ils avoient renoncé à toute occupation manuelle & profane. Ils erroient sans cesse entre les simulacres des Dieux, la démarche composée, l'air austere, la contenance droite, & les mains renfermées sous leurs vêtemens. Une de leurs fonctions principales étoit d'exhorter les peuples à garder un attachement inviolable pour les usages du pays; & ils avoient un assez grand intérêt à bien remplir ce devoir du sacerdoce. Ils observoient le ciel pendant la nuit; ils avoient des purifications pour le jour. Ils célébroient un office qui consistoit à chanter quelques hymnes le matin, à midi, l'après-midi & le soir. Ils remplissoient les intervalles par l'étude de l'arithmétique, de la géométrie & de la physique expérimentale . . . . Leur vêtement étoit propre & modeste; c'étoit une étoffe de lin. Leur chaussure étoit une nate de jonc. Ils pratiquoient sur eux la circoncision. Ils se rasoient tout le corps. Ils s'abluoient d'eau froide trois fois par jour. Ils buvoient peu de vin. Ils s'interdisoient le pain dans les temps de purification, ou ils y mettoient de l'hyssope. L'huile & le poisson leur étoient absolument défendus. Ils n'osoient pas même semer des feves. Voici l'ordre & la marche de leurs processions.

Les chantres étoient à la tête, ayant à la main quelque symboles de l'art musical. Les chantres étoient particuliérement versés dans les deux li-

vres de Mercure qui renfermoient les hymnes des Dieux & les maximes des rois.

Ils étoient suivis des tireurs d'horoscopes portant la palme & le cadran solaire, les deux symboles de l'astrologie judiciaire. Ceux-ci étoient savans dans les quatre livres de Mercure sur les mouvemens des astres, leur lumiere, leur coucher, leur lever, les conjonctions, & les oppositions de la lune & du soleil.

Après les tireurs d'horoscopes, marchoient les scribes des choses sacrées, une plume sur la tête, l'écriture, l'encrier & le jonc à la main. Ils avoient la connoissance de l'hiérogliphe, du cours du soleil, de la lune & des autres planetes, de la topographie de l'Egypte & des lieux consacrés, des mesures & de quelques autres objets relatifs à la politique & à la religion.

Après les horoscopistes venoient ceux qu'on appelloit les *Stotites*, avec les symboles de la justice & les coupes de libations. Ils n'ignoroient rien de ce qui concerne le choix des victimes, la discipline des temples, le culte divin, les prémices, les hymnes, les prieres, les fêtes, les pompes publiques, & autres matieres qui composoient dix des livres de Mercure.

Les prophetes fermoient la procession. Ils avoient la poitrine nue; ils portoient dans leur sein découvert l'*hydia*; ceux qui veilloient aux pains sacrés les accompagnoient. Les prophetes étoient initiés à tout ce qui a rapport à la nature des Dieux & à l'esprit des loix; ils présidoient à la répartition des impôts, & les livres sacerdotaux qui contenoient leur science étoient au nombre de dix.

Toute la sagesse *égyptienne* formoit quarante-deux volumes, dont les six derniers, à l'usage des Pastophores, traitoient de l'anatomie, de la médecine, des maladies, des remedes, des instrumens, des yeux & des femmes. Ces livres étoient gardés dans les temples. Les lieux où ils étoient déposés n'étoient accessibles qu'aux anciens d'entre les prêtres. On n'initioit que les naturels du pays, qu'on faisoit passer auparavant par de longues épreuves. Si la recommandation d'un souverain contraignoit à admettre dans un séminaire quelque personnage étranger, on n'épargnoit rien pour le rebuter. On enseignoit d'abord au Néophite l'épistotographie, ou la forme & la valeur des caracteres ordinaires. Delà, il passoit à la connoissance de l'écriture sainte ou de la science du sacerdoce, & son cours de théologie finissoit par des traités de l'hiérogliphe, ou du style lapidaire qui se divisoit en caracteres parlans, symboliques, imitatifs & allégoriques.

Leur philosophie morale se rapportoit principalement à la commodité de la vie & à la science du gouvernement. Si l'on considere qu'au sortir de leur école, Thalès sacrifie aux Dieux, pour avoir trouvé le moyen de décrire le cercle & de mesurer le triangle; & que Pythagore immola cent bœufs, pour avoir découvert la propriété du quarré de l'hypothénuse, on n'aura pas une haute opinion de leur géométrie. Leur astronomie se réduisoit à la connoissance du lever & du coucher des astres, des aspects des planétes, des solstices, des équinoxes, des parties du zodiaque; connoissances qu'ils appliquoient à des calculs astrologiques, & généthliaques. Eu-

doxe publia les premieres idées systématiques sur le mouvement des corps célestes : Thalès prédit la premiere éclipse ; soit que le dernier en eût inventé la méthode, soit qu'il l'eût apprise en Egypte, qu'étoit-ce que l'astronomie *égyptienne* ? Il y a toute apparence que leurs observations ne devoient leur réputation qu'à l'inexactitude de celles qu'on faisoit ailleurs. La gamme de leur musique avoit trois tons, & leur lyre trois cordes. Il y avoit long-temps que Pythagore avoit cessé d'être leur disciple, lorsqu'il s'occupoit encore à chercher les rapports des intervalles des sons. Un long usage d'embaumer les corps auroit dû perfectionner leur médecine ; cependant ce qu'on en peut dire de mieux, c'est qu'ils avoient des médecins pour chaque partie du corps & pour chaque maladie. C'étoit du reste un tissu de pratiques superstitieuses, très-commodes pour pallier l'inéficacité des remedes & l'ignorance du médecin. Si le malade ne guérissoit pas, c'est qu'il avoit la conscience en mauvais état. Tout ce que Borrichius a débité de leur chymie, n'est qu'un délire érudit ; il est démontré que la question de la transmutation des métaux n'avoit point été agitée avant le regne de Constantin. On ne peut nier qu'ils n'aient pratiqué de temps immémorial, l'astrologie judiciaire ; mais les en estimerons-nous beaucoup d'avantage ? Ils ont eu d'excellens magiciens, témoin leur querelle avec Moyse en présence de Pharaon, & la métamorphose de leurs verges en serpens. Ce tour de sorcier est un des plus forts dont il soit fait mention dans l'histoire. Ils ont eu deux théologies, l'une ésotérique, & l'autre

éxotérique. La premiere consistoit à n'admettre d'autre Dieu que l'univers, d'autres principes des êtres que la matiere & le mouvement. Osiris étoit le soleil, la lune étoit Isis. Ils disoient, qu'au commencement tout étoit confondu : le ciel & la terre n'étoient qu'un; mais dans le temps les élémens se séparerent. L'air s'agita; sa partie ignée portée au centre, forma les astres & alluma le soleil. Son sédiment grossier ne resta pas sans mouvement. Il se roula sur lui-même, & la terre parut. Le soleil échauffa cette masse inerte; les germes qu'elles contenoit fermenterent, & la vie se manifesta sous une infinité de formes diverses. Chaque être vivant s'élança dans l'élément qui lui convenoit. Le monde, ajoutoient-ils, a ses révolutions périodiques, à chacune desquelles il est consumé par le feu. Il renaît de sa cendre, pour subir le même sort & la fin d'une autre révolution. Les révolutions n'ont point eu de commencement & n'auront point de fin. La terre est un globe sphérique. Les astres sont des amas de feu. L'influence de tous les corps célestes conspire à la production & à la diversité des corps terrestres. Dans les éclipses de lune, ce corps est plongé dans l'ombre de la terre. La lune est une espece de terre planétaire.

Les Egyptiens persisterent dans le matérialisme, jusqu'à ce qu'on leur en eut fait sentir l'absurdité. Alors ils reconnurent un principe intelligent, l'ame du monde, présent à tout, animant tout, & gouvernant tout selon des loix immuables. Tout ce qui étoit, en émanoit; tout ce qui cessoit d'être, y retournoit : c'étoit la source & l'abyme des existences. Ils furent successi-

vement déiſtes, platoniciens, manichéens, ſelon les conjonctures & les ſyſtêmes dominans. Ils admirent l'immortalité de l'ame. Ils prierent pour les morts. Leur Amenthès fut une eſpece d'enfer ou d'éliſée. Ils faiſoient aux moribonds la recommandation de l'ame en ces termes : *ſol omnibus imperans, vos dii univerſi qui vitam hominibus largimini, me accipite : & diis éternis contubernalem futurum reddite.* Selon eux, les ames des juſtes rentroient dans le ſein du grand principe, immédiatement après la ſéparation d'avec les corps. Celle des méchans ſe purifioient ou ſe dépravoient encore d'avantage en circulant dans le monde ſous des nouvelles formes. La matiere étoit éternelle ; elle n'avoit été ni émanée, ni produite, ni créée. Le monde avoit eu un commencement, mais la matiere n'avoit point commencé & ne pouvoit finir. Elle exiſtoit par elle-même, ainſi que le principe immatériel. Le principe immatériel étoit l'être éternel qui informe ; la matiere étoit l'être éternel qui eſt informé. Le mariage d'Oſiris & Iſis étoit une allégorie de ce ſyſtême. Oſiris & Iſis engendrerent Orus, ou l'univers, qu'ils regardoient comme l'acte du principe actif appliqué au principe paſſif.

La maxime fondamentale de leur théologie exotérique, fut de ne rejetter aucune ſuperſtition étrangere ; conſéquemment il n'y eut point de Dieu perſécuté ſur la ſurface de la terre, qui ne trouvât un aſyle dans quelque temple égyptien ; on lui en ouvroit les portes, pourvu qu'il ſe laiſſât habiller à la maniere du pays. Le culte qu'ils rendirent aux bêtes, & à d'autres êtres de la nature, fut une ſuite aſſez naturelle de l'hié-

rogliphe : les figures hiérogliphiques représentées sur la pierre, désignerent dans les commencemens différens phénomenes de la nature ; mais elles devinrent pour le peuple des représentations de la divinité, lorsque l'intelligence en fut perdue & qu'elles n'eurent plus de sens ; de-là cette foule des Dieux de toute espece dont l'Egypte étoit remplie ; de-là ces contestations sanglantes qui s'éleverent entre les prêtres, lorsque la partie laborieuse de la nation ne fut pas en état de fournir à ses propres besoins, & en même-temps aux besoins de la portion oisive, *Summus utrimque inde furor, vulgo quod numina vicinorum odit uterque locus, cum solos dicat habendos esse deos quos ipse colit.*

Ce seroit ici le lieu de parler des antiquités *Egyptiennes*, & des auteurs qui ont écrit de la théologie & *de la philosophie des Egyptiens* : mais la plupart des auteurs ont disparu dans l'incendie de la bibliotheque d'Alexandrie ; ce qui nous en reste est apocryphe, si l'on en excepte quelques fragmens conservés en citations dans d'autres ouvrages. Sanchoniaton est sans autorité. Manéthon étoit de Diospolis ou de Sébennis : il vécut sous Ptolémée-Philadelphe. Il écrivit beaucoup de l'histoire de la philosophie & de la théologie des *Egyptiens*. Voici le jugement qu'Eusebe à porté de ses ouvrages. *Ex columnis*, dit Eusebe, *in syriadicâ terrâ positis, quibus sacrâ dialecto sacræ erant notæ insculptæ à Thoot, primo mercurio ; post diluvium verò ex sacrâ linguâ in græcam notis ibidem sacris versæ fecerunt ; interque libros in adita ægyptia relata ab Agatho-dæmone, altero Mercurio Patre Tat ; unde ipse ait libros scriptos ab*

avo Mercurii Trismegisti. . . . . Quel fond pourrions nous faire sur cette traduction de traduction de symboles en hierogliphes, d'hiérogliphes en caracteres *Egyptiens* sacrés, de caracteres *Egyptiens* sacrés en lettres grecques sacrées, de lettres grecques sacrées en caractere ordinaire, quand l'ouvrage de Manéthon seroit parvenu jusqu'à nous?

La table Isiaque est une des antiquités *Egyptiennes* les plus remarquables. Pierre Bembe la tira d'entre les mains d'un ouvrier qui l'avoit jettée parmi d'autres mitrailles. Elle passa de-là dans le cabinet de Vinicus, duc de Mantoue. Les Impériaux s'emparerent de Mantoue en 1630, & la table Isiaque disparut dans le sac de cette ville : un médecin du duc de Savoye la recouvra long-temps après, & la renferma parmi les antiquités de son souverain, où elle existe apparemment. Voyez-en la description *au mot Isiaque.* Que n'a-t-on point vu dans cette table? C'est un nuage ou les figures se sont multipliées, selon qu'on avoit plus d'imagination & de connoissances. Rudbeck y a trouvé l'alphabet des Lapons; Fabricius les signes du Zodiaque & les mois de l'année; Herwart les propriétés de l'aimant & la polarité de l'aiguille aimantée; Kircher, Pignorius, Witsius, tout ce qu'ils ont voulu; ce qui n'empêchera pas ceux qui viendront après eux d'y voir encore tout ce qu'ils voudront; c'est un morceau admirable pour ne laisser aux modernes, de leurs découvertes, que ce qu'on ne jugera pas digne d'être attribué aux anciens.

Fin du premier Tome.

